

# La Revue Populaire

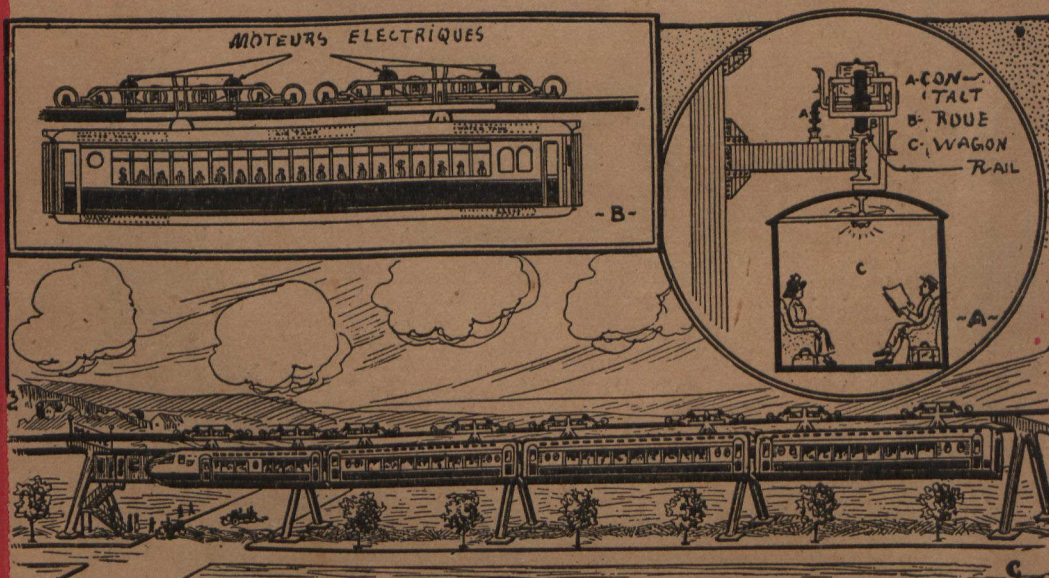
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

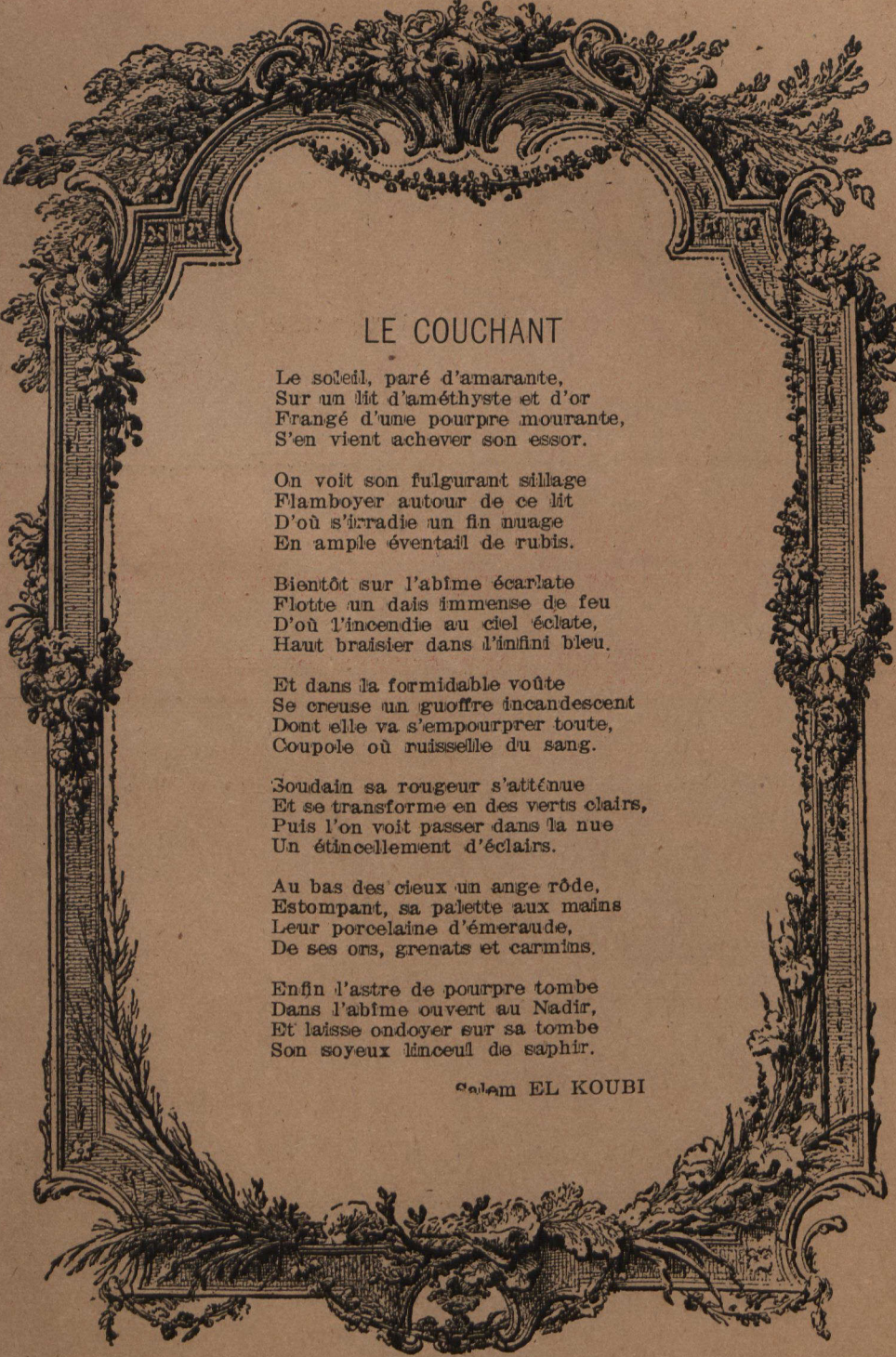
13e Année, No 10

OCTOBRE 1920

PRIX : 20 CENTS



Nouveau système de tramways suspendus (voir intérieur)



## LE COUCHANT

Le soleil, paré d'amarante,  
Sur un lit d'améthyste et d'or  
Frangé d'une pourpre mourante,  
S'en vient achever son essor.

On voit son fulgurant sillage  
Flamboyer autour de ce lit  
D'où s'irradie un fin nuage  
En ample éventail de rubis.

Bientôt sur l'abîme écarlate  
Flotte un dais immense de feu  
D'où l'incendie au ciel éclate,  
Haut braisier dans l'infini bleu.

Et dans la formidable voûte  
Se creuse un guoffre incandescent  
Dont elle va s'empourprer toute,  
Coupole où ruisselle du sang.

Soudain sa rougeur s'atténue  
Et se transforme en des verts clairs,  
Puis l'on voit passer dans la nue  
Un étincellement d'éclairs.

Au bas des cieux un ange rôde,  
Estompant, sa palette aux mains  
Leur porcelaine d'émeraude,  
De ses ors, grenats et carmins.

Enfin l'astre de pourpre tombe  
Dans l'abîme ouvert au Nadir,  
Et laisse ondoyer sur sa tombe  
Son soyeux linceul de saphir.

Salem EL KOUBI

DANS TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES,  
DEVRAIT SE TROUVER

# LA REVUE POPULAIRE

Magazine littéraire illustré mensuel

Chaque volume procure de bonnes heures qui délassent  
l'esprit tout en le meublant de connaissances utiles

20 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER, BESSETTE & Cie.,  
131, rue Cadieux,  
Montréal

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE, SUR CE  
CONTINENT, CONSACRE AU CINEMA

# LE PANORAMA

Contient: Une grande quantité d'articles et de  
renseignements sur les actrices et acteurs;

RETENEZ-LE DES MAINTENANT

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER & Cie., édit.-prop.,  
131, rue Cadieux,  
Montréal

# Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne Adresse .....

Localité .....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,



Montréal

# La Revue Populaire

Vol. 13, No 10

Montréal, octobre 1920

<b>ABONNEMENT</b> Canada et Etats-Unis: Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20 Montréal et banlieue excepté Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.	<b>Parait tous les mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,</b> Editeurs-Propriétaires, 131 rue Cadieux, MONTREAL. La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
--	-----------------------------	--

## Quand le peuple s'ennuie...

Les beaux jours sont à peu près passés ; c'est le retour des villégiatures vers la cité. Parlons de ceux, plus nombreux qu'on le pense, qui ont passé la belle saison, sur l'asphalte ou sur leurs balcons, se laissant stoïquement empoisonner par des émanations de fondoirs, d'abattoirs, ou par les expériences sordidement dégoûtantes de la compagnie du gaz, sous l'oeil bienveillant de la commission administrative et du bureau d'hygiène.

Les pauvres gens! Leur a-t-on procuré au moins des distractions suffisantes et de nature à leur faire oublier les plaisirs champêtres ou nautiques, dévolus à ceux qui ont de la gallette? En d'autres termes, la métropole est-elle une ville gaie, une ville où l'on s'amuse? Une ville morale?

Laissez-moi vous donner, ici, l'opinion d'un de nos concitoyens éminents, ayant vécu plusieurs années en France, se proposant bien d'y aller finir ses jours.

— "Vrai, me disait-il, je suis bien obligé de constater que vous reculez au lieu de progresser, à Montréal. Autrefois, vous aviez le parc Schmer, où l'on pouvait tout de même passer une bonne soirée tout en profitant, à bon marché, d'un spectacle assez souvent artistique. Aujourd'hui, il ne vous reste plus qu'un seul endroit d'amusement en plein air, hors des limites de la ville, avec des attractions de troisième ordre, toujours les mêmes, stupides et dispendieuses. Vous avez des tas de cinémas, dont une dizaine, à peine, sont spacieux; les autres ne sont que des boîtes malpropres où l'on étouffe. Quant aux spectacles qu'on y donne: la femme qui trompe son mari ou le mari qui trompe sa femme, quand ce n'est pas du vol ou de l'assassinat. Rien d'artistique ou de vraiment beau; c'est à croire que vos censeurs n'ont jamais vu ce qu'étaient les grands musées d'Europe!

"Dès sept heures, le soir, vos établissements de commerce sont fermés, ce qui rend les promenades monotones et sans but. Vos squares publics sont peu nombreux et tristes; ils

manquent de musique et d'enthousiasme. Vos marchands ambulants n'osent même pas crier leur marchandise, par crainte d'enfreindre un règlement municipal défendant le bruit dans les rues; ils sont taciturnes et ennuyeux. Vos cafés, où l'on vend cher de la mauvaise bière et du vin détestable, quand ce n'est pas de la drogue clandestine, ferment dès neuf heures, le soir. Pourtant, je n'ai jamais rencontré autant de pochards qu'à Montréal. Passé dix heures, le soir, on ne rencontre que de louches individus et des beautés trop agressives, même sur vos principales rues, et vos journaux ne sont remplis que de récits de vols, de rixes, d'assassinats, de razzias dans des borgnes lupanars. Quant à vos dimanches, oh! vos dimanches...! Combien heureux, ceux qui peuvent dormir profondément, du samedi au lundi matin!

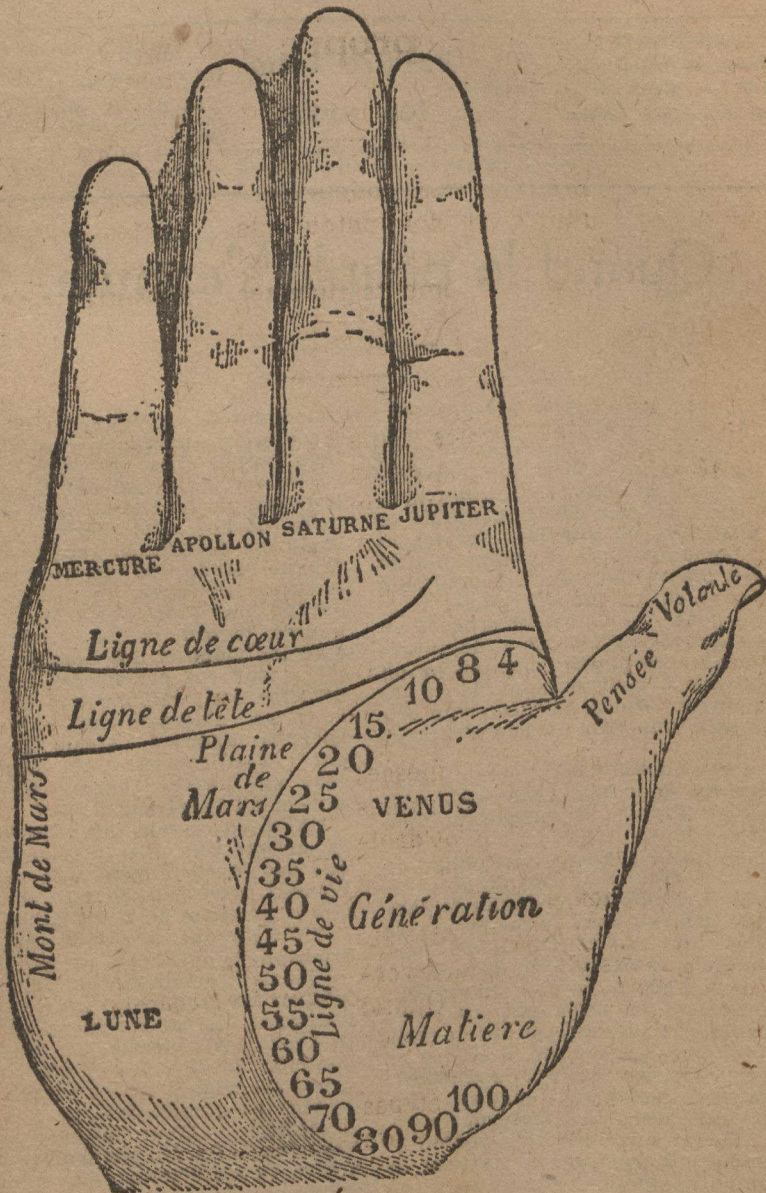
"Non, voyez-vous, les villes puritaines n'ont jamais été des villes vertueuses. Ce ne sont que des foyers d'hypocrisie et de vice caché. L'ennui, semé à large dose, n'a jamais provoqué la pratique de la vie saine et morale.

"Ah! lorsque vous viendrez à Paris, quelle atmosphère de liberté ne respirerez-vous pas, du moment même où vous mettez le pied sur le quai de la gare? Là, les magasins tout illuminés, les cafés regorgeant de clients, les théâtres, les concerts, les musées, jusqu'aux annonces où il y a de l'art. Pourtant Paris a peu d'ivrognes et, les assassinats, le vol et le vice ne remplissent pas les colonnes des quotidiens. C'est le mouvement, c'est la vraie vie! On n'a pas trop le temps de s'instruire ou de s'amuser, c'est pourquoi on ne songe pas à mal faire."

Cette opinion est celle d'un Canadien, comme vous et moi, pas celle d'un étranger, et je l'ai citée, m'étant convaincu qu'il avait mille fois raison, hélas!

Voici octobre; aurons-nous au moins du bon théâtre français?

Gustave COMTE



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

## Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

**Rascettes et monts creux. — Les joueurs et la galanterie. — Les musiciens  
l'amour des enfants, les dominateurs, les égoïstes. — Mains dures  
et mains molles. — Doigts longs, orgueil des types. — Mains  
agitées. — Evènements funestes. — Antipathies.  
Les saturnales, etc.**

Nous continuons l'étude des indices additionnels ou accidentels qu'on trouve assez fréquemment dans un grand nombre de mains.

### RESTREINTES ET RASCETTE

La première ligne s'appelle la rascette, toutes les suivantes se nomment restreintes. Ces lignes belles, bien tracées, signifient: santé et richesse; elles sont d'autant plus favorables qu'elles sont longues, creuses, et droites. Elles sont peu favorables lorsqu'elles sont rompues, tordues, enlacées en chaînes et coupées par des lignes, et surtout s'il s'y trouve des verres, des taches et des cercles. Quand la ligne de vie est belle avec ces lignes belles aussi, c'est santé et bonheur. Si la ligne de vie est mauvaise et ces lignes très belles, c'est richesses ou honneurs, mais sans santé (tradition).

### MONTS CREUX

Les monts de la main creux et remplis de taches indiquent manque de chance; ces monts creux se remar-

quent chez les gens de classe tout à fait inférieure, et qui ne doivent que difficilement en sortir.

### LE MONT DE LA LUNE FAVORABLE

Le mont de la Lune pour être favorable doit être plus élevé, plus saillant vers la rascette que dans son milieu; s'il est plus élevé dans son milieu, il indique une personne sujette aux maladies lunaires et aux constipations et irritations d'intestins; il donne aussi une chance moins complète. Si la Lune est plus saillante, en s'élevant près du mont de Mars, elle indique catarre vésical, coliques et même goutte quand elle est traversée de raies horizontales assez profondes.

### SOLEIL FAVORABLE AIDE DE JUPITER OU DE MERCURE

Lorsque la ligne du Soleil est favorable, le mont de Jupiter ou de Mercure indiqueront si l'on doit briller par la fortune, les dignités, les honneurs, ou par le mérite et la science.

## GRANDE LIGNE DE TÊTE ET GRAND POUCE

Le pouce grand donne le besoin de la domination sur les autres, la grande ligne de tête la domination sur soi-même, et même le calme, si la ligne du Soleil est belle. Les mains, même les plus rayées, si la ligne de tête est grande, ont un tel empire sur elles-mêmes qu'elles peuvent, dans les plus grandes émotions et même dans les plus grands dangers, conserver une apparence de tranquillité parfaite, et même de gaieté. Ces caractères appartiennent aux diplomates et aux gens forts, car plus la main est rayée, plus elle est sensitive et apte à deviner; et avec la grande ligne de tête, elle raisonne et utilise les divinations.

### MERCURE PROJETTE, SATURNE ASPIRE. — SATURNE JOUEUR, MERCURE ENVIEUX

Mercure projette le fluide, c'est pour cela qu'il est éloquent. Un mont de Mercure très développée projette toujours une fascination.

Mercure projette, Saturne aspire, c'est pour cela que Mercure mâle est attiré vers Saturne femelle, par suite de la loi de la nature qui veut que le vide attire le plein. Saturne mâle peut naturellement aussi être attiré par Mercure femelle, et c'est ce qui arrive presque toujours; Mercure très développé avec le pouce dominateur impose son idée aux autres par la projection des fluides.

Mercure développé a encore plus d'influence, lorsqu'il est appuyé par Mars.

## GALANTRIE DES VENUS ET JUPITER

Les Jupiter et les Vénus aiment toujours à apporter des fleurs aux dames, et surtout des roses.

### COMPOSITEURS EN MUSIQUE

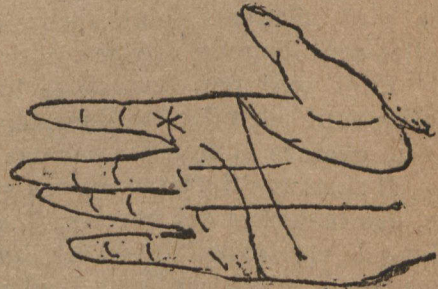
Lorsque la musique est très développée sur le front, la main agacée annonce toujours les compositeurs, ou bien la Lune et Vénus sont très développés, mais presque toujours c'est l'agacement des lignes avec le développement de l'organe qui donne la musique ou révèle le compositeur.

### JUPITER ET FLATTERIE

Jupiter aime la flatterie, c'est le meilleur mode de s'en faire un protecteur.

Quand la figure est plus longue que le crâne: animalité.

### SIGNE DE BONHEUR (ancienne chiromancie)



Une croix à cheval sur la racine du doigt Jupiter: bonheur. Une croix ou étoile sur le mont dont les extrémités montent à la racine du doigt: bonheur.

### LES MERCURE AIMENT LES ENFANTS

Les Mercure qui n'ont pas d'enfants aiment les enfants des autres.



## EGOISTE

Jupiter et Mercure au blanc de l'oeil bleu foncé offrent le type parfait d'avidité et d'égoïsme, le Mercure terrestre, avec la prunelle et blanc de l'oeil sombres, a les yeux très vifs. Ces yeux noirs de masse semblent annoncer chez les femmes du Midi l'intelligence supérieure et des aptitudes amoureuses, elles annoncent seulement avidité, positivisme et calcul. Ces yeux dont on s'amourache ont causé souvent bien des maux: il est important de les signaler ici.

## ONGLES COURTS DOMINATEURS

Malgré le pouce indécis, l'ongle court par son contrôle taquin inspire une sorte de domination sur les inférieurs, et il laisse croire à un besoin de commander, qui, vis-à-vis des égaux et des supérieurs, s'en tient à une critique murmurante et souvent intérieure. L'ongle court, surtout si les doigts sont spatulés, est une des nuances de l'esprit dominateur.

## MAINS DURES ET MAINS MOLLES

La main trop dure (a-t-on dit) c'est le cal de l'Esprit, ce mot seul indique la différence entre les mains molles et dures qu'on pourrait échelonner ainsi: main trop dure, inintelligence, lourdeur d'esprit; main dure, activité très grande remplaçant souvent l'intelligence; main élastique, très souvent intelligence quand la personnalité s'y prête; main molle, intelligence, souvent poésie; main très molle, grande activité d'esprit paralysée par la paresse du corps, disposition à l'exagération de l'esprit et aux vagabondages

de la pensée, et surtout si les lignes sont nombreuses.

## DOIGTS LONGS

Aristote et Pline disent que les doigts longs et minces vivent peu et sont sujets à des attaques nerveuses, et même à l'épilepsie, peut-être à force de se tourmenter pour leur santé par suite d'inquiétudes continuelles résultant de leur susceptibilité et de la fatigue des détails en toutes choses. Mais il faudrait alors que le mont de la Lune fût très développé et très rayé.

DOIGTS LISSES INVENTEURS,  
CARRES PERFECTIONNEURS

Le doigt pointu et lisse n'admet aucune fatigue d'esprit rétroactive et il n'est pas fait pour cela; il peut trouver par inspiration, mais la réflexion le fatigue. Ces doigts jugent spontanément par les effets; les doigts carrés trouvent en remontant plus lentement des effets aux causes.

POINTS DANS LES LIGNES ET SUR  
LES MONTS

Nous avons remarqué sur les monts, des points ayant la même signification que les points sur la ligne de coeur, dans leurs spécialités diverses. Sur Jupiter, c'est orgueil déchu, position perdue ou à perdre. Sur Nature, c'est fatalité; sur Soleil, gloire avortée, attaquée, ou maladie des yeux, sur Mercure, affaire manquée, etc. Il y a d'autres signes comme des barres transversales qui ont une signification à peu près semblable.

## ORGUEIL DES TYPES

Orgueil de Jupiter : décorations, étalage de luxe, de chevaux, d'équipage, dîners splendides, réceptions, domestiques, bals, soirées, concerts, représentation.

Orgueil de Saturne: indépendance, résistance, clubs, sociétés secrètes. Le plus implacable de tous les orgueils.

Orgueil du Soleil: dignité, fierté, désir de célébrité universelle, orgueil d'artiste, méprise les coteries, marche seul.

Orgueil de Mercure: de richesse, de Banque, d'affaires, d'adresse, de réussites, de combinaisons, de possession, quelquefois orgueil de vol habile.

Orgueil de Mars: de tapage, de tours de force, d'équitation, d'escrime; vantardise sans pudeur, lutte d'ivrognerie.

Orgueil de Lune: dominé par l'amour du repos, orgueil du poète, orgueil du marin, souffrances maritimes, histoires navales.

Orgueil de Vénus: de conquêtes amoureuses, de coquetteries, de beauté, de force génératrice, de toilettes, de parures, de bijoux.

MAIN CALME AVEC AGITATIONS  
PAR LES DOIGTS SPATULES

Il arrive quelque fois qu'une main n'a presque absolument que les trois lignes principales sans accidents indiqués, les mains résignées et calmes ne gardent pas les traces des événements. Il faut alors consulter avec soin la ligne de chance qui est tantôt marquée, tantôt effacée, selon les péripéties survenues à différentes époques de la vie, et alors vous trouverez des indices certains que la résignation et le désir de calme ne permettent pas aux lignes

transversales d'indiquer. Il faut faire attention à la forme du doigt du Soleil; s'il est très long, presque aussi long que le doigt de Saturne, soyez sûr qu'il y a eu des aventures, des entreprises, une vie agitée, des voyages lointains qui, du reste, s'inscrivent sur la percussio au mont de la Lune.

LIGNE DE CHANCE BELLE AVEC  
EVENEMENTS FUNESTES

Une belle ligne de chance peut être écrite dans une main comme retraçant l'ensemble de la vie, sans indiquer les détails que l'autre main donne toujours. Le résultat, le total est bon, et il se manifeste; l'autre main explique. A chacun son emploi. Mais il peut se faire que les lignes soient belles dans les deux mains, alors comme il ne faut jamais se décider avant d'avoir épuisé tous les moyens de contrôle, suivez attentivement la ligne de chance: une étoile, si mince qu'elle soit est toujours une fatalité, une croix est un changement de position, un point noir si peu foncé qu'il puisse être, est souvent un désastre, une maladie; une tache bleue, une maladie grave. J'ai cherché longtemps, mais j'ai la conviction aujourd'hui que les signes même les moins marqués dans des mains calmes ont souvent une grande signification.

Jupiter et Mars très dominants ensemble, donnent de l'importance, du dédain, des manières brusques, sans gêne, et méprisantes. (Vilaine nature, nature à éviter.)

## GENS BOUGONS, TRACASSIERS

Monts de Jupiter et Lune très-dominants, ongles courts, teint rouge,

bourgeonné, nez gonflé à l'extrémité, en ce cas ajoutent encore le calcul à la ruse. si elle prend la forme de bille, c'est aussi sensualité.

### LIGNE DU SOLEIL. QUELQUEFOIS FATALITE DU SOLEIL

Une ligne de Soleil même nette, dans une main mal faite et contournée, creuse, avec des étoiles, et des doigts tordus, c'est souvent mauvaise influence du Soleil et danger du feu; avec le type de Mars, c'est moralement malheur en amour, physiquement fièvres. Si Jupiter était favorable, avec une main ainsi conformée, ceci remettrait la chance, mais une main de cette sorte serait une anomalie.

### MINERVE, EMBLEME

Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter, que Vulcain avait fendu d'un coup de hache. Cet emblème ne veut-il pas dire qu'il faut se fendre le cerveau, pour en tirer des idées sages? c'est possible; mais voici un autre problème. Junon veut aussi enfanter, elle touche et respire une fleur, et met au monde Mars tout armé; d'un côté la sagesse, lance et bouclier en mains, de l'autre la guerre et la violence. N'est-ce pas d'un côté la loi sage et forte, de l'autre la licence en révolte? Junon est sans doute le type de la femme acariâtre, mais la mythologie semble ici presque injuste

### DOIGTS CARRÉS UTILISÉS POUR LE MAL

Lorsqu'un type de fourbe est bien complet, les doigts carrés ne signifient plus justice, mais clarté, ordre dans les idées pour suivre et accomplir de mauvais desseins. Les noeuds

en ce cas ajoutent encore le calcul à la ruse.

### VOYAGE SUR MER

Une ligne à la Lune sur la percussion signifie voyage en mer lorsqu'elle vient de la percussion sur le mont même de la Lune, et aussi par conséquent goût pour la marine si l'organe des voyages est au front.

### ANTIPATHIES

Le plomb ne s'allie pas avec le fer, ou il s'associe à lui pour détruire comme dans l'arme à feu. Il ne s'allie avec le cuivre qu'à grand'peine.

Saturne n'aime pas Mars et fort peu Jupiter. Les Saturniens n'aiment ni les soldats, ni la guerre, et leur indépendance les éloigne du roi Jupiter.

Le principe positif et négatif se trouve même dans l'existence qui est partagée entre la vie positive, la veille et la vie négative, le sommeil

### SATURNE, JEU ET MAUX DE JAMBES

Ne pas oublier que Saturne est joueur, surtout avec un pouce fort et est disposé aux maux de jambes et aux varices.

### BELLES BARBES NOIRES ET PARESSE

Les barbes noires et très fournies sont tellement paresseuses (c'est le Saturne intelligent, paresseux, et porté à la superstition); c'est parfois aussi Saturne et Vénus. Vénus donne et conserve les cheveux, mais c'est souvent mauvais Vénus.

## LES SATURNALES

Les Saturnales étaient une fête d'indépendance et de révolte, Saturne est la révolte et l'indépendance.

Le flux de la planète énergiquement indiqué par une multitude de lignes confuses et surtout entre-croisées indique une disposition aux excès, et par conséquent aux maladies désignées par l'influence planétaire sur le mont où ces lignes se trouvent.

Les proverbes populaires sont toujours en rapport avec le système astral, ainsi les paysans disent en parlant d'une femme fraîche, rose, portant haut la tête (jupitérienne): On lui mettait la couronne sur la tête; et en effet on en a des exemples.

## POUCE CARRE

Le pouce carré, sans excès, mais n'ayant pas la forme en bille, et avec la ligne du Soleil, c'est bon sens, pouvant amener la richesse.

## POUCE ASPIRATEUR

Le pouce est aspirateur, le petit doigt est expirateur. Les gens d'intuition, les poètes sensitifs ont le pouce pointu, Dumas père, surtout.

## POIGNETS LOURDS

Les Jupitériens ont très souvent, presque toujours, les poignets lourds.

## NEZ EN L'AIR

Les nez en l'air indiquent toujours un esprit de casse-cou à certains moments où la passion domine, c'est aus-

si l'esprit d'entreprises, et d'entreprises souvent en apparence impossibles. Les Anglais ont presque tous le nez en l'air, aussi ils intreprennent des choses inutiles ou à peu près. Mais par leur persévérance, ils terminent les choses originales, et qui font parler, et en arrivent par le fait réalisé à une création, ce qui est toujours respectable par le fait accompli.

Un nez en l'air équivaut presque pour les décisions subites à la ligne de tête séparée, il indique seulement moins d'orgueil et de confiance en soi, une franchise moins brutale, et peut-être parfois spontanéité.

## LES ANALYTIQUES ET LES SYNTHETIQUES

Dans la société, les analytiques sont soumis aux synthétiques: ceux-ci voient la masse et marchent à leur but, ceux-là s'empêtrent dans les détails et restent en arrière. Les banquiers ont toujours une grande ligne de tête droite qui leur donne l'administration: synthèse; leurs commis ont presque toujours des doigts à noeuds: analyse.

## MAINS DE TRAVERS

Les mains de travers annoncent presque toujours une erreur, soit que la Lune par son développement couche la main du côté du doigt de Jupiter, soit que le mont de Mercure par son excès entraîne la main du côté opposé au pouce. Il faut agir avec prudence avec ces mains de travers, surtout celles qui se penchent du côté de Mercure. C'est l'inclinaison ordinaire des mains de voleurs.

## PYTHANISSE NATURELLE

Une femme jupitérienne et Vénus avait une belle ligne droite du bas de la Lune à Saturne. C'était: bonheur par protection; mais aussi elle affirmait qu'elle avait une seconde vue et que ce qu'elle disait arrivait toujours. C'est possible: la Lune était très prononcée et la ligne des pressentiments ordinaires va de la Lune à Mercure.

## RESIGNATION

Les Mars ont surtout la résignation du fait accompli: c'est ce qu'avait compris l'empereur Napoléon III, qui surprit plusieurs fois les Français, très Mars de leur nature, par une décision subitement exécutée et dès lors facilement acceptée. Seulement les Mars, si résignés qu'ils soient, prennent aussi une résolution subite s'ils sont mal conduits et principalement quand les Mars ont les ongles courts (goût pour la bataille).

## DOIGT DE JUPITER COURT

On remarque ce signe, et épais et large dans presque toutes les mains des criminels. Jupiter, c'est la justice, l'administration claire, et même intuitive, c'est aussi le signe de l'ordre et, avec le Soleil, c'est la conscience.

LIGNE DE TETE TRES SEPARÉE  
ET COURTE

Manque de tact et de conscience vis-à-vis d'une passion violente.

La Lune très développée avec Mercure très développé, donne de l'invention, de l'activité dans les affaires, surtout si Mars y est joint. — Mercure

matériel! bien entendu! car autrement cette réunion donnerait trouvaille dans la science, par l'imagination, surtout avec le noeud philosophique.

LA PRISON CELLULAIRE ET  
L'INTELLIGENCE

Les idées viennent souvent des sensations. L'homme, alors, n'a d'idée que par l'observation morale ou le reflet instinctif de ce qui l'entoure. Il peut rester seul sans danger pourvu qu'il soit à même de communiquer avec la nature. Il perd peut-être en intelligence nerveuse, mais il gagne en poésie. Dans un séquestre absolu la plus belle imagination humaine doit s'éteindre à la longue parce qu'elle ne sait plus où puiser et ne vit plus que par le souvenir, et le souvenir se fatigue et nous resserre de plus en plus dans un cercle glacé où les créations de l'esprit ne peuvent plus éclore. Un homme enfermé devient semblable au vieillard qui n'a plus d'autres idées que les souvenirs du passé. La vieillesse a cessé d'aspirer les vivantes effluves qui l'entourent par une sorte d'atrophie causée par un long usage comme il en est des instruments détraqués. Ne pouvant plus s'imprégner de rien, elle s'en retourne aux temps les plus frais et les plus nerveux de sa vie: à la mémoire de l'enfance et de la jeunesse. Il y a des gens qui n'étant pas assez forts pour prendre en eux les idées de première main les aspirent chez les créateurs. Ce sont des imitateurs. A ceux-là la solitude absolue ne fait rien perdre. Ils restent au même point comme les miroirs peuvent rester accrochés très longtemps à la même place, plus ou moins ternis, mais toujours aptes au même service.

## L'EMPLOI ET LE DESAGREMENT DES GENS A ONGLES COURTS

Dans les administrations, dans les magasins surtout où l'on a le désir d'attirer le public, il faut éviter de placer en contact immédiat avec les clients, des gens à ongles très courts, parce qu'ils sont généralement, par instinct, contrariants, cassants, peu agréables, surtout dans les administrations du gouvernement où ils ont toute facilité pour agacer, ergoter, et faire revenir plusieurs fois le public, le faire attendre et le rendre mécontent; mais si vous mettez des gens à ongles courts, au contrôle, à la caisse, à la surveillance générale, vous aurez des agents très intelligents, très utiles et très bons administrateurs.

## HOMME HEUREUX

Trois lignes partant du mont de Vénus, bien prononcé, bien ample, peu rayé, net, clair, indiquent les hommes heureux et libéraux; en l'autre: montant sur le mont de Jupiter, c'est succès par le mérite.

## JUPITER ABSORBANT

Les Jupitériens sans fortune, lorsque le mont est heureux et prononcé énergiquement, jouissent des voitures, des dîners, de la fortune des autres. Quelquefois ils s'imposent dans la maison des riches, et y dominent. Ce sont des riche-assiettes.

## PASSION ET SUSCEPTIBILITE

Toute passion exagérée a, surtout si les doigts sont longs, son genre de susceptibilité: orgueil, amour des arts, littérature, amour violent; l'amour

excessif se chagrine souvent du moindre manque d'égards presque toujours involontaire qui lui paraît indifférence.

## PORTRAIT D'UN REVEUR INTELLIGENT

Yeux bleus noyés: Lune, nombres au front, harmonies naturelles, le sourcil couvre l'oeil et donne les nombres. Religiosité et vénération, très développées: crâne haut (comme Descartes, Platon, Walter Scott), plus haut que large, c'est-à-dire tendances spéculatives, le roman partout, ayant plutôt la synthèse que l'analyse. La merveilleosité et la poésie sont énormes, mais le manque de comparaison a relégué son système dans les utopies. Le menton Mercure est long et terminé en pointe, c'est finesse, habileté pour réussir; c'est parfois intelligence et persévérance dans les études scientifiques; la comparaison tout à fait absente, étant remplacée chez lui par une constructivité très développée: habileté à bâtir un système que l'adresse de Mercure, désignée par le menton long qui donne aussi la tenacité, peut faire réussir. Les planètes dominantes sont Lune, Saturne et Mercure, naturellement excitées et soutenues par Mars qui contribue toujours au succès. C'est un rêveur intelligent, hystérique, clairvoyant parfois, mais un homme naturellement enclin à l'erreur.

## LES DOIGTS TROP CARRÉS SONT UN OBSTACLE

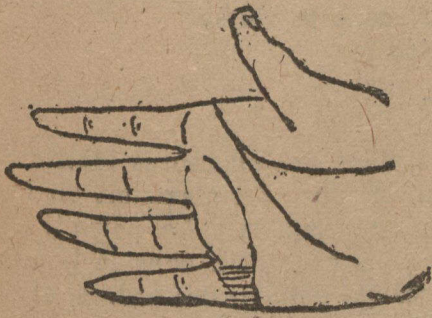
Parce qu'en exagérant l'esprit de justice, ils évitent toute démarche qui leur paraîtrait une demande de faveur, et se trouvent ainsi en désavantage avec presque tous leurs adversaires moins scrupuleux. L'homme aux

doigts trop carrés, c'est tout à fait l'Alceste de Molière.

### BELLE LIGNE HEPATIQUE

C'est santé robuste, longue vie, bonne humeur constante et très souvent gaieté. Un bon estomac est toujours en joie.

### GENS QUI S'INQUIETENT DE LEUR SANTE



Tous les gens qui ont le Mercure avec les raies de la médecine s'occupent de médecine, et la Lune très développée, leur donne l'inquiétude et la peur; ils sont inquiets de leur santé, se droguent, se soignent, et le plus souvent se croient malades: c'est le type complet du malade imaginaire. La ligne de tête va ordinairement vers la Lune, et ils sont souvent viveurs ou amateurs du confortable.

### LA CHIROMANCIE et LES MEDECINS

La connaissance de la chiromancie est indispensable pour un médecin. En tâtant le pouls, il cherche à savoir s'il y a fièvre, et la même fièvre étant diverses selon les tempéraments, il apprend à deviner ce tempérament au premier coup d'oeil.

Sans doute, l'exercice de la médecine donne souvent l'appréciation des

maladies, mais la connaissance du type peut être extrêmement utile, et rectifier les jugements, ou au moins ouvrir une voie d'observation nouvelles. Il serait bien d'accorder une attention sérieuse à l'étude des types en thérapeutique.

### LE SENS MORAL

Alexandre Dumas fils dit dans sa préface de Faust:

"Le sens moral est ou n'est pas nativement dans l'homme."

C'est certain. Les uns l'ont, les autres ne l'ont pas; mais cette présence ou cette absence est toujours clairement indiquée par les types et leurs variétés.

### EXIGENCES

Un pouce long, un mont de Jupiter très développé, la Lune importante et rayée donnent des caprices et des exigences, surtout si la troisième phalange des doigts est très grasse à la base.

### MOUVEMENTS BRUSQUES

Les ongles courts avec la main très dure donnent des mouvements brusques, surtout si le mont de Mars est important. La main molle avec le même type donne les ergoteurs.

### RANCUNE

Le pouce large et assez long, en forme de bille, avec "les tempes creuses", donne l'esprit de rancune.

F I N



**Les Canadiens et leurs libertés politiques sous les deux régimes.—Ce qu'en dit M. Benjamin Sulte, l'historien canadien.—A-t-on jamais trouvé des antiquités latines, dans la vallée du Saint-Maurice ?**

Dans une causerie qu'il faisait récemment à la salle Saint-Sulpice, M. Benjamin Sulte, l'historien canadien bien connu, a dit des choses nouvelles au sujet de nos libertés politiques sous les deux régimes, et nous nous en voudrions de ne pas les résumer dans ces quelques pages.

Le conférencier fait remarquer au début de sa causerie que tout a été mal conduit à l'origine des colonies : Portugais, Espagnols, Français, Hollandais, Anglais et autres sont dans le même cas. Seulement, une distinction s'impose : une seule idée existait chez les cinq peuples en question : exploiter pour leur compte les pays nouveaux, mais selon les formes et pratiques particulières à chacun d'eux. Le causeur s'arrête aux Anglais et aux Français, car les autres sont indifférents pour ce qui nous regarde.

Les sujets anglais apportèrent en Amérique l'habitude ancienne de discuter les affaires publiques, continue M. Sulte, et de se gouverner municipalement. Ils faisaient des assemblées, imprimaient des gazettes et signaient des pétitions que les autorités de Londres considéraient. De plus,

ils avaient des chambres législatives. Rien de tout cela n'existait en France ni au Canada. Le pouvoir résidait sans exception dans la personne du roi qui donnait des ordres, et nous n'avions qu'à obéir.

Après avoir mis en évidence les bons et les mauvais côtés des deux régimes, M. Sulte explique que les colonies anglaises n'étaient pas satisfaites et elles se plaignaient hautement, tandis que les Canadiens ne disaient mot, mais n'en pensaient pas moins.

La situation des deux peuples au moment où le Canada passa sous le drapeau britannique est donc claire. Les Canadiens se figuraient avoir tout à redouter ; la seule ressource, croyaient-ils, consistait à se défier de tout. Fort heureusement, la crise n'a duré qu'une heure, car tout avait été prévu par Pitt : on gagnerait de suite les Canadiens en proclamant sans retard la suppression de la monnaie de carte, en prescrivant l'usage unique de l'or et de l'argent dans les achats en rendant tout commerce libre, en achetant le surplus des récoltes, en invitant chacun à faire connaître ses



griefs qui pourraient surgir des changements dans l'administration.

"L'horizon s'était éclairé brusquement, clame M. Sulte. Cela ne veut pas dire que les Canadiens voyaient plus loin qu'autrefois, mais ils distinguaient mieux autour de leurs personnes. C'était un commencement d'initiation à bien d'autres mystères. Alors, quoi d'étonnant qu'ils aient répondu par le silence à l'offre qui leur fut faite dès le début du nouveau régime, d'avoir une chambre législative s'ils le voulaient? Toute "machine anglaise" leur était suspecte. Murray et Carleton comprenaient pourquoi et n'insistèrent aucunement sur ce point. Comme il fallait agir, former une administration, le gouverneur appela quelques hommes bien connus à titre de conseillers et ce mode de cabinet en apparence le même que sous le drapeau blanc plut fort à la population. Il était impossible d'aller plus loin dans le sens de la liberté politique sans causer des frayeurs et soulever des soupçons inquiétants.

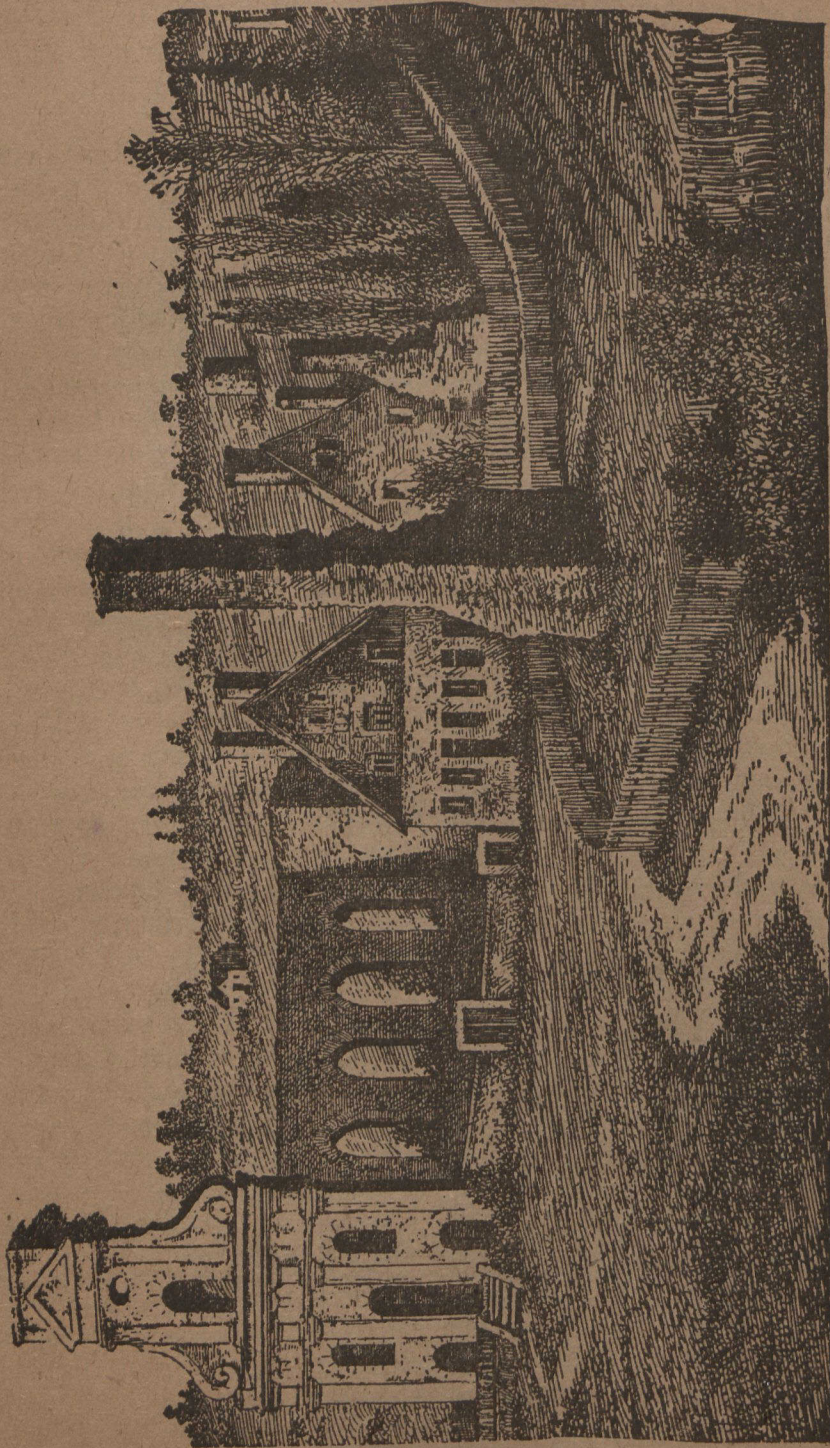
"M. Sulte parle ensuite du mécanisme politique et administratif anglais qui était regardé comme chose étrangère et par là indésirable. L'imposer eut été agir à la Bismarck, tyranniquement, mais il n'en était pas ainsi du commerce devenu libre. Nous n'étions pas alors arrivés aux époques de troubles. Cependant, il faut noter, ajoute le causeur, que George III n'attendait qu'un an après le traité de cession pour commencer à faire des siennes. En premier, il changea les ministres pour s'entourer de très humbles et obéissants serviteurs. Pour l'Angleterre c'était une mauvaise affaire, mais le Canada ne s'en ressentit que peu. Ce qui parut visible

fut la tendance à introduire les lois anglaises dans la colonie, mais dans cette voie la révolution américaine arrêta court tout le parlement de Londres. Le bill de Québec remit les choses au point.

Dix années s'écoulèrent durant lesquelles le parti des faux Anglais s'agita dans le vide. Haldimand tint ces troubles-fêtes sous les verrous. Alors survient Ducalvet et M. Sulte explique le malentendu d'une légende qui a servi d'inspiration à nos écrivains. C'est une source empoisonnée, dit M. Sulte, aussi tout ce que l'on a écrit sur ce sujet est-il déplorablement faux.

"Mais le temps marche, une génération se forme et les anciens s'en vont. En 1785, ce n'étaient plus les habitants de 1760 qui comptaient mais la jeunesse devenue homme à son tour. Bien des réflexions avaient passé par la tête de ceux-ci et les idées faisaient du chemin. On tomba d'accord pour demander une législature. En 1791, le parlement impérial l'accorda. Pitt, fils du premier, donna aux Anglais le territoire du Haut-Canada, réservant le Bas-Canada pour l'élément français. Quelques points lancés à travers les débats nous donnent à entendre que Pitt craignait de voir les Anglais absorbés par les Canadiens. Cette mesure, disait-on, était calquée sur le régime politique de l'Angleterre. Oui, mais avec des variantes. De nos jours on trouve que c'était une moquerie, tant le bill de 1791 est différent de la constitution britannique.

"Sous George III, le roi nommait ses ministres, les prenait n'importe où, sans égard pour l'opinion des chambres. C'est ce que nous avons eu. Les comptes publics n'étaient pas mis devant les Communes que pour



Les ruines de Saint-Benoît, en 1837-38

une partie du tout. Le reste était le secret du ministre. C'est notre cas aussi.

“En tout ceci, après de longues comparaisons, le causeur admet que nous n'avons pas eu ce que le parlement de Londres n'avait pas Pourquoi s'en étonner? Mais, dès la cession de 1792 à Québec, on vit que les chefs canadiens n'étaient pas satisfaits de la situation et bientôt ils précisèrent leurs griefs, sans néanmoins exiger de la constitution britannique ce qu'elle ne renfermait pas. Leurs plaintes portaient sur les choses du pays, mais ils se heurtaient à la non-responsabilité de l'exécutif, tout comme les whigs ou libéraux d'Angleterre. Nous étions logés à la même enseigne.

“De 1689 à 1830, les libéraux d'Angleterre ont combattu sans indiquer comment ils s'y prendraient s'ils étaient pour corriger les défauts du système. Entre temps, ils ont exercé le pouvoir, mais en suivant les vieilles méthodes qu'ils réprouvaient. De 1792 à 1840, les libéraux du Canada ont fait de même, mais il y a une exception en faveur de ceux-ci, c'est que Lafontaine et Baldwin, à partir de 1840, disaient avec précision que la responsabilité des ministres amenait les choses au point, tandis que, en Angleterre on crut avoir fait miracle en gagnant (1832) la réforme de la Chambre des Communes et c'est seulement vers 1846 que l'idée du gouvernement responsable prit de la consistance à Londres. Quant à la réforme électorale ou composition des Communes, nous n'en avons pas besoin au Canada, le bill de 1791 étant parfait sous ce rapport et, en 1830, nous avons exécuté en cela les changements devenus nécessaires.

“En somme, conclut M. Sulte, le Canada était mieux gouverné que l'Angleterre mais il avait aussi des abus particuliers qui ont donné prise à la critique des Canadiens. Rien n'est plus faux que l'idée très répandue aujourd'hui que l'Angleterre aurait refusé de nous accorder autant de liberté politique qu'elle en possédait elle-même. Sa situation n'était pas couleur de rose sous ce rapport. Lorsque les Canadiens de 1792 à 1847 disaient que la législation devrait être représentée dans le bureau de l'exécutif, ou en d'autres termes, qu'il serait bon de prendre les ministres dans les Communes, ils avaient contre eux l'ancienne pratique coloniale qui ne le permettait pas. Leur demande était juste, mais la routine européenne s'obstinait et cette routine faisait loi aux yeux des mères-patries.

“Tenez, les Quatre-Vingt-Douze Résolutions de notre Chambre, en 1834, résument toutes les plaintes et doléances exprimées au cours des quarante dernières années. Cherchez là-dedans l'indication du remède à appliquer! Mutisme absolu! Personne au monde n'avait encore rêvé qu'il fallait prendre à la Couronne ses privilèges et prétendus droits, les remettre au parlement et rendre les ministres responsables aux deux chambres de la conduite des affaires.

“Le passé a une longue suite de demandes de réformes et de réformes accomplies. Même chose pour le présent. L'avenir ne sera pas autrement.”

\* \* \*

Les journaux d'il y a une quarantaine d'années étaient aussi menteurs que les journaux contemporains. A preuve, cette nouvelle et cette illus-



Vase supposé antique, trouvé, il y a 43 ans, dans des fouilles à Saint-Maurice

tration publiées dans un journal de 1877, à Montréal. Qu'on ait découvert à cette époque un vase antique, au cours d'explorations dans la vallée du Saint-Maurice, c'est possible. Mais, il était facile de supposer que ce vase avait tout simplement été enterré là, accidentellement ou volontairement par des touristes ou explorateurs. Faire remonter cette antiquité aux temps de Pompéi et surtout chercher à faire croire que la vallée du Saint-Maurice était un champ d'archéologie rempli de ruines latines, c'était un peu trop fort. C'est cependant ce que racontait sérieusement le journal canadien en question, dont nous reproduisons quelques extraits cousus de fil blanc :

“La surface du sol, à Saint-Maurice, annonce l'argile; le terrain dénudé semblait indiquer une source, par les bulles qui se montraient avec une certaine continuité, laissant parfois échapper un bruit singulier ressemblant au sifflement d'une machine à vapeur.

“A huit pieds de profondeur, dans l'argile massive et compacte, s'est présenté un vase en forme de cône renversé. Sur ce vase muni d'un demi couvercle, se trouvait des objets rangés comme pour recevoir un gaz devant être utilisé à l'éclairage. Les objets placés sur le vase ont la forme de lampes phéniciennes, telles qu'on en voit dans les musées d'Europe. Ces lampes, percées au centre, paraissent avoir été en communication avec des tuyaux de petites dimensions conduits de l'intérieur pour éclairer un endroit quelconque.

“Le vase, comme tous les objets trouvés, est couvert dans tout son intérieur d'une épaisse couche de calcaire déposé pendant une très longue période d'années. Ce calcaire s'est for-

mé par son ascension et doit sa formation à l'eau venant des profondeurs par un tuyau, ce qui l'on peut juger en voyant les terrains du puits.

“Par une circonstance assez bizarre de la pression d'air, l'eau rentre continuellement dans le tuyau au lieu d'en sortir, lorsque nous détachons des parties de ce tuyau pour approfondir notre puits.

“Comme géologie, le terrain du puits de nos trouvailles donne bien à réfléchir avant de se prononcer. Saint-Maurice, au rang Saint-Alexis, est à une très grande hauteur au-dessus du niveau moyen du Saint-Laurent, à en juger à vue de cloche, par l'éloignement du fleuve.

“Sa première couche est une argile mélangée de sable antique, produit de la désagrégation de certaines roches qui se sont progressivement abaissées sur une grande distance tout autour de notre puits. Nous sommes sur un plateau et rien n'indique des résultats volcaniques jusqu'à présent. L'argile, à grains très fins, formée par voie de transport, doit être variable dans sa composition et entre dans la classe des argiles plastiques.

“A sept ou huit pieds du cône du vase, suivant le tuyau qui s'enfonce perpendiculairement dans la terre, on rencontre dans l'épaisseur du banc d'argile une couche horizontale de cailloux arrondis par frottement, forte de deux pouces. Descendant encore environ un pied, on traverse un dépôt de coquillage du genre Vénus, sur une épaisseur d'environ deux à deux pouces et demi, et ce coquillage appartient aujourd'hui à la Méditerranée seulement. Ces conques marines sont tassées les unes sur les autres, et beaucoup sont fermées.

“Il se présente ici une question scientifique de la plus haute importance pour l'histoire du Canada, question qui semblerait faire remonter le placement du vase découvert en cet endroit à la plus haute antiquité.”

\* \* \*

A une récente assemblée de l'American Institute of Civil Engineers, M. Percy-H. Thomas, expert renommé sur la transmission de l'énergie électrique à grande distance, insista sur la construction de très puissantes stations pour produire de l'énergie et en fournir à Boston, New-York, Philadelphie, Washington et les villes intermédiaires. Il suggéra, à cette fin, l'utilisation des rapides des Cèdres, sur le fleuve Saint-Laurent, et la construction d'usines génératrices d'une très grande puissance à proximité des mines d'anthracite de la Pennsylvanie.

La région que l'on propose de fournir d'électricité est la plus peuplée et la plus industrielle des Etats-Unis. Une telle transmission sera seulement possible par l'usage d'un voltage plus élevé que celui considéré pratique jusqu'à présent 250,000 volts, qui permet la transmission sur des parcours que l'on croyait jusqu'à présent trop grands pour être desservis économiquement.

L'entreprise est d'un intérêt particulier pour le Canada, car ces centres pourront facilement utiliser toute l'énergie produite par le Long-Sault et l'excédent des rapides des Cèdres. Ce serait alors une source considérable et inespérée de revenus, pour notre pays.

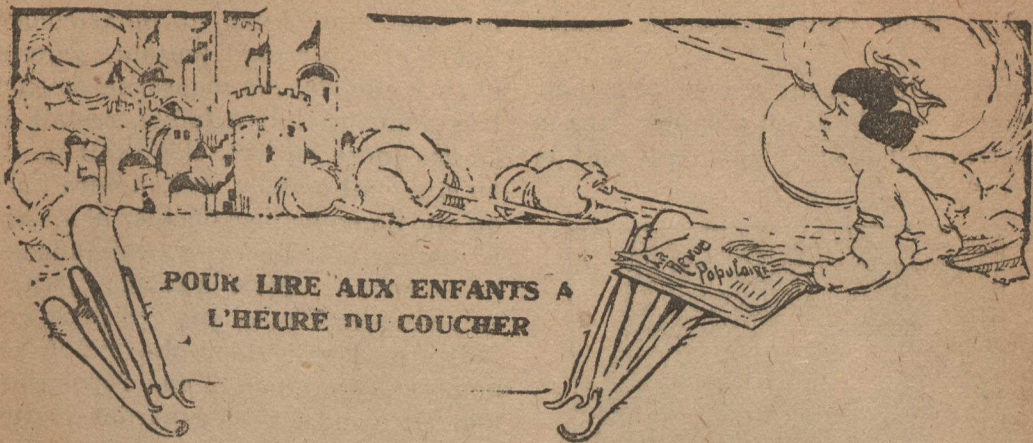
M. Thomas, en présentant le projet, dit que les plus grands avantages qui en dériveraient serait la conservation du charbon et la réduction du trafic

des chemins de fer qui le transportent. La conservation effective du combustible exige le développement d'autant de forces hydrauliques justifiées par l'économie et la consommation de charbon aussi parcimonieusement que possible.

Les autres avantages seront le support mutuel et l'échange d'énergie entre les différentes usines génératrices, dont le résultat sera une production moins coûteuse.

Le système projeté consiste en une ligne principale d'une tension de 250,000 volts, devant relier Washington à Boston, via Baltimore, Wilmington, Philadelphie, Newark, New-York, New Haven et Providence. Cette ligne serait alimentée par un groupe de puissantes stations installées aux mines de charbon mou et de charbon dur les plus rapprochées, chacun de ces groupes alimentant la ligne principale par un fil de raccordement. L'énergie générée par une telle puissante usine ou des groupes d'usines sur le fleuve Saint-Laurent, alimenterait aussi la ligne principale au moyen d'une autre ligne de raccordement d'environ 250 milles de longueur, et qui serait reliée à la principale au point où elle traverse la rivière Hudson. La distance totale jusqu'à New-York sera d'environ 300 milles.





## LA FLEUR DE POIS

Il était une fois, dans la même cosse, cinq petits pois: ils étaient verts, la cosse était verte, et alors ils croyaient que le monde entier devait être vert aussi. La cosse grandit, les pois grossirent, ils s'accommodèrent à la situation et se placèrent tous sur un rang. Le soleil brillait au dehors, réchauffait la cosse, et la pluie la rendait claire et transparente. En plein jour, elle était lisse et agréable à voir; la nuit, elle était foncée. Les pois devinrent de plus en plus gros, et leur cervelle commença à méditer, car ils sentaient que tout ne s'arrêterait pas là pour eux.

“Est-ce que nous resterons toujours là-dedans?” demanda l'un.

— N'allons-nous pas durcir en restant si longtemps en place? Il me semble qu'il doit y avoir quelque chose dehors, j'en suis sûr.”

Les semaines passant, les pois devinrent jaunes et la cosse jaunit aussi.

“Tout le monde devient jaune, je suppose”, dirent-ils; et soudain ils sentirent qu'on tirait la cosse; on l'arracha de la tige; des mains humaines

s'en étaient saisies et l'avaient glissée dans la poche d'une veste, en compagnie d'autres cosses.

“Maintenant ça va bientôt s'ouvrir”, dit l'un des pois, et tous le désiraient.

“Je voudrais bien savoir lequel de nous fera le plus long voyage, ajouta le plus petit de tous; nous allons bientôt être renseignés.

— Ce qui doit arriver arrivera,” reprit le plus gros.

Et crac! la cosse éclata, et les cinq pois roulèrent dans un rayon de soleil. Ils reposaient dans la main d'un enfant qui les tenait ferme, en disant que c'étaient de beaux pois pour sa sarbacane. Et il en mit un dedans immédiatement et tira.

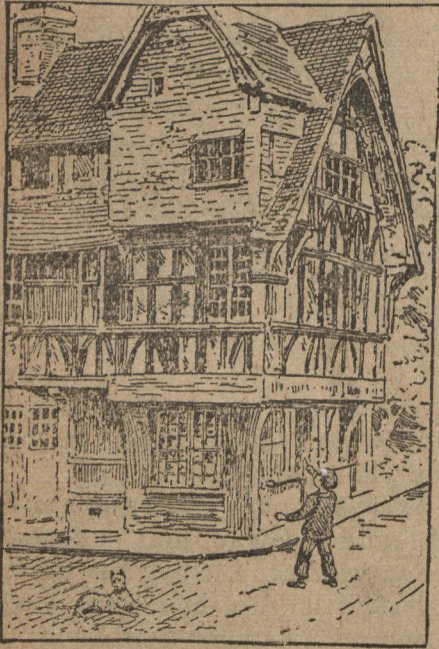
“Maintenant que me voilà parti pour le vaste monde, attrapez-moi si vous pouvez”, dit-il, et il disparut à l'instant.

“Moi, dit le second, je veux voler droit vers le soleil; c'est une grosse cosse qu'on voit bien et elle m'ira tout à fait”, et hop! le voilà loin.

— Nous irons dormir là où nous nous trouverons, dirent les deux sui-

vants; nous continuerons à rouler longtemps."

Et ils tombèrent sur le plancher, roulant çà et là avant d'entrer dans la sarbacane, mais ils y entrèrent tout de même.



Le petit garçon à la sarbacane

"Alors, nous irons plus loin que les autres," ajoutèrent-ils.

"Ce qui doit arriver, arrivera," s'écria le dernier en sortant de la sarbacane, et comme il parlait, il fut lancé contre une vieille planche, sous la fenêtre d'une mansarde, et tomba dans une petite fente qui était presque remplie de mousse et de terreau. La mousse se referma autour de lui, et il resta là, prisonnier, il est vrai, mais non pas abandonné de la Providence.

"Ce qui doit arriver, arrivera," se dit-il à lui-même.

Dans cette petite mansarde demeurait une pauvre femme, qui nettoyait les poêles, coupait du bois en cotrets, et faisait ainsi de grosses besognes,

car elle était forte et industrielle. Pourtant elle restait toujours pauvre, et chez elle, dans la mansarde, sa fille, très délicate et très faible, restait au lit des jours entiers. Il y avait un an qu'elle était malade, et l'on aurait cru qu'elle ne pouvait se décider ni à vivre ni à mourir. "Elle s'en va rejoindre sa petite soeur", disait la mère; "je n'avais pour tout bien que ces deux enfants, et j'avais bien du mal à les nourrir; le bon Dieu m'en a repris une, mais je voudrais bien garder l'autre et j'ai peur qu'elle ne me quitte!"

Pourtant la petite malade restait toujours là, couchée patiemment et tranquillement tout le jour, pendant que sa mère travaillait au dehors.

Le printemps vint et un matin, de bonne heure, le soleil brilla gaiement et entra par la petite fenêtre, illuminant de ses rayons le plancher de la mansarde. Au moment où la mère parlait au travail, la petite fille fixa son regard sur la vitre inférieure de la fenêtre.

"Maman, s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela peut bien être que cette petite chose verte qui pointe devant la fenêtre? Cela bouge au vent."

La manan, allant à la fenêtre, l'entrouvrit:

"Oh! dit-elle, c'est un petit pois qui a pris racine et qui montre déjà ses feuilles vertes. Comment a-t-il pu entrer dans cette fente? Eh bien, tant mieux; voilà un petit jardin pour te distraire."

Alors, elle tira le lit de sa fille tout près de la fenêtre, afin qu'elle pût voir la plante, et elle partit à son travail.

"Maman, je crois que je vais aller mieux, dit la petite malade, le soir; le soleil a été si clair et si chaud toute la journée et le petit pois pousse si bien!



use. Moi aussi, je veux me bien porter pour  
vre, sortir de nouveau au soleil.

— Plaise au ciel!" soupira la mère,  
t au mais elle n'en croyait rien.

Toutefois, elle mit un petit tuteur à  
la plante verte qui rendait tant d'espoir  
à son enfant, pour que le vent ne la  
cassât pas; puis elle attacha le bout de  
ficelle au rebord de la fenêtre et à sa  
partie supérieure, pour que les petites  
villes pussent s'y enrouler quand la  
plante grandirait. Et elle grandit, al-  
lez, et vous auriez pu la voir pousser  
du matin au soir.

"Tiens, mais voilà une fleur qui pa-  
rait", dit la vieille femme, un matin; et  
elle aussi se mit à espérer que sa petite  
fille guérirait. Elle se rappela que,  
depuis quelque temps, elle parlait plus  
gaiement et que, les jours précédents,  
elle s'était soulevée le matin dans son  
lit pour regarder, avec des yeux bril-  
lants, son petit jardin qui ne contenait  
qu'un plant de pois. Une semaine  
après, elle se leva pendant une heure,  
tout heureuse près de la fenêtre ou-  
verte qui laissait entrer un chaud so-  
leil, tandis qu'au dehors la petite plan-  
te continuait à pousser avec une fleur  
rose tout épanouie. Alors elle se baisa  
et baisa doucement les feuilles frê-  
les. Ce jour fut pour elle un jour de  
fête.

"C'est cette petite plante qui t'a ap-  
porté la joie, ma fille, et à moi l'es-  
poir", lui dit l'heureuse mère, qui sou-  
rit en regardant la fleur.

Mais, pendant ce temps, qu'était-il  
advenu des autres pois?

Eh bien! voici:

Celui qui s'était envolé en disant:  
"Attrapez-moi si vous pouvez", était  
tombé dans une gouttière, sur un toit,  
et avait fini ses voyages dans l'estomac  
d'un pigeon.

Les deux paresseux n'avaient pas  
été plus loin, mais avaient tout de  
même servi à nourrir aussi des pi-  
geons. Quant au quatrième, qui voulait  
atteindre le soleil, il était tombé dans  
un égout, et il y resta des semaines,  
dans l'eau croupie, jusqu'à ce qu'il eût  
grosi énormément.



L'enfant malade regarde joyeusement par sa  
fenêtre

"Je deviens merveilleusement gros,  
disait le pois; j'espère bien éclater à la  
fin, et aucun pois ne m'aura jamais  
surpassé. C'est moi qui suis le plus  
remarquable de tous les cinq qui  
étaient dans la cosse.

Et l'égout le confirmait dans sa bon-  
ne opinion, résolu à le garder pour  
s'en faire gloire.

Mais dans la mansarde, la fillette,  
debout près de la fenêtre ouverte, les  
yeux brillants, les joues roses de santé,  
joignit les mains au-dessus de la fleur  
de pois, et la remercia de lui avoir

sauvé la vie en l'égayant de sa fraîcheur et de sa beauté.

Ce petit pois n'avait été ni ambitieux ni paresseux; il avait accepté son sort et, finalement, il avait fait une belle œuvre en ramenant la joie et le bonheur dans la pauvre mansarde.

— F I N —

### POUR PROTEGER LA VIE DE NOS AVIATEURS

Grâce aux progrès de la science de l'aviation, les accidents d'aéroplanes deviennent de moins en moins fréquents. Il est peu probable cependant



**Le parachute d'aviateur fermé**

qu'on parvienne jamais à les éliminer complètement. Il arrive des accidents sur terre et sur mer, pourquoi serait-on plus en sécurité dans les airs? Les inventeurs humanitaires cherchent donc, et n'ont pas fini de chercher les moyens les plus aptes à préserver les

vies humaines, en cas de chute des hardis navigateurs aériens. Jusqu'ici, on n'a pas trouvé autre chose que le parachute, sous quelque forme qu'on l'ait présenté.



**Le parachute d'aviateur ouvert, à l'atterrissage**

On admet qu'un parachute est un accessoire gênant ou inutile souvent. Gênant, s'il doit être fixé à l'aviateur, parce que forcément, il prend de la place et paralyse les mouvements nécessaires à la manoeuvre de la machine volante. Inutile, s'il doit être accroché à la machine même, parce que, au cours d'un accident, il est rare que les occupants de l'aéroplane aient le temps ou le sang-froid nécessaire, lorsqu'il s'agit de courir au parachute, de le décrocher, de s'y suspendre, et de voir à ce qu'il soit placé de manière à s'ouvrir facilement. Celui que nous illustrons aujourd'hui, dans les deux vignettes ci-contre, est l'invention d'un mécanicien de New-York. Sans être parfait, il semble offrir l'avantage d'être moins encombrant que d'autres. Selon qu'on peut voir, il a la forme d'une forte collerette que l'aviateur porte sur sa tête, en guise de capuchon. Les bras sont libres de toute entrave. Cette collerette parachute est fixée au corps de l'aviateur par de solides chaînes, et, advenant

une chute, le vent fait ouvrir le parachute, et l'homme flotte malgré lui dans l'espace, lors même qu'il n'a pas eu le temps de se préparer à son plongeon atmosphérique. Cela nous semble fort bien, seulement si l'aviateur tombe la tête la première, adieu le mécanisme ou l'emprise du vent, le malheureux a toutes les chances de voir sa collerette de sauvetage lui servir de suaire. C'est tout de même un des plus pratiques que nous ayons vus.

saire de mariage et sera tout étonné de trouver notre intérieur fleuri et tout un entassement de tableaux. Mon mari n'a pas assez de travailler au bureau. Le soir, ils sort pour ses affaires, ou il s'enferme dans son cabinet de travail et n'en sort plus. C'est à peine s'il s'est aperçu que je l'ai embrassé en entrant. J'ai un intérieur éblouissant, des toi-

— 0 —

### LES DORURES DE LA CAGE NE FONT PAS LE BONHEUR

Ne vous est-il pas parfois arrivé de soupirer, en voyant un superbe équipage: "Ahl on dira ce qu'on voudra, mais les riches sont bien heureux. Ils peuvent avoir tout ce qu'ils désirent, puisqu'ils ont la plus formidable puissance: l'argent!"

Mais, si l'on faisait une enquête chez toutes ces jeunes femmes éblouissantes de millionnaires, combien de fois n'entendrions-nous pas cette plainte sincère et partie du fond du coeur: "Je suis environnée de tout le luxe imaginable; j'ai tout ce qu'on peut désirer dans le monde, excepté une seule chose, la plus difficile à avoir: je voudrais être aimée!"

Nombreuses sont celles qui nous écrivent dans ce sens:

"Mon mari est un roi de la finance, dit l'une d'elles, il fait des affaires d'or. Quelquefois, lorsqu'il revient de son bureau, le soir, je lui demande timidement ou tendrement de m'emmener au théâtre, au concert, à une danse, au bal, mais il me répond sans cesse: "Demain, demain, ma chérie!" Une autre fois, il oubliera notre anniver-



lètes ravissantes, des bijoux, des diamants, une armée de serviteurs, des automobiles, des loisirs et toute ma liberté d'action, mais je sens que "je ne suis pas aimée", et ce martyr-iâ est insupportable!"

La question se pose donc ainsi: A quelle somme d'affection ou d'amour, une femme a-t-elle vraiment droit?

Les tribunaux ne sont pas encore parvenus à régler ce cas, et, chez les libraires, on ne trouve aucun livre donnant l'exacte réponse.

Romanciers et dramaturges nous ont fort souvent dépeint l'oiseau enchanteur dans une cage dorée, et à tout coup, ils ont provoqué la sympathie pour la malheureuse millionnaire, à qui il ne manque rien, si ce n'est l'amour de son seigneur et maître.

"La femme qui permet à son mari, écrit une autre victime, de s'imaginer qu'elle est incapable de se délecter de sa présence, commet une bévue colossale. Laissez-le deviner que votre plus grand bonheur c'est sa compagnie. Cela flatte un homme d'apprendre que tout le bonheur de sa femme ne dépend que de lui seul. Cependant, bien rares sont les maris qui ne désirent pas certains plaisirs, loin de leur femme. L'homme se complait dans ses affaires, ses livres, les sports, son club et même dans la solitude, à certains moments, et si une femme aimante choisit un de ces moments-là pour s'imposer, elle commet une gaffe grosse comme les tours de Notre-Dame.

"D'autre part, si le mari sait que sa femme reçoit, s'amuse et a des succès en société, vous le verrez revenir beaucoup plus vite et plus empressé du bureau.

"Un homme, sachant qu'il sera presque toujours absent ou occupé, ne doit pas se marier, à moins qu'il sache que sa femme saura s'accommoder de ce demi-abandon. De même pour une femme qui sait qu'elle épouse cet homme si pris par ses affaires. D'autre part, les époux ne doivent pas, l'un

l'autre, exiger le contrôle absolu des faites et gestes de l'autre conjoint.

"Si une femme est sage, bonne et aimante pour son mari, n'a-t-elle pas droit à autant de temps, d'attention, de dévotion et de caresses de la part de son mari qu'il lui en faut pour calmer sa soif d'amour? Son mari ne devrait-il pas lui sacrifier, même ses affaires, ses loisirs, son intérêt personnel? Les femmes amoureuses de leur mari n'ont-elles pas raison de se plaindre, lorsqu'elles ont un mari froid ou trop occupé, même si leur cage est dorée, du haut en bas?"

C'est un point de vue qui s'explique à la seule condition que la richesse et le surplus règne au foyer; car les petites gens, et c'est l'immense majorité, n'ont pas le droit de sacrifier le bien-être de leur foyer à un excès de sentimentalité domestique. Les femmes de salariés devraient songer avant de se plaindre que c'est souvent afin de leur procurer une plus grande somme de bien-être que le mari est obligé de trimer tout le temps, ce qui ne lui laisse que de rares occasions de se montrer expansif et tendre. C'est alors à elle de profiter de ces moments-là qu'elle appréciera d'autant plus qu'ils seront moins souvent répétés. Il ne faut pas surtout oublier que la satiété est la base même de nature humaine.

— o —

### POUR ENLEVER LES COQUILLES D'OEUF

Si, en brisant un oeuf au-dessus d'un bol, un morceau de coquille s'en échappe, touchez-le avec une partie de celle-ci et vous pourrez facilement l'enlever.

## La dernière impératrice des Français

**Elle est morte à Madrid, en juillet 1920, à l'âge de 94 ans.  
Triste roman de la campagne de Napoléon III.**

Celle qui fut, pendant dix-sept ans, la femme la plus illustre et la plus belle de France, et qui devint plus tard la veuve et mère inconsolable; celle que le touriste, en Europe, rencontrait parfois, toujours vêtue de noir et simplement mise, et qu'on croyait voir atteindre son siècle d'existence; l'ex-impératrice Eugénie, de France, est morte, le 11 juillet dernier, à Madrid, à l'âge avancé de 94 ans. La vie romanesque et mouvementée de cette souveraine mérite d'être rappelée brièvement ici, pour nos lecteurs.

Eugénie-Marie de Montijo de Guzman naquit à Grenade, en 1826. Elle fut la femme de Napoléon III, empereur des Français de 1853 à 1870.

Eugénie-Marie de Montijo était la fille cadette du comte Manuel Fernandez de Montijo-Montijo, duc de Penaranda et de Marie Manuelle Kirkpatrick de Closeburn, province du Dumfrireshire, en Ecosse.

Eugénie-Marie de Montijo était connue en France, en Espagne et en Angleterre et elle voyagea beaucoup avec sa mère sur tout le continent européen.

Elle rencontra l'empereur Napoléon III, en 1851, et l'épousa dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 30

janvier 1853. Le prince Napoléon, son fils unique, qui était le Prince impérial, naquit le 16 mars 1856.



L'ex-impératrice des Français, décédée en juillet, à 94 ans.

L'impératrice avait une grande influence sur son mari et, à plusieurs occasions, elle agit comme régente pendant l'absence de l'empereur, dans ses voyages ou sur les champs de bataille avec son armée.

C'était une des plus belles femmes de son temps.

L'ex-impératrice mourut vers huit heures du matin d'une inflammation intestinale aigue Elle trépassa en présence de sa dame de compagnie. Tous les autres membres de sa famille étaient absents de la résidence du duc d'Albe qui est actuellement en France.

Elle a eu des funérailles impériales.

Boiteuse, courbée, presque aveugle, l'impératrice fut souvent appelée "la reine de la douleur" de l'Europe. Elle priaït souvent pour que la mort vînt la délivrer du long exil terrestre loin de son époux et de son fils, le Prince Impérial.

Il y a quelque temps, Eugénie perdit la vue d'un de ses yeux et elle craignait de devenir complètement aveugle. Avec le désir de revoir une dernière fois son pays natal, l'Espagne, elle s'y fit conduire, avant de perdre complètement la vue. Son voeu fut exaucé et le mois d'avril dernier, elle put voir les beautés de l'Espagne.

Malgré ses 94 ans, elle était encore d'une vitalité extraordinaire et elle exprima souvent de la gratitude pour la façon dont le peuple espagnol l'avait accueillie.

Elle passa quarante-quatre ans de sa vie dans les honneurs et le faste des cours. Mais, en un jour, s'effondra toute la splendeur impériale.

Ce jour de désastre fut le 4 septembre 1870, alors qu'elle apprit avec toute la France la défaite de l'armée française et la capture de l'empereur Napoléon III, à Sedan. La foule se souleva; on cria "Vive la République"; la Chambre la proclama pour toute la France et Eugénie dut s'enfuir en Angleterre, tandis que la meute assiégeait le palais des Tuileries.

Dans l'exil, les malheurs viennent s'abattre sur sa tête découronnée. La chute de l'Empire fut suivie de la mort

de Napoléon en Angleterre, trois ans plus tard, et leur fils unique, le Prince Impérial, fut tué au cours d'un combat contre les Zoulous, en Afrique.

L'ex-impératrice avait fait construire un mausolée pour son dernier repos dans l'abbaye des bénédictines à Farnsworth et où furent enterrés l'empereur et son fils.



Napoléon III, empereur des Français.

Sa fortune était évaluée à 30 millions de dollars.

Un rapport fut publié, il y a quelques années, dans les journaux de Paris, qu'elle avait légué sa fortune à l'Eglise, mais cela n'a pas été confirmé.

Pour donner un exemple des jours brillants de cette femme, qui fut dans son temps d'une grande beauté, rappelons qu'à l'inauguration du Canal de Suez, au Caire, lors du bal donné en son honneur, elle portait une robe de \$25,000, qu'elle vendit plus tard pour payer une dette quand elle fut obligée de fuir de Paris, à la proclamation de la république.

## Des premiers manuscrits du monde jusqu'à l'imprimerie moderne

**Les esclaves et les moines copistes d'autrefois furent les ancêtres des archivistes et journalistes actuels**

Les fonctionnaires, surtout ceux employés aux archives, sont les descendants en ligne directe des moines des premiers siècles et du Moyen-Age

tience de faire des oeuvres d'art comparables à celles que l'antiquité nous a léguées. Et, c'est peut-être par rapport à leurs ancêtres que les bourgeois modernes appellent aujourd'hui esclaves les humbles gratte-papier qui gagnent leur vie comme scribes. Nos journalistes modernes écrivent aujourd'hui à la machine à écrire,



Moine du moyen-âge copiant un manuscrit

et avant notre ère, des esclaves "instruits" qu'on chargeait de la "confection" ou de la copie des manuscrits. La seule différence entre leurs manuscrits et ceux des primitifs se trouve peut-être dans le fait que les copistes modernes n'ont ni le temps, ni la pa-

peut-être parce que leurs pattes de mouche sont illisibles, peut-être aussi parce qu'ils rougissent de leurs ancêtres qui n'étaient pas des hommes libres, comme s'ils en étaient, eux aussi, des citoyens à l'opinion indépendante et sans contrainte.

Nombreux sont ceux de nos lecteurs qui se demandent parfois quelles furent les origines du livre préféré de la revue ou du journal leur apportant la distraction et l'instruction à leur foyer.

Le mot manuscrit, vient de "manus" et "scriptere", qui veut dire écrire à la main ou avec la main. Dès lors, son origine est donc aussi ancienne que l'invention de l'écriture elle-même, c'est-à-dire qu'elle se perd dans la nuit des temps. On sait aujourd'hui que les peuples primitifs commencèrent d'abord par écrire sur la pierre, les métaux et le bois. Mais, c'étaient là des manuscrits dispendieux ou laborieux, et surtout peu commodes à transporter, lorsqu'on avait besoin de les consulter au loin.

On ne connaissait pas l'usage du papier, mais on songea tout de même à trouver des manuscrits plus faciles à transporter et à classer. Dès l'ancienne Nivive, on employait les briques ou tablettes de cire, et les cylindres chaldéens. Enfin, on n'appela plus manuscrits que les ouvrages tracés à l'aide du poinçon, de la plume ou du pinceau. Mais tout cela était bien encombrant et il fallait de vastes espaces pour loger les bibliothèques d'alors. On pensa donc au parchemin que l'on fixait à des baguettes, au sommet et à la base, et qu'on roulait ou déroulait à volonté. Ces manuscrits, ainsi roulés, étaient conservés précieusement dans des cylindres de bois ou métal qu'on plaçait ensuite dans des armoires à casiers. Ces cylindres, comme les manuscrits eux-mêmes, étaient parfois fort artistiquement ouvragés.

Cependant, peu à peu, la forme rouleau fut abandonnée. De même qu'on rapprochait parfois plusieurs

tablettes de cire pour en former des "codex" ou cahiers, de même on prenait plusieurs feuilles de parchemin ou de papyrus pour en former ce qu'on était convenu d'appeler des "volumen" ou volumes. Ces volumes étaient très grands, rectangulaires et encombrants, mais c'est ainsi que fut trouvée la forme vraiment pratique sous laquelle le manuscrit devait passer de l'antiquité au Moyen-Age.

Cette transformation ne semble pas avoir été générale avant les II<sup>me</sup> et III<sup>me</sup> siècles de notre ère.

Avant notre ère, et même aux premiers siècles de notre ère, les premiers scribes ou copistes étaient des esclaves. Mais comme ils étaient instruits, ils jouissaient de privilèges plus étendus que les autres esclaves.

Les manuscrits qui nous sont restés de la première partie du Moyen-Age ont presque tous été exécutés par les moines des couvents, qui ont sauvé ainsi les meilleures épaves de la civilisation antique. La lecture et la transcription des manuscrits étaient mises au nombre des devoirs les plus impérieux de la vie cénobitique. C'est ainsi que d'importantes bibliothèques se formèrent dans les grandes abbayes de la chrétienté.

Mais les abbayes n'étaient pas prêtes, et cela se conçoit, les manuscrits coûtant tant d'efforts; aussi afin de ne pas perdre ces derniers, on les enchaînait aux murs.

Parmi ceux qui y avaient accès, se trouvaient parfois des jouvenceaux instruits et libres, qui apprenaient "par coeur" ce qui se trouvait écrit et allaient ensuite le réciter dans les castels. Ainsi, les troubadours furent les réels ancêtres des journalistes modernes.



PARABOLES

Incipit prologus sancti thomoni-  
prebueri i parabolis salomonis  
ungar epistola quos iugur sacerdoti  
um: nuno extra non diu dicit: quos  
api uidit amor. Egerando in oser-  
amos: 7 zacharia maladia: quos  
posuiss. Scipillit: si licuisset per ual-  
rudine. plimias solacia sumptuam:  
uocarios nros et librarios iusticia-  
no: ut nobis possimur nra defuda  
ingeniu. Et tuc re lauz freques acta  
diuisa potam: quate aut equi fir me  
uobis curiculis alijs laborare: aut  
in racione hui et accepti: nisi prece-  
tra obno: sim. Itaq; lōga egrota-  
tionē scadus: ne paruis hoc anno re-  
uocē: 7 apud nos uocis eam: nudi  
opus nomini nro conferam: nroq;  
uocē uideat nra salomodis no-  
luminū: mactoth qd huius parolae  
uulgata edico pōbia uocet: uolēq;  
que grece eccliahe: latine dionanore  
possum dicit: siraheim: qd i lingua  
nram uerit canoniū cāicos. Fuit: et  
panareos: ihu filij sirahe liber: 7 alij  
pseudographus: qui sapientia salo-  
monis inscribit. Quos priorē hebra-  
icam repē: nō eccliahe ut apud la-  
tinos: sed parolae pnotati. Lū iudē  
cāt eccliahe: et canoniū cāicos: ut  
similitudinē salomonis: nō solū uo-  
uocis librorū: sed etiā materia: gene-  
teon librorū: legit quide eos ecclia: sed  
uocis canonicas sapientias nō recipit:  
sic 7 her duo uolumina legat ad edē  
hacionē plebis: nō ad auctoritatem  
eccliahe: dogmata dicitantam.

Si cui sane septuaginta interpretum  
magis edico placet: habet ea a uobis  
olim emendata. Neq; cui uoua sic ui-  
dim: ut r' uera lectu am. Et tamē cū  
diligentissime legent: sicut magis nra  
scripta intelligi: que nō in ratiū uas  
nāhula uocuerit: sed sciam de predo  
pauillime emendata esse: hui sapere le-  
uauit: Incipit et i mōle salomonis



Parole salomonis  
filij dauid regis idē:  
ad sciendū sapien-  
tiam 7 disciplinā: ad  
inuell' genda uerba  
prudētiē et iustici-  
nā: et iudicandū dōctine: iudiciū  
et iudiciū 7 equitatē: ut teur parolā  
astutia: et adoleſcenti sōemia et iudē-  
leat. Iudicēs sapitō sapien: qd: 7  
inuoq; gubernatā polidēbit. Ant-  
aduerit parabolam et interpretatio-  
non: uerba sapientū 7 enigmata eon.  
Timor dñi pncipiū sapienē. Sapien-  
tiam atq; dōctā nam hūilē despicit.  
Iudicē nū disciplinā: nra iū e: ne  
dimittas legem nris: ut: ut addatur  
gracia capiti tuo: 7 neques collo tuo.  
Sili nū hē ladauētū pōtes: ut ac-  
quiescas rō. Si dixerit uerū nobilitū:  
insidiatur sāguini: absōdam? edo-  
culas rōa infōrtan iusticia: deglun-  
nūis cū hūilē infertus uinere: 7 in-  
hibe pedem tuū a feminis eon. Sedes  
am illos ad malū curēt: 7 sēdināt ut  
effundant sāguinem. Fructus aumen-  
tati rōa: aut oculos pōtato. Ipi q;  
uocet sāguinē suū insidiatur: 7

Une page de la fameuse bible mazarin, imprimée en entier, en 1435

Les moines et les couvents ne conseruèrent pas jusqu'à la fin du Moyen-Age, le monopole de la transcription des manuscrits. Les laïques prirent

peu à peu une part active à ce travail, à partir du moment de la création des universités.

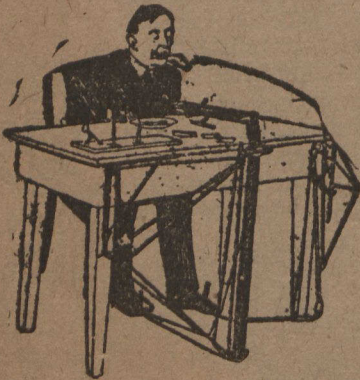
Il en fut ainsi jusque vers le milieu

du XV<sup>me</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'invention de l'imprimerie, par Gutenberg, ce qui porta au métier de copiste un coup dont il ne se releva jamais. Le nombre des copistes diminua et finit par s'éteindre, et l'on prit moins soins des manuscrits parce qu'on savait que grâce à l'imprimerie on pouvait aisément en avoir des milliers d'exemplaires. Il reste heureuse-

ment bon nombre d'antiques manuscrits qu'on conserve comme des reliques, surtout à la bibliothèque du Vatican et à la bibliothèque Nationale de Paris. Il y en a là de fort beaux et de fort artistiques. De nos jours nous avons encore des copistes et archivistes, mais le métier n'est plus le même qu'autrefois.

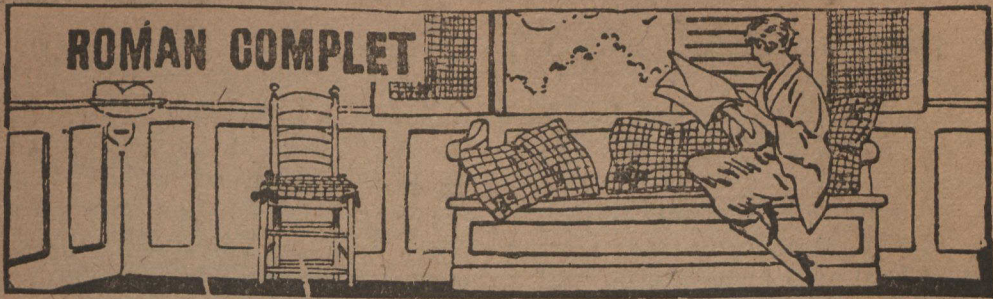
## POUR CEUX QUI N'ONT PAS DE BRAS

M. G. Thompson, un Anglais d'Angleterre, attristé par le spectacle de nombreux mutilés de la guerre, s'est spécialisé dans le soulagement de ceux qui ont été amputés des deux bras. Il a fabriqué une table munie de pédales, de ressorts et de leviers, permettant



au malheureux éclopé de lire, d'écrire, de manger et d'accomplir d'autres travaux. Le double-manchot doit n'être chaussé que de bas, afin de pouvoir se servir du mouvement de ses orteils pour activer les pédales conductrices des leviers. Le maniement

de ces pédales demande un certain entraînement, mais le résultat vaut bien cent fois la peine que le malheureux pourrait se donner pour apprendre. Notre illustration se passe de commentaires; un coup d'oeil suffit pour faire comprendre l'idée générale, sinon le détail. D'autre part, on nous informe qu'il existe une autre invention similaire; seulement elle s'ajuste au corps même de l'individu, qui fait mouvoir les ressorts au moyen de certains mouvements du cou, des épaules, des hanches, des genoux. C'est ainsi qu'il peut se vêtir, se dévêtir. "Tout cela est fort bien, disait un sceptique, en regardant la table du double-manchot, mais, si par hasard il avait aussi été amputé des deux jambes et n'avait pas de pieds pour faire mouvoir les pédales?" Cette plaisanterie est déplacée. Vaudrait autant se demander tout de suite ce qui adviendrait si ce tronc humain n'avait pas de seins pour s'asseoir, pas de bouche pour manger ou pas de tête pour souffrir. Telle quelle, l'invention de M. Thompson est appelée à rendre service à un grand nombre de malheureux mutilés.



## L'OMBRE DU BONHEUR

par Félicien Pascal

I

—Tiens, Valentine Une lettre pour toi, dit Mme Costis, qui rentrait de la cuisine dans sa chambre à coucher. De Marguerite Seguélas, je crois?

Valentine introduisit une épingle à cheveux, prise dans sa soiffure dans l'enveloppe qu'elle venait de recevoir des mains de sa mère.

—C'est bien d'elle. Cette bonne Marguerite! dit-elle. Qu'est-ce qu'elle jaspine dans sa babillarde?

—Valentinel se récria Mme Costis, quelle horreur! Tu es insupportable avec ton argot!

—Puisque nous ne sommes que nous deux, maman... Oh! s'il y avait du monde!... Entre nous, on peut bien rire...

Les deux femmes étaient encore dans le négligé du matin qui accompagne le petit déjeuner et précède la toilette. Elles se tenaient dans la chambre de Mme Costis. Tout le désordre habituel qui suit le lever y régnait encore. Par la fenêtre ouverte sur des jardins qui s'étendaient en arrière de la maison, une brise légère y entra et y donnait la sensation d'un peu de fraîcheur.

—Tu ferais bien mieux de lire ta lettre. Qu'est-ce qu'elle dit Marguerite?

Valentine s'assit sur une chaise aux canelures dorées, et parcourut des yeux les quatre pages de léger papier parcheminé qu'elle tenait à la main. Sa mère, dans un fauteuil bas, en face d'elle, suivait attentivement sur le beau visage de la jeune fille, les impressions de sa lecture. De la gaieté rayonna d'abord de ses yeux bleus. Puis une émotion de plaisir aviva la fraîcheur de ses joues narquées. Mais le sourire qui entr'ouvrit un moment sa bouche arquée se changea en une moue de contrariété pareille à celle d'un enfant, devant une friandise qu'on lui a interdite.

—De mauvaises nouvelles? interrogea Mme Costis à la vue de cette moue de Valentine.

—Trop bonnes, au contraire, maman, répondit la jeune fille.

Elle affectait un ton pleurnicheur, dont elle était amusée intérieurement. Elle ajouta:

—C'est une tentation trop belle. Et pas moyen d'y céder! C'est désolant!

—Elle t'invite à venir chez ses parents?

—Tout juste, maman. Crois-tu ?  
Quelle guigne!

Elle accentuait si bien son ton chagrin que sa mère fut dupe de sa plaisanterie.

—Ma pauvre petite! gémit-elle.

—Ecoute, maman, écoute, comme ils sont gentils, les Seguélat!

Elle se mit à lire:

25 juillet 1911.

VILLA DES "GLYCINES"  
Saint-Pol-de-Léon (Finistère)

"Ma chère Valentine,

"Les journaux qui nous arrivent de Paris me donnent des accès de compassion si aggravés, chaque soir, que mon séjour ici finira par être empoisonné si tu ne te hâtes de m'en venir délivrer. Vous avez des températures de 30, 32, 35 et 38 degrés à l'ombre. Ici, la brise, la bonne brise qui a glissé sur les eaux nous tempère les ardeurs du soleil si gentiment qu'elle nous laisse jouir de sa clarté et de son allégresse sans nous infliger son incandescence. Tu comprends, ma grande, que ce contraste entre ta température et la nôtre m'amène à de fréquents retours sur moi-même. Et l'agrément de mon bien-être m'impose à tout moment la pensée de ton malaise. Je te vois, dans cette fournaise de Paris et de sa banlieue, de huit heures du matin au crépuscule. Je te plains, je te plains, vois-tu? au point de sentir presque sur ma peau la morsure de ce terrible soleil dont tu es brûlée. Je l'aperçois, ton avenue de Neuilly, blanche comme une route de sable du Sahara, et vibrante de chaleur presque autant qu'une gueule de four où l'on va enfourner. Rien que

d'y penser, j'en ai chaud dans le dos, ma chérie. Alors tu vas avoir pitié du mal que j'endure à te plaindre. Tu vas rappeler, à M. Costis et à ta chère maman, ta promesse de venir nous rejoindre. Que n'avons-nous assez de place pour les hospitaliser avec toi, contre ce fléau de la canicule! Les miens se font une fête de t'avoir sous leur toit. Ta chambre au deuxième étage est déjà prête. Ta fenêtre ouvre vers la plage. Si le cœur t'en dit, tu pourras rêver, avant de t'endormir, devant les chemins de clarté que la lune étend entre la mer et le ciel, comme des ponts entre les flots et les étoiles.

"Je rêverai aussi quelquefois à tes côtés. Et, si, même près de toi, ma pensée s'envole vers certain capitaine d'artillerie, que tu connais bien, et qui est aux écoles à feu du Ruchard, en Poitou, tu me laisseras gentiment te fausser compagnie. Je souffre aussi de le savoir en proie à la lourdeur du jour. Mais le service de la patrie avant tout. Je n'ai d'autre remède à ma peine de le savoir souffrir que la résignation et l'espoir de le voir arriver ici, dans une quinzaine, en attendant notre mariage. Rien que pour m'aider à prendre mon mal en patience, tu devrais te hâter de nous arriver. Je te connais. Tu me parlerais souvent de lui. Tu écouterais mes confidences. Viens vite, ma grande! Ta présence me fera tant de bien!

"Mes parents me chargent de leurs meilleurs affections pour les tiens et pour toi. Rappelle-moi au bon souvenir de M. Costis; embrasse bien affectueusement pour moi ta chère maman, et reçois les bons baisers de ton impatiente.

"Marguerite."

—Et voilà! dit Valentine, en repliant le papier.

—Elle est charmante, cette petite Marguerite, conclut Mme Costis.

—N'est-ce pas?... Un peu cruelle aussi!

—Parce que tu ne crois pas pouvoir accepter son invitation?

—Tu le sais bien, maman!

Comme elle avait déjà pris son parti d'un refus, son sourire démentait la désolation de son accent.

—C'est à voir. Cela te ferait tant de bien, ce voyage!

—Tu crois que tu pourrais, petite maman?

—Je vais refaire mes comptes.

D'un élan espiègle, Valentine sauta au cou de sa mère.

—Oh! l'enjoleuse! Tu voudrais bien partir, hein?

En même temps la jeune fille essayait d'entraîner sa mère dans une ronde qu'elle ne put qu'esquisser.

—Mais veux-tu me laisser tranquille, voyons! se récria Mme Costis. Va faire ta toilette. Quand nous serons habillées, nous verrons.

—Traderi-la-la-la! modula la voix de Valentine.

C'était sa façon d'exhaler le transport de joie que lui donnaient les paroles de sa mère. Et elle se dirigea vers la porte, sur un pas de danse qui mit en valeur la souplesse de sa taille fine, et la grâce de ses mouvements.

—Oh! voyons, ma pauvre fille! protesta Mme Costis.

Elle souriait, cependant, à cette exubérance de son enfant, et elle la suivait des yeux d'un air de ravissement.

Sur le seuil de la porte, Valentine tourna brusquement sur ses talons; elle adressa à sa mère, de l'air le plus sérieux du monde, une profonde ré-

vérence, et elle disparut, tandis que Mme Costis, amusée malgré elle, lui d'sait:

—Mais tu n'as pas honte! Grande folle!

## II

Quelques aïeules, au pastel, dans leur cadre ovale en bois doré, suspendue aux parois de la chambre à coucher, ne semblaient pas fâchées du tout de ce diable-au-corps de leur jeune arrière-petite-fille. Et les images d'aïeux, mêlées à elles, en leur aspect plus austère de magistrats et de fonctionnaires de l'Ancien Régime, n'en paraissaient pas plus offensées qu'elles. Ces portraits, tous de la lignée de Mme Costis, et l'ameublement de la chambre à coucher avaient l'air pourtant de démentir la gêne domestique révélée par la conversation de la fille et de la mère. Le lit, l'armoire Louis XVI, la table à coiffer, en marqueterie de bois de rose rehaussé de cuivres ciselés et dorés, auraient pu tenter un amateur éclairé d'antiquités, par la beauté de leur matière autant que par l'authenticité de leur fabrication.

Leur valeur d'oeuvres d'art ou de meubles de style aurait dû être le signe d'une fortune assez large et bien assise dans cette famille. Ils n'étaient que les derniers vestiges d'une opulence en déclin, échus à Mme Costis, —une LePailleur de Lésgny,—qu'elle conservait pieusement Elle y tenait, d'autant plus que c'étaient les seuls objets qui légitimaient sa fierté de se savoir d'une origine au-dessus du commun, et de se rattacher à une famille qui avait fait assez bonne figure dans le monde.

Aussi n'avait-elle pas accueilli, un seul instant, la pensée de s'en dé-

pouiller pour la somme assez importants qu'ils lui auraient value, loin du désastre où sa dot avait disparu. Et comme son mari était seul responsable de ce désastre,—la perte de son apport de trois cent mille francs en mariage, dans la faillite d'un chemin de fer local dont son père avait été l'entrepreneur sur le littoral de Méditerranée,—il avait eu la pudeur de ne pas lui proposer la réalisation de ses reliques de famille.

Pour Mme Costis, ces quelques portraits, ces quelques meubles avaient un prix bien supérieur à leur valeur marchande. Ils lui attestaient, à elle-même, ils attestaient aux familiers de son logis qu'elle restait bien au-dessus de la condition précaire où l'avaient réduite les vicissitudes de la vie. Malheureusement, ils n'accusaient que davantage la pénurie d'argent que son industrie ménagère avait bien de la peine à conjurer. Et il était trop vrai que cette exigüité de ressources pouvait être un obstacle insurmontable à cette villégiature au bord de la mer, que Marguerite Seguélat offrait à sa fille si gentiment.

Cette invitation rendait Mme Costis d'autant plus sensible à sa gêne habituelle qu'il n'aurait fallu à Valentine, pour l'accepter, que le prix de son voyage, un peu d'argent de poche et quelque supplément à ses toilettes d'été... Mais les toilettes!... l'un des supplices les plus obsédants de Mme Costis!...

L'excellente femme se leva du siège bas sur lequel elle était assise depuis la sortie de sa fille. Son corps n'avait pas encore trop souffert des inévitables déformations de l'âge, malgré ses quarante-six ans. Elle aurait pu se plaindre d'un peu d'embonpoint, aujourd'hui, surtout que

c'est mal porté. Mais il y avait bien de la grâce dans les belles lignes de ses épaules un peu tombantes.

Il ne paraissait pas que sa gorge fléchît trop pesamment, même sans le secours du corset. Sous le peignoir aux plis lâches qui la vêtait, la cambrure de sa taille se distinguait encore de ses hanches. Aucune ride au coin des paupières, ni au coin de la commissure des lèvres, ne creusait encore trop profondément l'ovale régulier de ses joues. Ses yeux bleus avaient un éclat limpide. Ses cheveux, d'un blond pâle et sincère soulignaient agréablement la fraîcheur amortie de son teint. Tout, en elle affirmait encore la jolie femme qu'elle venait d'être, et aurait justifié, auprès d'elle, des attentions, des empressements, dont, il est vrai, son air de ferme vertu aurait exclu toute intention de galanterie.

Ce n'était donc pas le poids de l'âge qui rendait hésitants et comme alourdis les mouvements de Mme Costis, à travers son étroite chambre à coucher, mais bien plutôt la cruauté du contraste entre la large aisance héréditaire dont elle avait les derniers vestiges autour d'elle, et la pénurie à laquelle il lui fallait trouver remède. Avoir été un peu ce qu'avait été les siens et ne savoir où prendre les quelques pièces d'or indispensables à un plaisir innocent de sa fille, quelle misère! Cette pensée pénible plissait son front, pendant qu'elle ouvrait son armoire pour y prendre un coffret d'acier et l'agenda de sa comptabilité de ménage — un de ces agendas communs que vendent, aux étrennes, les magasins de nouveautés.

Elle posa le coffret ouvert sur sa table à coiffer et se rassit. Elle feuilleta l'agenda fiévreusement, intercalant ses doigts entre certaines pages

pour jeter un coup d'oeil à d'autres. En comparant les sommes inscrites sur ces pages alternativement consultées, elle avait ce hochement de tête du caissier qui met en balance son doit et avoir mentalement et en constate l'équilibre intangible. Le résultat de son examen ne lui apprenait rien qu'elle ne connût et ne dissipait point sa perplexité qui tendait les muscles de son visage.

Elle savait à quelque vingt sous près, et jour par jour, le chiffre mensuel de ses dépenses. Et le superflu en étant rigoureusement et nécessairement banni, toute combinaison d'économie était chimérique. Ses recettes n'étaient pas moins fixes, ni moins strictement limitées. La pension de son mari, chef de bureau au ministère de l'Intérieur en retraite, lui fournissait un millier de francs par trimestre. Elle tirait, elle-même, 150 francs par mois de ses fonctions de secrétaire-comptable de "l'Oeuvre des Restaurants populaires de jeunes filles". Elle avait dû se réjouir d'avoir obtenu cet emploi, depuis la retraite de son mari. Et il ne pouvait pas entrer un centime de plus dans la maison.

Telles étaient les ressources, si diminuées maintenant, qui devaient suffire à tous les besoins de son mari et de sa fille, aux siens, à ceux de son fils qui accomplissait actuellement son service militaire.

Pourtant, il devait y avoir un moyen un expédient? Il le fallait, voyons! Mme Cosis s'arma d'un crayon. Elle se livra à des opérations d'arithmétique sur un coin de journal... En être réduite à cela, mon Dieu! à calculer que, Valentine partie, ce serait une bouche de moins à nourrir! C'était, néanmoins, durant un mois, une soixantaine de francs disponibles, le prix

de son voyage en seconde classe!... Il y eut une légère éclaircie sur le front de Mme Costis. L'argent de poche?... Bah! une quarantaine de francs. Et encore elle ne dépenserait peut-être pas tout. Restaient les frais de toilette. Ah!... la toilette!... Un de ses poings se serra, comme en présence d'un ennemi détesté et redoutable. Et dire que si elle avait eu encore sa fortune!... Sa fortune!

Elle mit sur ses genoux le coffret où elle enfermait tout son avoir. Elle compta, comme si elle en avait ignoré la somme, un trop léger paquet de billets de banque, une pincée de louis d'or, quelques pièces d'argent, jusqu'à une poignée de sous. Et sa perplexité redoubla devant le coffret qu'elle reposa sur la table. Comment toucher au modeste pécule qu'il contenait? La moindre parcelle distraite de son affectation romprait l'équilibre du budget familial, y introduirait un désordre peut-être irréparable, pendant des mois. Mme Costis restait immobile à contempler son pauvre argent. Le drame qui se passait en elle ne se manifestait que par le froncement de ses sourcils et par la tension de son visage anxieux. Mais ce drame, vulgaire en son objet, n'en était pas moins poignant.

Si elle faisait la moindre brèche à son trop modeste magot, quel désarroi dans son train de maison! Elle se représentait les demandes de crédit chez le boucher et l'épicier, les renvois à plus tard de modiques notes à régler, un délai à solliciter peut-être pour le paiement de son prochain terme de loyer, autant d'humiliations dont elle avait horreur. Elle n'aurait eu qu'à liarder sur son approvisionnement pendant un trimestre, deux trimestres, pour boucher, un peu cha-

que jour, ce trou à son budget qu'allait nécessiter le voyage de sa fille à la rigueur, elle aurait pu en prendre son parti. Mais des dettes? Se mettre dans le cas d'avoir des dettes? Cette appréhension la révoltait.

Depuis la diminution du traitement de son mari qui avait coïncidé presque avec la perte de sa fortune personnelle, Mme Costis avait bien été forcée de réduire environ d'un tiers toute sa dépense. Et, si sa fierté l'empêchait de s'en plaindre, la mortification ne lui en restait pas moins sensible. Raison de plus pour qu'elle ne voulût pas paraître trop à plaindre aux personnes de ses anciennes relations qui lui étaient restées fidèles. Aussi, dans son appartement, beaucoup plus modeste que celui d'autrefois, s'ingéniait-elle, à force d'ordre, de vigilance et d'intelligente économie, à donner le change sur les embarras de son ménage. Tout y était encore décent.

Tout y conservait un certain air d'aisance, aux yeux de qui n'y regardait pas de trop près. Et, pour subvenir aux frais de ce voyage de Valentine, Mme Costis, si attentive à sauver les apparences, s'exposerait à laisser deviner les difficultés de sa situation, au moins à ses fournisseurs? Non, non, se disait-elle, d'un geste énergique de la tête. C'était un affront qu'elle ne risquerait pas. Elle en souffrirait trop dans sa dignité. Valentine avait eu raison, tout à l'heure. Cette petite Seguélat ne s'était pas doutée de la cruauté de sa gentillesse.

Pourtant la tendresse de Mme Costis pour sa fille menait sourdement assaut contre sa prudence. Elle ne pouvait se défendre de penser à la joie qu'aurait son enfant à changer de milieu, à s'évader, quelques semaines, de leur gêne domestique, à goûter un

peu d'heureuse insouciance dans une affectueuse hospitalité, à s'alléger dans le vaste espace de cette grève bretonne, de la surabondance de vie accumulée en elle par la retenue qu'elle devait imposer, en toute occasion, à ses moindres élans. La pauvre enfant n'était que trop privée des divertissements de son âge, depuis qu'elle devait, de moins en moins, se mêler au monde, à leur monde,—tousjours à cause de cette variété de toilettes qui est indispensable aujourd'hui pour y faire figure convenablement.

Et puis, un autre mirage s'élevait dans l'esprit de Mme Costis à l'encontre de sa circonspection de ménagère avisée? Qui sait?... Sait-on jamais ce qui peut arriver au cours d'un voyage? Et si cette villégiature ménageait à Valentine une aubaine en suspens dans le domaine des possibilités?... Deviendra-t-on jamais par quelles voies on peut être conduit à l'accomplissement de sa destinée?...

Cette station de Saint-Paul-de-Léon est loin d'être une plage mondaine. C'est une de ces nombreuses localités de la côte bretonne où des Parisiens amis du repos pourraient réaliser des économies en famille, s'il n'y avait le prix du voyage en chemin de fer. Le spectacle de la mer et les jouissances de la vie contemplative en sont les seuls divertissements. Cependant le nombre des abîgneurs à demeure y est en croissance, d'année en année. Mme Costis savait cela. Quoique ce ne fût guère un endroit propice aux éventualités matrimoniales, qui sait? Le hasard est si fantasque, parfois, pensait Mme Costis. Si c'était là que Valentine devait rencontrer le mari que la Providence lui avait choisi, pourtant!... En même temps, son



coeur tremblait de l'humiliation qu'elle éprouverait, si le déficit de son budget l'obligeait à paraître plus pauvre encore qu'elle n'était.

Mme Costis plongea un regard avide dans son coffret. Sa main se tendit vers lui, comme mécaniquement. Mais son geste ne s'acheva pas. Elle haussa les épaules. C'était si invraisemblable, cette chance d'un mariage pour sa fille, au bout de ce voyage!... Elle se trouvait absurde, tout simplement. Le mariage de sa fille?... Elle se sentait déraisonner, dès qu'elle y pensait. C'était en elle, comme une sorte de passion douloureuse. C'était le point malade de sa volonté si ferme. Elle était sans force contre la moindre atteinte à cette sourde blessure. De toutes les amertumes de sa récente pauvreté, c'était la seule à laquelle il lui fût impossible encore de se résigner.

On lui aurait prédit, lors de la première floraison de la beauté de sa fille, sept ou huit ans auparavant, qu'à vingt-quatre ans, elle attendait toujours un mari, qu'elle n'aurait pas même daigné se froisser d'un passage aussi malveillant. La beauté épanouie de Valentine réalisait toutes les promesses de sa précoce éclosion. Cependant, elle était toujours là, grande, svelte, si rayonnante de séduction qu'elle fixait tous les regards sur elle, à son passage, et qu'elle provoquait tous les hommages, dans les réunions où elle paraissait, mais sans déterminer autour d'elle d'autre sentiment que cette gênante et vaine admiration. C'est qu'un redoutable maléfice annulait cet empire de sa beauté souveraine sur les coeurs qu'elle subjuguait.

— Sans dot?

— Oui, madame.

— Quel dommage! Mais vraiment?... Sans dot?...

— Et avoir à habiller une si fringante personne!...

— Pensez donc!

— Un jeune homme y mourrait à la peine!

Que de fois la pauvre madame Costis avait surpris ce dialogue à mi-voix ou d'autre propos à peu près identiques, entre les mamans alarmées des empressements de leur fils auprès de Valentine, dans les soirées où elle croyait devoir la produire! Et, dans chacun de ces dialogues, revenait, invariablement, ce terrible "Sans dot!" qui rejetait sa fille hors du mariage, comme si ces deux mots lui eussent été une marque d'infamie.

Ces propos hantaient la mémoire de Mme Costis, en même temps qu'elle essayait de s'arracher au mirage de quelque fortuite probabilité matrimoniale pour sa fille, au cours de la vilégature qu'on lui offrait. Néanmoins, le mirage s'obstinait. Elle ne pouvait pas admettre que sa fille fût condamnée au célibat. Son mariage, puisqu'elle était sans dot, ne pouvait qu'être l'effet d'un hasard heureux. Mais il y avait quelque chose à faire pour qu'elle se prêtât au caprice des circonstances. Alors?... Mme Costis était en proie, sans en avoir conscience, à la tentation du joueur, hypnotisé par la chance. Elle s'empara de deux billets de banque de cent francs, du geste furtif dont elle aurait commis un détournement. Et elle replaça le coffret et l'agenda dans son armoire, qu'elle referma bruyamment.

### III

En même temps le claquement de la porte de sa chambre, derrière elle, la fit tressaillir comme si elle avait été

surprise dans l'exécution d'un larcin.

Ce n'était que Valentine. Elle revenait, toute fraîche, tout épanouie de bien-être, par la vertu des ablutions qui lui étaient un tonique quotidien.

—Comment! Pas encore habillée? s'étonna-t-elle, de ce ton enjoué qu'elle avait jusque dans le reproche, avec sa mère.

Elle ne voyait pas, dans les mains de la chère femme, les deux billets de banque qu'elle venait de distraire de son encaisse.

—Tiens! lui dit-elle, en les lui tendant. Il y a deux cents francs.

—Maman!... Mais tu ne peux pas! lui objecta-t-elle.

Sa voix tremblait d'attendrissement. Elle était touchée, d'abord, de la générosité de sa mère et des tourments qu'elle assumait pour lui être agréable. Et ce premier mouvement dominait l'explosion de joie qui montait en elle, au contact de cette somme d'argent. C'était dans sa main, la certitude de son voyage à la mer que son esprit de sacrifice continuait à interdire à son ardent désir.

—Je ne sais pas si je peux, répondit Mme Costis. Mais ce qui est fait est fait. Tu tiens ton argent: garde-le.

Cette réponse donna aussitôt une impression de gravité au visage de Valentine.

—J'irai me donner du bon temps et vous seriez à la gêne à la maison? répliqua-t-elle. Non, non. C'est bien assez que j'y reste encore à votre charge. Je te remercie, maman. Ce serait une folie. Et j'aurais vraiment mauvais coeur d'en profiter.

Elle tendait à son tour les billets de banque à sa mère.

—C'est peut-être une folie, dit Mme Costis. Mais ne m'en donne pas

le remords. Et faisons-la jusqu'au bout. Ma joie du plaisir que tu auras vaudra bien le surcroît de souci que le défaut de cet argent va me causer.

—Ma chère, ma bonne, mon amour de maman!

En poussant ces exclamations tendrement ardentes, Valentine avait sauté au cou de sa mère, et lui couvrait les joues de baisers sonores.

—Tiens!... Vois-tu, je te mangerais! ajouta-t-elle.

—Grande câline!... Veux-tu finir? Voyons! Valentine!

En réalité, Mme Costis était ravie. Elle ne se défendait, qu'en s'y complaisant, de ces transports de la reconnaissance de sa fille.

L'amour si naturel qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre s'avivait constamment d'une mutuelle compassion qu'elles ne s'avouaient pas. Valentine plaignait sa mère de toute la peine qu'elle avait à pourvoir aux besoins de la famille, sans la laisser déchoir aux indices de la pauvreté. Mme Costis plaignait sa fille de l'étroitesse de vie qu'elle partageait avec elle, et de l'éloignement indéterminé du bonheur qui lui était dû dans le mariage. Comme elles supportaient, d'une humeur toujours égale, leur gêne commune et les mille contrariétés qui en découlaient, elles s'estimaient aussi pour leur courage contre les duretés du sort.

Valentine s'était assise en face de sa mère. Son visage restait tout rose de la fougue qu'elle avait mise en ses caresses. Malgré sa retenue habituelle, la surabondance de vie qui était en elle débordait à la moindre occasion. Et maintenant qu'elle était sûre de partir, l'allégresse répandue en elle par la perspective de son voyage transpirait dans le sourire fixé au coin de

sa bouche et dans l'éclat de ses yeux.

—Alors, dit-elle, je peux écrire à Marguerite que j'accepte?

—Qu'est-ce qu'il te faut, pour tes préparatifs? Trois jours, quatre jours au plus? répondit Mme Costis. Par conséquent...

D'un bond, Valentine fut sur pied. Et frappant le sol de ses talons, en cadence, battant des mains, comme récompense à celui qui lui rapportera tendu, elle s'écriait:

—Quatre jours! Dans quatre jours, au bord de la mer! A nous, à nous, la grande vie!

Et elle se livrait à une sorte de gigue qu'elle avait vu son frère exécuter pour lui montrer ce qu'étaient les "dancing girls" anglaises.

—Insupportable! la rabroua Mme Costis, mais en riant. Veux-tu finir? Tu es inconvenante!

Mme Costis, n'était, intérieurement, qu'indulgence pour les saillies de sa fille, quoique, par principe, elle ne manquât jamais de les réprimer. Valentine s'était arrêtée. Au ton de sa mère, elle avait compris qu'elle était plus amusée que scandalisée de ses façons trop libres.

—Puisque nous ne sommes qu'entre nous... s'excusât-elle.

Le ton de fillette prise en faute qu'elle venait d'affecter parut si comique à sa mère qu'elle en fut tout égayée.

—Tiens, maugréa-t-elle, en riant, tu aurais dû naître chez des saltimbanques. Tu aurais eu du succès sur une baraque, à la foire.

Avec une gravité de ton que démentait le sourire de sa bouche, Valentine lui répliqua:

—Ce n'est pas charitable, maman, de renouveler mes regrets.

—Ha! Ta vocation? Le Conservatoire?

—Mais certainement. Si tu me l'aurais permis, je serais déjà tirée d'affaire.

—Tu ne penses pas ce que tu dis. Une honnête fille, au théâtre?...

—Mais, maman, une honnête fille qui doit gagner sa vie, pourtant...

—Ne me recommence pas tes bêtises. Tu ferais bien mieux de te mettre à ton dessin.

—Oui, maman.

Et, en prenant la direction de sa chambre, Valentine émit, de sa voix agile et sonore de soprano, quelques secondes, à la satisfaction de Valentine qui les écoutait s'y évanouir.

—Cinquante mille francs par an dans le gosier! conclut-elle. Et pas moyen de les en faire sortir!... Enfin!...

#### IV

C'était seulement après la ruine de ses parents que la jeune fille s'était avisée de se découvrir cette vocation de cantatrice qu'ils n'avaient pas voulu admettre. Auparavant, préservés de toute inquiétude sur son avenir par la dot qu'ils lui destinaient, ils ne lui avaient fait apprendre le chant qu'au titre d'art d'agrément, en vue de renforcer ses chances matrimoniales. Et à la vérité, Valentine avait eu du plaisir à cultiver sa voix, qui était belle naturellement, pour le succès qu'elle lui avait attiré, dès ses premiers essais.

Mais elle ne s'était jamais sentie en proie à cet insinuant et impérieux démon qui fait entrevoir la seule chose qui donne tout son prix à la vie, dans l'interprétation de personnages fictifs, dont on épouse, en public, toutes les

passions, toutes les ardeurs, au point d'être tous ces personnages, successivement, en prenant leur âme et en leur donnant la sienne. Non. L'avenir de Valentine s'était ouvert sur un tout autre horizon, et qui excluait l'apparition d'un si séduisant mirage. Son avenir avait été, dès son accès à la jeunesse, dans le mariage, dans ses joies et dans ses devoirs.

Cependant, ses parents s'étaient crus si sûrs de la souveraine séduction de leur enfant, et ils avaient tant appréhendé le vide de leur foyer, le jour où elle en sortirait, pour aller fonder le sien, qu'ils ne l'avaient pas pressée de distinguer le jeune homme qui la leur arracherait. C'était là une des raisons du peu de hâte à se marier qu'avait montré Valentine, au moment propice. Il y en avait eu une autre, dans son propre caractère. Elle avait l'imagination naturellement inflammable. Sans être de ces gens qui se croiraient diminués s'ils ne pouvaient se vanter d'avoir tout vu au théâtre, ses parents s'en étaient donné la distraction assez souvent, et ils lui en avaient offert, de temps à autre, le spectacle si excitant sur une sensibilité toute neuve.

Ils avaient bien surveillé et dirigé ses lectures. Mais il y a tant de romans qu'il est convenu, aujourd'hui, qu'une jeune fille ne doit pas ignorer. De cet ensemble d'émotions, issues du théâtre et de ses lectures, il s'était créé, dans l'imagination de la jeune fille, un idéal qui l'avait rendue sévère sur les prétentions de tant de jeunes gens fascinés par sa beauté.

Elle s'était promis que l'amour seul lui d'oterait le choix de l'homme auquel elle associerait sa vie. L'amour qu'elle rêvait, d'après les livres et les pièces de théâtre qui lui en

avait modelé l'idéal, lui avait effleuré l'âme à plusieurs reprises, mais superficiellement, et surtout par d'éphémères satisfactions d'amour-propre. L'amour vrai, le redoutable et délicieux amour, celui dont on tremble en même temps que l'on en est enivré. L'amour qui dispose à l'immolation de soi et qui ne veut d'autre bonheur que le bonheur de l'être aimé, cet amour, que Valentine attendait, nul le lui avait inspiré, pendant que la bonne situation de ses parents lui avait attiré tant de soupirants.

Pour maintenir cette position d'attente, dans les nombreuses maisons où on lui avait fait fête, Valentine, guidée un peu par les conseils de sa mère, il est vrai, s'était créée une attitude difficile pour sa jeunesse inexpérimentée; mais elle s'était trouvée à l'aise assez vite, grâce à son intelligence très ouverte et à sa ferme discipline morale. Ni trop engageante, ni trop distante, mais bonne enfant avec tout le monde, telle elle s'était appliquée à se montrer en toute occasion. Portée à un peu trop de verve et d'entrain dans la conversation comme dans les divertissements de société autant par la fougue de son tempérament que par l'excitation des compliments qu'on lui prodiguait, elle s'était tenue dans une assez juste mesure, parce qu'elle avait le sens des convenances et parce qu'il lui aurait été insupportable de se sentir mal avec sa conscience.

Aussi, tant qu'elle aurait été un parti enviable, elle avait joui de la plus grande faveur dans le milieu où elle fréquentait. D'instinct, elle avait découvert le meilleur moyen de marier les passions qu'elle inspirait, sans arriver à en partager aucune, dans un ton de douce plaisanterie qu'elle op-

posait à leur insistance trop vive. Ce don de la raillerie légère et sans amertume n'était point que l'effet de sa bonne humeur et de son contentement de vivre. Ceux mêmes qui en étaient victimes n'osaient pas, le plus souvent s'en froisser, et, quoiqu'il leur en coûtât, ils s'en accommodaient comme d'un charme piquant, ajouté à tous ses charmes. Tout au plus lui avait-on supposé les plus hautes ambitions à mesure que ses dédains souriants l'avaient montrée peu accessible.

Hélas! Quel déclin de cette faveur générale qui lui avait souri dans son milieu, jusqu'à une malveillance agressive, à mesure que la ruine de ses parents s'était divulguée! Quel changement de ton et d'attitude, dans la plupart des maisons qui se la disputaient auparavant, où sa mère avait cru pouvoir la conduire encore après le désastre! Quelle réserve des jeunes gens naguère si empressés à lui plaire! Quelle atmosphère figée, sinon hostile, dans les salons où, hier, sa présence déterminait un si chaud rayonnement d'allégresse! Il y avait eu les Seguélat, et deux ou trois autres familles où la cordialité chaleureuse avait été redoublée, en quelque sorte, par leur malheur. Mais les Seguélat étaient les Seguélat, de ces amis dont l'amitié se rétempère au lieu de mollir à l'épreuve.

Jusque chez eux, pourtant Mme Costis avait surpris des amies communes à chuchoter de ces dialogues sur le défaut dot de sa fille, dont le seul souvenir, tout à l'heure, avait blessé au vif son amour-propre et mis en déroute sa prudence de ménagère bien ordonnée. Ce "Sans dot!" dont l'avare Harpagon s'émerveille, comme il faut savoir le traduire, dans no-

tre société idolâtre de l'argent, par le terrible. "Renoncez à toute espérance!" gravé par le Dante, sur la porte de son Enfer!

C'était ainsi que Valentine en était venue à interpréter assez vite, et bravement, ce "Sans dot!" rédhibitoire dont on la marquait comme d'une tare, pour l'exclure du mariage, désormais, et en revanche de tant de mécomptes et de dépits qu'elle avait infligés autour d'elle.

La plus vive douleur de ses parents, dans la perte de leur fortune, n'avait pas été leur mortification de cet évanouissement de leur bien, de la diminution de leur aisance, de leur déchéance mondaine. Ils avaient pensé surtout à leur fille. Ils lui avaient rêvé la vie si brillante! Ils étaient si fiers de sa beauté, de l'air de bonheur qu'elle portait partout en elle, de l'universelle bienvenue qui lui riait dans tous les regards! La petite fortune qu'ils avaient cru lui garder en réserve était là si à propos pour donner du relief à son charme triomphant! Et, tout à coup, plus rien! La pauvreté pour elle!

La pire des amertumes de cette condition, quand elle est associée à la beauté, devient la plus redoutable des épreuves. Il leur avait bien fallu pour tant dépouiller leur chère enfant de tous ses espoirs, briser l'enchantement où elle vivait, lui faire boire le calice d'humiliation qu'est le passage brusque d'une large aisance à un train de vie fort diminué, bientôt même au stricte nécessaire. Car enfin, tant que M. Costis resterait en activité, on pourrait faire encore figure. Mais, à sa mise à la retraite?

M. Costis, qui commençait à devenir un vieillard de haute et maigre structure, ordinairement aussi sec de

caractère qu'il l'était de corps, avait eu la voix brisée de sanglots, quand il avait dû apprendre à sa fille le malheur qui les atteignait.

—Ma pauvre enfant!... ma pauvre petite!... avait-il gémi, tu ne... tu ne pourras jamais me pardonner!

Et, de ses yeux caves, des larmes avaient jailli, au long de ses joues creuses.

—Tu vas être... si malheureuse... maintenant, avait-il ajouté.

Mais que Valentine avait été généreuse et vaillante en cette crise soudaine! Ses parents avaient été sensibles à sa douleur, surtout. Elle n'avait été surtout sensible qu'à la leur. Elle ne s'était pas même arrêtée à la stupeur dont l'affreuse nouvelle l'avait saisie. Elle avait vu les larmes de son père. C'était la première fois qu'elle le voyait pleurer. Elle lui avait sauté au cou. Et assise sur ses genoux, comme lorsqu'elle était petite, elle lui avait prodigué les effusions de tendresse et les paroles consolatrices qui ont la vertu d'apaiser la douleur de l'homme depuis l'origine des siècles, quand elles lui sont dispensées par une femme aimée, épouse à son mari, jeune fille à son père. Elle avait su, de même, consoler la mère qui pleurerait silencieusement à ce spectacle.

La nuit de la jeune fille, après cet aveu de leur malheur que lui avaient fait ses parents, ne lui avait guère été qu'une pénible insomnie. Elle avait eu l'obsession des tristes réalités qui allaient être la conséquence de ce désastre pour ses parents, et plus encore pour elle. Elle s'était félicitée de n'avoir pas été surprise, au moins, par la catastrophe, dans quelque projet de mariage fondé sur sa petite fortune, et dont la perte de sa dot aurait provoqué l'abandon.

C'était toujours une humiliation qui lui serait épargnée. Elle serait moins courtisée, moins adulée? Elle serait moins invitée dans le monde? Sa mère devrait faire un choix dans les invitations qu'elles recevraient, pour cause d'économie dans leurs frais de toilette? On recevrait moins souvent à la maison? Ce serait ennuyeux. Ce serait une réduction considérable de ses plaisirs. On pouvait, cependant, en prendre son parti sans trop se plaindre.

Après tout, n'avait-elle pas un peu trop donné dans la dissipation? Il y eut des avertissements de son confesseur là-dessus qui lui revinrent à la mémoire. Elle se souvint d'enseignements entendus sur les intentions bienveillantes que la Providence cache dans les épreuves... Il y aurait l'attitude de la plupart des gens à son égard, maintenant qu'au lieu du bon parti qu'elle était naguère, elle refroidirait les admirations et mettrait en éveil la prudence des mères, par ce stigmate de la pauvreté qu'on lui verrait. Cette perspective lui fut cruelle. Elle s'y arrêta plus longuement. Son mariage, maintenant?... Ah! son mariage?... Si facile, jusqu'à ce moment, et si problématique, désormais, si aléatoire... Le plus sensible sujet de la désolation de ses parents... Il ne lui vint pas de remords, néanmoins, d'avoir dédaigné tant d'occasions. Elle se rappelait. Elle n'en revoyait aucune qui lui inspirât des regrets. Non.

Aucun des jeunes gens si empressés auprès d'elle, si avide de lui plaire, ne lui avait donné ce grand émoi d'amour qu'elle attendait. Inébranlablement romanesque, elle se serait presque réjouie, au contraire, d'avoir attendu. Elle n'aurait pas à soupçon-

ner de vues intéressées l'amour de celui qui viendrait, s'il venait... Pour les petites méchancetés qu'elle aurait à souffrir dans le monde, elle en faisait bon marché d'avance. Elle trouvait, tout de suite, dans sa fierté, l'allure générale qui lui serait un bouclier contre les traits envenimés.

Elle avait émerveillé, le lendemain, ses parents, par sa sérénité et même par sa bonne humeur, elle leur avait montré déjà cette fermeté d'âme qu'elle entendait opposer aux hypocrites compassions d'autrui, en restant semblable à elle-même.

C'était au déjeuner, dans l'appartement de la rue Lauriston qu'ils avaient abandonné, depuis la mise à la retraite de M. Costis, pour leur appartement beaucoup plus modeste de l'avenue de Neuilly.

—Je les entends, tes bonnes amies, ma pauvre enfant, avait dit Mme Costis, toutes ces envieuses qui te feront encore bon visage, et qui seront si heureuses de te plaindre, qui se donneront la joie sournoise d'exagérer leur pitié pour toi.

—Mais je ne leur permettrai pas de me plaindre, avait protesté Valentine. Eh bien! merci! Il ne manquera plus que ça! Il est possible que j'aie fait envie, puisque tu me le dis; je ne ferai pas pitié, je t'en réponds. Et pourquoi me montrerais-je abattue, désespérée?

—Tu vas être, toi aussi, la jeune fille qui ne se marie pas, avait ajouté Mme Costis; c'est si mortifiant, à ton âge!

—Oui, avait répliqué Valentine, on est un peu comme le jeune homme qui rate Polytechnique ou son doctorat en médecine.

—C'est que c'est ça! C'est bien ça! avait dit M. Costis, dont la tristesse s'était un peu déridée.

—Le plus ou moins de facilité à se marier, c'est à ça qu'on mesure la valeur d'une jeune fille, avait ajouté Valentine.

—Que veux-tu? avait dit Mme Costis. Le mariage, c'est encore la principale carrière des femmes. Et quand on y échoue...

—Mais c'est que je n'ai pas voulu, avait riposté la jeune fille. Est-ce ma faute, à moi, si personne encore ne m'a inspiré de l'amour?

—Ah! voilà! De l'amour? Mais, ma pauvre petite...

—Mais oui, maman, de l'amour. Nous y avons droit, une fois, dans le mariage. Si nous le manquons, à cette occasion, bonsoir! En voilà pour toute une vie!

—Elle est étonnante, s'était écrié M. Costis qui avait ri tout à fait. Mais c'est vrai. Elle a raison. Tu es très chic, tu sais, ma fille! Et je ne plaindrai pas celui qui aura la chance de te plaire vraiment et le courage de t'épouser, même sans dot.

—Il existe, papa, avait affirmé Valentine. Il est quelque part, je ne sais où; mais il se présentera... Pour les simagrées ou les moqueries que me vaudront notre malheur et la réserve des jeunes gens à mon égard, j'en fais mon affaire. J'ai de qui tenir; je suis ta fille, maman. On saura en imposer. Tu verras!

Et la vie avait repris dans la maison, sensiblement réduite dans son appareil, dans son aisance, mais sans récriminations, sans aigreur, sans aucune tristesse que celle de Mme Costis, au cours de ses méditations sur la diminution progressive des chances matrimoniales de sa fille.

Cette sorte de relai sur la pente de la déchéance sociale n'avait pas encore été trop dure à cette famille éprouvée. Mais la mise à la retraite du père était devenue imminente. Et il avait fallu se disposer à descendre d'un degré nouveau cette pente douloureuse. Il n'y avait pas à se faire d'illusion. C'était désormais la gêne, et une telle gêne qu'il fallait en conjurer la rigueur par l'addition de quelque recette à la pension du père. Il n'y avait pas à espérer que M. Costis consentit à employer ses loisirs forcés à quelque occupation de bureaucratie chez un officier ministériel ou dans une administration privée, pour un salaire modique. Son amour-propre de chef de bureau d'un ministère ne se serait pas accommodé de s'abaisser à une besogne trop inférieure.

Mme Costis n'avait même pas pu risquer une insinuation quelconque en ce sens, la crainte de blesser son mari dans sa dignité. Mais elle s'était dit qu'elle pouvait payer de sa personne. Spontanément et en secret, elle avait mis à profit ses relations. Et elle avait pu annoncer, un jour, aux siens, sa nomination à cet emploi de secrétaire générale de "l'Oeuvre des restaurants populaires de jeunes filles", qui lui valait 150 francs d'appointments par mois. C'était à peu près de quoi faire les frais d'un domestique et payer le loyer.

Au lieu de l'en féliciter, son mari et sa fille s'étaient d'abord récriés. Elle? Travailler? De une heure à six heures, tous les jours? Ils ne pouvaient pas accepter ça! Elle était d'une famille où jamais ça ne s'était fait!

—Et d'abord, si quelqu'un doit travailler, ici, ce n'est pas toi, maman; c'est moi, avait déclaré Valentine.

—Toi, ma chère petite?

—Oui, moi, maman! Si tu crois que je n'y ai pas pensé?

Valentine y avait pensé, en effet. La perspective de la mise à la retraite de son père lui avait suggéré les mêmes préoccupations qu'à sa mère. Son attention n'avait pas été attirée seulement sur la nécessité d'un supplément de ressources dans la maison si on voulait garder la domestique. Et quel surcroît de confusion devant tout le monde, s'il fallait la supprimer! Elle avait considéré aussi que, majeure et bien portante, au lieu de contribuer aux ressources de la maison commune, elle était entièrement à la charge de ses parents. Ils ne l'avaient élevée en vue d'aucune profession spéciale. Mais il était temps de s'en créer une. Elle avait une assez bonne éducation musicale. On lui reconnaissait une belle voix. N'était-ce pas un talent qu'elle avait? Pourquoi n'en pas tirer parti? Elle n'avait pas encore eu l'occasion de s'ouvrir de cette idée à ses parents. Mais quand sa mère lui avait demandé:

—Et à quoi as-tu pensé? Qu'est-ce que tu pourrais bien faire?

Elle lui avait répondu hardiment:

—Mais je pourrais être contatrice, il me semble.

—Toi? Sur les planches? Ça, par exemple!..

—Tu crois que je n'y réussirais pas?

—Tu n'y réussirais que trop, probablement.

—Eh bien! alors? J'ai vingt-deux ans. Avec deux ans de Conservatoire.

—Tu entres à l'Opéra. Je connais le programme.

—Tu gerderais ton emploi pendant ces deux ans. Après, ce serait moi qui..



—Mais ton père et moi, nous n'oserions plus paraître devant nos amis.

—Que je réussisse seulement ! Et nos amis... tu sais...

—Une jeune fille comme il faut ne s'exhibe pas sur les planches.

—Ah ! voilà ! Et une jeune fille comme il faut doit laisser trimer sa mère, lorsque avec un peu de courage, elle pourrait lui assurer le repos ? S'il entrait au théâtre plus de jeunes filles comme il faut, il y aurait moins de femmes de rien à s'y enrichir et y devenir célèbres. C'est vrai ! Montre-moi des femmes plus comblées de tout que les actrices. Et la plupart sortent on ne sait d'où.

—Est-ce que tu sais ce qu'elles font pour cela ? Si je pouvais te le dire, tu aurais honte de ton idée.

—Mais on peut être honnête partout, quand on veut le bien.

—Non, mon enfant. Pas au théâtre. Ou alors, on n'y réussit pas.

L'impétuosité de Valentine avait molli devant ces fermes objections de sa mère. Elle n'avait guère que des notions générales sur les vilénies de la vie. C'était suffisant pour qu'elle les eût en horreur. En lui affirmant péremptoirement qu'elle ne pouvait s'y soustraire, si elle se risquait au théâtre, sa mère venait de briser la fascination qui l'y attirait. Elle s'était contentée d'ajouter :

—C'est tout de même dommage ! Une carrière où l'on peut gagner tant d'argent !

—Que veux-tu ? C'est comme ça.

—Ça n'empêche pas qu'il faut aussi que je fasse quelque chose.

—Sans doute. Et je suis heureuse que tu y penses toi-même. Mais quoi ?

—Ah ! voilà. L'enseignement, les leçons particulières ? Ça ne me tenterait pas beaucoup. L'administration ?

Une maison de banque ? Dactylographe dans une maison de commerce ? Hum !... Des patrons sur le dos toute la journée ?

D'autant plus que, là encore, lui avait fait remarquer Mme Costis, à ton âge, c'est souvent comme au théâtre.

—Merci ! Revenons au théâtre, alors.

—Ah ! non. C'est une affaire liquidée, ça.

—Quoi, alors ?

Valentine avait avisé un journal de modes qui se trouvait à sa portée. Elle s'était mise à le feuilleter. Et elle avait dit :

—Ça ? Tous ces dessins ? Il ne doit pas y avoir que des hommes à les faire.

—Il doit y avoir aussi des femmes, lui avait répondu sa mère.

—Ça m'irait assez. Ça ne doit pas être mal payé.

—Il doit y avoir une concurrence terrible. Mais enfin... Et, au fait, tu as eu des succès en dessin, au couvent.

—En m'y remettant, et en prenant des leçons... Mais le voilà, mon gagne-pain, maman ! Dessinatrice en modes ! Qu'est-ce que tu dirais de ça ?

—Ce serait un métier... pas bien reluisant, mais un métier propre.

C'était ainsi qu'un peu plus d'un an auparavant, Valentine Costis s'était choisi une profession. Elle avait travaillé ; elle travaillait encore. Et c'était à ce labeur quotidien que sa mère venait de l'envoyer, tout à l'heure, quand elle lui avait enjoint de se mettre à son dessin. Elle était à la veille de recueillir le fruit de son effort. L'administration d'un grand magasin de nouveautés lui avait donné l'espoir, récemment, d'un commence-

ment de collaboration à l'illustration de ses catalogues, pour la saison d'automne.

## V

Quatre jours plus tard, vers huit heures du soir, conformément aux prévisions de Mme Costis, Valentine se trouvait sur le quai de la gare Montparnasse, en compagnie de son père et de sa mère. Sa malle était enregistrée. Sa place d'angle était marquée par son sac de voyage, dans un compartiment des Dames d'un wagon de deuxième classe. A trois de front, ils allaient et venaient, le long du train de Brest, tout formé pour le départ.

Le cruel embrasement du ciel s'apaisait, quoiqu'il ne passât aucun souffle, dans le lent évanouissement de la lumière. Mais l'air restait lourd encore d'une chaleur diffuse qui le rendait épais à respirer. Cette chaleur s'exhalait, à la fois, des pierres du hall calcinées, toute la journée, par un soleil implacable, de l'asphalte du quai flexible sous le pied et gélatineux du vernis des wagons devenu poisseux. Et, de cette étouffante fermentation mêlée à la fumée et à la vapeur des locomotives sous pression, émanait une odeur aigre et insistante d'étuve où du bitume se serait dilué.

Valentine ne semblait pas percevoir ces relents d'oxydes surchauffés, ni la torpeur accablante qui pesait autour d'elle. Son imagination l'emportait au bord de la mer bretonne ; ses narines mobiles frémissaient, comme si elles en eussent savouré la brise vivifiante, l'iode et les sels énergiques. La vision de ce pays où elle allait trouver une vie tout autre possédait si fort sa pensée qu'elle n'a-

vait pas conscience de ne se mêler qu'à peine par de vagues monosyllabes, à la conversation de ses parents. Encore moins se souciait-elle de la sensation qu'elle produisait autour d'elle, dans les remous de foule qu'elle traversait.

C'était l'effet ordinaire de sa beauté, chaque fois qu'elle paraissait en un lieu public. Mais elle était tellement blasée sur cet effet qu'il lui aurait été désagréable, si elle y avait prêté attention.

Malgré l'affairement du départ, il n'en arrivait pas moins pourtant que certaines gens s'arrêtaient à sa vue, un instant surpris et émerveillés comme à l'apparition de quelque rêve réalisé tout à coup dans ce décor fumé, poussiéreux et malodorant d'une gare grouillante de monde.

Quelques-uns ne manifestaient leur émoi que par des oeilades furtives, sans ralentir leur allure trépidante. D'autres s'attachaient aux pas de Valentine, retenus par le plaisir de la contempler, de savourer silencieusement son charme, qu'elle leur livrait aussi inconsciemment et aussi libéralement qu'une oeuvre d'art impassible, ou qu'un insensible paysage. Et elle ne paraissait pas même gênée d'être ainsi dévisagée par tous ces passants importuns et indiscrets. Ses yeux regardaient en elle-même, fixés sur le mirage maritime que son imagination lui créait.

La mauvaise foi la plus hostile, cependant, n'aurait pas pu relever dans sa toilette, quoique ce fut pour tirer l'oeil. Tout au plus aurait-on pu y découvrir une singularité dans son extrême simplicité. Une chemisette blanche en batiste à guimpe de dentelles, une jupe tailleur en lainage gris ajustée sur ses reins par une

ceinture de cuir jaune, une jaquette de même étoffe que sa jupe, qu'elle portait pliée sur son bras, tel était son costume de la même forme que celui de la plupart des femmes, en cette saison. Son chapeau lui-même ne présentait pas un caractère spécial d'excentricité. Il était en paille jaune assez fine garni de roses tendres, les bords chiffonnés de telle sorte qu'il laissait visible son frais visage et son abondante et soyeuse chevelure blonde mollement massée autour de son front et de ses joues.

Mais l'élasticité et le rythme de ses mouvements attiraient l'attention sur la sveltesse de sa taille, sur la rondeur évasée de ses épaules et de sa gorge et donnaient envie de lui découvrir le joli visage que présageaient les harmonieuses proportions de sa stature. Or, elle avait un de ses visages dont le caractère dominant est d'être émouvant non seulement par un ensemble de traits délicats soigneusement modelés, mais encore par le reflet captivant de vie spirituelle dont ils sont animés. Du menton gracieusement arrondi au front nettement dessiné, l'ovale des joues s'allongeait régulièrement symétrique; une clarté douce et joyeuse rayonnait des yeux bleus bien enchâssés dans des arcades sourcilières presque tracées droit; le nez s'y enracinait presque droit aussi et assez court pour s'élargir légèrement aux narines qui étaient tantôt agitées de frémissements passionnés, tantôt bridées du sérieux de la réflexion ou de la malice d'une aimable espièglerie, et la bouche exigüe, bien arquée, la lèvre supérieure débordant légèrement la lèvre inférieure, avait, au repos, la plus charmante moue un peu enfantine qui se muait en sourire le plus enchanteur, dès que la conver-

sation venait le solliciter un tel visage que n'avaient jamais contracté encore ni les révoltes d'aucune passion mauvaise, ni les étreintes de la souffrance, dans sa radieuse sérénité, était comme une vivante promesse de bonheur. Et c'était bien cette obscure sensation qui saisissait tant de passants autour de Valentine; elle promettait du bonheur sans le vouloir, par la seule manifestation de sa beauté; c'est pourquoi elle fixait sur elle tant de regards émerveillés, sans y prendre garde, et la pensée ailleurs.

Ce fut son père qui finit par être agacé de ce cortège d'admiration. C'était un de ces hommes trop à la merci de leurs nerfs et qu'un rien irrite.

—Nous voilà encore des bêtes curieuses! grommela-t-il, à un moment où la conversation avec sa femme et sa fille s'interrompait.

—Parce qu'on nous suit? demanda Mme Costis, de son ton placide.

—Ne fais donc pas attention, papa! le pria Valentine.

—Tous ces yeux braqués sur nous, c'est assommant! gronda-t-il encore.

Il promenait en même temps un regard furieux autour de lui. Et il y eut des gens attachés à leurs pas qui affectèrent de porter leur attention ailleurs.

—C'est vrai, insista-t-il. On ne peut pas mettre les pieds dehors avec toi, ma pauvre fille, sans qu'on ait aussitôt à ses trousses une séquelle d'imbéciles.

Valentine ne put s'empêcher de rire de cette saillie de mauvaise humeur.

—Papa, lui dit-elle, ce n'est pourtant pas ma faute.

—Ta faute? ta faute? Naturellement ce n'est pas de ta faute.

Dans ses accès de colère, qui étaient plus fréquents depuis sa mise à la retraite, Valentine avait le don de le ramener aussitôt à la raison, en lui faisant sentir l'absurde de ses brusques emportements. Elle eut un sourire espiègle pour lui dire encore :

—Je sais bien le fond de ta pensée, ve. Tu le sais bien. Tu as rêvé que je rassure-toi. Maman ne t'a pas raconté son rêve?

—Moi? protesta Mme Costis. Quel rêve? Que veux-tu dire?

—Mais si, maman, tu as fait un rêve. Tu le sais bien. Tu as rêvé que je reviendrais de voyage mariée, ou à la veille de l'être.

—C'est-à-dire que... Oh! tu es insupportable avec tes plaisanteries! Après tout pourquoi pas? Sait-on jamais?

—Oui, appuya M. Costis, est-ce qu'on sait? Tu ne fais plus que plaisanter sur ton mariage. Pourtant il ne faut qu'une chance.

—Mais je ne demande pas mieux que de découvrir le Prince Charmant et de vous le ramener pour gendre. Qui sait? Il est peut-être là qui va prendre le même train que moi. Peut-être est-ce un de ceux-là à qui tu viens de faire les gros yeux, papa!

—Quel type! s'exclama M. Costis en riant. Mais tu deviens impossible!

—Mais la joie, papa! la joie d'aïler à la conquête de mon mari! tu comprends!

—Moque-toi de moi, va! dit Mme Costis d'un air attristé.

—Oh! maman! protesta Valentine, en prenant la main de sa mère. Je ne veux pas te faire de peine, tu sais, surtout au moment de te quitter. Je plaisante. C'est que le meilleur moyen

de ne pas souffrir de ses ennuis, c'est encore de s'en moquer.

Mme Costis leva vers sa fille un regard attendri.

—C'est vrai! Tu es brave, lui dit-elle.

—Je suis ta fille, maman, lui répondit Valentine. Je tâche de t'imiter. Je prends la vie comme au temps de ta jeunesse. Il y en a qui la trouvent plus belle. Elle est plus dure pour nous. On ne vaut, aujourd'hui, qu'en proportion de l'argent qu'on représente. Il n'y a rien à faire contre ça. C'est une loi. Je m'y sou mets. Comme tu m'as donné un bon caractère, je m'y sou mets de bon gré avec ma bonne humeur. Prochainement, je vais être à même d'avoir une petite valeur personnelle, une valeur équivalente à l'argent que je gagnerai en travaillant. Une fois cette valeur acquise, si je rencontre quelqu'un à qui je plaise et que je me sente aimer, nous pourrions penser à mon mariage. Je serai toujours une fille sans dot; je ne serai pas une fille sans gain. Un gain régulier c'est aussi une dot. Nous ne verrons plus se refroidir subitement celui que mes agréments pourront attirer et que je pourrai avoir choisi. Jusque-là, mes agréments, n'en faisons cas, tenez! tout juste que pour l'effet qu'ils font ici, que pour faire de moi une bête curieuse, comme tu viens de dire, papa.

Une joie profonde, nuancée d'admiration, éclairait le visage de M. et de Mme Costis.

—Et moi qui te reprochais de n'être pas sérieuse! lui dit M. Costis. Tu me rends bien heureux, mon enfant! bien heureux!

Cet homme, d'apparence si sec et de sensibilité un peu aride, depuis que l'âge avait commencé à le durcir,

tressaillait de chaude tendresse à découvrir ainsi l'âme si généreuse et si ferme de sa fille, au milieu de tout ce remue-ménage d'un départ de train. Mme Costis connaissait mieux Valentine. Elles vivaient ensemble dans une intimité de tous les instants. Elle n'était pas moins touchée de l'entendre manifester ces sentiments qu'elle lui savait.

—Ah! je bénis le bon Dieu, une fois de plus, dit-elle, de t'avoir donnée à moi, ma chère fille!

—C'est drôle! remarqua Valentine, incapable de réprimer sa naturelle bonne humeur. Nous allons nous quitter; nous nous aimons bien, et nous sommes contents.

—Mais c'est que tu feras rire un mort, lui répondit son père.

—Va, va, ajouta sa mère; nous sommes heureux du plaisir que tu auras. Mais au fond...

Les employés commençaient à fermer les portes des wagons. Valentine, suivie de ses parents, se précipita vers la place qu'elle avait choisie.

—Et tu sais, dit-elle à sa mère, en l'embrassant, ton trou à la caisse, c'est moi peut-être qui le bouchera!

—Qu'est-ce que tu vas encore imaginer? protesta Mme Costis. Pense seulement à bien te reposer.

—Mais oui, ajouta Valentine, avec l'argent de mon premier gain.

Et elle grimpa lestement dans son compartiment.

M. et Mme Costis restèrent sur le quai à regarder le visage de Valentine qui leur souriait, penchée à la portière, jusqu'à ce qu'elle devint invisible, dans la nuit commençante. Et, en regagnant leur domicile ils trompèrent leur tristesse envahissante en se communiquant leur mutuelle admiration pour l'heureuse nature de leur enfant.

## VI

Trois jours plus tard, un dimanche, après déjeuner, Mme Seguélat, sa fille et Valentine, étaient assises sur le gazon desséché du Champ-de-la-Rive. Le dôme oblique de leur ombrelle appuyée au sol les abritait du soleil. M. Seguélat était adossé à une roche qui le protégeait aussi de son ombre courte. Ils étaient mieux là que sur la plage pour contempler la mer. C'était la grande occupation, le divertissement principal que les Seguélat pouvaient offrir à leur invitée.

Ce monticule est le prolongement de celui qui supporte Saint-Pol-de-Léon, après une légère dépression de terrain un peu en arrière des promeneurs; il se relève, au-dessus du niveau de la ville, d'une trentaine de mètres environ; le sol est si pauvre que son sommet et ses versants ne sont qu'une étendue aride de roches, d'herbe maigre et de lande épineuse. Il s'incline assez brusquement vers la mer en une pente tout à coup taillée à pic, qui surplombe la baie de Pempoul.

Une haute croix de fer, fixée à deux marches de granit dans l'encadrement d'une grille, soutient un Christ douloureux et sanglant, et domine ce chauve sommet. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, à droite et à gauche, c'était l'immensité de l'eau bleue où mirotaient, par intermittence, quelques glacis d'argent, où tremblaient quelques blancs panaches d'écume à la crête des récifs épars.

Mais, entre la courbe qui allait se terminer, à gauche, à la pointe de Roskoff, et à la côte presque rectiligne de Garantec, prolongée jusqu'à la pointe de Prmel, à droite, ce n'était que de l'eau bieu, troublée seule-

ment par la tache brune de l'île de Calot. Et, de ce sommet du Champ-de-la-Rive, ce jour-là, on se serait cru devant l'étendue paisible d'un lac immense, sans la frange mobile dont le flot régulier ourlait le rivage dans son va-et-vient perpétuel.

A cette apparente immobilité de la mer, s'unissait, tout alentour, un silence si vaste que la voix, en s'y enfonçant, perdait toute vibration. Par l'effet de la réverbération de la mer et de l'irradiation de l'azur, qui était net du plus léger flocon de nuage, l'air était imprégné de la teinte unique de ce bleu intense qui nuançait toute la lumière; il bleussait ainsi les contours de tous les objets, même des récifs jaunâtres et des bouées blanches et noires qui émergeaient à la surface des eaux.

Depuis un moment, toute l'attention de Valentine était retenue par la singularité de cette atmosphère autour d'elle, et par l'altération des formes qui s'y agitaient. C'était un aspect des choses tout nouveau pour ses yeux de Parisienne inaccoutumée aux horizons un peu vastes. Et, comme la conversation traînait dans des banalités, elle dit tout à coup:

—C'est pourtant vrai que la Bretagne est le domaine du surnaturel. Et ce n'est pas étonnant.

Ses trois interlocuteurs levèrent vers elle un même regard surpris.

—On y est religieux plus profondément qu'ailleurs, en effet, dit M. Seguélat.

—Oui, il y a ça, répliqua Valentine. Mais il y a aussi autre chose. Il y a le jeu des couleurs et de la lumière.

M. Seguélat lui montrait un visage un peu ébahi.

—Voyez donc, là-bas, sur la grève, ajouta-t-elle.

On y distinguait des silhouettes humaines, isolées ou en petits groupes. Mais il semblait que la lumière bleue qui les enveloppait dissolvait l'arête vive de leurs contours. Elles étaient comme absorbées dans cette clarté colorée qui n'offrait pas de plan propice à leur projection et à leur relief.

—Ces gens qui sont là, poursuivit Valentine, vous ne trouvez pas qu'il faut se raisonner pour les croire réels? Avec un peu de bonne volonté, on les prendrait, d'ici, presque pour des fantômes.

—C'est ma foi vrai, lui accorda M. Seguélat.

—On s'explique ainsi pourquoi tant de bons Bretons rêvent encore d'apparitions, de korrigans, de poulpiquets. En plein jour, en pleine clarté, ils peuvent presque se croire entre eux, des personnages de l'autre monde.

—Très bien. C'est joliment vu, ça! approuva M. Seguélat. Hé! mais dites donc, j'espère que ça viens, l'oeil de peintre!

—Oh! monsieur Seguélat! Des compliments! Vous! protesta Valentine, avec une jolie moue un peu fâchée.

—Et pourquoi pas? lui répliqua M. Seguélat. De moi, précisément, des compliments n'ont pas de quoi vous effaroucher. J'en appelle à ma femme et à Marguerite. Est-ce que de telles remarques n'indiquent pas l'oeil du peintre?

Presque simultanément, Mme Seguélat et Marguerite déclarèrent:

—Mais certainement!

—Mais papa a raison!

—Va donc pour mon oeil de peintre, puisque vous y tenez tous! répliqua Valentine en riant de bonne grâ-

ce. Et pardonnez-moi. J'ai cru que vous vouliez encore me taquiner.

Mme Seguélat eut un regard vers son mari, qui aurait pu réjouir un observateur mal intentionné. Ce regard, à l'interpréter malicieusement, aurait pu se traduire à peu près ainsi :

"Attrape, mon bonhomme ! cela t'apprendra à faire le galantin !"

Le muet langage de ce regard n'allait pourtant pas aussi loin. Il n'en était pas moins l'indice de la situation de Valentine, au milieu de ses amis, dès le début de son séjour. Cette situation en aurait enorgueilli tant d'autres à sa place. Elle y craignait une menace au grand bien-être qui lui était cordialement offert. Et elle se tenait déjà sur ses gardes pour la conjurer.

Certes, le professeur Seguélat était un trop digne homme pour nourrir aucune visée suspecte sur une jeune fille de tenue aussi irréprochable que Valentine, et que ses parents lui avaient confiée en toute sécurité. Son front chauve, la boursouffure de ses paupières, les rides qui sillonnaient ses joues autour de son grand nez aquilin, sa barbe grisonnante, tous les stigmates de la cinquantaine passée, qu'il portait sur son visage, l'auraient mis en garde contre la tentation, s'il en avait ressenti les insidieuses atteintes. Et il n'en était pas même effleuré par la présence de Valentine. Il est bien vrai, cependant, et sans qu'il en eût conscience, qu'elle exerçait sur lui une certaine excitation.

Cela perçait, à son insu, dans la façon dont il s'acquittait de son devoir de lui être agréable, puisqu'il lui offrait l'hospitalité. Il ne s'apercevait pas qu'il y mettait du zèle. Entre ces attentions pour sa femme et sa fille et celles qu'il avait pour Valentine il y

avait une nuance d'amabilité accentuée. Mais il ne se voyait pas autre pour elle qu'il était à Paris.

A Paris, les apparitions de la jeune fille, en son logis, étaient limitées et espacées. Ici sa présence était de tous les instants. Et les empressements du professeur étaient devenus plus sensibles. S'il se fût examiné, il les aurait trouvés tout naturels. La beauté de Valentine, en vertu du privilège inhérent à la beauté, lui inspirait ce même besoin de lui faire plaisir qu'elle inspirait à quiconque l'approchait.

Seulement ce besoin tout spontané s'unissait, en lui, à son amitié pour elle, à sa compassion pour les mécomptes de sa destinée, à son estime pour la trempe de son caractère qu'il appréciait surtout parce qu'il la voyait dénuée d'amertume. Mais il ne se doutait pas, l'excellent homme, qu'en la traitant un peu comme une enfant qu'il aurait voulu gâter, il risquait d'éveiller les susceptibilités de sa femme. Et le meilleur argument pour le disculper de lui faire la cour, si on l'en avait accusé, c'aurait été qu'il la lui aurait faite trop ouvertement.

Du reste, Mme Seguélat, malgré l'intention railleuse du regard qu'elle venait de lui adresser, n'en était pas à l'incriminer d'intention coupables. Tout au plus lui avait-elle voulu indiquer qu'il lui paraissait donner à Valentine un peu trop la première place dans la famille, à son détriment et à celui de sa fille.

C'était aussi ce que sentait Valentine. C'est pourquoi elle avait cru devoir atténuer la portée des louanges de M. Seguélat, en les traitant de taquinerie.

—Mais je ne veux pas vous taquiner le moins du monde, protesta-t-il. Et je reconnais bien là votre modestie.

—Et voilà que vous continuez! lui fit encore remarquer Valentine.

—Enfin, lui répliqua-t-il, je peux bien vous dire tout mon plaisir de vous voir cette éducation de l'oeil qui s'acquiert pas l'étude du dessin! Vous avez peut-être trouvé votre voie. Vous êtes peut-être un peintre qui s'ignorait.

—Oh! ne nous frappons pas! riposta Valentine, avec un sourire un peu triste. La peinture, aujourd'hui, le plus souvent, c'est encore un joli moyen d'épouser la misère. Non, non. Je ne me soucie pas d'être une artiste. Plutôt une espèce d'artisane en images. Les mettre en couleur, ce serait trop gai pour moi. Mon lot, voyez-vous, c'est de travailler dans le noir.

—Hé! mais... vous êtes rongée de mélancolie, sans que cela paraisse. Est-ce que le pays agirait trop sur vous?

—Ce pays? répondit la jeune fille. Il n'est que douceur pour moi. Voilà seulement trois jours que j'y suis, et je sens déjà qu'il m'a conquise.

—Voilà une bonne parole! dit Marguerite. Je n'étais qu'à moitié rassurée, en t'invitant, tu sais! Le pays pouvait te paraître assommant. Et, en ce cas, je risquais de ne t'avoir offert qu'une bonne occasion de t'ennuyer.

—Avec des amis comme vous, lui déclara Valentine, je ne m'ennuierais même pas dans un cachot. Te voilà donc tranquille, j'espère. De plus, tu m'as fait venir dans un pays qui me prend le coeur. Tu vois si j'ai de quoi vous être reconnaissante, à tous!

A ces paroles, le visage de M. Seguélat s'épanouit de contentement intérieur. Il avait tellement à coeur de la savoir heureuse qu'il avait une vraie joie à l'entendre le proclamer.

—Vous allez me reprocher encore de vous faire des compliments, lui dit-il. Mais cela prouve joliment en votre faveur, de sentir le charme de ce pays. C'est que tout y est grave. Et ce n'est pas d'une âme frivole de goûter cette gravité. Sur un vieux monsieur comme moi, sérieux par fonction et un peu par caractère, cela va de soi que ce charme opère. Mais sur vous... Hé!... Comment le définiriez-vous, le charme de ce pays?

—Oh! papa!... Mais c'est une colle que tu vas faire passer à Valentine, s'exclama Marguerite, d'un ton d'espièglerie alarmée.

C'était si imprévu que ce fut accueilli d'un éclat de rire général.

—Voyons si je vais avoir une bonne note, dit Valentine, qui se prêta, de bonne grâce, à ce jeu.

—C'est le caractère que tu as bon! affirma Marguerite en hochant la tête.

—Eh bien! Mais, commença Valentine, le charme de ce pays, comment exprimer cela? Il vous donne aussitôt une sensation d'allègement, de délivrance. Des choses vous pesaient qui vous ont quittée, qui se sont détachées de vous comme par enchantement. Plus de préoccupations, plus d'amertumes. On a la poitrine dilatée, l'esprit libre.

—Ce n'est déjà pas mal, approuva M. Seguélat.

—Déjà un bon point! s'exclama Marguerite, que le jeu amusait. Ensuite! ensuite!

—Ensuite? poursuivit Valentine, en riant. On réfléchit. On se demande d'où vient ce bien-être. Et on découvre qu'on a ici, autour de soi, partout, une douceur, oh! une douceur qui s'insinue en nous, avec l'air qu'on respire, avec la lumière qui dispense une allégresse recueillie. Et puis il y



a le silence, oh! vous l'avez remarqué, ce silence qui vous cerne de partout, et qui vient de si loin, quand on l'écoute. Les paroles, les cris, les chants y tombent comme dans une sorte d'abysses. Ils s'y étouffent comme les lignes des objets s'estompent dans la lumière bleue où ils ont l'air de fonder un peu.

—Toujours la même! l'interrompt encore Marguerite. C'est comme à la pension, toujours l'élève qui répond le mieux! Tu me rappelles les jours d'examen.

—Tu es insupportable, ma petite, lui dit M. Seguélat, en riant. Confiez-vous, Valentine.

—Surtout, il y a cet air résigné sur les êtres et les choses. Le paysage, les arbres, les gens que l'on coudoie, cette masse d'eau qui monte éternellement à l'assaut des rivages et dissout éternellement sa force dans un peu d'écume sur le sable, tout cela vit dans une perpétuelle soumission à ce qui est. Et, sans même que l'on se soit raisonné, on se trouve à l'unisson de cette résignation éparse. On est à l'aise avec soi-même. On est délassée et prête à l'activité. On est alerte dans ses membres et dans sa volonté, à la fois. On s'adonnerait à sa tâche, avec une belle ardeur sans fièvre, si la tâche ici n'était pas, uniquement, de se reposer.

—Analyse d'impressions: premier prix: Valentine Cost's, proclama Marguerite, en riant.

—Tu plaisantes? lui dit son père. Mais c'est rudement bien! Ce qui est bien surtout, Valentine, c'est d'avoir vu que la résignation, ici, s'allie à l'activité. La race bretonne, au moins dans ces parages, est résignée, oui, mais singulièrement aventureuse aussi. Et humeur aventureuse et résigna-

tion se font contrepois. Pour moi, toute la Bretagne est dans la voix des cloches et dans la voix de la mer. Les cloches, leur angélus, leurs glas fréquents et insistants, leurs appels de fête, leurs lamentations qui rythment la marche des funérailles, c'est comme la semence répandue, à travers l'espace, de la pensée des fins dernières et de la fragilité de la vie, mélange, lancé dans l'air, de tristesses et de joies éventuelles. Cela maintient les gens graves et réfléchis. Mais, pour ces hommes calmes, aux mouvements pondérés dans leur labeur, il y a aussi la mer,—la mer immuablement tentatrice et créatrice de mirages, loin, loin, au delà des horizons fuyants. Ils se passent fort bien, ici, de la plupart des merveilles accumulées ailleurs par les hommes ingénieux à multiplier les objets de leurs convoitises. Mais ils les connaissent au moins par les récits de ceux des leurs qui sont allés les conquérir. Et ils en rêvent. Et il y en a beaucoup qui y vont, après tant d'autres, et même avec une intrépidité mieux trempée, parce que la mer, non moins que les cloches, impose ici, la hantise de la mort. La mer! Elle est la séductrice des jeunes énergies; elle est aussi le monstre géant qui les attire à lui, parfois, pour s'en repaître. De tout cela, des risques, en mer, affrontés d'un cœur résolu, et du sentiment profond des vicissitudes de la vie entretenu par la voix des cloches, résulte bien cette résignation qui sort des entrailles des choses et qui flotte dans l'air, comme vous l'avez remarqué.

—Eh bien! non, non, avoua gaiement Valentine. Ce n'est pas moi qui aurai le prix d'analyse d'impressions. C'est ton père, Marguerite.

—C'est malin! Il est professeur.

—Chut! fit M. Seguélat. Ecoutez donc!

En même temps, il se mettait debout. On entendait, à droite, les cloches de Carantec qui leur envoyaient, par-dessus la mer, leur lointaine volée.

—C'est le "pardon" de la paroisse, évidemment, dit encore le professeur.

Les trois femmes se levaient, comme si elles avaient espéré voir, malgré la trop grande distance, le pieux cortège dominé par les bannières de soie et de velours brodés.

—Oh! mais... Et ici! Voyez donc!

De son doigt tendu vers la gauche, Valentine montrait à la pointe de Roscoff, des barques qui filaient, toutes voiles tendues, vers la haute mer.

—Qu'est-ce que ça peut bien être? se demanda M. Seguélat, tourné vers cette flottille qui appareillait. Ah! j'y suis! ce sont les régates! Et je n'ai pas pensé à vous y conduire!

—Mais, observa Mme Seguélat, nous sommes admirablement bien pour voir d'ici. Et là-bas, nous n'avions pas la musique des cloches.

Les ondes de sons tombaient du clocher de Carantec d'un rythme égal et puissant, et roulaient à la surface de la mer, comme si elles avaient voulu pousser leur allègre fanfare jusqu'au flanc des agiles embarcations de la pointe de Roscoff. A leur bord on ne distinguait ni rameurs souquant de toute la force de leurs bras, ni timonier à la barre, ni aucune apparence d'être humain. On ne voyait que l'écran grisâtre des voiles triangulaires éployées entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. Elles glissaient alertes et légères, comme de grandes ailes obliques d'oiseaux gigantesques qui auraient rasé la surface des eaux, jusqu'au point où la voûte du ciel pa-

raissait poser sur elles. Et, tandis que leur lutte de vitesse captivait le regard des quatre spectateurs, les humbles cloches paroissiales exhalaient, de leur bouche de bronze, leur musique de réjouissance; leurs cadences vibrantes ondulaient, liées et balancées au-dessus des vagues qui semblaient les épouser dans leur propre enroulement, et en prolonger les mourantes sonorités. Cette fuite éperdue de voiles et cette musique flottante sur les eaux donnaient aux spectateurs de cette espèce d'oeuvre d'art toute fortuite et si vivante, une émotion si originale qu'ils se taisaient pour mieux en goûter toute la saveur.

Quelques dernières traînées de sons s'éparpillèrent sur les eaux. La ligne de voiles rangées en bon ordre au bord de l'horizon commença à se dissoluer. C'était la fin du "pardon" de Carantec et des régates de Roscoff.

—Et il y a des gens pour trouver ce pays ennuyeux! dit enfin Valentine, qui avait besoin d'exhaler un peu son émotion.

—N'est-ce pas que c'est un joli plaisir, et tout à fait inattendu? dit aussi Mme Seguélat.

—Et un plaisir qui ne vous coûte pas un sou, ajouta Marguerite.

—Qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure, remarqua M. Seguélat. Ces cloches du "pardon" et ces régates, mais c'est toute ma Bretagne sous son double aspect! Vous avez dû sentir cela, Valentine: un départ dans le bleu, vers un royaume de rêve, au son de la musique.

—C'est bien cela, approuva la jeune fille. Un joli thème de symphonie pour un musicien. Il ne manque que le musicien.

—Mais tu te trompes, ma chérie, protesta Marguerite. Il y a un musicien, à Saint-Pol-de-Léon.

—Il y en a même deux, rectifia M. Seguélat.

—Oui, l'organiste, répliqua Marguerite. Mais en dehors de son orgue, il ne compte pas. Il ne fait rien.

—Et l'autre, demanda Valentine.

—L'autre ? répondit Marguerite ; c'est François de Guenmeur

—Et il a du talent ?

—L'organiste, son professeur, le père Kumpf, l'affirme, déclara M. Seguélat. Et le père Kumpf, en matière de musique, n'est pas un juge complaisant. Son élève ne doit pas être un jeune homme banal. Nous n'avons jamais fait que l'apercevoir, au passage. C'est un grand garçon de vingt-sept à vingt-huit ans, très robuste. Il vit assez reclus, dans sa maison, avec sa mère et sa tante. Vous pensez bien que, dans la petite ville, sa musique le fait passer pour un original, un excentrique. Je crois qu'à part ses relations de famille, il ne se mêle guère à la vie du dehors que par le canotage. Il a un joli bateau qu'il conduit lui-même. Je serais bien étonné qu'il n'ait pas été des regates d'aujourd'hui.

—Enfin, ma chère, ajouta Marguerite, ce jeune homme est aussi l'une des curiosités du pays. Un jour ou l'autre, le hasard l'amènera bien sous nos yeux, pour que nous te le montrions. Il paraît que c'est pour ne pas contrarier sa mère qu'il vit terré, toute l'année, dans ce petit trou pas cher... Et, tiens!... là-bas!... je parie que c'est lui.

Une barque toute blanche, plus allongée que les barques communes de pêche, filait d'une belle allure, sous son grément neuf, entre l'île de Ca-

lot et la presqu'île de Sainte-Anne, qu'elle allait contourner, pour venir mouiller à Pempoul.

Valentine et les Seguélat restaient les yeux attachés au glissement de l'embarcaton. Elle ne leur présenta bientôt que sa proue aiguë, ayant mis le cap sur le petit port où elle venait accoster. Et, comme elle avait grandi rapidement, elle leur montra le large filet bleu qui tranchait, autour de son bord sur la blancheur de sa coque.

—Plus de doute, dit M. Seguélat. C'est bien M. de Guenmeur. Il n'y a que son bateau, ici, qui soit blanc avec ce filet bleu.

—Veux-tu que nous descendions, Valentine ? proposa Marguerite. Nous n'avons que le temps avant qu'il ait abordé.

—Pourquoi donc ? demanda Valentine.

—Pour que tu voies, tout de suite, ce monsieur, ma chère ! Puisque je te dis que c'est une des curiosités du pays !

—Et pour que vous ayez l'air de courir après lui ? objecta Mme Seguélat. Ça ferait un joli effet, par ici !

—Mais j'ai bien le temps de l'apercevoir, ta curiosité ? dit Valentine.

Cependant ce jeune homme et son bateau bleu et blanc, aux couleurs des enfants voués à la Sainte Vierge, ce musicien de talent qui ne cherchait pas à se produire ou fils, assez tendrement attaché à sa mère pour vivre presque reclus auprès d'elle, c'étaient des images qui se fixaient dans la pensée de la jeune fille et se mêlaient à l'émotion de ce doux après-midi où les flots avaient semblé prolonger la sonnerie des cloches où l'énergie aventureuse des hommes avaient semblé, sous ses yeux, stimu-

lée par les clameurs de leurs voix ouvertes vers l'infini.

## VII

En rentrant à la villa des "Glycines" Marguerite eut la surprise d'une grande joie. Il était arrivé un télégramme du capitaine Fabvier qui annonçait son arrivée pour le lendemain.

—Marcel! s'écria-t-elle, comme sa mère finissait de lire tout haut le télégramme. Quel bonheur! Oh! je suis heureuse!

—Il ne devait pas être libre sitôt, observa Mme Seguélat.

—Il est impatient de revoir sa fiancée dit Valentine. Ah! Marguerite, tu es aimée!

—Les écoles à feu du camp de Ruchard auront été abrégées, supposa M. Seguélat. Fabvier aura pu avoir un congé avant les manoeuvres. Il vient le passer avec nous. Allons! c'est de bon augure pour le jeune ménage.

—Tu verras, Valentine, comme il est charmant! s'exclama Marguerite, en un élan de naïve fierté.

—J'en suis ravie d'avance. Et je ne serai pas fâchée de voir un peu ce que c'est que ce fameux bonheur d'être fiancée.

—Mais ne me regarde pas trop quand il sera là! implora Marguerite. Tu m'intimiderais. Et Marcel me trouverait stupide.

—Ne cherche donc pas à te guinder, ma pauvre petite, lui dit M. Seguélat. Sois nature, tout simplement. Ah! si Valentine était à ta place...

—Valentine court ôter son chapeau, monsieur Seguélat, répliqua la jeune fille, en lui faisant la révérence.

Et elle gravit rapidement l'escalier qui menait à sa chambre. Elle venait de voir Mme Seguélat fixer son mari du même regard chargé de reproche et d'ironie que tout à l'heure sur le Champ-de-la-Rive.

Marguerite suivit son amie. Et Mme Seguélat retint son mari dans le petit jardin de quelques mètres carés qui séparait la maison du chemin entre Pempoul et Saint-Pol-de-Léon.

—Il y a quelque chose qui ne te va pas? lui demanda M. Seguélat, en riant.

Mme Seguélat tendit prudemment l'oreille vers la maison, pour s'assurer que les deux jeunes filles étaient bien dans leur chambre et ne l'entendraient pas.

—Cette arrivée de Fabvier? Tu ne trouves pas que c'est une tuile?

—Une tuile? Ça, par exemple!... Et en quoi, mon Dieu?

—Mais à cause de Valentine. Tu as l'air de tomber des nues!... Je n'aurais pas laissé Marguerite l'inviter, si j'avais pu prévoir que Fabvier viendrait séjourner ici, en même temps qu'elle.

—Il y a pourtant place pour les loger l'un et l'autre.

—Ne fais donc pas l'innocent, mon cher!... Mais cette rencontre de Fabvier et de Valentine, voyons!...

—Tu crains que Valentine le gêne? C'est un charme que cette enfant! De l'enjouement, des connaissances, un entraînement, une conversation!... Le capitaine a de la chance que nous l'ayons avec nous! Son séjour n'en sera que plus gai.

—Oui! oui! C'est entendu! Pour toi, Valentine est l'abrégé de toutes les perfections.

—Mais, ma pauvre femme, tu m'en parles comme si tu en étais jalouse?

—Ne dis donc pas de bêtises! Ce n'est pas pour moi que Valentine m'inquiète; c'est pour Marguerite.

—Tu vas t'imaginer que Fabvier?... Ah!... je veux le croire au-dessus de tes appréhensions. Il aime notre fille... Et puis... Valentine est la loyauté même.

—Et les comparaisons qu'il fera fatalement? Marguerite l'a bien compris, va! Tu l'as entendue?... Je blâmais les mères qui font grise mine à cette pauvre Mlle Costis, parce qu'elle éclipsait trop leurs filles! Je les comprends, à présent!

—En effet! Elle est trop belle! trop brillante!... En voilà un crime!...

—Mon cher, je suis enchantée qu'elle soit tout ce qu'elle est. Mais j'ai ma fille. Elle a de quoi plaire aussi, Dieu merci! quoiqu'elle fasse moins d'effet que son amie. Et je ne voudrais pas qu'elle soit victime de son trop de gentillesse. Car enfin, c'est parce qu'elle a bon coeur qu'elle a fait venir Valentine chez nous.

—Et elle a bien fait. Et maintenant que Valentine est là, tu ne vas pas chercher à la faire partir.

—Si je le pouvais!

—Oui, mais... Alors qu'est-ce que tu veux?

—Je voudrais au moins, quand Fabvier va être ici, que tu te surveilles un peu plus, que tu sois moins occupé exclusivement de Valentine, que tu lui fournisses moins d'occasions de se faire valoir. Pense aussi à ta fille, mon ami. Songe donc! Si son mariage allait manquer!

—Je suis sûr que tes alarmes sont de pures chimères. Fabvier est un honnête garçon; Valentine est la droiture même. Si, par impossible, il se produisait ce que tu redoutes, Va-

lentine serait la première à y couper court, en s'éloignant.

—Oui. Mais il y aurait tout de même un drame qui coûterait à Marguerite, la perte de son amitié pour Valentine, et un peu de sa belle foi tranquille en son fiancé.

—Tu as raison, dit gravement M. Seguélat. Tu as de la prévoyance, de la vigilance. Tu es une vraie mère. Moi, je fais plus confiance à ces jeunesse. Il n'y aura pas de drame. Pourtant, je ferai attention. Seulement, loi-même, n'est-ce pas? ni froideur, ni aigreur pour cette pauvre Valentine.

—Mais j'ai beaucoup d'amitié pour elle.

—Allons, tout ira bien; c'est moi qui te le dis. Tu verras.

Et ils rentrèrent dans la maison.

## VIII

Le lendemain, après le premier déjeuner, vers neuf heures, Valentine, le chapeau sur la tête, poussa la porte de la chambre de Marguerite.

—Pas encore prête? dit-elle à son amie. Tu vas nous mettre en retard.

—Le train n'arrive jamais en gare avant dix heures, répondit Marguerite, sans se détourner.

Elle étudiait minutieusement, devant la glace, l'arrangement de ses cheveux qu'elle portait en bandeaux aplatis sur les oreilles, quoiqu'elle eût la figure toute ronde, avec un petit nez à l'évent et des yeux un peu à fleur de tête. Cette coiffure ne lui était pas spécialement seyante. Mais elle était à la mode. Et elle donnait tout de même à son agréable minois une expression de drôlerie gentille.

—En fais-tu des frais, tout de même! remarqua Valentine, en riant.

—Il faut bien. Aujourd'hui surtout, avoua Marguerite.

—Aujourd'hui?... C'est vrai! Mais il te trouvera charmante.

—Hum!... J'ai une peur folle, au contraire, de lui paraître affreuse. Tu vas être là, toi.

—Moi?... se récria Valentine. Si tu as la moindre crainte, je... Elle haussa les épaules et ajouta:

—Ma's tu sais bien que, moi, je ne compte pas.

—Oh! si, tu comptes! protesta Marguerite. Mais, tout de même, je plaisante. Je crois que j'ai le trac. Si tu savais!... J'ai tant besoin de lui plaire! J'ai tant besoin qu'il m'aime.

Ses bras un peu frêles s'élevaient autour de sa tête, pour consolider de quelques dernières épingles l'édifice de sa chevelure brune. Elle montrait ainsi une gorge encore assez maigre. Mais elle avait une savoureuse blancheur de teint et une finesse de taille qui est, aujourd'hui, la suprême élégance. Elle était, en somme, une assez jolie personne, qui ne risquait pas de passer inaperçue, quoiqu'elle ne pût prétendre à faire sensation, comme cette splendide Valentine dont elle avait bien quelque raison de redouter le voisinage, maintenant que son fiancé allait les avoir l'une et l'autre sous les yeux.

Elle se hâta alors de revêtir une robe en voile à impressions dont le col de linon non brodé laissait sa gorge à nu, à travers une transparente guimpe de tulle, et que serrait à la taille une ceinture de velours noir. Et elle posa sur ses cheveux un ample chapeau chargé de plumes effilées, dont les bords en pavillon de phonographe étaient recouverts de taffetas changeant.

On n'aurait pas pu reprocher à Valentine d'avoir voulu rivaliser avec son amie. Elle avait le costume tailleur en toile mauve qu'elle portait tous les jours, et le chapeau qu'on lui avait vu, à son départ de la gare Montparnasse.

Son chapeau assujetti par de longues épingles à têtes de verre imitant des pierreries, Marguerite saisit des gants à portée de sa main sur une table, pirouetta lestement sur les hauts talons de ses bottines en chevreau blanc et se campa devant son amie.

—Là! dit-elle en souriant. Suis-je assez bien pour la revue du capitaine?

—Le capitaine sera ravi, lui affirma Valentine amusée de son air inquiet.

—C'est qu'il m'impose, tu sais! Vois-tu qu'il ne m'a trouve pas de son goût?

—Il serait difficile. Tu es délicieuse, tout bonnement.

—Oh! tu dis ça pour me rassurer.

—Je te dis ça parce que ça est. Sincèrement!... Mais, dis donc, le bonheur des fiançailles, c'est ça? C'est d'être tremblante et presque effrayée?

—Il faut croire. Moi, voilà comme je suis, surtout depuis hier soir. C'est bête, n'est-ce pas? Tu penses si je suis contente de pouvoir être avec Marcel, tout à l'heure, et si j'ai des tas de choses à lui dire. Eh bien! j'ai peur près de lui, de ne pouvoir lui servir que des banalités. Et j'aurai l'air niais, l'air ingénu.

—Mais tant mieux, ma chérie! C'est cet air-là qui doit plaire à un fiancé, surtout s'il n'est pas affecté.

—Tu crois? Alors, je devrais plaire joliment à Marcel.

—Eh! oui. Un homme autorisé à nous faire la cour ne peut être que

flatté de notre embarras avec lui, de nos émois. C'est, pour lui, un motif de s'enorgueillir de l'effet qu'il produit sur nous. C'est une preuve de son empire sur notre cœur.

—On peut dire que tu es savante, toi! dit Marguerite d'un ton de naïve admiration, et en hochant la tête. Pourtant, ce n'est pas cette impression-là que tu donnerais à ton fiancé.

—Moi?... Mais je serais comme toi, si j'étais amoureuse.

—Oh! je n'en crois rien, protesta Marguerite. C'est ton fiancé qui serait embarrassé devant toi. C'est lui qui aurait l'air ingénu.

Valentine ne put réprimer un petit rire de fierté au souvenir de tant de jeunes gens qu'elle avait vus si empruntés, si gauches dans leur empressément à essayer de conquérir ses bonnes grâces.

—Après tout c'est bien possible, dit-elle. Ainsi tu vois tous ceux qui ont eu l'air de me trouver à leur goût, ça n'a pas traîné.

—Mais tu as toujours été si à l'aise avec eux!

—Parce que je savais que cela ne tirerait pas à conséquence.

—C'est égal. On ne peut pas se trouver un peu longtemps avec toi sans te faire la cour. Ainsi, papa...

—Ton père me fait la cour?

—Je ne dis pas ça... Mais regarde donc ses attentions pour toi, ses prévenances... Enfin, il est tout à fait galant avec toi, papa.

Valentine regarda son amie, droit dans les yeux, d'un air si offensé que la pauvre petite se sentit rougir.

—Est-ce que tu mettrais de la perfidie dans tes douceurs, par hasard? lui demanda Valentine, d'un ton aigre et hautain.

—Moi, je?... Mon Dieu! Je t'ai fait de la peine?... Mais je ne l'ai pas voulu! protesta Marguerite. Tu ne m'as pas comprise!... J'ai voulu dire seulement que ton charme est si fort que même papa n'y est pas insensible... Mais soupçonner papa de quelque chose de mal, moi? Et t'en soupçonner, toi?

—Alors, dit Valentine, d'une voix radoucie et un peu triste, je te demande pardon d'avoir pris feu, sans raison.

—Mais c'est à moi de te demander pardon d'une remarque... toute à ton avantage, tu me l'accorderas.

—Je t'assure que je me passerais fort bien d'un charme qui peut inspirer à ma meilleure amie, l'ombre d'un soupçon sur ma loyauté.

—Mais je ne te soupçonne pas! Mais tu n'as rien fait pour cela!

—La preuve que je te crois, tiens!... embrassons-nous.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Et maintenant, ajouta Valentine, marchons au-devant de M. Fabvier.

Marguerite posa le bras sur l'épaule de son amie gentiment. Et elles descendirent ainsi, de front, l'escalier.

—Enfin, vous voilà! dit Mme Seguélat. Ce n'est pas trop tôt.

—Hé! constata M. Seguélat, en consultant sa montre, ce sera tout juste si nous ne manquons pas la voiture de l'hôtel.

L'omnibus de l'Hôtel de France est la seule voiture qui assure le transport des voyageurs et de leurs bagages à Saint-Pol-de-Léon. C'est ce véhicule qu'ils allaient prendre, pour se rendre à la gare.

## IX

Valentine Cost's n'avait pas encore eu l'occasion de voir le fiancé de Marguerite, malgré leur intimité. Et elle ne pouvait se le représenter que d'après sa photographie et à travers les confidences enthousiastes de son amie. Ce n'avait pas été faute d'avoir été invitée par elle chez ses parents, les jours où le capitaine avait dû s'y trouver, pour lui faire sa cour. Mais l'officier était en garnison à Poitiers. Ses visites avaient été courtes. Et elles avaient toujours coïncidé avec quelque impossibilité par la famille de Valentine de se rendre chez les Seguélat.

Dans la voiture, Valentine se souvenait, précisément, et non sans une nuance d'amertume bien naturelle, qu'elle avait dû invoquer le prétexte d'une grippe pour s'abstenir du dîner de fiançailles de son amie. C'était, en réalité, parce que son unique robe de soirée envoyée à la couturière pour une transformation, n'avait pas été prête à temps. Aussi était-elle assez curieuse de se trouver en présence de l'homme qui allait être le mari de son amie.

Sa photographie l'avait prévenue en sa faveur. Il avait une de ces figures ouvertes aux traits accentués que l'habitude de l'action et l'exercice de l'autorité avaient empreinte des caractères d'une mâle énergie. Valentine avait été frappée surtout dans cette photographie, des petites rides qui bridait les paupières, à leur angle au-dessus des tempes, et d'un certain pli de la bouche, sous la moustache noire. Elle y avait vu une disposition à l'ironie un peu inquiétante. Et elle n'était pas fâchée d'avoir à observer directement les nuances que

prendrait la tendresse sur ce visage volontaire et un peu narquois.

Certes, c'était par sollicitude pour le bonheur de son amie que Valentine s'appliquait à déchiffrer le caractère de son fiancé. Le capitaine ne pouvait lui être l'objet d'aucun intérêt personnel. Elle était trop sûre de n'en avoir l'esprit occupé qu'en vue de l'avenir de Marguerite. Tout en essayant d'en pénétrer, d'en deviner l'intimité d'après l'impression qu'elle gardait de son portrait, elle restait frappée des dernières confidences de Marguerite. S'il avait le don d'intimider sa fiancée, si son arrivée la ravissait et l'effrayait à la fois, c'est donc qu'il ne devait pas être commode, ce monsieur?... C'était donc une personnalité? une nature?... Eh bien! mais en ce cas, elle prévoyait qu'il ne lui déplairait pas. à elle... Que n'était-elle à la place de Marguerite!... Son amie avait eu raison de le lui dire tout à l'heure.

Non certes, ce n'est pas elle qui aurait appréhendé de se trouver décontenancé devant lui. Et elle admirait, une fois de plus, les combinaisons à rebours des événements. Valentine tenait, en effet, pour évidente déjà, une disproportion dangereuse de tempérament entre Marguerite et le capitaine Fabvier. L'une n'était qu'une âme gracieuse, douce et tendre, mais d'une sensibilité peu profonde. L'autre, au contraire... Valentine voyait ses sourcils drus et noirs au-dessus de ses yeux profonds, et l'énergie de son regard, et ce je ne sais quoi de gouailleur dans les petites rides du coin des paupières et le pli de sa bouche, sous la moustache retroussée... Pourquoi n'était-ce pas elle, au lieu de Marguerite, que l'on eût proposée à l'officier?... Ah!



pourquoi?... Marguerite avait une dot, tandis qu'elle...

Mais à entendre le retentissement intérieur de ces questions qui résonnaient en elle aussi distinctement que si une voix les avait prononcées à son oreille, Valentine se secoua, comme si elle se fût surprise en proie à un mauvais rêve.

Envieuse? Et de sa meilleure amie? Elle qui se croyait tellement au-dessus d'un pareil sentiment! Elle qui se faisait fort d'être inaccessible même au dépit du mariage de n'importe quelle jeune fille qu'elle se verrait préférer! Elle regarda ses trois amis comme si elle avait craint qu'ils eussent lu en elle ce hideux sentiment dont elle venait d'être mordue, et elle sentit une rougeur lui échauffer le visage.

Quelle âme se découvrait-elle, tout à coup? Et comment y avait germé cette vilénie qui lui faisait horreur?... Mais, tout naturellement, des alarmes que lui avaient manifestées si naïvement Marguerite tout à l'heure. Pour que son amie redoutât la comparaison de l'une à l'autre, qu'allait faire le capitaine Fabvier, il fallait qu'elle ne fût pas très sûre de l'attrait qu'elle lui inspirait. Et, au lieu de comprendre que la pauvre petite avait voulu la supplier, indirectement, de veiller à ne pas se faire trop valoir, à son détriment, sous les yeux de son fiancé, Valentine se laissait aller à envisager ses chances de lui plaire mieux que son amie!

Quel abîme que notre cœur! Et que le mal y trouve de replis secrets pour s'y glisser!

Il y avait un moment déjà que la voiture cahotait durement sur le pavé en galets de la grande rue en pente qui descend, de la place de la cathé-

drale vers la gare, à travers la ville. Et Valentine s'aperçut qu'absorbée par ses pensées, elle ne prenait plus part à la conversation de ses amis, même par des monosyllabes. Elle s'ingénia aussitôt à surmonter la gêne désagréable qu'elle éprouvait de son inconvenance. On entendait rouler au loin le petit train local qui se hâtait de minute en minute, vers la station. Valentine regarda son amie. Elle avait la bouche serrée, l'oreille tendue à la rumeur grossissante du train en marche; le frémissement de ses narines indiquait le halètement de sa respiration. Elle lui frappa doucement sur la poitrine.

—Ca fait toc! toc! là, hein? lui dit-elle, en souriant.

—Tais-toi! Je... je commence à ne plus pouvoir respirer.

—Eh bien! si le capitaine est aussi ému, tout à l'heure... ajouta Valentine.

—Oh! lui, il sait se tenir. Tu comprends! un homme! et un officier!

Marguerite n'ajoutait pas que son prochain mariage résultait moins d'une inclination spontanée entre elle et son fiancé que d'interventions préalables et extérieures. C'étaient l'oncle de Marguerite, le colonel Seguélat, et sa femme qui avaient proposé leur nièce au capitaine Fabvier. Le colonel Seguélat commandant le régiment d'artillerie caserné à Poitiers.

Le capitaine avait été admis, naturellement, aux réceptions de sa femme, comme tous ses autres officiers. La colonelle veillait à empêcher les subordonnés de son mari de s'enliser dans le célibat. Elle avait une bonne réputation de marieuse zélée. Elle n'avait pas manqué d'entreprendre le capitaine sur le chapitre du mariage. L'officier n'avait manifesté aucune

répugnance pour la vie conjugale. Il avait objecté seulement que Poitiers ne lui avait pas offert encore la compagnie qu'il se croyait destinée.

A une nouvelle question de la colonelle, il avait répondu qu'une Parisienne ne serait pas pour le rebuter particulièrement. Mais s'en trouverait-il une seule pour avoir le courage de s'exiler de Paris et d'affronter la vie de garnison en province? Justement, la colonelle connaissait une Parisienne qui pourrait être cet oiseau rare, sa propre nièce, Marguerite Seguélat, vingt-trois ans, très bien élevée, modérément mondaine, une gentille enfant, fille unique, une cinquantaine de mille francs de dot; le père, professeur d'histoire, gagnait de huit à dix mille francs par an.

Un mariage dans ces conditions, et qui l'apparenterait à son colonel, avait été une trop belle aubaine pour que le capitaine Fabvier n'eût pas mis de l'empressement à vouloir s'en saisir. Il n'avait que sa solde, lui. Il était fils d'un professeur aussi, mais d'un modeste professeur de mathématiques qui avait végété dans divers collèges de sous-préfecture. Il avait poussé son fils jusqu'à l'École polytechnique. C'était tout l'héritage dont il l'avait pourvu.

La colonelle ne s'était pas arrêtée à considérer que la dot de sa nièce pouvait être son principal attrait, aux yeux d'un homme qu'elle voyait disposé à l'épouser, sans l'avoir encore aperçue. Elle n'avait vu qu'un officier de plus à tirer du célibat, et sa nièce à pourvoir d'un mari qui était un homme honorable, et qui avait de l'avenir dans sa profession. Forte de l'adhésion du capitaine à ses projets, elle l'avait fait envoyer en congé de quelques jours à Paris, et elle était venue

faire un séjour de même durée chez sa belle-soeur et son beau-frère. Elle avait pris, un soir, une loge au Théâtre-Français pour les Seguélat et pour elle. Le capitaine Fabvier avait pris un fauteuil à l'orchestre.

Pendant un entr'acte, il était venu offrir ses devoirs à la colonelle. Elle l'avait présenté à ses parents. Mme Seguélat l'avait invité à dîner pour le lendemain. Il avait trouvé Marguerite à son goût, et il lui avait fait une excellente impression. Mme Seguélat lui avait déclaré qu'il serait le bienvenu chez elle, chaque fois qu'il serait de passage à Paris. Le capitaine avait multiplié ses apparitions dans la famille, autant que ses ressources le lui avaient permis. Il était d'un extérieur avantageux. Marguerite avait été flattée de ses attentions pour elle et de sa bonne grâce.

Peu à peu, ils s'étaient exaltés l'un pour l'autre au point de se croire atteints d'une véritable passion. Comment Marguerite ne se serait-elle pas réjouie d'en éprouver l'empire, puisqu'elle goûtait de si vives délices à entendre son fiancé louer chaleureusement les charmes de sa personne, et à le voir comme enivré des attraits qu'il s'ingéniait à lui attribuer.

Et il était bien vrai qu'elle, au moins, ne concevait plus d'autre félicité que celle de se vouer toute au bonheur de l'homme qui l'avait choisie, qui l'avait préférée. Son mariage s'était préparé ainsi, selon les règles les plus communes, et en dehors de tout romanesque. Et s'il n'y avait point là de quoi émouvoir très fort une personne d'imagination ardente comme Valentine Costis, il y avait de quoi déterminer, en une jeune fille de sensibilité tendre comme l'était Mar-

guerite, la jolie fièvre d'allégresse qu'elle appelait de l'amour.

Le train entrait en gare. Et Marguerite vit aussitôt le capitaine Fabvier, le corps à moitié hors de la portière de son compartiment, qui agitait son chapeau dans sa direction en lui souriant.

—Eh bien! le voilà, dit Valentine à son amie.

Marguerite se serra contre elle, toute pâle, le coeur agité.

—Qu'as-tu, ma chérie, lui demanda Valentine.

—Mais je... je ne sais pas, balbutia-t-elle. Je suis bête!... C'est passé.

—Comme tu l'aimes! lui murmura Valentine à l'oreille.

—Je ne l'ai jamais aimé autant qu'aujourd'hui.

—Je le lui dirai, tu sais!

—Je te le défends!

Le capitaine Fabvier venait de se dégager du flot de voyageurs et se hâtait vers le groupe que formaient les Seguélat et Valentine. Tandis qu'il échangeait les cordialités usuelles avec Mme et M. Seguélat, et qu'il embrassait Marguerite, Valentine l'observait et se disait:

—Oh! mais... du chic, le capitaine! Beaucoup d'allure!

Debout devant elle, pendant que M. Seguélat la lui nommait, il avait eu un léger haut-le-corps de surprise et il l'avait enveloppée d'un long regard, de la tête aux pieds, suivi d'un profond salut. Après quoi, il s'éloigna d'un pas alerte, pour aller s'occuper de ses bagages.

—Tout à fait bien! déclara Valentine à Marguerite. Oh! mais... très bien!

—N'est-ce pas?... lui répondit Marguerite, avec un joli mouvement de fierté.

—Mes compliments, ma chérie!

—Tu comprends, maintenant, ce que je te disais tout à l'heure?

—Mais tu as bien tort de t'inquiéter.

—Je sais bien qu'avec toi... Mais tu es tant mon amie, que je ne sais rien te cacher.

Le capitaine accourait de nouveau, accompagné d'un facteur chargé de ses valises. Il était vêtu de gris et coiffé d'un canotier dont le bord faisait ombre sur ses yeux. Sa haute taille, l'aisance de ses mouvements lui constituaient une distinction qui justifiait bien la bonne impression qu'il avait faite sur Valentine.

—Vous avez une toilette délicieuse, dit-il à Marguerite.

—Elle vous plaît? répondit-elle. C'est qu'aujourd'hui, c'est jour de fête pour nous.

—Et ce sera fête, lui répliqua-t-il, en se penchant à son oreille, tous les jours que je vais passer près de vous.

—Allons! en route, les amoureux! leur dit gaiement M. Seguélat.

Et, monté dans l'omnibus après eux, il en referma la portière.

A ce signal, le vieux véhicule s'ébranla et reprit le chemin de la ville.

## X

A peine hors du porche de la cathédrale, où les Seguélat venaient d'entendre la grand'messe, le capitaine Fabvier, quoiqu'il eût Marguerite à son bras, dit à Valentine:

—Mademoiselle, vous qui savez tout?

—Et même plusieurs autres choses! se récria, en riant, la jeune fille.

Mme Seguélat et sa fille, en même temps laissaient voir une altération de leurs traits qui indiquait une commune contrariété.

Cette erreur d'adresse de la question du capitaine, insignifiante en soi, revêtait, à leurs yeux, une gravité qu'il ne soupçonnait pas.

Elle était un nouvel indice, après beaucoup d'autres, au cours de la semaine écoulée, de la légitimité des alarmes éveillées en elles, sans qu'elles se fussent concertées, par la coïncidence fortuite du séjour de Valentine et de Marcel Fabvier à leur villa des Glycines. L'officier ne prit point garde à ce jeu de physionomie. Mais il n'avait pas échappé à Valentine. Il reprit, heureux de montrer de la finesse :

—Vous qui savez... à peu près tout... quel est l'artiste qui a tenu l'orgue, pendant la messe?

—Il s'appelle M. Kumpf, répondit-elle, assez sèchement. Mais M. Seguélat vous renseignera beaucoup mieux que moi.

Et elle se rapprocha ostensiblement de Mme Seguélat.

—Le père Kumpf? dit M. Seguélat. Vous aussi, vous avez senti son talent?

—Il a mis dans son jeu, une telle ardeur, une telle âme! Comment un tel artiste demeure-t-il confiné dans cette bourgade perdue?

—C'est un bonhomme très original, expliqua M. Seguélat. Il est évident que sa place était ailleurs. Il mériterait au moins un orgue à Paris, ou dans quelque grande ville. Pourquoi s'est-il incrusté ici? Peut-être par indolence, vous savez, cette bonne indolence alsacienne, fait de l'horreur de l'effort, de modération dans les goûts, d'amour de ses aïses. Il est venu à Saint-Pol, oh! il y a bien quarante ans maintenant, à sa sortie de l'école Niedermeyer. Son orgue, quelques leçons de piano au collège et en ville,

sa pipe, ses bocks et sa manille à l'estaminet de l'"Hôtel de France", quand il n'a pas d'invitations à dîner. Et on se le disputait dans les châteaux du pays et dans les maisons bourgeoises autrefois: voilà sa vie.

—Mais c'est un enseveli vivant! s'écria le capitaine Fabvier.

—Oui. C'est un homme qui aura manqué sa destinée, ajouta Valentine.

—Que voulez-vous? Le monde est plein de ces gens-là, constata M. Seguélat.

—Les circonstances ne les servent pas, où ils ne savent pas aider les circonstances, soupira Valentine, sur un ton mélancolique.

—Très juste et profond! approuva le capitaine Fabvier.

—Oh! Valentine a une tête philosophique, renchérit M. Seguélat.

—C'est ça! répliqua-t-elle. Moquez-vous un peu de moi, tous les deux.

Elle protestait ainsi parce qu'elle savait, sans les avoir même regardées, que Mme Seguélat et Marguerite lui faisaient grief d'amener encore les deux hommes à n'avoir d'amabilités que pour elle. Elle entendait leur prouver par là qu'au contraire, et au risque de leur montrer mauvais caractère, elle faisait son possible pour y couper court.

Cette conversation où les deux hommes ne voyaient pas malice, tandis que Mme Seguélat et sa fille ne pouvaient se défendre d'y trouver matière à leur commune inquiétude, et où Valentine veillait à ne pas donner prise au moindre jugement téméraire, se poursuivait sur la place de la Cathédrale, parmi les groupes de paysans en veste courte, en pantalon collant, à large chapeau plat dont le ruban de

velours pendait sur la nuque, le tout, d'un drap uniformément noir, sauf la ceinture de laine bleue qui leur cambrait les reins. Ce deuil des vêtements masculins s'éclairait de la coiffe blanche en tulle empesé des femmes, de leurs chaînes d'or toutes luisantes au soleil, de leurs tabliers de taffetas changeant sur leurs jupes à plis serrés autour de la taille.

—En voilà une bêtise ! Je savais bien que nous avions besoin de cet entretien.

—Pemettez! Quand on se voit la cause d'un supplice d'une pauvre femme...

—Pas si vite, mon enfant! pas si vite! Votre cas n'est pas aussi simple que cela. Et le supplice du pauvre jeune homme?... Ah!... il y a aussi le supplice du pauvre jeune homme. Vous n'avez pas à affecter avec moi de fausse modestie. Vous voyez qu'il vous aime... éperdument.

—Ça m'en a bien l'air, avoua Valentine avec un petit rire de joie orgueilleuse.

—Hé bien!... Et que le jeune homme!... D'abord un beau garçon, hein?

—Oui... Il est bien. Sincèrement, il est bien.

—Ah! Et quel caractère ! Quelle nature!... Un gaillard capable de se confiner dans ce trou, pendant les années les plus ardentes de sa jeunesse, uniquement pour ne pas chagriner sa maman, et avec sa puissance de vie!... avec son talent!... Ma chère enfant, mais c'est un jeune homme comme on n'en fait plus!

—Il est certain que M. de Guenmeur n'est pas banal.

—C'est un jeune homme qui a l'esprit de sacrifice. Et un jeune homme qui a l'esprit de sacrifice, quelle garantie dans le mariage, dans la vie de

famille! Et l'avenir qu'il a devant lui? son avenir d'artiste?... Qui nous dit qu'il n'est pas l'un des prédestinés de la gloire!... Presque toujours dans l'obscurité où ils cherchent leur route, la plupart des élus de la Renommée entendent en eux comme une voix qui les détourne des directions où les virtualités de leur vie iraient se stériliser. Puis un jour arrive, après qu'ils se sont bien heurtés, dans les ténèbres à toute sorte d'entraves qui les meurtrissent et les désespèrent, où il leur vient, on ne sait d'où, une lueur, une clarté, une commotion irradiante. Ça y est. Le sort a prononcé. C'est la chute des chaînes qui les tenaient esclaves de devoirs secondaires opposés à l'épanouissement de leur génie. Tout s'arrange, alors, tout s'aplanit, tout se dénoue comme par enchantement. Les obstacles qui paraissaient les plus insurmontables s'effacent d'eux-mêmes. Ou jé me trompe fort, ou François de Guenmeur en est à cette minute décisive où il a entendu parler son destin... Sa mère...

—Mais oui, monsieur Seguélat, il y a sa mère, et...

—Sa mère? Certes, il n'est pas nécessaire d'être sorcier pour savoir qu'elle a voulu le marier dans le pays. Cela arrangerait tout au bénéfice de son tendre égoïsme, la chère femme! Cela donnait, à son cher enfant, les joies dues à sa virilité. Et cela le retenait auprès d'elle, et pour toujours. Mais lui, si complaisant qu'il ait été à tous les caprices de la plus gâtée des mamans, il s'est dérobé cependant à ses combinaisons matrimoniales. Il attendait. Il n'aurait su dire au juste quoi. Il attendait qu'un vieux professeur d'histoire, fixé ici pour ses vacances, invitât chez lui la plus sédu-

sante, la plus délicieuse des Parisiennes;—oh! ne protestez pas! imaginez que c'est lui qui parle. Et il attendait que cette Parisienne passât. Vous êtes passée. Et il est venu à vous, comme à l'image radieuse de son bonheur... Et vous, vous voudriez faire vos malles? Mais vous l'aimez déjà trop pour pouvoir vous éloigner de lui sans déchirement.

—Vous êtes..., vous êtes un ami un peu terrible, dit Valentine.

M. Seguélat pouvait se flatter de l'avoir émue plus qu'elle ne voulait le paraître au halètement précipité de sa belle gorge, sous son corsage.

—Et je m'en veux de vous avoir laissé dire des choses que...

—Des choses que vous pensiez, l'interrompt M. Seguélat, et qui ont pris de la réalité, parce que je les ai exprimées pour vous, qui ne l'osiez pas.

—Ah! c'est vrai, dit-elle, d'un ton à la fois irrité et heureux.

—Bah!... Je vous ai forcée à regarder vos sentiments en face et à mesurer déjà leur empire. Le beau malheur!

—Vous aurez réussi à me faire partir plus triste. Voilà tout.

—Mais sapristi! vous ne partirez pas! Vous vous laisserez faire la cour, tout tranquillement.

—A quoi bon?... le mariage est impossible.

—Mais il est tout fait.

—Non, monsieur Seguélat. En se mariant, on n'épouse pas que son mari; on épouse aussi sa famille.

—D'accord! Mais qui vous dit que François de Guenmeur?...

—Oh! j'admets que M. de Guenmeur trouve le courage de désoler sa mère, et qu'il se décide à m'épouser, malgré la douleur qu'il lui infligerait. Je crois même qu'il pourrait en venir

jusqu'à rompre avec elle alors toutes relations. Mais il saurat, nous saurons, que sa mère souffrirait à cause de moi, à cause de nous. Non, non. C'est un remords que je ne veux pas lui voir, que je ne veux pas avoir moi-même. Cela nous gâterait notre bonheur. Notre mariage ne serait pas béni. Une honnête fille ne doit pas s'introduire dans une famille où elle n'est pas désirée.

—Je vous reconnais bien là! s'écria M. Seguélat. Mais ce sont ces honorables scrupules qui vous rendent si digne de la famille dont vous craignez d'être repoussée. Si Mme de Guenmeur vous les savait!... Le jour où elle vous connaîtra telle que vous êtes, elle se réjouira que son fils vous ait choisie... Qu'est-ce qu'elle a contre vous, cette brave femme? Vous êtes Parisienne! Voilà votre tare. Oh! je connais les gens de ce pays. C'est grave. Extrêmement grave. Vous seriez de l'Anjou, du Maine, même de Nantes, tout simplement, il y aurait là, déjà, une objection à votre mariage avec un jeune homme de la localité. Tant qu'ils sont sur leur terre natale, les Bretons sont aussi particularistes qu'aux temps des clans et des tribus. Mais vous êtes de Paris! Vous êtes de la ville de toutes les corruptions de la sentine de tous les vices! Et alors, vous n'êtes pas seulement l'étrangère. Vous êtes... comment dire ce que la Parisienne rappelle à l'imagination hantée d'un enfant de l'Armorique? Tenez, vous êtes un de ces êtres de perdition et de malédiction, telle que fut la fille séductrice et malicieuse du roi Gradlon, qui attira l'engloutissement de la ville d'Ys au fond des flots.

—Vous voyez bien. Si Mme de Guenmeur a de ces préjugés...

—Oui. Mais elle n'est pas incapable de réflexion; elle n'est pas inaccessible au raisonnement. Et vous pouvez bien croire que son fils s'est préparé à venir à bout de ses préjugés...

—Rien qu'à l'essayer, il la fera souffrir. Et c'est ce que je ne dois pas vouloir.

—Parce que vous prévoyez un conflit violent entre eux. Mais les choses peuvent se passer sans qu'ils se fassent mal l'un à l'autre. Mme de Guenmeur est chrétienne, très bonne chrétienne. Pourquoi n'arriverait-il pas que ses sentiments religieux la déterminent à faire abnégation de ses préjugés et à immoler ce qu'il y a d'égoïste dans sa tendresse maternelle par simple soumission aux exigences du bonheur de son fils? Il faut que la mère ou le fils se sacrifie. Pourquoi la mère ne comprendrait-elle pas que c'est à elle, cette fois, que le sacrifice s'impose? Son fils s'est bien sacrifié jusqu'ici. C'est à son tour maintenant. Il vient toujours un moment où les parents doivent subordonner leur bonheur au bonheur de leurs enfants. Qui vous dit que Mme de Guenmeur ne va pas s'incliner devant cette loi, spontanément?

—Même en ce cas, répliqua encore Valentine, mais faiblement, je n'en aurai pas moins été la cause d'une cruelle souffrance pour cette mère passionnée. Et... non, voyez-vous, maman, si elle était là, ne m'approuverait pas.

—Mais la souffrance de François de Guenmeur, s'écria M. Seguélat, qu'est-ce que vous croyez donc que votre maman vous en dirait?... C'est ne serait pas de la souffrance qu'il éprouverait, lui aussi, et de la souffrance digne de pitié, s'il apprenait que vous vous dérobez à son amour?... Ma

chère enfant, ne soyez pas dupe d'un héroïsme vraiment inopportun. Et ne boudez pas au bonheur qui s'offre à vous. Voilà, je crois, ce que conseilleraient votre maman. Rendez-vous compte surtout de votre intervention dans la vie de ce jeune homme qui vous adore... Vous êtes la femme qu'il attendait, celle dont la venue espérée l'a maintenu indifférent aux séductions de toutes les autres, celle qui lui apporte enfin, avec sa jeunesse et sa beauté, toutes les nobles et légitimes ivresses de la vie... Vous êtes aussi sa libératrice. Oui. Vous allez l'arracher à sa prison où son talent risque de s'étioler dans l'isolement et le silence. Vous lui faites une nécessité de son établissement à Paris. Vous le forcez—douce violence!—à se fixer dans le vrai milieu qui lui convienne maintenant, pour qu'il trouve enfin de l'écho à toute la musique qui chante en lui. Vous lui rendez le plus grand service qu'il soit possible en ce moment. Votre mariage? Mais ce serait un mariage de raison, si ce n'était un mariage d'amour. Etre le bon génie d'un artiste et le tirer de l'obscurité pour l'entraîner vers la gloire, allons, ma chère Valentine, voilà, j'espère, un rôle à tenter votre générosité.

Valentine était toute étourdie de l'éloquence pressante de M. Seguélat. Elle ne trouvait plus d'objections à lui opposer.

—Tout cela est vrai, lui accordait-elle. Pourtant, je... ah! comment vous dire ce qui résiste encore en moi à vos raisons?... Tout cela a été si rapide, si inattendu!...

Elle se levait, en même temps, de son siège, au bruit de pas qu'elle entendait sur la route, tout en ajoutant:

—... Cette succession invraisemblable d'événements, tout à coup...

—Ne vous dérobez pas à leur entier accomplissement, puisqu'ils travaillent à votre bonheur. C'est tout ce que je vous demande.

—Monsieur Seguélat! s'exclamait, en même temps, M. Kumpf. Pas encore couché, vous?

Il surgissait, avec le capitaine Fabvier.

—Pas encore, lui répondit M. Seguélat. Mais ça ne va pas tarder.

—Ce brigand de François, croyez-vous? Il en aura eu une histoire avec sa mère! Et il m'en a donné une fatigue! Je n'en peux plus! Je n'en peux plus!

—Eh bien! bonne nuit, monsieur Kumpf!

—Au revoir! A demain!

Pendant que le vieillard s'éloignait dans la clarté de cette douce nuit, M. Seguélat, le capitaine et Valentine rentraient à la maison.

Quand elle fut dans son lit, la jeune fille ferma les yeux pour s'endormir. Mais elle sentit que le sommeil serait lent à venir. Elle ne savait comment se disputer au tumulte de ses émotions. Elle ne tarda pas à distinguer qu'elle était toute vibrante d'une joie très douce. Elle avait encore, dans l'oreille, le son de certains propos de M. Seguélat, ceux où il avait exprimé l'amour de François de Guenmeur pour elle. Ils résonnaient en elle avec la même ferveur insinuante que si elle les avait entendus de François lui-même. A l'écho de ces paroles passionnées, toute sa résistance à cet amour fondait, se dissolvait... Après tout, pourquoi pas?... Et quelle revanche sur les impertinences de tant de petits jeunes gens aussi empressés à l'aduler qu'à l'éviter, dès qu'ils avaient été avertis qu'elle était une jeune fille sans dot!... Comtesse!...

Si elle le voulait, elle serait la comtesse de Guenmeur!... Quelle nouvelle à annoncer à sa mère!

Neuf heures venaient de sonner depuis un moment. Et François de Guenmeur promenait son impatience du retour de sa mère, depuis plus d'une heure, dans les allées de son jardin. La cloche qu'ébranlait la porte de la rue en s'ouvrant, retentit enfin. François courut vers cette porte. Mais ce n'était pas sa mère, c'était Kumpf qui entra.

—Ah! fit Kumpf, en l'abordant. J'arrive trop à bonne heure? Mais... et madame de Guenmeur?

—Bonjour, mon cher ami, lui dit François, en lui serrant la main. Maman? Je l'attends.

—Ah! déjà sortie? Et, hier?... Comment ça s'est passé?

—Je n'ai pas encore vu maman, depuis son départ pour Gwerzéliou, hier.

—Oh! diable!... Pas hier soir?

—Je suis rentré tard. Vous l'avez su puisque vous m'avez manqué de quelques minutes, chez les Seguélat.

—Oui. J'ai su...

Et au milieu de cette population fidèle à son antique costume national, qui emplissait la place de la rumeur de cinquante causeries animées, criardes, joyeuses, en une langue vive, parfois gutturale, et inintelligible aux étrangers, passaient quelques citadins comme les Seguélat, bourgeois de la ville, excursionnistes ou baigneurs à demeure pour la durée de la saison.

Sur les confins de la place, à l'entrée de la grande rue, les Seguélat virent surgir d'une boutique un grand jeune homme, la figure rasée, costumé comme un anglais de condition aisée, qui s'arrêta net à leur aspect, l'espace de quelques secondes, puis



reprit sa marche vers la cathédrale. Et Valentine avait senti, sur son visage, la lumière puissante de ses grands yeux étonnés.

—Valentine! avait dit Marguerite, à mi-voix, tu l'as vu?

—Qui est-ce? demanda la jeune fille, de sa voix calme.

—Mais la curiosité de Saint-Pol! lui répondit Marguerite, M. de Guenmeur!

—Ah! fit Valentine, du même ton tranquille.

—Il vous reconnaîtra, vous savez, mademoiselle, quand il vous rencontrera, lui dit le capitaine Fabvier.

—Que vous êtes taquin! lui répliqua-t-elle, mais sur un ton de bonne humeur.

—Vous ne le nierez pas, insista-t-il; il a eu un coup. Et tenez!

D'un signe de tête, le capitaine lui indiquait, sur le trottoir opposé, M. de Guenmeur qui était revenu sur ses pas, brusquement; il descendait la rue parallèlement à eux. Son attitude discrète ne réussissait pas à donner le change sur son intention de regarder la jeune fille mieux à son aise.

—Il n'y a pas d'erreur, ajouta le capitaine; il n'y a que vous qui puissiez l'attirer.

—Je sais que je suis une bête curieuse, lui répliqua-t-elle. Papa me le disait encore à la gare Montparnasse, au moment de nous quitter.

A la nuance d'aigreur qu'avait eu l'accent de Valentine, le capitaine comprit qu'il l'avait froissée. Il s'avisait qu'à lui en faire ses excuses, il montrerait, à Marguerite et à ses parents, qu'il avait trop à coeur d'éviter le moindre nuage entre elle et lui. Il retint sa fiancée, de quelques pas en arrière et lui dit:

—Comme elle se cabre, votre amie! Je croyais qu'elle entendait la plaisanterie?

Marguerite leva sur lui un regard affligé, dont il ne sut pas lire le discret reproche. Valentine? Il n'y avait donc que Valentine qui l'intéressait? Mais, comme elle admirait son amie et qu'elle reconnaissait sa supériorité, quoiqu'elle en souffrit, elle répondit à son fiancé:

—C'est qu'il y a un sujet auquel il ne lui est pas agréable qu'on fasse allusion. C'est cette attention subite qu'elle excite à son passage.

—Vraiment? Quelle étrange fille! Et pourquoi?

—Comme elle ne se marie pas, malgré sa grande beauté, vous comprenez!... Oh! je ne l'ai jamais entendue s'en plaindre. Elle a trop de fierté pour cela.

—Mais comment se fait-il?... Les occasions pourtant ne lui ont pas manqué?

—Vous pensez! Je n'ai jamais vu personne aussi courtisée. Mais elle n'a pas su se décider à temps. Maintenant elle n'a pas de dot. Elle me fait penser à cette fable de Lafontaine vous savez? Cette fable:

Un héron au long bec emmanché d'un  
[long cou.

—L'analogie n'est pas dans la situation, parce qu'au physique... protesta le capitaine.

Et Marguerite, sans même dévisager son fiancé, lui voyait les yeux fixés sur les cheveux de Valentine, que le soleil dorait sur sa nuque, sur sa taille élancée et souple, sur toute l'admirable structure de son corps harmonieux.

—Et, tenez, j'ai tort, se reprit-elle, de penser à cette fable à son sujet. C'est pure méchanceté. Et Valentine ne mérite pas ça de ma part.

Le capitaine Fabvier ne put faire moins que de regarder sa fiancée, tellement sa voix avait eu un accent contrit et mécontent d'elle-même. Il lui vit un pauvre visage tout contraint et les paupières battantes, comme si elle avait fait effort pour renfoncer des larmes qui lui montaient aux yeux. Il était à cent lieues de soupçonner le drame dont la jeune fille frémissait dans toutes ses fibres. La jalousie la crispait malgré elle. Mais elle aimait celle qui en était la cause involontaire; elle la savait absolument innocente de tout manège qui pût lui porter ombrage. Elle s'en était voulu aussitôt du propos envenimé que son dépit venait de lui dicter contre son amie. Et elle avait eu la générosité de le rétracter. Ce n'était pas de son amie que lui venait sa peine. Le capitaine Fabvier, se méprenant entièrement sur la cause de l'émoi subit qu'elle n'avait pu dominer, lui dit:

—Mais c'est un vrai chagrin que vous avez! Et pour une plaisanterie, que votre amie n'a pas entendue? C'est d'une belle âme, vous savez!

Et, comme Marguerite, rassérénée soudain par cet hommage à la noblesse de son caractère, élevait vers lui un regard ravi, il insista:

—Mais oui, ma petite Marguerite, vous avez une belle âme. C'est très joli de ne pas manquer à l'amitié, même en pensée.

Ces paroles pénétrèrent Marguerite d'une effusion d'allégresse. Elle osa s'appuyer un peu plus fort sur le bras de son fiancé. Elle lui montra un visage souriant et des yeux brillants de reconnaissance.

Alors, lui dit-elle, d'une voix qui tremblait tout de même un peu, je ne vous plais... pas moins?

—Quelle idée! se récria le capitaine. Vous me plaisez... infiniment.

Marguerite attendait quelque chose de plus accentué, de plus chaud, et d'un autre ton. Elle se rendait compte que cette déclaration de son fiancé n'avait pas pu être autre, puisqu'elle l'avait provoquée elle-même. Et le joyeux transport, qui venait de la réjouir un instant, s'éteignait déjà dans un retour du désarroi qui la livrait aux trames du doute. Si neuf que fut pour elle le sentiment de l'amour, elle savait qu'il avait d'autres mots plus ardents, d'autres accents plus émus pour se manifester. Elle se souvenait qu'à Paris, au cours de ses dernières visites, le capitaine n'avait pas été si ménager de ses témoignages de tendresse, ni aussi tiède dans leur expression. Et comment lui dire, comment lui faire comprendre que cette tiédeur de son amour la mettait au supplice? S'en expliquer avec lui, franchement? Marguerite n'était pas de ces jeunes filles intrépides qui se risquent à traiter avec l'homme d'égal à égal. Elle gardait la faiblesse charmante de celles qui n'ont d'autre recours que leur muette souffrance contre ces froissements de leur délicatesse. Et elle souffrait en silence, au bras de son fiancé, qui paraissait aussi ne pas trouver d'aliment à leur conversation. Il la regarda.

—Qu'avez-vous? lui demanda-t-il au bout d'un moment pour sortir de leur gêne mutuelle. On dirait que vous êtes triste?

—Moi? Je... Pas du tout. Comment serais-je triste, puisque je vous ai?

—Vous savez que je vous aime ! ajouta-t-il comme s'il eût deviné, tout à coup, son angoisse.

— Vous m'aimez ? lui répliqua-t-elle, haletante. Oh ! dites-le-moi, que vous m'aimez !

Il rit de l'ardeur de son émoi, et il répéta :

—Mais oui, Marguerite, je vous aime !

—Oh ! que je suis heureuse !

Et, malgré ce cri joyeux, l'idée persistait en elle qu'il avait prononcé ces paroles, non dans un élan de ferveur, mais plutôt comme une formule de circonstance.

## XI

Le jeudi suivant, vers les cinq heures de l'après-midi, les habitants de la villa des "Glycines", sur le sable de la baie de Sainte-Anne, savouraient ensemble le bien-être que le bain venait d'infuser dans tous leurs membres, avec un peu de lassitude. L'enflure mobile des vagues, en expirant devant eux, les berçait de sa rumeur cadencée, entrecoupée de quelques petits fracas d'écume autour des récifs. La nappe des eaux jusqu'à l'horizon n'était que froissée d'ondulations, où les nuances les plus intenses du bleu et du vert se tordaient mollement sous l'irradiation oblique du soleil qui allongeait presque jusqu'au banc de sable, derrière eux, l'ombre de la falaise.

L'apaisement délicieux du déclin de cette journée les pénétrait et les disposait au recueillement. Ils n'en furent distraits, un moment, que par la course d'une troupe de jeunes garçons qui surgirent derrière eux, sommairement vêtus d'un caleçon très court ; ils les virent se ruer vers l'eau,

en poussant des cris, et, après s'être signés de leur main droite trempée dans la vague, nager vigoureusement à l'encontre du flot. A gauche, sur une roche laissée à nu par le reflux, une jeune femme du pays, les coudes aux genoux et le menton entre ses mains, les yeux tendus vers la haute mer, psalmodiait, plutôt qu'elle ne chantait, une complainte lente.

—Et vous n'avez ni vos cartons, ni vos crayons, Valentine ? dit enfin M. Seguélat, heureux de saisir le premier sujet de conversation qui s'offrait.

—Pourquoi donc ? lui répondit Valentine, un peu étonnée.

—Mais, vous auriez, là, un si joli motif à croquer !

Il lui indiquait, d'un signe de tête, la jeune bretonne qui chantait sur le rocher.

—Oui, avoua Valentine, l'image de la Nostalgie amoureuse.

—Très joli ! Oh ! très joli ! approuva le capitaine Fabvier.

Valentine ne répliqua rien à ce compliment. Elle venait de discerner un même pli de contrariété sur le front de Marguerite et de Mme Seguélat. Durant ces huit jours écoulés depuis l'arrivée du capitaine, que de fois elle avait vu se renfrogner le visage de son amie et de sa mère, pour de tels propos élogieux qui la laisseraient pourtant si indifférente ! C'était bien ce qui la rassurait, heureusement. Elle avait nettement conscience de ne rien faire pour s'imposer aux prédictions de l'officier, au préjudice de son amie.

La honte d'elle-même qu'elle avait eue, lorsqu'elle s'était surprise à imaginer, dans une sorte de mauvais rêve inconscient, qu'un autre concours de circonstances aurait pu lui procurer à elle, au lieu de Marguerite, cette si-

tuation de fiancée du capitaine Fabvier, l'avait trop bien avertie de se surveiller. Et elle se tenait sur ses gardes, scrupuleusement. Malgré cette correction absolue de son attitude, elle ne pouvait cependant s'empêcher de sentir moins de cordialité dans le ton de Mme Seguélat, moins d'élan et d'affectueux abandon aux façons de Marguerite, ni de les savoir l'une et l'autre comme aux aguets des moindres attentions au delà de la stricte politesse que le capitaine lui témoignait. Et, afin d'ôter tout prétexte à leur alarme perpétuelle, elle prenait le parti de se taire, comme elle venait de le faire, autant du moins que le lui permettait le souci de ne pas se montrer atteinte de sauvagerie.

Les intrépides enfants bretons, après avoir nagé en pleine eau, une centaine de mètres, revenaient maintenant, et se disputaient à qui arriverait le premier aux galets en arrière du banc de sable sur lesquels ils avaient laissé leurs vêtements.

—Regardez-moi ça, si ça craint la fatigue! dit M. Seguélat. Ah! ils s'en donnent, les mâtins! Ça vous en promet des soldats, ça, hein! Marcel.

—Oui, si on ne nous en a pas fait des anarchistes, avant qu'ils nous arrivent, répondit l'officier.

—Ici? Ça ne prend pas, mon cher! Ça ne prendra jamais, affirma M. Seguélat.

—Est-ce qu'on sait? C'est la Bretagne qui a fourni les premiers dissidents de la monarchie et les plus violents.

—Oui, les Brestoïses précédèrent les Marseillais du 10 août. Mais...

Le professeur regardait Valentine.

— Valentine, ajouta-t-il, vous avez quelque chose à dire.

—Mais non, répondit-elle, je vous écoute.

—Mais si! Je vois ça dans vos yeux. Allons! C'est nous qui vous écoutons.

M. Seguélat n'était pas sans s'apercevoir du drame tout intérieur qui agitait tout son monde autour de lui. Seulement, il l'observait sans passion et il l'attribuait uniquement à l'humeur irraisonnablement ombrageuse de sa femme et de sa fille. Il se souvenait de la conversation que sa femme avait eue avec lui, la veille de l'arrivée du capitaine Fabvier. Elle avait imaginé que la beauté de Valentine ferait du tort à sa fille dans l'esprit de l'officier. Elle avait communiqué cette prévention à Marguerite. Et tout leur était matière à donner corps à leur chimère. C'est pourquoi il ne prenait pas au sérieux les péripéties de ce drame factice, quoi qu'elles fussent la source d'une gêne sourde de leur vie en commun. Il ne faisait pas l'injure au capitaine Fabvier de le croire capable de forfaire à ses engagements avec sa fille, ni de se laisser fasciner par la beauté de Valentine.

Il vivait, comme on dit, sur la foi des traités, et avec d'autant plus de sécurité qu'il voyait Valentine entièrement sur ses gardes contre sa propre séduction naturelle et attentive à s'effacer, en toute occasion, pour ne pas briller au détriment de Marguerite. Mais il voyait aussi sa femme et sa fille, sous l'action de leur chimère, constituer insensiblement une atmosphère d'aigreur continue, de défiance muette et de froideur autour de Valentine. Et la jeune fille était bien trop fine pour ne pas l'apercevoir. Il n'admettait pas qu'on la mit chez lui, dans une situation embarrassante, ni qu'on lui fit un grief de sa beauté, de sa vive intelligence et de ses heureuses trou-

vailles de conversation. En attendant qu'il pût faire ses observations là-dessus à sa femme, quand ils se trouveraient seuls, ce soir même, il mettait Valentine en demeure de prendre sa part d'un entretien où elle ne restait aud'trice, certainement, qu'afin de ne pas offusquer encore sa femme et sa fille.

A se faire prier davantage, Valentine comprit qu'on aurait pu la soupçonner de quelque mauvaise humeur. Et malgré le malaise qui commençait à lui gâter assez gravement l'hospitalité de ses amis, elle leur en était trop reconnaissante pour se montrer affectée d'une visible diminution de leur cordialité.

—Mais c'est bien avant 89, répondit-elle, qu'il y eut des troubles en Bretagne, et en vue d'un établissement de la République.

—Ça, par exemple! se récria M. Seguélat... Mais, au fait, vous avez raison. En plein règne de Louis XIV, les Bonnets-Rouges, trente mille paysans soulevés, des gentilshommes accrochés à leur donjon, des vaisseaux de Ruyter croisant en ces parages, et étant aux aguets d'un avis qu'ils attendaient de Morlaix pour remonter la rivière, jusqu'à la ville. La rébellion, de connivence avec les Hollandais, ne se proposait rien de moins que de constituer la Bretagne en République des Paroisses-Unies, sur le modèle des Provinces-Unies de Hollande. Pour venir à bout de la rébellion, il fallait appuyer les prédications du Père Maunoir des chevauchées des dragons du duc de Chaulnes.

—Celui qui fit pendre des paysans, un peu l'ébralement? demanda le capitaine Fabvier.

—Ah! on avait la répression un peu rude, en ce temps-là, avoua le pro-

fesseur. Mais aussi, mesurez l'insolence! Parler de République, sous le Grand Roi!... Vous le voyez, mon cher, nous sommes ici, en plein pays d'histoire. Et je ne me le serais pas rappelé sans vous, Valentine. Où diantre avez-vous appris ces détails? Il n'y a guère que des spécialistes à les connaître.

—Vous le savez bien, lui répondit Valentine. Dans une revue que vous m'avez prêtée, cet hiver.

—C'est ma foi vrai. Je m'en souviens, maintenant... Valentine, vous êtes un puits d'érudition.

—J'aime beaucoup la lecture, déclara-t-elle simplement.

—Et les lectures sérieuses, ajouta le capitaine Fabvier.

Valentine ne répondit rien. Elle venait de voir les sourcils de Marguerite se froncer et ses yeux adresser un regard chargé de reproches à son fiancé, puis chercher les yeux de sa mère qui lui avaient répondu par un regard d'intelligence. Elles étaient encore froissées de ce nouveau compliment du capitaine. Valentine, pourtant, elle ne l'avait pas cherché. Mon Dieu, mais quelle situation devenait donc la sienne, entre ces deux femmes, ses amies, si elle ne pouvait plus ouvrir la bouche sans que ses paroles les plus exemptes de prétention leur fussent la cause d'une blessure? Et elle se sentit en proie à une véritable irritation, moins contre Marguerite et Mme Seguélat que contre elle-même.

Ainsi sa beauté, se prononçait-elle intérieurement, sa beauté!— et ses narines eurent un frémissement d'amère ironie.— sa beauté, épouvantait des jeunes gens à marier parce qu'aucune dot n'en soutenait le prestige matrimonial, lui devenait encore une sorte de tare propre à l'exclure aussi

de l'amitié! Allait-elle être réduite à déplorer d'être belle? Et c'était ça, elle n'en pouvait plus douter c'était sa beauté dont Marguerite redoutait l'impression sur son fiancé! C'était la même crainte qui mettait Mme Seguélat sur des épines! Et c'était cette crainte commune qui tarissait toute leur affection pour elle! Il n'y avait plus à nourrir la moindre illusion là-dessus: la mère et la fille ne lui étaient plus amies.

La conversation se poursuivait entre M. Seguélat et le capitaine Fabvier. Mais si Valentine en percevait le bruit vague, elle n'en suivait plus le sens, tant sa réflexion se concentrait sur cette évidence douloureuse qui l'assaillait. Accroupie sur le sable, les coudes aux genoux et le menton dans ses mains, elle avait pris, sans s'en apercevoir, la même pose que la jeune Léonarde sur la roche rugueuse. Et ses yeux, animés d'une tristesse ardente, allaient, de cette vivante et touchante statue de la Nostalgie amoureuse, comme elle venait de le dire, à l'étendue des eaux onduleuses qui roulaient leur même rumeur cadencée, leur même sourdine berceuse de mélodie errante et mélancolique. Et il y eut un dérivatif tout naturel à l'amertume de ses pensées dans le charme austère, mais si impérieux, de ce spectacle de la mer.

C'était pourtant à l'amitié de Marguerite et de ses parents qu'elle devait les paisibles délices des journées qu'elle vivait dans le paysage excitant qui l'exaltait. Car elle ne se rassasiait pas des enchantements qu'elle avait su découvrir à regarder et à écouter la mer. Couleurs et sons, vibration de la lumière dans un air plus fluide et rafraîchi des évaporations de la grande masse liquide, brises alertes exha-

lées en perpétuelles haleines de vie toute neuve et électrisantes, vaste recueillement qui est une insinuante invitation à la rêverie, rumeurs expirantes et renaissantes des flots qui s'enchaînent, pour qui sait écouter, en articulations sonores comme celles d'une symphonie illimitée, tout cela, Valentine le percevait, l'accueillait en elle, en faisait l'aliment de son imagination et de ses rêves.

Elle n'avait qu'à offrir ses sens à l'aciton des choses autour d'elle pour que toute sa sensibilité en fût pénétrée, pour qu'elle devint toute vibrante d'une inexprimable allégresse. Et même maintenant, qu'elle s'était mise en face de la situation blessante dont il lui fallait sortir, à revoir lamer gonfler, devant elle, ses vagues où alternaient les bleus et les verts translucides, elle sentait son amertume intérieure se fondre, s'évaporer, céder la place à un attendrissement mélancolique sur le bonheur qu'elle devait à la gentille amitié de Marguerite.

M. Seguélat, depuis un moment, remarquait le mutisme de la jeune fille et son attitude méditative. Il n'en connaissait que trop le motif. Il ne voulut pas la laisser ainsi dans cet isolement où il savait qu'elle se réfugiait uniquement afin de ne pas donner prise à la malveillance absurde de sa femme et de sa fille. Sur le ton d'affectueuse plaisanterie dont il usait volontiers avec elle, il lui dit.

— Ah! ça! Valentine, vous avez donc quelque peine de coeur?

Valentine eut un brusque mouvement, comme si on l'avait réveillée d'un somme. Elle montra à M. Seguélat un sourire un peu triste.

— Je ne comprends pas bien, lui répondit-elle aimablement.

—Mais vous avez l'air aussi pensive que cette Léonarde, là-bas.

—La statue de la Nostalgie amoureuse intervint le capitaine Fabvier.

—Non, monsieur Seguélat, répliqua Valentine. Les peines de coeur ce n'est pas mon lot. Je suis heureuse ici, très heureuse. Quant à mon air pensif, que voulez-vous? quelquefois il y a de l'ombre sur le bonheur.

A ces dernières paroles, les quatre personnes qui l'écoutaient se regardèrent. Cette plainte discrète jaillie du coeur affligé de Valentine, donnait un nom, dans une seule image, à tout le drame irritant et inavoué qu'elle avait déchaîné autour d'elle sans l'avoir voulu. Tant qu'il n'y avait pas été fait allusion chacun des acteurs de ce drame avait pu en couvrir en soi-même les péripéties, sans laisser paraître qu'il en fût agité et laisser au temps le soin de le dénouer sans conflit.

Maintenant Valentine lui avait donné corps; elle l'avait extériorisé, en laissant échapper cette formule délicatement voilée du sourd malaise qui en agitait les acteurs. Il ne leur était plus guère possible de feindre encore entre eux qu'ils l'ignoraient. Et il leur allait bien falloir enfin s'en expliquer. C'est ce que comprit aussitôt M. Seguélat. Et c'est à quoi il voulut parler. Il ne se souciait pas de voir sa femme et sa fille aux prises avec Valentine, encore moins de voir sa fille amenée, peut-être à reprocher à son fiancé de la négliger pour son amie. Il crut bien faire de restreindre la portée de la plainte de Valentine en retenant l'attention des siens sur la seule beauté expressive que l'on y pouvait remarquer.

—De l'ombre sur le bonheur! reprit-il, de ce ton amicalement taquin qu'il savait pouvoir se permettre avec

elle. Valentine, vous venez de me dévoiler votre vraie destinée.

—Quelle plaisanterie qu'allez-vous encore me faire? lui répliqua-t-elle, à demi souriante, à demi alarmée.

—Il faut que je vous trouve à épouser un homme de lettres.

—En voilà une idée! Pourquoi donc?

—Vous lui seriez une vraie providence. De l'ombre sur le bonheur! Il y a des écrivains qui donneraient quelque chose pour un don des images pareil au vôtre.

—Le fait est que c'est bien joli, déclara le capitaine Fabvier. Vous ne trouvez pas, Marguerite?

—Oui!... Oh! oui!... C'est joli... lui accorda-t-elle, d'un air de s'arracher les mots qu'elle prononçait.

Tout son être tressaillait douloureusement du dépit qui la mordait à constater, une fois de plus, que son fiancé, si tiède pour elle s'échauffait encore sur le mérite de Valentine. Et la violence de son dépit fut telle qu'elle ne réussit plus à ne la laisser transpirer que dans son accent. Quoiqu'elle n'eût jamais eu jusqu'alors, pour son amie, qu'admiration et tendresse, elle ne put s'empêcher de lui décrocher indirectement ce persiflage.

—Valentine a de la chance, ajouta-t-elle. L'autre jour, papa lui découvrait l'oeil du peintre; aujourd'hui c'est l'imagination de l'écrivain. Elle n'a que l'embarras dans le choix d'une carrière.

Mais elle lut, dans le regard de son père, de son fiancé et de son amie, une telle réprobation de son injuste malveillance, qu'elle ne sut plus quelle contenance tenir.

“Petite sottel!” lui disait le regard de son père.

“Charmante nature!” lui disait le regard de son fiancé.

“Et tu es ma meilleure amie!” lui disait le regard de Valentine.

Cependant Marguerite se levait, et, d'un signe elle entraînait sa mère avec elle, à droite, vers l'îlot de Sainte-Anne. Elle avait fait quelques pas à peine qu'elle se détourna à demi. Son père, son fiancé, son amie restaient tous les trois assis, muets, déconcertés par l'espèce de catastrophe que ses paroles venaient de déchaîner.

—Et Marcel qui ne vient pas, maman? se lamenta Marguerite. C'est près d'elle qu'il reste! Oh! qu'est-ce que j'ai fait, maman! qu'est-ce que j'ai fait!

Ses lèvres tremblaient de l'affront qui lui était infligé et de la blessure de son amour trop inquiet.

—Tu es bien excusable, ma pauvre petite! lui dit sa mère, quoique tu aies commis une maladresse.

Et elle n'était pas moins mortifiée que sa fille de l'immobilité du capitaine Fabvier.

—De l'ombre sur le bonheur! gémit Marguerite. Mais c'est elle, l'ombre sur mon bonheur! Et on dirait qu'elle ne le voit pas.

—Elle est bien trop fine pour ne pas le voir, répliqua Mme Seguélat. Seulement... une jeune fille qui a manqué tant de mariages, et qui en a un à sa portée...

—Oh! ne dis pas cela, maman! protesta Marguerite. Je ne croirai jamais cela d'elle. Elle est mon amie. Elle me fait souffrir. Mais, par exprès. Ce n'est pas sa faute après tout si elle est belle et intelligente.

—Elle est tout de même cause d'une explication délicate que tu vas avoir, maintenant, avec Marcel. Et des

explications, pendant les fiançailles... ma pauvre petite!

—Tu veux dire qu'il ne va plus m'aimer? s'écria Marguerite, les larmes aux yeux. Oh! maman!... s'il ne m'aimait plus!... Cette crainte me rend folle, et... méchante pour Valentine. J'avais bien besoin de lui dire ce que je lui ai dit!... Mais c'a été plus fort que moi. Elle me fait si mal sans le vouloir!

Elles étaient assez loin maintenant.

Elles ne retournèrent encore. Elles virent M. Seguélat qui se levait pour venir vers elles.

—Enfin, ton père! dit Mme Seguélat. Sèche tes yeux, ma chérie. Il est inutile qu'on te voie pleurer.

## XII

M. Seguélat, le capitaine Fabvier et Valentine n'avaient pas échangé une parole, depuis que Marguerite et sa mère venaient de se séparer d'eux. Qu'avaient-ils besoin de mots, en effet, pour se communiquer leurs pensées? Ils les percevaient assez clairement, par intuition. Ils se voyaient aux prises avec une crise de jalousie, jusqu'alors latente, et qui ne pouvait plus se conjurer par des précautions, maintenant qu'elle venait de se déclarer par un éclat. Il n'y avait plus à se contenter de ménagements. Il fallait agir selon les nécessités de la situation nouvelle que Marguerite venait de créer.

Valentine n'avait aucune hésitation sur ce qui lui restait à faire. Mais elle n'était pas un peu intriguée de l'inertie du capitaine Fabvier, à ses côtés. Il devait suivre M. Seguélat auprès de Marguerite. Il aurait même dû le précéder. Et il ne bougeait pas.



—A quoi pensez-vous de rester ici, capitaine? lui dit-elle enfin.

—A rien. Je ne pense à rien. Je n'ai plus rien à faire ici.

Et, d'un geste violent, il lança devant lui un gros galet que sa main tourmentait depuis un moment.

—Mais lui remontra Valentine, vous avez à rejoindre Marguerite. Vous n'avez même que trop tardé.

—Ce n'est pas mon avis. Pardonnez-moi. Mais...

—Voyons! voyons, monsieur, dit Valentine saisie d'une agitation un peu fébrile; la situation est déjà assez pénible. Vous n'allez pas l'aggraver?

—Au point où elle en est, la situation...

Et le capitaine eut un haussement d'épaules qui signifiait qu'il s'en désintéressait.

—Ecoutez! le menaçait-elle, si vous ne vous éloignez pas de moi, c'est moi qui vais m'éloigner.

—Vous ne ferez pas ça. Je suis bien tranquille. Vous ne ferez pas ça, lui affirma-t-il d'un ton assuré.

Valentine se levait prête à se séparer d'un homme qui semblait abuser ainsi d'une occasion de la compromettre irrémédiablement auprès de ses amis.

—Vous voulez donc vous donner en spectacle, précisa froidement le capitaine, et offrir un vrai scandale aux gens qui sont là à nous observer?

Valentine se rassit. Il y avait aux alentours, en effet, quelques goupes de baigneurs et d'habitants de Saint-Pol qui auraient pu trouver pâture à leur malignité, dans cette dislocation en tous sens d'une famille parfaitement unie.

Elle était outrée de la résistance de l'officier à l'admonestation si sage de se rapprocher de Marguerite qu'elle

venait de lui faire et de la pression mortifiante par laquelle il la retenait près de lui, en une circonstance où cela prêtait une si fâcheuse interprétation. Elle regarda cet homme qui ne paraissait pas se douter de l'outrage qu'il infligeait à sa droiture. Et elle sentit tout son être frémir de colère contre lui. De telles façons avec elle? Jamais personne n'avait encore osé se les permettre. Elle lui voyait ces rides au coin des paupières et ce pli à la commissure des lèvres, qui l'avaient frappée, dans son portrait, et qui le lui avaient fait deviner ironique et narquois. C'était la même expression, en ce moment, mais plus accentuée, parce qu'elle était renforcée par une ardeur intérieure qui restait énigmatique.

Qu'était-ce donc qui couvait en lui? De l'irritation contre l'enfantine équipée de sa fiancée? Le plaisir mauvais de faire fléchir, en ce moment, la volonté de Valentine sous la sienne? Un trop puissant afflux de sentiments maîtrisés et qu'il n'allait plus contenir? Valentine, en tout cas, ne pouvait que le juger fort malappris, brutal, et de tempérament aussi mal assorti que possible avec la gentille tendresse et la nature un peu frêle de Marguerite.

La pauvre petite! pensa-t-elle, elle en aura une vie, avec un mari de cette trempe! Je vais être cause probablement, à la tournure que prennent les choses, que ses craintes viennent à se réaliser, et que son mariage va manquer. Mais au lieu de m'en affliger, j'aurais peut-être raison de m'en réjouir. Et ce serait bien le cas de dire qu'à quelque chose malheur est bon. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qu'on est allé lui choisir? et quelle espèce d'amour a-t-il pour elle? Il n'est

pas plus ému de son chagrin que ce galet qu'il a lancé tout à l'heure.

Sous l'impulsion de cet attendrissement sur le sort éventuel de son amie, elle aurait voulu courir à elle et lui dire qu'elle se désolait bien à tort, puisqu'elle venait de découvrir à temps que son fiancé n'était pas l'homme qu'il lui fallait. Et elle se prit à sourire de pitié sur cet élan de générosité qui la poussait à vouloir détourner son amie du danger où non seulement elle s'exposait les yeux fermés, mais qu'elle appelait de toute l'ardeur aveugle de ses désirs. Est-ce qu'on peut dire la vérité à une jeune fille amoureuse? Est-ce que Marguerite verrait autre chose qu'un calcul odieux dans son zèle à lui dévoiler l'âme obscure de son fiancé?

Cependant, le capitaine Fabvier estima qu'il avait respecté assez longtemps la consigne de silence que Valentine lui avait imposée.

—Mademoiselle... lui dit-il d'un ton impérieux.

D'un mouvement hautain de son visage fermé, elle voulut lui intimer de se taire. Mais il poursuivit:

—Oui, vous avez de moi la plus triste opinion. Vous me jugez un être affreux. Et je sais que cela vous est égal que je me justifie. Mais quoi? Qu'est-ce que je fais, en laissant Mlle Seguélat exhaler, dans le sein de sa mère, toute son amertume contre vous et contre moi? Je me dérobe à une scène désagréable, inutile, et que je ne veux pas. Mais Mlle Seguélat a du chagrin, et vous me faites un grief de ne pas courir la consoler? Son chagrin? Elle n'a qu'à s'en prendre à elle. Je n'ai rien fait et vous n'avez rien fait qui eût dû le provoquer. Son chagrin révèle un travers de son caractère. Il n'est pas mauvais qu'elle en souffre

un peu pour qu'elle s'en corrige. Si j'étais près d'elle en ce moment, comme vous le voudriez, qu'arriverait-il? Je serais obligé, émue comme elle l'est, de convenir, par pure complaisance, que ma conduite avec vous me donne quelques petits torts envers elle. Résultat: la suite de votre séjour ici est impossible.

—Si vous croyez que ce n'est pas fait... ne put s'empêcher de lui dire Valentine, malgré sa résolution de ne plus échanger une parole avec lui, pour le moment.

—Non, ce n'est pas fait! protesta-t-il. Ou alors, moi aussi, je ne traînerais pas... Et au fond... Enfin..., puisque vous êtes pour l'observation scrupuleuse des convenances... C'est grâce à moi qu'elles auront été parfaitement respectées... Oui! simplement parce que je suis resté ici, et en vous désobéissant. Savez-vous ce qui va se passer, dans un moment, lorsque Mlle Seguélat aura bien vu que, sur moi, ça ne prend pas, ses petits manèges d'enfant boudeuse? Pas du tout ce que vous craignez... Mlle Seguélat et ses parents vont venir tout doucement nous rejoindre. Ni elle, ni eux, n'ouvriront la bouche sur le petit accès de dépit qui nous sépare encore quelques minutes. Ni vous, ni moi, nous n'en soufflerons mot. On parlera de n'importe quoi, du soleil qui baisse, de la brise qui fraîchit, du plaisir d'attendre ici, la tombée du soir. Et les choses en seront au point où elles étaient avant qu'il s'élevât de l'ombre sur le bonheur de chacun, comme vous l'avez si bien dit... Vous avez beau imaginer à cet incident une autre issue, que votre silence courroucé m'objectent assez clairement, elle sera telle que je vous dis. Les Seguélat tiennent à marier leur fille et d'autant plus que la mère

y met de l'amour-propre. La chère enfant n'est pas d'un placement bien facile, malgré sa dot, puisqu'on est venu me dénicher en province. C'en est donc pas pour une vétille qu'ils risqueront une rupture. Et Mlle Seguélat, outre qu'elle a pris gentiment assez de goût pour ma personne, je l'avoue, serait bien trop mortifiée, surtout devant vous, que notre mariage vint à manquer.

Si le capitaine Fabvier avait voulu confirmer Valentine dans la mauvaise opinion qu'il lui avait donnée de lui par son indifférence au chagrin de Marguerite, il n'aurait pas pu lui tenir un discours qui allât mieux à son but. Elle était outrée de la sécheresse de coeur qu'il venait de lui révéler.

Pourquoi se montrait-il à elle aussi froid calculateur au sujet d'une pauvre jeune personne comme Marguerite, qui était toute tendresse, toute sensibilité? Evidemment, il voulait faire entendre à Valentine qu'il n'avait pas de plus forte raison de tenir à son mariage avec Marguerite que de bénéficier de sa dot. Mais c'est un motif que l'on avoue d'autant moins qu'il est plus déterminant. Et il le lui dévoilait, à elle? Cet aveu avait un but? Valentine s'ingéniait à le discerner. Et elle n'y parvenait pas. Elle aurait voulu rompre le silence où elle s'enfermait, maintenant qu'il lui avait rendu inutile cette sauvegarde envers Marguerite et ses parents. Et elle ne le pouvait pas. Elle n'allait pas jusqu'à le mépriser ni à l'avoir en horreur. Mais il était, pour elle, hors de sa sympathie, sinon hors de sa curiosité. Car enfin pourquoi lui tenait-il, à elle, un tel langage, si propre à lui attirer son aversion et en un tel moment? Tout simplement, peut-être, parce qu'il se méprenait sur le carac-

tère de Valentine et sur ses aspirations d'avenir.

—Je viens de choquer toutes vos idées sur le mariage, dit-il encore. Oh! je le vois bien. Et d'ailleurs, vous ne protestez pas... Que voulez-vous? On ne se marie pas toujours comme on veut; on se marie plus souvent comme on peut... C'est bientôt fait de condamner les coureurs de dot...

La jeune fille qui ne présente pas une valeur personnelle un peu au-dessus du commun, pourtant, comment l'épouser, à moins que sa dot ne fasse compensation aux avantages qu'elle n'a pas? Il se fait, dans ces conditions-là, tous les jours, des mariages qui ne sont pas, tout de même, de mauvaises actions...

—Mais pourquoi me dites-vous tout cela, cher monsieur? lui demanda Valentine.

Elle était trop impatientée, à la fin, d'entendre le capitaine Fabvier, émonder si soigneusement son mariage avec Marguerite de toute floraison sentimentale.

—Ne le comprenez-vous pas? s'écria-t-il, avec une nuance d'irritation douloureuse dans son accent. C'est si facile d'être désintéressé pour celui qui épouse une jeune fille riche de tous les dons, énergie devant l'obstacle, intelligence que rien ne déconcerte, et beauté qui soumet tout à son empire! Avec cette jeune fille-là, on peut faire bon marché de l'argent. Sa vraie dot, c'est elle. On peut l'embarquer sans crainte avec soi, pour le voyage de la vie. Mais voilà! Cette jeune fille quand on la rencontre, faudrait-il encore la trouver résolue à prendre sa revanche des avanies de son sort.

—Vous connaissez une telle jeune fille? lui dit Valentine, d'un ton de sèche ironie.

—Si je la connais!...

—Pas moi, monsieur. Je ne l'ai jamais vue.

Ce fut dit d'un air et d'un ton qui auraient dû couper court à l'entretien.

—Et moi je vous affirme que je la connais, insista quand même le capitaine. Seulement je l'aurais crue, à l'occasion, capable de marcher sur quelques scrupules vulgaires, capable d'oser...

—Capable d'une infamie! l'interrompit-elle d'un ton tranchant.

—Allons donc! riposta le capitaine. Capable de saisir la chance qui passe à sa portée! Ainsi, moi, mon mariage avec Mlle Seguélat, ça été une chance; je l'ai saisie. Il y en a une meilleure qui devait me tenter; j'essaie de m'en emparer. Et quelle chance, pour un officier, qu'un mariage avec une femme d'une certaine trempe, d'une certaine vigueur d'esprit, d'un certain pouvoir de domination, par le seul rayonnement de sa beauté! Et quand cette femme aurait, dans le mariage, le moyen d'échapper aux serviteurs du gagne-pain!...

### XIII

Tout un flot de paroles indignées se pressaient sur les lèvres de Valentine, pour crier, au capitaine, la révolte de sa loyauté outragée. Et l'effort qu'elle faisait pour les contenir imprimait à sa belle gorge un mouvement un peu haletant que le capitaine suivait d'un regard ardent. Mais elle ne disait rien. Elle avait voulu connaître le fond des pensées de l'homme qui était assis auprès d'elle. Il venait de lui ouvrir toute son âme. Et quelle âme

frénétique il lui laissait entrevoir! C'était cette espèce d'homme-là, le fiancé de Marguerite? La sèche lucidité de son sens pratique la consternait. Elle comprenait, maintenant que son amie se plaignit de sa timidité devant lui. Et elle se souvenait du plaisir qu'elle s'était promis de voir enfin, de ses yeux, ce bonheur des fiançailles, que l'on vante tant aux jeunes filles. Il était joli, ce bonheur, pour sa pauvre amie! Son fiancé? Mais c'était un misérable, tout simplement! Sa rigueur de jeune fille sentimentale, qui lui faisait mettre l'amour au-dessus de tout, ne lui permettait pas de juger autrement le capitaine Fabvier, en ce moment. C'était comme si elle l'avait vu disposé à commettre un sacrilège, la profanation d'une chose sacrée, l'amour confiant et candide d'une jeune fille dupe de son rêve. Et elle ne pouvait pas la détourner du malheur qu'elle voulait de toute la force de ses jeunes désirs.

Le perspicace officier l'avait trop bien discerné. Marguerite mettait de l'amour-propre dans son amour. Elle s'était montrée si fière de son prochain mariage, surtout avec Valentine, que sa rupture dont elle serait le témoin, après en avoir été la cause involontaire, lui serait la pire mortification. Valentine n'avait donc pas à démasquer l'homme qu'elle savait là, tout près à une félonie. Elle n'avait qu'à laisser les choses suivre leur cours. Marguerite surmonterait son dépit, ne serait-ce que pour éviter l'affront d'être délaissée, comme venait de le décider le capitaine Fabvier, sans même qu'il y eût entre eux d'explication. Et le capitaine l'épouserait, puisque cet homme avisé restait encore disposé à la prendre pour femme, comme un pis aller.

Mais la vue du malheur de son amie qui se préparait ainsi la pénétrait d'une cruelle amertume. Elle se rappelait l'allégresse radieuse où elle l'avait trouvée, deux semaines auparavant, à son arrivée et le contentement paisible que ses parents partageaient avec elle. Cette famille si unie de coeur, dans la sécurité de son bien-être, rayonnait de la joie de vivre. Leur villa des Glycines, pourvue de toutes les commodités d'une belle aisance, pouvait être appelée une maison du bonheur. Elle y avait été accueillie et traitée comme une enfant de la maison.

Dans une sérénité à peine un peu fébrile, on y attendait un surcroît de félicité, du prochain mariage de Marguerite, qui s'annonçait dans les conditions les plus rassurantes.

Et quinze jours avaient suffi, se disait Valentine, pour que la douceur de cette vie en commun dégénérait en une crise où Marguerite et sa mère soupçonnaient ses paroles les moins calculées et souffraient de sa présence, où le fiancé de son amie s'en montrait fort détaché de coeur, sinon d'intérêt et osait lui infliger, à elle, l'affront d'une préférence qu'il aurait dû, au moins, dissimuler! Quelle misère! Et si elle n'avait pas été là, rien de tout cela ne serait arrivé!

Non, rien! s'affirma Valentine. Pas même ce refroidissement du capitaine pour Marguerite! Pas même ce débordement de mauvais instincts à la surface de son âme, qui était pour le lui rendre à jamais odieux!

Valentine avait l'intelligence assez nourrie de doctrine chrétienne pour en arriver ainsi à se découvrir la première coupable de cette éruption de froid égoïsme qui avait surgie tout à coup des plus intimes replis du coeur

de l'officier. Non seulement elle n'était pas vaine de sa beauté, parce qu'elle n'y voyait qu'un don gratuit de la Providence, et aussi parce qu'elle aurait trouvé du mauvais goût à en éprouver de la fatuité. Mais elle avait aussi, présents à l'esprit, les enseignements du catholicisme qui dénoncent, dans la beauté, une tentation dangereuse pour celles qui en ont le privilège et pour ceux qui en subissent les prestiges. Et, en ce moment grave où elle était aux prises avec une situation douloureuse, issue de l'action funeste de sa beauté, elle découvrait une raison de juger avec plus d'indulgence le capitaine Fabvier.

Plus ému par elle que par la gentillesse de Marguerite, il avait pu la croire d'autant plus impatiente de se marier que les occasions lui en étaient plus rares, à cause de son défaut de dot. Et, aveuglé par la tentation de sa beauté, il avait cru habile de se faire pire qu'il n'était, dans l'espoir que son énergie à mal agir, à son profit, l'inciterait à faire bon marché de ses scrupules. En quoi il s'était trompé. Mais enfin il n'aurait eu là qu'un accent passager de perversité. Que Valentine en disparaissant, le délivrât du maléfice qu'elle exerçait sur lui, tellement malgré elle pourtant, et il redeviendrait lui-même, un homme de devoir et de loyauté, uniquement soucieux de plaire à Marguerite et attentif à lui découvrir les jolies qualités d'âme qu'elle avait et qui la rendaient si digne d'être aimée. Oui, disparaître! Elle n'avait qu'à disparaître. Et la discorde qu'elle venait de susciter, sans l'avoir voulu, dans cette famille heureuse, s'apaiserait comme par enchantement. Elle y était résolue. Elle le devait plus encore, pour soustraire le capitaine Fabvier à la tentation

qu'elle lui était, que pour démontrer, à Marguerite et à ses parents, son innocence de toute apparence et même de toute pensée de rivalité. Mais ce n'était pas sans douleur qu'elle était décidée à ce devoir.

Le capitaine Fabvier s'obstinait à rester assis à côté d'elle, fidèle à l'attitude qu'il avait préféré opposer à la crise de jalousie de Marguerite. Mais il n'interrompait plus, par des propos auxquels il sentait bien qu'il n'aurait pas obtenu de réponse, les réflexions de Valentine. La jeune fille avait repris la pose méditative qui lui avait attiré, tout à l'heure, la plaisanterie de M. Seguélat, d'où était né l'accès d'aigreur de Marguerite et sa brusque retraite avec sa mère. Et la détresse de ses beaux yeux grands ouverts communiquait avec la tristesse qui envahissait maintenant la surface de la mer.

Sous les ombres qui couvraient ses bords, ses vagues déroulaient des frissons livides. La jeune fille s'arrêta, un moment, à boire du regard ce deuil crépusculaire de l'eau abandonnée du soleil. Mais ses yeux s'élevèrent à la surface de l'énorme masse de liquide. Elle riait encore, dans le haut, jusqu'à l'horizon, de l'effusion de blonde lumière que le soleil oblique lui envoyait mais moins vive, moins vibrante. Valentine lui trouva un aspect parfaitement conforme à l'état, de son âme un aspect de joie expirante, un aspect de chagrin où va sombrer un plaisir à l'agonie, un aspect d'adieu dans un dernier sourire.

Valentine, alors sentit les regrets qui s'ajoutaient à son amertume. Il lui avait suffi de quelques jours pour se laisser prendre à la fascination des houles poussées du large vers cette plage tourmentée. Elle aimait, comme

une musique insinuante et qui tient tout l'être en émoi, la rumeur cadencée des flots en dérive jusqu'à leur évanouissement en un peu de mousse humide sur la grève. Elle aimait ces glacis d'argent à la surface des eaux en marche qu'étalent et effacent alternativement, sous le soleil, l'enflure et la chute des vagues, et leur bleu intense dissous en vert fugitif, et les bouquets d'écume blanche qu'elles dressent sur les récifs. Elle s'était accoutumée à recevoir, de ces fluides enlacements de la lumière et de l'eau, une dilatation de son être, un épanouissement de l'âme, une exaltation mêlée de langueur qu'élargissaient, qu'élevaient, jusqu'à un délicieux vertige, et le fracas des vagues sur les roches, et la clameur sourde qu'elles véhiculent au long des rivages, où l'on peut entendre, à son gré, des chants de puissante allégresse ou une éternelle lamentation.

Une dernière fois, Valentine se livrait toute à la magie de la mer, à cette puissante excitatrice de rêves, à cette douce libératrice du train pesant de la vie. Quelles invitations, quels appels à des aventures, à de l'imprévu, à de l'inconnu, à de mystérieux et rians destins, dans ce large galop de gigantesque coursier qui semblent courir les vagues, sous les yeux émerveillés! Toutes les forces vives de son être, affranchies de son désarroi, en face de son activité radieuse de la mer, tendent vers elle on ne sait quoi de prodigieux qui pourrait lui advenir; sa poitrine se gonfle et halette; elle se sent toute vibrante. O mon Dieu! est-ce pour rien que devant elle, là-haut, vers l'horizon, les vagues rient encore au soleil, lui offrent joyeusement leurs flacs d'un bleu cru ou d'un vert profond, comme prises

d'une dernière ivresse d'être belles encore, et qu'elles mènent jusqu'aux grèves, autour d'elle, leur tumulte de chevauchée puissante et sauvage vers de lointains bonheurs? Puisqu'elle est belle, après tout, et que la beauté est inséparable des grandes félicités de la vie, pourquoi ne surgirait-il pas quelque événement qui lui en apporterait sa part?

Valentine devait se souvenir, plus tard, et avec un ravissement attendri, de cette exaltation inexplicable qui était venue l'arracher soudain à l'acablante détresse où l'avait réduite le sentiment impérieux de son devoir.

Qu'allait-elle se prêter encore aux sortilèges éblouissants de la mer? Elle allait partir. Elle allait s'éloigner de ce spectacle toujours le même et toujours nouveau, de cette monotonie superficielle pour le commun des hommes, d'un paysage si riche d'émotions pour les êtres doués de vie intérieure. Et elle était de celles qui n'en sauraient jamais épuiser les enchantements. Son excitation s'affaïssait en une langueur douloureuse. Sa rêverie se brisait contre la réalité de sa situation, comme le déploiement joyeux des vagues en un peu de poussière d'eau sur le sable, à quelques pas d'elle.

Partir? Oui, il le fallait. Elle le devait. Et sans délai. Mais sans esclandre aussi. Rentrer immédiatement à la villa, faire sa malle, courir à l'hôtel et l'envoyer prendre, pour s'embarquer demain par le premier train, il n'y avait que cela à faire. Et c'était facile. Mais ses adieux à ses amis? Elle ne pouvait pas, cependant, les quitter sans un mot. Et que leur dire? Comment les remercier de leur parfaite hospitalité, sans effleurer, si discrètement que ce fût, le motif qui l'y

faisait renoncer si brusquement? C'était nécessiter cette explication ouverte que l'avisé capitaine Fabvier n'avait pas voulue, et qu'il avait raison de ne pas vouloir, parce qu'au lieu de remédier au malaise qui menaçait son mariage, il risquait de l'envenimer jusqu'à ce qu'il n'y eût d'autre issue que la rupture? Et c'était cela qu'il tenait à éviter par dessus tout.

Valentine était ainsi acculée dans une impasse. C'était pour elle l'heure d'agir. Et, en quelque sens qu'elle portât son action, elle manquerait à un devoir. Elle ne pouvait pas rétablir entre le capitaine Fabvier et Marguerite, la bonne harmonie qu'elle troublait par sa seule présence, si elle ne se hâtait de fuir. Mais fuir, sans rien dire, en coupable prise sur le fait, en passant par-dessus les convenances les plus élémentaires, elle ne le pouvait pas davantage. C'était un procédé d'une rusticité dont se révoltait son amour-propre de jeune fille bien élevée.

On ne décampe pas ainsi, furtivement, d'une maison où l'on a reçu l'hospitalité la plus cordiale et la plus gracieuse. Mais alors, comment faire? Si encore elle avait vu, là, M. Seguélat, pour le prendre à part, elle lui aurait dit simplement qu'elle se trouvait de trop, pour le moment, à son foyer, et qu'elle lui demandait la permission de s'en éloigner, sans retard. Seulement, M. Seguélat admettrait-il cela? Ne prétendrait-il pas plutôt que ce serait s'exagérer l'importance d'un accès de dépit de sa fille tout à fait enfantin? Et vraiment, s'il n'y avait eu que cela, il y aurait eu moyen d'en venir à un accommodement, et de laisser les choses en l'état. Mais il y avait le capitaine Fabvier. Il y avait ce dangereux émoi, ruineux du bon-

heur de Marguerite, où elle savait que l'entretiendrait sa déplorable beauté.

Oui, c'était ainsi que Valentine en elle-même qualifiait son charme extérieur, dans la détresse qu'elle lui devait. Sa beauté? Mais elle ne lui valait que des déboires et complications inextricables. Elle l'avait rendue presque impropre au mariage, parce que, dans l'opinion de ceux qui ne la connaissaient que superficiellement, le luxe en devrait être le cortège obligé. Elle l'excluait, pour ainsi dire, des douceurs de l'amitié, puisqu'elle était un sujet de discorde parmi les amis qu'elle allait quitter. Pis que cela! Elle familiarisait avec l'idée de la félonie un homme qui, n'avait connu, sans doute, que le sens de l'honneur, avant de l'avoir approchée... Que ne pouvait-elle se dépouiller de cette beauté si enviable et si funeste? Que n'était-elle laide!... Et les Seguélat se rapprochaient, maintenant!... Qu'allait-il se passer? Que faire?... Que leur dire?... Mon Dieu! n'allait-il pas se produire un incident qui la préservât de paraître mal élevée ou de consommer la ruine du bonheur de son amie?

#### XIV

Depuis un moment, tout en se débattant avec les alternatives presque insolubles de sa douloureuse situation, les regards de Valentine étaient retenus vers la haute mer, par un bateau qui venait de virer de bord et de mettre le cap droit vers la baie de Sainte-Anne. C'était un bateau tout blanc avec des filets bleus, tout pareil à celui que M. de Guenmeur était venu ancrer dans la baie de Pempoul, le d'manche des régates de Roscoff. Cette intention d'atterrissage dans la

baie de Sainte-Anne, que manifestait le bateau blanc et bleu, était un petit événement tout à fait hors de l'ordinaire. Il rassembla aussitôt en groupes fort intrigués, tous les promeneurs épars sur le sable de la plage.

La route des barques en ces parages, est entre l'île de Alot, et les rochers qui prolongent la presqu'île de Sainte-Anne, vers le petit port de Pempoul, où elles viennent s'amarrer. La baie de Sainte-Anne, comprise entre la presqu'île de ce nom et le monticule avancé du Fer-à-Cheval, qui la sépare de la baie plus large et caillouteuse de Kerom, est d'un accès fort difficile à cause des récifs qui surgissent de son fond.

C'était vouloir exécuter une sorte de tour de force que d'y engager une embarcation, puisqu'on n'avait pas même l'avantage de raccourcir ainsi le chemin à parcourir pour rentrer à Saint-Pol-de-Léon. Et il était tout naturel que le spectacle de cette petite prouesse nautique eût mis en émoi les paisibles promeneurs de cette plage, où il n'arrivait pour ainsi dire jamais rien. C'est ainsi que les Seguélat se trouvèrent réunis au capitaine Fabvier et à Valentine. Les évolutions du bateau accaparèrent trop leur attention pour qu'ils échangeassent le moindre mot sur le conflit qui venait de les séparer.

Le bateau bondissait légèrement sur le dos des vagues; il obliquait à droite ou à gauche, pour éviter les récifs, avec une aisance, une agilité, une souplesse qui arrachaient des exclamations admiratives aux spectateurs.

—C'est M. de Guenmeur. C'est bien son bateau, dit M. Seguélat.

—Ce jeune homme qui, l'autre jour, sur la place?... demanda le capitaine Fabvier.



—Ce ne peut être que lui, répondit Marguerite. Il n'y a que lui qui ait ce bateau... blanc et bleu... les couleurs des enfants voués à la Sainte Vierge.

—Et aussi les couleurs des druides et des bardes, ajouta M. Seguélat. Ils ont ressuscité cela, en Bretagne, depuis quelques années.

—Mon Dieu! s'il allait heurter un rocher! s'écria Mme Seguélat.

—A cette distance, il ne serait pas en danger, remarqua le capitaine Fabvier.

—S'il chavirait, il se sauverait à la nage, ajouta M. Seguélat.

—C'est égal, dit encore Mme Seguélat, je ne comprends pas la mère de ce jeune homme de le laisser faire de semblables folies.

—Mais c'est un marin fini, madame, lui répliqua le capitaine Fabvier. Il n'y a qu'à le voir manoeuvrer.

Le bateau n'était plus qu'à une soixantaine de mètres. On voyait deux hommes avec M. de Guenmeur.

—Mais le père Kumpf est à bord! s'exclama M. Seguélat. Valentine, vous allez pouvoir lui faire vos compliments. Il ne passera pas devant nous sans me parler.

Valentine ne remercia que par un sourire l'excellent homme de la réintégrer ainsi dans le cercle de sa famille. Elle le vit se rapprocher d'elle. Elle comprit que, par ce seul mouvement, il venait la prendre un peu sous sa protection. Avec sa cordialité d'accent coutumière, il ajouta à mi-voix:

—Nous vous avons fait un gros chagrin, ma pauvre enfant?

—C'est bien ma faute aussi, lui répondit-elle d'un ton triste.

—Quelle plaisanterie! Ça s'arrangera.

Le bateau n'avait plus sous lui que quelques centimètres d'eau, il s'arrêta balancé encore par quelques faibles remous.

La troisième personne qui était à bord, un marin trapu, le teint couleur de vieille brique, le pantalon retroussé au-dessus du genou, sauta dans l'eau.

—A vous, mon cher Kumpf, dit M. de Guenmeur.

—Mais non. A vous. Oh! diable! protesta l'organiste.

—Allez, allons! Je vous en prie! insista le jeune homme.

L'organiste enfourcha les épaules du marin qui lui étreignit les jambes de ses bras robustes, et, titubant un peu sous sa charge, vint le déposer sur le sable.

—Monsieur Seguélat! s'exclama l'organiste aussitôt. Comment allez-vous?

Après lui avoir serré la main, M. Seguélat le présentait à son entourage. Quand il lui eut nommé Valentine, il ajouta:

—Une admiratrice de votre talent, monsieur Kumpf.

—Oh!... Mademoiselle... fit-il, tout rouge de contentement, vous... vous aimez la musique?

—J'ai surtout aimé la vôtre dimanche dernier, monsieur, lui répondit-elle de sa belle voix toute chaude de bonne grâce.

Valentine achevait à peine son compliment que M. de Guenmeur, tiré de son bateau par son marin, comme l'avait été le professeur de musique, se trouvait derrière lui, sa casquette de toile blanche galonnée d'or à la main.

—Ah!... fit M. Kumpf, en se retournant, vous permettrez, madame, que je vous présente?... Le comte de Guenmeur, mon ami.

Le jeune homme inclina sa haute taille devant Mme Seguélat.

Après les salutations d'usage, François de Guenmeur, s'adressant à Valentine, lui dit :

—Mademoiselle j'ai entendu votre compliment à mon cher maître. Je suis bien heureux qu'il vous ait intéressée.

—C'est bien naturel, monsieur. Un artiste de ce talent ! répondit Valentine.

—N'est-ce pas ? Et le monde ne l'aura pas connu !

—Oh ! pas de bêtises, François ! protesta le vieil organiste.

Mais le pétitement joyeux de ses bons yeux bleus contrastait visiblement avec cette alarme apparente de sa modestie.

—Le fait est que, pour s'enterrer, observa M. Seguélat, en souriant, Saint-Pol-de-Léon est un assez joli trou.

—Bah ! Un trou ou un autre trou... avoua M. Kumpf. L'essentiel est d'aimer la musique. Et quand on l'aime, c'est très bien, ici, très bien.

—C'est que, voyez-vous, mesdames, intervint M. de Guenmeur, vous avez devant vous un vieux philosophe, un vieux sage, un bon rêveur. Dans son genre, M. Kumpf est un peu sybarite. Mais oui, très ami de ses aises. Ah ! mon cher maître, je vous l'ai dit bien des fois, si vous n'aviez pas eu horreur de la lutte, si vous aviez affronté Paris...

—Paris ! Paris ! se récria M. Kumpf, vous le saviez bien, j'y aurais été mangé.

—Mais la gloire, mon cher maître ? lui répliqua le jeune homme. Vos œuvres que vous auriez livré à l'admiration du public ?...

M. Kumpf eut un léger haussement d'épaules.

—Tout ça, dit-il c'est bon quand on est jeune. C'est bon pour vous, ça... Il faut vous dire, mesdames, que ce garçon n'a que Paris en tête. Il en rêve.

—Eh bien ! mais, intervint M. Seguélat, il me semble que M. de Guenmeur est en état de s'y établir, lui. Et sans risque d'y être mangé.

—Oui, avoua l'organiste. Mais il y a bien des difficultés. François vous parle de moi. Mais, et lui donc ?... Il est musicien, lui aussi. Et musicien !... moi, je sais quel musicien !

Pendant qu'il parlait ainsi, François de Guenmeur éprouvait un visible malaise. C'était manifeste au froncement de ses sourcils et à de légères rétractions de ses muscles maxillaires.

—Je vus en prie, mon cher Kumpf, ne parlons pas de moi.

Il prit sa casquette à la main, et il ajouta, s'adressant à Mme Seguélat :

—Je crois que c'est assez, madame, vous avoir occupé de deux solitaires qui ont été bien indiscrets de rompre leur solitude par la faute du bon hasard qui les a mis en contact avec vous.

—Mais c'est un hasard tout à fait bienveillant. Les occasions d'entrer en contact, ici, ne foisonnent pas. Et si notre société vous offre quelque agrément...

—Oh ! madame, protesta le jeune homme, vous allez au devant de mon plus cher désir. Vous êtes des Parisiens, M. Kumpf vient de vous le dire, je n'ai que Paris en tête. Et frayer avec des personnes qui y vivent !...

—Si on s'asseyait... proposa M. Seguélat. Nous avons un moment encore avant de rentrer.

Quand on fut assis sur les galets entassés au-dessus du banc de sable qui ferme la baie, M. Seguélat dit à M. de Guenmeur:

—Pourtant, vous aimez votre pays?

—Si je l'aime, monsieur!... s'écria François de Guenmeur. L'arbre n'aime pas plus le sol où il puise sa sève; ses branches n'aiment pas plus les vents salés qui les mettent en ruine. Loin de mon pays, j'en aurais la nostalgie, j'en suis sûr. Pourtant, il y a en moi comme un appel obsédant qui m'invite à m'en évader. Et il y a des liens si forts qui m'y enchaînent! Vous voyez dans quels tiraillements je dois vivre... Pour que j'en vienne à prendre un parti, il me faudrait... est-ce que je sais, moi?... Un fait, un de ces faits tellement impérieux qu'ils brisent, par leur seule force, toutes les entraves.

Soit inadvertance, soit calcul secret, le jeune homme s'était placé en face de Valentine. Et M. Seguélat s'aperçut que, tout en parlant, son regard ne s'attachait qu'au visage et à la taille svelte de la jeune fille. François aurait voulu lui signifier par son attitude, qu'il parlait surtout pour elle, qu'il ne le lui aurait pas fait entendre plus clairement. Et cette remarque ne déplut pas au professeur, qui lui dit:

—Je peux invoquer mon expérience, monsieur. J'ai vu tant de destinées de jeunes gens se décider! Si cet appel qui vous obsède est une indication réelle de votre avenir, ce fait libérateur que vous attendez ne manquera pas de se produire.

—Je n'en désespère pas, répondit le jeune homme; mais quand? Les années passent.

—En attendant, lui objecta M. Seguélat, vous vous êtes trempé, ici,

comme personne, pour la vie de Paris, si vous devez en affronter les luttes. Et vos qualités de marin vous y serviront plus que vous ne croyez. Ce ne sera pas trop de l'initiative et du sang-froid que vous avez montrés dans la manoeuvre que vous venez d'exécuter.

Mais François expliqua que ce n'avait été là qu'un jeu pour lui. Il n'avait pas plus de mérite à mener son bateau dans cette anse que le pêcheur Le Blouc'h qui le ramenait, maintenant, en haute mer, pour aller l'amarer à Pempoul. Il n'était pas une roche qu'il ne connût dans cette baie. Depuis sept ou huit ans, il l'avait parcourue en tous sens, des centaines de fois, pieds nus, avec les enfants de la côte, les jours de courte marée où le flot la laisse à découvert sur une longueur presque d'un kilomètre. La mer? Ah! non, il ne la craignait pas! Il l'aimait, au contraire, en vraie Breton de ses bords, en fils d'un lieutenant de vaisseau, en descendant de toute une lignée de marins! Il l'aimait comme un grand être vivant et palpitant qui vous porte et dont on est maître, qu'on étreint et qui vous enlace. Tout enfant, il avait fortifié ses muscles en luttant avec ses vagues, dans des deux bains par jour, à la belle saison, comme l'un de ces galopins qui ne se lassent pas d'y barboter. Vers ses douze ans, il avait commencé à manier les rames, à tendre les voiles, à exécuter toute la manoeuvre d'un vrai mousse à bord du bateau de Le Blouc'h, qui avait été son professeur de navigation, et malgré les transes de sa pauvre maman. Si elle n'avait pas pris alors la mer en horreur, il aurait été officier de marine de marine comme son père. Mais son père était mort de la fièvre jaune en Indo-Chine, l'an-

née même où il avait commencé son apprentissage de marin. Orphelin et fils unique, sa mère avait trop appréhendé pour lui le sort de son père. Et, c'était bien compréhensible, elle avait voulu le garder pour elle. Il y avait eu alors M. Kumpf qui avait su lui communiquer son amour de la musique.

—Et j'ai eu joliment raison! déclara l'organiste. Mon seul élève qui ait compris!

—Plus d'une fois, reprit François de Guenmeur, M. Kumpf m'a entendu me désoler de l'opposition de maman à ma vocation de marin. Invariablement, il m'a répondu: "La musique aussi est un océan sans rivage."

—Et je le soutiens toujours! affirma l'organiste. Je le soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir!

—Ainsi vous voyez notre vie, conclut M. de Guenmeur; mon bateau et la musique, surtout la musique. Nous jouons et rejouons les maîtres, pendant des heures et des heures. Nous les jouons, je peux le dire, avec dévotion, avec ferveur. Et cet emploi de nos journées ne va pas sans quelques délices.

—Ça, intervint l'organiste, et la chasse. Oh!... la chasse!... avec de bons diners et de bonnes pipes, ça fait tout de même une bonne vie!

—Je vous ai bien dit que mon cher maître est un sphériste! remarqua François, en riant.

—Savez-vous que c'est une belle chose, observa gravement M. Seguélat, que votre passion à tous deux pour la musique? Et une passion désintéressée! Car enfin, vous n'avez guère de public pour vous comprendre ici...

—Ici? dit M. Kumpf. C'est tout juste si les galopins ne me courent pas derrière, comme après un vieux fou.

—Oui, avoua François de Guenmeur, en souriant. Nous faisons parler beaucoup de nous, beaucoup trop. Vous n'ignorez certainement pas la réputation que l'on nous fait. Des originaux, des excentriques, et même de bons toqués. Voilà ce que nous sommes pour notre petite ville. Que voulez-vous? Nous laissons dire et nous continuons.

—J'ai idée, cependant, hasarda M. Seguélat, que ce doit être une vraie fête de vous entendre.

—M. Kumpf? Ah! je vous crois! dit vivement François. Ce n'est rien à l'église, en comparaison de ce qu'il est à la maison.

—Oh! moi! moi! protesta M. Kumpf. Mais, et vous donc, François?... Tenez, madame, il y a une chose. Voulez-vous une petite séance à la maison de François? Vous verrez comme il joue! Et sa musique à lui!

—Oh! monsieur, lui répondit Mme Seguélat, cela nous ferait le plus vif plaisir à tous, naturellement. Mais nous nous connaissons à peine, et...

—Précisément, madame, déclara M. de Guenmeur, ce sera le moyen de nous mieux connaître plus vite.

A la proposition de M. Kumpf, le visage du jeune homme avait pris d'abord une expression embarrassée et même alarmée qui n'avait pas échappé à Mme Seguélat. Mais il venait de refouler le sentiment que révélait son visage. Et c'était d'un air de décision, en parfait accord avec la fermeté de son ton, qu'il avait adhéré à l'idée de l'organiste. Il ajouta:

—Voyons! Demain, à deux heures, cela vous conviendrait-il, madame?

—Mais..., oui, monsieur, répondit Mme Seguélat, après avoir consulté son mari du regard.

François de Guenmeur se mit debout. Chacun se leva, à son exemple. L'ombre du Champ-de-la-Rive les atteignait. Presque toute l'étendue des eaux, devant eux, avait une teinte bronzée. En haute mer, seulement, les replis des vagues luisaient encore de quelques reflets dorés que leur donnaient les derniers rayons du soleil venus d'au-delà de Santec, par l'échancrure du vallon creusé dans la falaise. C'était l'heure de rentrer.

—Alors, à demain, madame, dit François de Guenmeur, en s'inclinant.

—Entendu, monsieur, lui répondit-elle; à demain, deux heures.

Et M. Seguélat remarqua que le regard du jeune homme, à ce dernier moment de la séparation, s'était posé sur Valentine avec une visible insistance.

## XV

François de Guenmeur et son vieux maître s'éloignaient d'un pas rapide. Les Seguélat attendirent encore une minute avant de se mettre en marche, tandis que les deux musiciens gagnaient du chemin sur eux.

—Allons, les enfants! en route! dit M. Seguélat, de sa bonne voix cordiale.

Le capitaine Fabvier prit le bras de Marguerite, l'air aussi à l'aise que s'il ne s'était rien passé entre elle et lui. M. et Mme Seguélat se mirent aussi en mouvement, mais à quelques pas en arrière, comme pour leur laisser toute liberté de se raccommo-der. Et voyant que Valentine se tenait un peu à l'écart, M. Seguélat se tourna vers elle et lui dit.

—Nous n'avons pas de secret à nous dire, vous savez. D'ailleurs vous êtes de la famille.

Elle allait lui répliquer: "C'est que moi, j'ai besoin d'un entretien particulier avec vous". Mais elle se rapprocha de lui et de Mme Seguélat, simplement. Il y avait tant de généreuse affection dans cette invitation de M. Seguélat qu'elle aurait eu trop mauvaise grâce à s'y dérober. Elle ne sut que lui adresser un regard chargé de gratitude pour la délicatesse de son procédé.

—Ce brave M. de Guenmeur! ajouta M. Seguélat, voulant tirer Valentine de son silence, un jeune homme bien intéressant! vous ne trouvez pas, Valentine?

—C'est, au moins, un bon jeune homme, répondit-elle, d'un ton indifférent.

—Comment? Vous ne voyez pas en lui, un tempérament, une nature?

—Oui... Oh! certainement.

—Il a imaginé, en tous cas, un moyen assez original d'entrer en relations avec nous.

—Il ne l'avait peut-être pas cherché, lui répliqua Mme Seguélat. Cela s'est fait tout naturellement. Ce M. Kumpf te connaît. Il ne pouvait pas passer devant nous sans te dire bonjour. Et, par la même occasion, puisque ce jeune homme était avec lui, il n'a pas pu se dispenser de nous le présenter.

—Evidemment, lui accorda M. Seguélat, tout cela peut être l'effet du hasard. Cependant, un hasard qui pousse un bateau hors de sa route coutumière, ça m'a bien l'air d'un hasard un peu truqué. Si je n'avais pas affaire, ici, à une jeune fille d'une modestie si gentiment susceptible, je n'aurais pas de peine à établir un lien entre l'exploit nautique de ce jeune homme et la rencontre que nous en

avons faite, à la sortie de la messe, dimanche dernier.

Le visage de Valentine venait de s'éclairer d'un sourire un peu triste.

—Vous êtes bien romanesque, pour un professeur d'histoire, monsieur Seguélat, lui dit-elle.

— Heureusement, lui répondit-il. Et c'est pour cela que vous me devrez tous, une belle séance de musique demain.

—Pas moi, répliqua Valentine, en secouant la tête.

—Vous n'y viendrez pas? s'écria le professeur. Il ne manquerait plus que cela!... Vous ne pouvez pas vous dérober à l'invitation de M. de Guenmeur sans impolitesse, ma chère enfant.

—Nous nous connaissons à peine, répondit-elle. L'impolitesse sera légère. D'autant plus que l'invitation de M. de Guenmeur n'a pas été si spontanée.

—Je suis un peu de l'avis de Valentine, intervint Mme Seguélat.

—J'avoue que j'y ai poussé un peu, leur accorda le professeur.

—Tu n'as pas vu la figure de M. de Guenmeur quand l'organiste lui a proposé de nous donner cette audition dans sa maison? ajouta Mme Seguélat.

—Il a réprimé une contrariété visible, précisa Valentine.

—Vous l'avez remarqué aussi? lui dit Mme Seguélat.

—Vous ne m'ôterez pourtant pas de l'idée, soutint M. Seguélat, que j'ai prévenu le plus cher désir, de M. de Guenmeur.

—Tu pourrais bien l'avoir mis plutôt dans le plus grave embarras, riposta Mme Seguélat.

—A vous d'ire toute ma pensée, déclara le professeur, je crois que tu as

raison et que je n'ai pas tort. Ce qui me rassure, c'est qu'entre son désir de nous admettre à l'entendre et les désagréments qui en peuvent résulter, il a balancé quelques secondes à peine. Ce pauvre garçon nous a assez donné à comprendre qu'il se débat, ici, dans des obstacles à sa vocation de musicien dont il est incapable de venir à bout par lui-même. Il en est réduit à compter sur les événements pour l'en affranchir. Qui nous dit que notre admission, demain, dans sa maison, ne sera pas déjà un petit événement qui en engendrera d'autres? Sa mère a peur de Paris pour lui? Elle s'effraie même, sans doute, de lui voir prendre contact avec des Parisiens? Eh bien! il y aura demain des Parisiens avec son fils, chez elle. Et elle pourra constater, après leur départ qu'il ne manquera tout de même rien à son argenterie.

—Tu plaisantes, dit Mme Seguélat. Pourtant si nous devenons pour ce jeune homme une occasion de se mettre en révolte contre sa mère?...

—Ah! tant pis pour la maman! répliqua M. Seguélat. A-t-on idée d'une mère qui prétend couvrir encore sous ses jupons un gaillard comme ce garçon-là, avec cette santé qui lui déborde par tous les pores, et peut-être du talent?... Mais c'est presque un crime, cette espèce de séquestration! Ah! non, je ne regrette pas ce que j'ai fait!... Mais je lui rends service, à cet anachorète de la musique!... Est-il beau, le brigand?... Tenez, regardez-le?

A quelque trois cents mètres en avant, François de Guenmeur entraînait le père Kumpf vers la ville d'un pas alerte et souple. Il paraissait oublier complètement les soixante ans passés de son compagnon qui com-

mençait à traîner un peu la jambe. Le rythme de ses pas avait cette élasticité des gens accoutumés à peiner de leur corps à la manoeuvre d'un bateau, à de grands parcours à la nage et à de longues marches à pied, à toutes sortes d'exercices qui mettent les muscles en jeu et diminuent le poids du corps. Et, même à distance, son allure aisée rendait sensibles la belle harmonie de lignes de sa taille élancée et robuste et l'entrain qu'il mettait à toutes ses choses.

— Il a des yeux bien tendres !... dit Mme Seguélat, en réponse à l'exclamation de son mari.

— Tu as remarqué?... Et ce front droit et haut, sous ses cheveux drus partagés en épil insista M. Seguélat, cette bouche presque trop épaisse mais sinieuse et si bonne! ce menton renflé et ce grand nez hardi! Mais surtout l'ardeur de ce visage émacié! l'ardeur d'une âme qui manque d'aliment et se dévore elle-même!

— Vous oubliez qu'il a la musique et son bateau, rappela Valentine.

— Heureusement, le malheureux ! dit M. Seguélat.

## XVI

Cet homme sagace ne s'était pas trompé dans son interprétation des actes successifs par lesquels François de Guenmeur venait d'ébaucher des relations avec lui et les siens. Le hasard n'y était pour rien. Il n'était que l'apparence, sous laquelle il avait exécuté enfin un plan secrètement concerté avec son vieil ami, l'organiste. Et Valentine en était tout le but, comme croyait pouvoir le soupçonner déjà le professeur d'histoire.

Si les habitants de la villa des Glycines avaient été plus attentifs à ce

qui se passait à leurs alentours, ils auraient pu remarquer, depuis une semaine et demie environ, quand le jeune homme avait rôdé dans leurs environs, presque chaque jour, mais à distance, prudemment, en veillant à ne pas être surpris dans cette posture. Et cette tactique, peu digne de la virilité dont il semblait doué, révélait autant la puissance de l'attrait exercé sur lui par Valentine que sa pudeur de s'en laisser voir subjugué.

Dans une petite ville désœuvrée comme Saint-Pol-de-Léon, il y a tant de regards aux aguets des moindres gestes inusités de chacun! Quiconque y poursuit n'importe quel dessein, en dehors de son train ordinaire de tous les jours, est tenu de le faire sans avoir l'air de rien déranger à son attitude et à ses habitudes connues, sous peine de devenir aussitôt la proie de cent commérages, qui peuvent d'ailleurs être exempts de toute malveillance. C'est pourquoi François de Guenmeur, depuis une dizaine de jours, s'était donné de loin la joie mystérieuse de subir la séduction de Valentine, sans qu'elle le soupçonnât, ni les Seguélat, ni personne de la petite ville. Il ne s'était trahi que le dimanche précédent, à la sortie de la messe, en s'attachant à ses pas, quelques minutes dans la Grande-Rue.

Mais cette première hardiesse avait passée inaperçue de la population. Et ni Valentine, ni les Seguélat n'y avaient attaché d'importance. Son acte d'aujourd'hui, par exemple, son atterrissage à Sainte-Anne et sa conversation avec les Seguélat, allait joliment délier les langues! Mais il avait fini par se mettre au-dessus de cette éventualité qu'il avait envisagée. Et, puisqu'il n'en avait tenu aucun cas,

o'était signe que la fascination exercée sur lui par Valentine avait allumé en lui un ardent, un impérieux amour.

Il l'avait vue pour la première fois un matin de marché, sur la place de la Cathédrale, en compagnie de Marguerite et de Mme Seguélat, occupées à s'approvisionner de victuailles. Et il avait reçu comme un choc intérieur de son attirante beauté. Le lendemain, il l'avait croisée devant le bureau de la poste, où elle était venue avec Marguerite jeter des lettres. Dès lors, lui qui avait une vie si recluse dans sa maison de la rue de la Psalette, il avait fait des sorties fréquentes. On l'avait vu flâner par les rues de la ville en homme désœuvré. Il était, en réalité, à l'affût du bienveillant hasard qui pourrait ramener sous ses yeux la jeune fille dont l'image régnait sur sa pensée.

A la fin d'un après-midi qu'il avait passé, tapi dans les roches au-dessous du Fer-à-Cheval, à contempler la jeune fille installée sur le sable avec les quatres autres personnes qu'il croyait sa famille, il avait suivi, à respectueuse distance, leur groupe, à sa rentrée. Il avait découvert ainsi que Valentine et ceux qu'il croyait ses parents, habitaient la villa des Glycines.

Tout autre que lui se serait renseigné vite sur les habitants de la villa. Il était astreint, lui, à la plus vigilante circonspection. Il vivait fort à l'écart de la population de sa petite ville. Toute question qu'il aurait posée sur ces Parisiens, que la beauté de Valentine mettait en vue, aurait attiré l'attention sur ses allées et venues autour d'eux. A l'estaminet de l'hôtel de France, rien qu'à prêter l'oreille à la conversation des consommateurs, il aurait eu chance de recueillir des renseignements sur eux. Mais sa con-

dition de gentilhomme lui interdisait l'accès de ce modeste établissement. Et il avait été réduit d'abord aux suppositions erronées qu'il avait tirées de ses observations.

Un homme et une dame âgées, deux jeunes filles voisines d'âge, un jeune homme un peu plus âgé qu'elles, c'était, à première vue, une famille. Cependant les deux jeunes filles n'avaient aucune ressemblance. Le jeune homme ne ressemblait pas plus à l'une qu'à l'autre. François de Guenieur avait pu s'en rendre compte le dimanche où il avait suivi de si près ces cinq personnes à la sortie de la messe. C'était même pour se bien rendre compte de ces dissemblances significatives qu'il avait risqué pareille indiscretion. Si les deux jeunes filles n'étaient pas soeurs, laquelle était la fille de la maison? Et si le jeune homme n'était le frère ni de l'une ni de l'autre jeune fille, qu'était-il? Un fiancé, peut-être. Mais de laquelle? Probablement de la plus jolie. Qu'avait-il affaire, en ce cas, de la passion dont il se laissait envahir pour une jeune fille déjà promise à un autre, vraisemblablement?

Cette supposition l'avait attristé mais sans le décider à se disputer au tendre rêve qui l'obsédait. Il éprouvait une telle douceur à se sentir aimer qu'il chérissait les délices de son émoi, même traversées en cette incertitude de jamais les voir partagées par celle qui les lui donnait. Et cette mélancolie, mêlée à l'ardeur de son amour, n'irritait que davantage sa curiosité de tout savoir de celle qui en était l'objet.

Il n'aurait eu d'ailleurs qu'à s'ouvrir de son secret à son vieux maître. L'organiste connaissait vite tous les baigneurs de Saint-Pol. S'il en était,



par hasard, dont il ignorât le nom, le domicile habituel, la condition sociale, il avait tôt fait de s'en instruire. Il était l'un des fidèles de l'estaminet de l'Hôtel de France, aussi assidu à l'apéritif qu'à la manille, accompagnée de quelques bocks après dîner. Et il n'était pas le dernier à alimenter la gazette parlée de la ville et de la plage qui se faisait là chaque soir, minutieusement.

Mais questionner l'organiste sur les habitants de la villa des Glycines, c'était le mettre sur la voie du secret qu'il lui cachait encore soigneusement. D'où aurait pu provenir l'intérêt que cette famille inspirait à François, sinon de la belle jeune fille qui la signalait à l'attention universelle ? C'est la pensée qu'aurait donnée sa première question à son maître. Et c'était donc provoquer le cas redoutable de lui faire l'aveu de son amour. Cette perspective suffisait à détourner François de Guenmeur de recourir à ses lumières d'homme informé. Ce mâle et robuste garçon, en tout ce qui concernait son intimité sentimentale était encore opprimé par une timidité d'adolescent, une de ces timidités dont on souffre autant de leur obéir que de s'en affranchir.

Ce n'est pas que l'amour eût été un sujet formellement exclu des entretiens familiers qu'elle avait avec son maître. Mais il n'en avait jamais été question entre eux qu'à propos des thèmes dont ils avaient trouvé de si magnifiques développements dans les chefs-d'oeuvre de la musique. Toutes les effervescences juvéniles de François de Guenmeur avaient été contenues, jusqu'alors, par la religion et par l'autorité tendre et dolente de sa mère.

Les exaltations, les ferveurs de coeur qu'elle entretenait en lui n'avaient guère atteint à une autre consistance qu'à celle de la rêverie avec ses alternatives de chaude allégresse et de captivante mélancolie. Et, lorsque son émotion dans le vide avait dégénéré en ennui, son habitude des exercices physiques, sa bicyclette ou son bateau, lui avaient fourni une heureuse diversion aux atteintes trop insistantes de ce morne ennemi de la solitude.

Mais ce n'était plus à des rêveries et à des transports imaginaires que François de Guenmeur était en proie, maintenant. Ce n'était plus de l'idéal d'amour dont la musique l'avait enivré qu'il éprouvait les enchantements. Ils lui venaient de la réalité, d'une beauté de chair et de sang que ses yeux voyaient toute pareille à son rêve. Et la passion qui l'avait envahi le dominait assez déjà pour qu'il prêtât à Valentine une âme à l'unisson de sa beauté extérieure.

Aimer Valentine dans le secret de son coeur, malgré la crainte qu'elle fût engagée à un autre, ç'avait été, pour François de Guenmeur, une vraie source de délices, mais cependant un peu mêlées, à cause de l'ignorance où il était de la somme d'espoirs qu'il pouvait se permettre. Si la jeune fille avait été fixée à Saint-Pol, il aurait pu se contenter de ces délices de son amour inavoué, jusqu'à ce que les événements se fussent faits les complices bénévoles de sa passion.

Mais elle n'y était que de passage. Elle pouvait rentrer à Paris d'un jour à l'autre. Son séjour à Saint-Pol ne durerait pas, en tout cas, au delà du mois de septembre. Chaque jour que François de Guenmeur laissait passer,

sans oser obtenir du père Kumpf des informations précises sur elle, était donc un pas nouveau vers l'infortune de la perdre. Et cela, simplement, faute de courage de parler.

Cependant, l'aiguillon du désir qu'il avait de connaître la situation exacte de la jeune fille et d'être mis en relations avec elle, avait fini par triompher de sa répugnance à s'ouvrir de sa passion à son vieux maître. Mais ce n'était pas simplement sa timidité un peu puérile qui l'en avait détourné. C'était l'appréhension du drame douloureux qui martyriserait sa mère et le supplicierait lui-même, précisément au cas où les renseignements du père Kumpf sur la jeune fille autoriseraient tous les espoirs de son amour pour elle.

Même si celle qui en était l'objet était libre de tout engagement, même s'il avait la problématique chance de s'en faire aimer et de la disposer à devenir sa femme, après avoir obtenu la faveur de fréquenter la maison qu'elle habitait, il n'était que trop sûr de se heurter à une opposition systématique de sa mère. Il connaissait ses idées arrêtées, ses partis pris, et surtout sa singulière puissance à les imposer, non par une volonté inflexible, mais au contraire par sa résignation à y renoncer dans la douleur et dans les larmes. Et ce n'était pas chez elle, artifice diplomatique de mère experte à maintenir ainsi son autorité sur son enfant, mais disposition naturelle à se blesser très sincèrement de tout ce qui choquait sa menatilité et à exhaler de tendres plaintes du mal qu'on lui faisait.

Dans ces conditions, la logique aurait voulu que François de Guenmeur souffrât en lui, à sa naissance, une pas-

sion qui allait le mettre en conflit déchirant avec sa mère. Puisqu'il n'avait su encore, grâce à Dieu! infliger de grave chagrin à la chère femme. Il devait craindre de ne sortir de ce conflit inévitable que par un acte de renoncement. Mais le propre de la passion est de faire bon marché des conseils de la sagesse. L'amour, qui l'avait surpris si brusquement dans sa sérénité de garçon rangé, exerçait déjà une domination si douce et si forte en tout son être, il le tenait dans de telles transes et de telles ravissements, qu'il était moins sensible qu'il l'aurait dû à cet obstacle insurmontable de l'hostilité de sa mère à son mariage éventuel et si incertain. Du moins, s'il ne s'en diminuait pas la réalité décourageante, il y pensait moins qu'à son amour. C'était comme une image que l'image de Valentine éclipsait dans son esprit.

Il n'était pas jusqu'à sa foi religieuse qui ne fût un stimulant supplémentaire à son ardeur et à sa fièvre. Dans l'attente du grand bonheur qu'il se promettait de l'amour qui lui viendrait, il avait souvent prié Dieu, tout ingénument, de lui envoyer celle qui serait pour lui l'immortelle bien-aimée. Il avait lu, dans la "Vie de Beethoven", cette imploration, éperdue du Sublime Isolé:

"Seigneur, jette un regard sur le  
"malheureux Beethoven; ne permets  
"pas qu'il souffre plus longtemps ain-  
"si. Seul, l'amour peut donner une vie  
"heureuse! Dieu! laisse-moi le trou-  
"ver enfin! Laisse-moi trouver enfin  
"celle qui me fortifiera dans le bien,  
"et qui sera toute à moi!"

François de Guenmeur avait été ému jusqu'au larmes, la première fois qu'il avait lu cette lamentation du

plus mâle et du plus pathétique génie qui se soit manifesté par la musique. Il y avait vu toute l'infortune et tout le courage de la tragique destinée du plus grand, du plus vénéré maître de son art.

C'était à peu près une prière semblable, mais sans l'accent de détresse qui la rend si poignante, qu'il avait souvent adressée à Dieu. Il y avait eu recours surtout aux heures dangereuses où les impatiences de sa jeunesse l'avaient tenu haletant de désirs sans objet.

Voici cependant que semblait être venue s'offrir à sa vue, amenée par quelque dessin bienveillant de la Providence, celle en qui il avait reconnu la réalité vivante et radieuse de ses rêves, le cher objet de ses chers désirs domptés. Qu'était-ce qu'un peu de confusion à surmonter devant l'homme excellent qui pouvait le conduire, sans doute, comme par la main, à celle qui lui serait peut-être la faveur souveraine de son destin? Qu'étaient même la désolation des yeux de sa mère et le frémissement douloureux de tout son être, les seules armes de son hostilité?

Après tout, ces larmes des yeux de sa mère et ces convulsions de sa faiblesse dolente qu'il lui faudrait affronter... ce ne serait qu'un peu de dureté à lui témoigner, et... Oui, mais toute son énergie mollissait devant cette image d'une souffrance d'autant plus cruelle à lui infliger qu'elle proviendrait d'une sensibilité un peu puérile. S'il ne s'était agi que de lutter de fermeté contre une volonté trop obstinée à son sens propre? Mais il s'agissait plutôt d'abuser de sa force sur une volonté affaissée qui ne lui opposerait que les soubresauts morbides

d'une âme cruellement blessée et pantelante... Il y aurait là une sorte de lâcheté, dont la esule pensée lui faisaient honte. Cependant les jours passaient. Il fallait prendre un parti.

François de Guenmeur en était venu au moins à dominer la gêne qui l'avait détourné de faire ses confidences à son professeur de musique. Et, n'y avait eu sa mère!... Vingt fois il avait entr'ouvert la bouche pour commencer son questionnaire, sans qu'il eût réussi à en proférer le premier mot. Pour un garçon énergique comme il l'était, et stimulé par son puissant amour, ces tergiversations étaient un supplice de tous les instants. Et il n'avait pu réussir à dissimuler à M. Kumpf son irritation intérieure. Il s'était montré, à ce brave ami, maussade, ohagrin, agressif, veule, indifférent et désenchanté.

Si peu sensible aux aspérités de la vie que fût le vieux professeur, en raison de son indolence naturelle développée par la monotonie ouatée de la petite ville, il finit par s'apercevoir des bourrasques d'humeur de son élève. Ce fut lui qui l'amena à l'interroger. Aussitôt les questions jaillirent à flots de la bouche de François de Guenmeur. Et son bonheur voulut que les réponses de son maître fussent inavriablement celles qu'il avait osé à peine espérer.

Les locataires des Glycines? M. Kumpf ne connaissait que ça.

M. Seguélat? professeur d'histoire dans un lycée de Paris.

La jolie jeune fille? Non, elle n'était pas la fille du professeur; elle était l'amie de sa fille. L'autre jeune fille était la fille du professeur. Elle allait se marier avec ce jeune homme qui était avec eux, oui, un officier d'artillerie.

Là-dessus, François, dans un transport de joie s'était écrié :

— Ah! mon ami, mon cher ami ! Quelle chance! Quelle joie! Je suis trop heureux!

Et il avait sauté au cou du vieillard, qui lui avait demandé, un peu ahuri :

— Mais... oh!... François? Qu'est-ce que vous avez?

— Ne le comprenez-vous pas? J'aime! mon ami. J'aime la jolie amie de Mme Seguélat!

— Oh! diable!... Et madame de Guenmeur?

— Ah!... Cette jeune fille... est Parisienne?...

— Parbleu!...

— Evidemment!... Il n'y a qu'à la regarder... Et maman..., une Parisienne?...

— Evidemment!...

— Ça va faire une histoire terrible.

François avait eu alors un instant de silence angoissé. Mais sa joie de savoir libre, selon les apparences au moins, la jeune fille qu'il adorait, avait effacé dans son esprit cette image douloureuse de sa mère.

— Maman? avait-il repris, violemment. J'arrangerai ça plus tard. Vous avez eu occasion de parler quelquefois avec M. Seguélat?

— Hein ! je bois des bocks avec lui, à l'estaminet.

— Mais alors, si on le rencontrait, vous pourriez me présenter à lui?

— Et à sa famille. Rien de plus facile.

Les deux hommes s'étaient mis alors à examiner cette éventualité d'une rencontre avec les Seguélat qui eût l'air de se produire comme par hasard. Et ils avaient eu à inventer quelques circonstances qui donnaient à cette rencontre l'aspect fortuit

qu'ils lui voulaient. Leurs réminiscences musicales et leur tournure d'esprit romanesque agirent de concert pour leur fournir le scénario de l'innocente comédie qu'ils avaient à jouer.

— C'est dommage, avait dit M. Kumpf, que votre jeune fille ne soit pas victime de l'injustice des hommes.

— Et pourquoi?

— Ah! voilà!

Et le bon vieillard avait suggéré à François de Guenmeur cette espiègle prouesse nautique d'une arrivée du large, par delà Roscoff, droit dans la petite anse de Sainte-Anne. Un atterrissage si contraire à la coutume ne pourrait manquer de faire sensation parmi les habitués de la plage. Les Seguélat, vraisemblablement, se trouveraient parmi les témoins amusés de ce petit exploit. Aussitôt à terre, Kumpf adresserait la parole au professeur d'histoire. La présentation de son compagnon s'en suivrait tout naturellement. Et ensuite, eh bien? on ouvrirait l'oeil pour tirer parti des événements.

— Ça aura un peu l'air que vous serez venu à la jeune fille comme Lohengrin à son Elsa, avait conclu M. Kumpf en souriant. Ah! il vous manquera le cygne et l'armure d'argent. Mais, bah!... vous serez venu à elle en bateau.

Tout s'était donc passé, comme les deux chimériques amis l'avaient disposé d'avance. Mais ils auraient été bien plus joyeux encore de l'apparence wagnérienne de leur équipée, s'ils avaient connu la détresse où se débattait Valentine, au moment même où leur arrivée y avait fait diversion si à propos! Elle n'était pas précisément victime de la calomnie. Mais Marguerite et Mme Seguélat ne l'a-

vaient-elles pas calomniée dans le fond de leur pensée, en supposant à ses paroles et à son attitude des intentions qu'elle n'avait pas? Et le capitaine Fabvier n'avait-il pas outragé sa droiture, en lui prêtant des visées ambitieuses pareilles aux siennes dont il avait cru pouvoir s'autoriser pour l'associer à ses vellétés de félonie? Quel surcroît de bonheur aurait éprouvé François de Guenmeur, s'il avait su qu'en faisant irruption, en quelque sorte, dans la familiarité des Seguélat il avait dissipé, sans le savoir, l'atmosphère hostile qui s'était élevée entre eux et Valentine, et qui l'avait déterminée à vouloir s'exclure elle-même de leur foyer!

## XVII

En prêtant son concours à François de Guenmeur, dans l'aventure amoureuse qu'il venait de se montrer résolu à poursuivre, M. Kumpf avait bien prévu aussi que Mme de Guenmeur la traverserait de tout son pouvoir, — de tout le pouvoir de sa gémissante faiblesse. C'est pourquoi, à l'aveu que le jeune homme lui avait fait de son amour, son premier cri avait été pour lui rappeler la pensée du mal qu'il allait faire à sa mère. Mais, du moment que François avait témoigné qu'il entendait passer outre, pour le moment, à la peine que sa mère éprouverait de ses premières tentatives d'indépendance, le vieil organiste n'avait pas insisté. Il n'avait vu que le besoin de son concours qu'avait son élève. Il le lui avait donné sans balancer.

On n'était pas sûr que l'aventure où s'engageait le jeune homme aboutirait selon ses vœux. Si elle avait l'issue qu'il espérait, ce serait à François de triompher de l'opposition de

sa mère à son bonheur, de l'amener à comprendre tout l'inconscient égoïsme qui se mêlait aux alarmes de sa tendresse, et à prendre enfin sur elle de le lui sacrifier.

M. Kumpf ne s'était jamais permis de blâmer la conduite de Mme de Guenmeur. Mais il y avait de grandes chances de le voir tout disposé à faire bon marché des lamentations et des larmes qui seraient, le cas échéant, les grands moyens de sa résistance aux volontés de son fils. Il n'aurait pas contesté qu'elle fut vraiment une bonne femme, une très bonne femme. Mais puisqu'elle était une mère si despotique, puisqu'elle était si imperturbable dans son despotisme parce qu'elle ne l'exerçait jamais que sous le couvert de la plus vive sollicitude maternelle, il aurait convenu sans difficulté que ce serait tant pis pour elle, après tout, s'il lui arrivait de pousser son fils à la rébellion. Il y a quelquefois des mamans gâtées, comme il y a des enfants gâtés. Et les enfants gâtés, pensait M. Kumpf, il vient toujours un moment où il faut avoir le courage de les contrarier. Or, Dieu sait si François de Guenmeur gâtait sa maman! M. Kumpf en avait été le témoin assidu plus que personne.

En toute cette aventure, l'organiste avait vu une chose avant tout : le bonheur de son élève, de son ami. Tout le reste était secondaire. On l'arrangerait comme on pourrait.

Dès les premières leçons de piano qu'il lui avait données, au collège de la petite ville, il avait eu l'heureuse surprise de lui découvrir d'intéressantes aptitudes musicales. Cette découverte l'avait attaché à lui, aussitôt François n'avait pas été seulement un élève docile, appliqué, respectueux,

au milieu de tant de camarades qui avaient abusé de la débonnaireté du professeur de piano jusqu'à en faire parfois un souffre-douleurs. Il s'était montré l'un de ces enfants rares à qui les premières sonorités de l'instrument donnent une sorte d'étonnement émerveillé.

Dès qu'il avait été aux prises avec le clavier lui-même, il avait révélé une dextérité de main du meilleur augure. Il avait pris plaisir à la leçon.

On peut penser si le professeur passionné de son art comme il l'était, avait été ravi d'avoir en main put-être une nature. Et lorsque l'enfant, à mesure qu'il se développait, commença à devenir conscient de ses sensations, lorsqu'il vint à la musique avec de gentilles impatiences d'en jouir, le professeur se mit à couver amoureux-ement sa jeune ferveur. Pouvaient-ils savoir ? C'était peut-être une âme d'artiste qui allait s'épanouir dans un élève si bien doué ?

M. Kumpf avait connu les émois de l'horticulteur qui redoute les intempéries perfides pour les plants d'élection promis à la gloire de son enclos, lorsque François de Guenmeur, sous l'empire de son intrépidité de tempérament et de la fascination de la mer, avait manifesté des vellétés de rentrer à l'École navale, malgré le peu de chance d'y être admis que lui faisait craindre sa médiocrité en mathématiques. Mme de Guenmeur, heureusement, avait rassuré le professeur de piano. Elle s'était opposée, à sa manière, en opposant un effroi douloureux, à cette aspiration de son enfant, qui était une manifestation de son hérité ancestral, autant que de sa jeune énergie avide d'aventures et de danger.

En cette circonstance au moins, M. Kumpf avait béni la pusillanimité tendre et un peu malade de Mme de Guenmeur. Elle n'avait pas voulu que la mer lui prit son enfant, comme elle lui avait pris son mari. Mais elle ne l'avait pas disputé à la musique. Puisqu'il avait renoncé à sa vocation de marin, elle avait trouvé tout naturel qu'il se fit de la musique un amusement, une diversion à son oisiveté. Elle l'avait donc mis, sans s'en douter, dans la condition la plus favorable au développement de ses dons artistiques.

Tant que François avait été au collège, M. Kumpf avait dû limiter, bien malgré lui, la culture musicale de son élève préféré ; les études générales avaient absorbé la majeure partie de ses journées. Il n'était devenu entièrement libre que par son succès au baccalauréat, à dix-huit ans. C'était alors que le professeur l'avait vu, sous sa direction, s'adonner à la musique, non pas avec cette application intermittente qui suffit quand on la traite en art d'agrément, mais avec l'assidue soutenue et passionnée d'un professionnel qui aurait voulu en faire sa carrière. A ce moment-là, qui remontait alors à une dizaine d'années, avait commencé vraiment pour l'organiste de Saint-Pol, une vie toute selon ses vœux.

C'était l'année où il avait franchi la cinquantaine. Leur travail en commun était devenu quotidien, durant des heures. Leur intimité s'en était resserrée. Et le célibataire vieillissant en avait éprouvé surtout des effets secondaires. A cette période où la sensation du déclin vous saisit, où la vie devant soi commence à apparaître diminuée de sa richesse de sensations,

François de Guenmeur avait, pour ainsi dire, donné le change à l'âme de son maître, sur cette invasion subtile de dépouillement automnal. Il la lui avait masquée de sa luxuriante jeunesse. Il lui avait été surtout, à lui seul, un public enfin compétent.

A quoi tenait, en effet, dans la ville et même dans la région, la réputation de M. Kumpf, avant que son élève eût été à même d'en être un bon juge?

A la vélocité et aux ouragans de bruit de ses exécutions d'orgues à la cathédrale. Les compliments de François de Guenmeur, à partir d'un certain degré d'initiation où il était parvenu, avaient été autre chose. M. Kumpf avait pu, d'après son appréciation autorisée, se complaire en toute sécurité, non seulement en son mérite d'exécutant, mais aussi dans la conscience de la valeur artistique de son tempérament.

L'éducation musicale de François de Guenmeur lui avait été, en outre, l'occasion de se retremper dans la musique, à un moment où il risquait de ne plus s'y adonner que par routine.

A s'exalter en commun sur les beautés des oeuvres des maîtres, à se récrier d'enthousiasme dans les mêmes frémissements d'émotion, ils étaient vite arrivés à ce niveau d'excitabilité musicale où il n'y a plus de maître ni d'élève, ni même de jeunesse enflammée et de maturité moins vibrante, mais une réelle communion des sens transportés et des âmes extasiés par la même ivresse cérébrale. Et, si François de Guenmeur avait dû aux soins de son maître une précoce maturité de son goût musical qui lui avait donné de bonne heure l'accès des plus profondes joies de la musique, M.

Kumpf, avait dû aussi à son élève d'avoir conservé, au contact de sa jeunesse, de ses ardeurs et de ses fougues un certaine vivacité d'impressions, une certaine activité intellectuelle, une chaleur d'âme qui éloignaient encore de lui les tristesses de l'arrière-saison.

Cette allégresse intérieure, qui lui était habituelle, se reflétait d'ailleurs dans toute sa personne, dans l'éclat de ses yeux bleus demeurés limpides, dans le rose vif de son visage serti d'une barbe blanche, courte, arrondie et toute frisée, même dans l'allure alerte de son corps exigü, durant les trêves que lui accordaient ses rhumatismes. Aussi fallait-il ignorer cette amitié touchante entre le maître et l'élève et le bien qu'ils en tiraient mutuellement, pour déplorer, comme on le faisait, à première vue, que M. Kumpf se fût enterré dans ce trou de Saint-Pol-de-Léon, alors qu'il aurait pu si aisément briller ailleurs. Et, c'était très sincèrement qu'il professait, à l'ordinaire, que la musique était la même partout, quand on l'aimait pour elle-même, et que la vie était bonne partout, pourvu qu'on sut prendre les choses du bon côté. Il n'ajoutait pas, mais il pensait que le plaisir d'avoir eu peut-être son nom dans les journaux n'aurait jamais valu les années heureuses qu'il passait à voir revivre sa propre jeunesse au contact de la jeunesse ardente et recluse de François de Guenmeur.

Aussi la perspective d'une séparation aurait-elle été pour l'organiste une menace de calamité, un commencement de la fin de tout. Il n'était rien à quoi cette éventualité ne dut le trouver résolu, tant qu'il ne dépendrait que de lui de l'écartier. Pour se

maintenir au moins dans les alentours de la vic du jeune homme, il était même capable de s'arracher à ce coin perdu de Saint-Pol, où il paraissait pourtant si fort incrusté.

### XVIII

En s'engageant dans la rue Vexendann qui fait suite, vers la ville, à la route qui monte de la mer, le vieillard et le jeune homme encore tout à leurs commentaires du grand événement de leur journée, en venaient précisément à envisager le changement de résidence qui en pouvait résulter pour François de Guenmeur. Et ce n'en serait pas la moins redoutable conséquence.

—Il va sans dire, remarquait François, que mon mariage avec Mlle Costis impliquerait mon installation à Paris.

—Une Parisienne!... Vous ne voudriez pas l'enterrer ici, se récria M. Kumpf.

—Il faudra nous quitter.

—Je vous suivrai, affirma le vieux professeur. Mes économies, ma retraite du collège... bah! Un vieux de mon âge, ça ne coûte plus beaucoup pour vivre.

—Mon cher ami, lui dit François d'un ton ému... Mais nous n'en sommes pas là.

—A déménager pour Paris? Fichtre non!

François se tut alors, absorbé dans sa pensée. Mais il s'écria bientôt:

—Comme elle est belle, hein! Comme elle est belle!

—La jeune fille?... Adorable!

—N'est-ce pas?... Maintenant que vous l'avez vue de près... Souple, élancée, un si frais visage, avez-vous remarqué? Mais un visage!... Elle avait dû avoir quelque contrariété.

Oh! je le jurerais. Ce teint de fleur somptueusement nuancée, cette lumière de ses yeux si bleus, si clairs, et leur rayonnement comme intercepté, comme voilé! Il y avait quelque chose qui l'attristait, à notre arrivée, et qui durait encore à notre départ... Qu'avait-elle?... Comment le savoir? Qu'est-ce que c'était que cette ombre sur ce visage de lumière et de bonheur?

—Vous faites pas de bête de ça, mon cher François. Vous pouvez pas savoir.

François resta un moment silencieux à considérer sans doute la sagesse de ce conseil de son maître. Mais obsédé par l'image de Valentine, il ne tarda pas de céder au besoin d'en prononcer tout haut encore les louanges.

—Maintenant que vous avez pu l'examiner, poursuivit-il, vous ne me direz pas que je me suis exagéré ses perfections extérieures. Vous avez vu ses épaules, ses bras, sa gorge, sa taille, cette admirable proportion de lignes qui fait de tout son être, une harmonie vivante? Et le rythme de sa démarche? On dirait qu'une musique intérieure en règle les moindres mouvements.

—Oui, elle est bien belle! répondit M. Kumuf avec conviction.

—Ah! mon ami! s'écria François, lui saisissant la main pour le remercier... Quand je la suivais de loin, en me cachant, tous ces temps derniers, il y avait des plis, des ondements de sa jupe qui me faisaient trembler le coeur.

—J'ai connu ça... dans mon jeune âge, gémit le vieux musicien.

—Vous aussi, mon ami, vous avez aimé?... Mais je suis stupide... Naturellement, vous avez aimé.



Naïvement, il ajouta, n'admettant pas d'amour heureux hors du mariage:

—Et vous n'avez pas pu épouser celle que vous aimiez?... Mon pauvre ami, vous avez été très malheureux!

Le vieillard haussa les épaules tristement et comme s'il avait voulu couper court à d'autres questions, il répondit, simplement.

—Ça a passé!... Puis, ce n'était pas comme vous, moi.

—Mais moi... ah! je ne veux pas être malheureux! protesta François, avec une énergie farouche.

—Oh! mon cher François, lui répliqua le vieux musicien, il y a des chances que vous allez souffrir. Souffrance, amour, ça finit toujours par aller ensemble. Ça n'empêche pas de faire tout de même du bonheur. Et vous, c'est la souffrance qui va commencer.

—C'est vrai!... Il y a maman! se rappela alors François, d'une voix sourde.

—Faut pas encore engager la lutte ce soir, lui conseilla M. Kumpf. Pas avant de savoir si la jeune fille est libre...

—Puisque c'est Mlle Seguélat qui est fiancée à l'officier? interrompit François.

—Et si elle avait un engagement à Paris? Et si elle ne voulait pas se marier? Et quelle est sa famille? Tout ça, il faut le savoir.

—Mais ça prendra un temps!... gémit François de Guenmeur.

—J'en fais mon affaire, affirma M. Kumpf. Demain, la matinée, je saurai tout de M. Seguélat. J'irai chez lui.

—Mon cher ami!... Que vous êtes bon!... Ah! vous m'aimez, vous!... Et pas pour vous-même.

Il lui pressait les deux mains tendrement, comme pour le pénétrer de toute la chaleur de sa reconnaissance.

—Si je ne vous aidais pas, moi, oh! diable!... lui répondit l'organiste.

—Elle sera libre, n'est-ce pas!... Vous pouvez me dire ça au moins. Croyez-vous que je lui ai plu?...

—Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire à une jeune fille, vous le savez bien, lui affirma M. Kumpf. Maintenant...

—Ah! mon ami, quel nuit, je vais passer!... Songez donc! Si je n'arrivais pas à m'en faire aimer?

—Allons! allons! vous exaltez pas comme ça, voyons!

Depuis le temps que je rêve ce bonheur, mon ami!... Il est là! Et je ne saurai pas m'en saisir?... Ce serait comme si toute la vie se fermait devant moi.

—Oui, ce serait terrible!... Mais quoi?... Mon cher garçon, il nous resterait tout de même la musique.

Il le regardait de ses bons yeux affectueux et compatissants.

Mais le jeune homme secoua la tête, l'air triste et farouche.

—Non, dit-il. Ce rêve-là, s'il se déroberait à moi...

Il eut un profond soupir qui creusa un peu ses robustes épaules. Et il ajouta:

—Non, le désespoir que j'en aurais, je ne l'exhalerais pas en chansons!

—Ça finit quand même par faire de la musique, ces choses-là, allez, un peu plus tôt, un peu plus tard... Mais nous n'en sommes pas là. A demain! Et bon courage!

—Merci, mon ami! A demain! et je vous attendrai pour les renseignements, sitôt que vous les aurez.

—Oui, oui! Tout de suite, je viens chez vous.

Les deux hommes se séparèrent à la jonction de la rue Vezen-Dann et de la rue de la Psalette, où ils étaient arrêtés depuis un moment.

## XIX

Un mur épais, en granit maçonné, de la hauteur d'un étage et demi, la crête hérissée d'un semis épais de tessons de bouteilles, dressait son enceinte rébarbative au long du jardin de la maison des Guenmeur, et l'isolait du mouvement et des rumeurs de la rue de La Psalette. Et cette rue est si peu passante qu'à certains endroits l'herbe pousse entre les pavés.

L'aspect de ce mur ne pouvait pas laisser indifférent quiconque y arrêtait son regard, pour la première fois. Il était, à lui seul, un premier indice des façons de vivre singulières des habitants tapis dans la maison, au-delà du vaste jardin d'arbre qui étendait autour d'elle de l'ombre et du silence, comme de larges douves d'eau autour d'un château fortifié.

Si serré de grain que fut le granit de ce mur, l'humidité stagnante et subtile des embruns, amenés du large par les vents des mauvaises saisons, avait mordu sur la dure agglomération de ses molécules; elle y avait pratiqué des égratignures, creusé de petites infractuosités où des germes errants mêlés à des poussières flottantes avaient fini par lever et accrocher à sa surface leurs tiges maigres et pendantes. Cela lui donnait un air d'abandon charmant. Mais l'invasion de sa maçonnerie par la vie végétale dénonçait aussi une certaine nonchalance, un certain négligé extérieur, et, pour tout dire, une indifférence hos-

tile et même une aversion pour les choses et les gens du dehors.

Comme si ce mur n'avait pas opposé une digue suffisante à l'agitation et aux bruits bien intermittents et insignifiants de la rue, comme s'il n'avait pas assez protégé les habitants de la maison contre les impulsions de leur propre curiosité, les vieux arbres du jardin le prolongeaient, en hauteur et en étendue du hallier compact de leurs branchages débordants. La demeure ainsi cachée ne laissait pas plus transpirer de sa vie au dehors qu'elle ne se montrait accueillante, même à des échos affaiblis de l'activité extérieure. Elle était comme un puits de silence dans une vaste marge d'ombre.

C'était à se demander comment s'y prenait le soleil pour réchauffer l'intérieur de cette habitation que l'on savait là, mais que l'on ne voyait pas. Il fallait s'en éloigner vers le bas de la rue, pour découvrir, à travers les hauts massifs de feuillage du jardin, son toit en pente très aiguë et couvert de mousse, au-dessus de ses deux étages enduits d'un plâtre qui jaunissait.

Plus on s'arrêtait à rêver devant la dure barrière de ce mur, exhaussée par le treillis serré des arbres du jardin, et plus on devinait des existences réduites, mortifiées, sacrifiées, dans cet enclos qu'il enfermaient derrière son épaisseur immobile et muette. C'est dans cette espèce de cloître de famille qu'avait grandi et que vivait François de Guenmeur.

Il poussa devant lui la moitié d'une porte en arceau, enchâssée dans le mur. Elle était en bois plein, mais vieilli. La peinture en était écaillée ou dégradée par places, jusqu'à avoir

passé du vert d'eau au gris de zinc. Et il pénétra dans le jardin.

La superficie en était bien moins restreinte qu'on aurait pu le croire d'après la perspective raccourcie qu'on en avait de la rue. Le rectangle des arbres dépassé, une large allée de gravier déployait ses deux branches en accolade devant le perron de quelques marches qui donnait accès à la maison. Il y avait, en arrière des branches de cette allée de gravier, assez d'espace nu pour que le soleil eût pu féconder le gazon de deux grands ovales à gauche et à droite du perron, et les fleurs des deux corbeilles qui mariaient, au centre de chaque ovale, leurs couleurs bien assorties.

L'air et la lumière, en somme, pouvaient se jouer joyeusement autour de la maison des Guenmeur et en inonder l'intérieur de leurs bienfaisants effluves.

Ainsi, cet indice d'un goût pour quelque chose de vivant que révélait le décor du jardin atténuait la première impression de solitude claustrophobe que donnait, de la rue, cette demeure assoupie dans le silence. Pourtant, cette impression se réveillait bientôt et persistait. C'était un air de vétusté plutôt que d'antiquité qu'avait cette maison des Guenmeur. L'ancienneté d'une maison éveille en nous éréthisme et sympathie, parce qu'elle s'associe, dans notre pensée, à l'idée de continuité, à une image de la vie qui puise de la vigueur dans la durée. Sa vétusté nous afflige par ce qu'elle caractérise de la vie qui s'use sans se renouveler, de la vie en abandon, en décroissance, en ruine. Et c'était cette atmosphère de rétrécissement, de tarissement lent, mais continu, que l'on sentait peser autour des vieilles

murailles robustes encore pourtant, de la maison des Guenmeur.

Le bruit de la porte fermée derrière François et le craquement du gravier sous ses premiers pas firent apparaître deux femmes à la dernière fenêtre du rez-de-chaussée à droite. Leurs ombres jumelles étaient découpées assez nettement dans l'obscurité du petit salon, par la lueur d'une bougie sur une table à côté d'elles. Ce fut vers elles que le jeune homme se dirigea. Elles se penchèrent ensemble sur la barre d'appui, pour mieux s'assurer qu'à travers le crépuscule leurs yeux ne les trompaient pas. Et le jeune homme, qui ne se souciait pas de leur rien montrer de son animation intérieure, s'appliquait à se composer un visage, en s'approchant d'elles.

— Enfin!... vous voilà; grand coureur! s'exclama Mme de Guenmeur.

La douceur de l'accent ôtait toute intention de reproche à ces paroles.

— Bonsoir, maman! Bonsoir, ma tante! répondit François de Guenmeur.

Il était debout devant la fenêtre. Penchées comme elles l'étaient sur la barre d'appui, sa bouche se trouva à la hauteur de leur visage. Il les embrassa l'une après l'autre.

— Jusqu'où êtes-vous encore allé vagabonder? lui demanda sa mère.

— J'ai interrompu votre lecture, ma tante? remarqua-t-il, pour se dispenser de répondre à la question.

Il venait d'apercevoir sur la table, à côté du bougeoir, un gros livre habillé de velours noir, avec des coins d'argent, ouvert à un peu plus de la moitié.

— Nous lisons la vie du Saint du jour, en vous attendant.

— Parfait! Comme ça le temps ne vous aura paru trop long, j'espère.

—Nous commençons à peine, intervint Mme de Guenmeur. Entrez donc, mon enfant. Un peu de notre lecture ne vous ferait pas de mal.

—La vie de saint Bernard, insista la tante. Un saint pour les artistes, mon neveu!

—Excusez-moi! fit François d'un ton agacé, et le visage crispé de mauvaise humeur. Je cours faire un bout de toilette, et nous dînons, n'est-ce pas? Je meurs de faim.

—Mécréant! A quoi sert la propreté du corps si on n'a pas la pureté de l'âme? protesta Mme de Guenmeur. Vous auriez pourtant bon besoin de vous sanctifier.

—Dieu aura pitié de mon âme, maman, par égard pour vos mérites et ceux de ma tante.

Sur quoi il s'éloigna, sans en attendre autrement la permission.

Les deux femmes se contentèrent aussi de le suivre des yeux. Quand il eut disparu du perron, leurs regards se croisèrent. Mais elles n'échangèrent pas un mot. Elles venaient de lire dans les yeux l'une de l'autre la même affliction que leur causait le langage de François de Guenmeur. Jamais encore elles ne lui avaient entendu ce ton sur des pratiques de la vie spirituelle.

Dans la lumière de la bougie, la main maigre d'un luisant d'ivoire de Mlle Colombe de Guenmeur ressaisit lentement le livre abandonné. Elle poursuivit sa pieuse lecture. Mme de Guenmeur ne reprit pas sa broderie. Elle écoutait, les mains abandonnées dans son giron. Et son attention était certainement partagée entre les traits héroïques dont abonde la vie de saint Bernard, et les progrès alarmants de son fils, dans ce qu'elle appelait les

voies de la dissipation, peut-être de l'impiété. Il ne s'était même pas excusé de l'heure tardive de sa rentrée, encore moins d'avoir manqué à la lecture pieuse en commun qu'il avait accoutumé d'écouter, presque chaque soir, jusqu'à ces derniers temps.

Quand sa belle-soeur eut achevé sa lecture, elles restèrent encore muettes un moment, au lieu de se communiquer les pensées salutaires que leur suggérait, d'ordinaire, chaque récit de sainteté.

—Il y a vraiment de l'irrévérence dans le langage de François, ce soir, déclara enfin Mme de Guenmeur. Qu'en pensez-vous, Colombe?

—Il y a bien, au moins, de la légèreté, rectifia la belle-soeur.

—Et sa piété s'en va un peu tous les jours.

—Oh!... il remplit encore ses devoirs.

—Oui. Mais rien que ses devoirs... Pas un exercice de dévotion, en dehors de la prière du matin et du soir.

—Il se relâche un peu. Rien ne sert de le dissimuler. Mais qu'y faire?

—Ah!... si je le savais! soupira Mme de Guenmeur, en élevant au ciel ses yeux qui se fermèrent aussitôt.

—Espérons que cela ne durera pas, souhaita Mlle Colombe. C'est un peu la saison qui le pousse à la dissipation. Il y a beaucoup d'Anglais, cette année, des Parisiens...

—Et c'est avec des Parisiens qu'il passe son temps? demanda Mme de Guenmeur, la voix toute tremblante d'une réelle frayeur. Ne me ménagez pas, ma soeur. Dites-le-moi si c'est vrai.

—Je ne le sais pas plus que vous. Mais on peut bien supposer qu'il y a quelque chose de cela.

— Mon Dieu! gémit la mère, je vous ai tant prié de nous épargner ce malheur! J'ai tant fait pour écarter mon enfant du contact corrupteur de Paris! Et, il n'y a pas à en douter. Ce sont des Parisiens et leurs Parisiennes qui l'attirent dehors. Depuis huit jours, il ne tient plus en place, ici. Vous l'avez remarqué, Colombe?... Il en abandonne même sa musique... Mon Dieu! Allez-vous vraiment me frapper encore? Vous m'avez pris son père. Et j'en pleure encore la perte. Est-ce que vous allez me donner à pleurer aussi la perte de mon enfant?

En prononçant cette invocation à Dieu, Mme de Guenmeur avait glissé à genoux sur le plancher. Et elle se rendait si vive l'appréhension de la séparation de son fils d'avec elle, que de vraies larmes lui jaillirent des yeux.

Mme Colombe s'empressa de la relever et de la rappeler à la réalité.

— Oh! voyons! C'est être déraisonnable avec le bon Dieu, ma soeur... lui dit-elle, d'un ton d'affectueux reproche. Il faut le faire dîner, pour le moment, ce garçon. Il nous a dit qu'il mourait de faim.

— Vous avez raison, ma soeur. Mon Dieu, que je suis faible!... Mais aussi, Colombe, pensez qu'il peut partir... se perdre!...

— Oh!... encore! Je vous en prie, essuyez vos yeux!

— C'est vrai! C'est vrai!... Il ne faut pas qu'il voie que j'ai pleuré.

Et les deux femmes gagnèrent la salle à manger, où déjà François les attendait.

## XX

Ce fut un morne dîner. Mme de Guenmeur grillaît de savoir à quoi son fils avait employé son après-midi.

Mais elle prétendait qu'il lui fit le récit de l'emploi de son temps, comme il en avait l'habitude, sans qu'elle eût à le solliciter. Sa spontanéité lui aurait été la preuve la plus rassurante de l'innocence de ses faits et gestes.

François, au contraire, présumait qu'elle allait l'interroger. Et il se tenait sur ses gardes, pour qu'il n'y eût rien en ses réponses qui pût lui donner le soupçon de l'aventure délicieuse où il venait de s'engager. Quant à lui en faire la confidence, délibérément, François le jugeait prématuré, par conséquent inutilement dangereux. Il serait toujours assez tôt, si tout répondait à ses vœux, d'entrer dans le vif du conflit qui lui faudrait soutenir avec elle, avant de réaliser tout son bonheur.

C'est pourquoi il usait de toutes les prudences propres à retarder un éclat. Il n'ouvrit pas même la bouche à sa mère de la séance de musique qu'il devait donner, le lendemain, aux Seguélat. Ce serait, pourtant, un événement d'importance, dans la vieille maison monacale, si visiblement armée contre l'invasion de la vie du dehors. Mais, précisément, François croyait devoir s'en taire d'autant plus à sa mère. L'événement ne pouvait se produire qu'à la condition d'avoir force de fait accompli, au moment où sa mère voudrait s'y opposer, si elle s'en avisait... Après?... Après?... Eh bien! on s'expliquerait. Mais il fallait que ce fût fait. Et il savait bien que cela ne se ferait certainement pas, s'il en venait seulement quelque vague appréhension à l'esprit de sa mère.

En se taisant ainsi, François n'ignorait point quelle peine, quelle blessure il infligeait à la chère femme. Il pouvait assez lire dans ses yeux noirs, res-

tés fort brillants, peut-être parce qu'ils avaient l'habitude des larmes, pour y voir les interrogations, les adjurations muettes qui exprimaient son inquiétude, et surtout les crispations de son orgueil maternel offensé. Mais il préféra les conseils de la sagesse humaine aux tendres suggestions de son amour filial. Il opposa une insensibilité paisible aux regards éplorés qu'elle lui adressa. Et il mit le comble à son effarement douloureux au moment de se lever de table. Il s'approcha d'elle et lui tendit son front à baiser.

— Vous ne venez pas faire votre prière avec nous, ce soir? lui demanda-t-elle, d'une voix presque suffoquée, au lieu de lui donner le baiser qu'il attendait.

— J'ai quelque chose à voir dans mon cabinet de travail... Mais rassurez-vous, maman, je ferai ma prière, au pied de mon lit.

— Que Dieu bénisse votre repos, mon enfant! lui dit-elle, d'un accent contristé.

Elle lui effleura le front, de ses lèvres et elle monta vers sa chambre, tandis que sa belle-soeur allait donner, à la cuisine, son coup d'oeil de bonne ménagère, après le dîner. Elle était abîmée sur son prie-Dieu, devant un grand crucifix d'ivoire, lorsque Mlle Colombe la rejoignit. Des larmes ruisselaient de ses yeux dans le mouchoir blanc où son visage était enfoui.

— C'est vous... Colombe?... demanda-t-elle, en se relevant, au bruit de la porte que refermait sa belle-soeur.

— Mais oui, c'est moi. Naturellement! Qui voudriez-vous que ce fût?

— Ça aurait pu... être François... s'il avait eu... des remords, dit-elle,

la voix entrecoupée par les larmes. Mais il ne nous aime plus, ma chère! Vous l'avez vu? Il ne nous aime plus!

— Mais si, il nous aime... Il nous aime toujours. Qu'est-ce qui le retiendrait ici, Seigneur! s'il ne nous aimait pas?

— Il ne m'a pas dit un mot de l'emploi de sa journée, à table.

— Vous ne lui avez rien demandé.

— Exprès. Je voulais qu'il m'en parle, de lui-même, pour preuve qu'il a compris mon inquiétude sur sa conduite. Et puis, par égard pour moi...

— Il a parfaitement compris votre inquiétude.

— Alors, c'est qu'il ne m'aime pas... Il ne m'en a pas consolée.

— Vous avez trop de chagrin, ma chère Anne, pour que j'aie l'esprit à vous taquiner. Pourtant... vous n'avez jamais senti comme votre amour de mère ressemble à de l'amour de femme?... Mais oui!... Ce que fait votre fils, ce que pense votre fils, ce qu'il sent, dès que c'est hors d'ici, en dehors de vous, vous en êtes inquiète, vous en concevez de l'ombrage.

— Mais c'est mon devoir! protesta Mme de Guenmeur. Je dois veiller sur le bon état de sa conscience...

— Je ne le conteste pas. Seulement c'est aussi la manifestation de la jalousie de l'amour.

— De tout autre que vous, Colombe, il y aurait là un outrage!

Oh!... oh!... fit Mlle de Guenmeur en dodelinant de la tête et en haussant les épaules. Ma chère Anne, depuis trente ans que vous êtes devenue ma soeur, par votre mariage avec mon frère, je ne crois pas vous avoir blessée, en paroles une seule fois. Vous ne supposez pas que je veuille commencer aujourd'hui?

—Non, ma chère Colombe. Votre affection de soeur m'a toujours été très douce.

—Et ça me donne quelque droit de vous dire un peu vos vérités. C'est la première fois, je crois bien, que l'idée m'en pousse. C'est que la nécessité, jusqu'à présent, ne s'en était pas fait sentir. Aujourd'hui... cela m'est venu comme ça, de vous lâcher, tout d'un coup, ce que j'avais sur le coeur. Et vous savez bien, ma pauvre soeur, que ce n'est pas par méchanceté.

—C'est effrayant, Colombe, ce que vous venez de me dire!... Ce serait, à croire que je suis, sans m'en douter, sur la voie de la perte.

—Vous voilà bien!... Toujours excessive! Mais non, vous n'êtes pas dans la mauvaise voie. Il faut se surveiller, mais il ne faut pas trembler dans la voie du Seigneur.

Deux religieuses rompues aux subtilités de la vie spirituelle n'auraient pas usé d'un autre langage que ces deux femmes pour qui le salut éternel était la grande affaire de la vie. N'étaient-elles pas, en réalité, des personnes consacrées à Dieu, dans cette demeure toute enceinte de silence, et toute assoupie dans un recueillement de monastère.

Seulement, Mlle Colombe de Guenmeur, longue, sèche, vive et remuante, se rapprochait du type de la soeur converse; les occupations extérieures ne nuisaient pas à son activité intérieure. Anne-Simone de Lancoët, comtesse de Guenmeur, dans un vrai cloître, aurait été plutôt une contemplative, une religieuse de chœur.

Son visage aux joues pleines était d'une blancheur de cire. L'embonpoint qui avait envahi ses membres avait aboli toutes les grâces de son corps, uniformément replet, aujourd'hui,

d'hui, sous l'ample robe démodée en léger lainage noir dont elle était vêtue. Elle poussait le dédain de la parure jusqu'à dissimuler ses cheveux grisonnants sous un bonnet en dentelles, comme si elle eût été une aïeule de jadis.

La finesse de ses traits dans son visage empâté, le feu doux de ses yeux très noirs rappelaient pourtant qu'elle avait été jolie. Et on lui devinait sous cette placidité extérieure, une âme de tendresse et d'amour, une âme avide de se sentir comme caressée des témoignages intérieurs de la dilection divine, avide aussi des allégresses permises d'une affection à la fois naturelle et sacrée comme son amour pour son fils et l'amour de son fils pour elle.

Les deux femmes venaient d'achever leur prière. Mme de Guenmeur s'était attardée bien plus longtemps que d'habitude à l'examen de conscience qui l'interrompt au milieu. En se relevant de son prie-Dieu, son visage était encore altéré. Elle n'avait pas recouvré la paix de l'âme qui lui était habituelle.

—Alors, ma bonne, dit-elle à sa soeur, j'aurais mal compris mon devoir envers mon fils? En croyant ne l'aimer qu'en Dieu et pour Dieu, j'aurais surtout recherché les délices d'un amour de chair? C'est cela que vous

avez voulu me dire?

—Ce n'est pas à moi de savoir en quels termes la voix de Dieu s'est fait entendre à votre conscience, répondit Mlle Colombe. Voici l'heure du repos. Bonne nuit, ma soeur!

—Bonne nuit! Colombe. Bonne nuit.

Colombe de Guenmeur venait de pénétrer dans la chambre voisine qui était sa chambre à coucher.

Au rez-de-chaussée, dans le cabinet de travail de François de Guenmeur, un chant tout chargé de langueurs et d'ardeurs jaillit du piano, sous ses doigts fiévreux. Tout le silence épais du jardin frémissait, comme sous une chaude ondée d'orage au ruissellement de ce chant viril, haletant et pâmé.

Mme de Guenmeur sentit son cœur se serrer d'une tristesse nouvelle. Elle trouvait, à ce chant, un accent indéfinissable qui le lui rendit suspect, l'accent de révolte et de triomphe du pécheur qui se réjouit dans son péché. Au lieu de se livrer au repos, elle revint à son prie-Dieu. Elle resta à genoux avant dans la nuit, au pied du crucifix d'ivoire à prier pour son enfant, et à pleurer pour lui.

## XXI

Mme de Guenmeur avait eu trente-trois ans en 1891, à la mort de son mari. Son amour pour le bel officier de marine qui l'avait choisie neuf ans auparavant et qui l'avait épousée, l'avait comblée de tout le bonheur humain qu'elle eût jamais conçu et souhaité. Les croisières régulières de son mari avaient mêlé, il est vrai de périodes de chagrin, sa parfaite félicité. Mais elles avaient eu en elles-mêmes leur compensation, les séparations en plein bonheur avaient tenu en haleine, pour ainsi dire, leur jeune amour. A chaque séjour à terre de son mari, Mme de Guenmeur avait trouvé à leur amour, pourtant toujours le même, la saveur d'un amour nouveau.

Cet amour n'était pas mort avec le lieutenant de Guenmeur. Il avait survécu aussi tendre, aussi vif au cœur de sa veuve, dans les larmes et dans les convulsions intérieures de la plus

cruelle affliction. Mme de Guenmeur, ne fut pas, en ce grand malheur de sa vie, de ces âmes légères qui consacrent un temps convenable à déplorer la perte de l'être aimé, et appliquent ensuite leur énergie renaissante à s'affranchir de leur peine. Elle fut de ces âmes profondes qui s'attachent à leur douleur, qui se nourrissent de son amertume, et qui ne veulent pas être consolées.

Mme de Guenmeur, d'ailleurs, n'adopta point là une attitude. Elle s'enferma dans son deuil, parce qu'elle n'aurait pas pu faire autrement. Par la mort de son mari, la vie lui devint tout à coup dévastée. Elle n'y découvrit plus qu'une chose qui pût exciter en elle le moindre désir. Il n'y avait eu vraiment, pour elle, qu'un petit point sur terre où s'alimentât encore son émotion: c'était la tombe de son mari, dans le cimetière de la petite ville, à quelques centaines de pas de la maison où elle continuait, comme dans une sépulture plus vaste son existence de morte-vivante.

Comme elle avait été bien construite pour abriter le veuvage inconsolable d'Anne-Simone, cette antique maison des Guenmeur, si farouchement défendue contre la vie extérieure par la double enceinte de son mur de granit sur la rue et par la végétation libre des arbres centenaires alignés autour d'elle! Morte à toute joie, à tout désir, acquise sans aucun effort et presque spontanément à une abstinence désabusée, se laissant vivre en marge du temps. Mme de Guenmeur, si elle n'avait eu son fils, aurait été dans l'état qu'il fallait pour courir, dans quelque asile religieux, ensevelir son deuil farouche et associer ses regrets à la prière et à la méditation. Mais, si son fils l'avait retenue dans



le monde, elle avait vécu aussi religieusement qu'au cloître, dans sa maison si recueillie et comme cernée de silence, au milieu d'une ville exceptionnellement silencieuse.

Pieusement élevée chez les Ursulines de Morlaix, jusqu'à ses seize ans, Mme de Guenmeur, avait contracté ce besoin d'une substantielle vie chrétienne par laquelle on préparait soigneusement, dans les couvents, les jeunes filles à leurs devoirs de mères de famille. Et, si Mme de Guenmeur avait été préservée du désespoir, dans le plus vif de la douleur de son veuvage, elle l'avait dû à la vigueur de sa foi chrétienne. C'était aussi la vigueur de sa foi chrétienne qui lui avait fait prendre son parti, sinon énergiquement du moins avec résignation, de la désolation définitive de sa vie. Car ce n'était pas pour agir que Mme de Guenmeur avait de l'énergie, c'était plutôt pour accepter les faits accomplis, pour s'y résigner. Et elle avait appliqué toutes ses forces, dès qu'elle avait commencé à renaître de l'accablement où son malheur l'avait d'abord jetée, aux pratiques d'une dévotion minutieuse et fervente.

Elle avait eu, en sa belle-soeur, une auxiliaire très opportune du seul genre de vie qu'elle pût trouver à son goût, désormais, une vie entièrement dominée par la pensée de son salut et employée à toutes les pratiques conseillées par l'Eglise, cette fin.

Mlle Colombe de Guenmeur n'était pas moins pieuse qu'elle. Mais elle n'entretenait dans son cœur le regret et le souvenir d'aucun bonheur brisé. Si elle avait eu, dans sa jeunesse, tout comme une autre, son rêve d'amour, ce n'avait été qu'un rêve poursuivi dans le secret de son cœur; on ne le

lui avait pas connu dans la famille; elle n'avait jamais été jolie. Il lui aurait été désagréable, en se mariant, de voir morceler l'héritage domanial qu'elle ne trouvait déjà pas trop tendu pour son frère. D'ailleurs, son neveu était né. Bref, elle s'était accommodée de son célibat. Et c'était fort à propos qu'elle avait vécu associée à sa belle-soeur. Elle l'avait soulagée entièrement du gouvernement de la maison et de l'administration des trois grands fermes qui étaient le bien de la famille, dans le pays.

C'était Mlle de Guenmeur qui dirigeait les domestiques, réglait la dépense, percevait les fermages et plaçait les économies. Elle les avait vues, avec joie, s'accumuler, d'année en année, et grossir le joli magot qu'elle constituait ainsi pour l'établissement de son neveu, quand il se déciderait à se marier. Les propriétés agricoles rapportaient environ quinze mille francs par an. On ne dépensait guère, bon an mal an, plus de la moitié de ce revenu. Depuis une vingtaine d'années que Mlle Colombe en plaçait l'excédent, elle amassait donc, pour François de Guenmeur, un bien beau denier.

## XXII

L'éducation de François avait été la grande affaire des deux femmes. En accord parfait pour tout le reste, elles s'étaient heurtés là-dessus, surtout dans les grandes résolutions à prendre. Mais comme Mme de Guenmeur, à la moindre contrariété, depuis la mort de son mari, avait montré une susceptibilité irritable, que des médecins avaient excusée en lui attribuant une forme morbide, Mlle Colombe s'était bien gardée de lui imposer ses

opinions. Elle avait même pris le parti, bien vite, de se rallier aux siennes, ses objections une fois exposées, mais sans insister.

Dominée, comme elle l'était, par la conviction du néant de toutes choses humaines et par la pensée de l'oeuvre de son salut, Mme de Guenmeur s'appliqua, par-dessus tout, à rendre son fils religieux et pieux comme elle. Le collège de Saint-Pol-de-Léon était un collège mixte, c'est-à-dire que quelques professeurs de l'Université y enseignaient avec des prêtres. Mais la direction était exclusivement ecclésiastique.

Et Mme de Guenmeur n'avait eu qu'à seconder, par son exemple et ses conseils, l'action des excellents maîtres de son enfant. Elle avait donc pu le garder près d'elle.

Sa connaissance personnelle des directions les plus avancées de la vie spirituelle lui avait appris l'importance du milieu sur les jeunes âmes, même sur celles que l'on a mises en garde contre la tentation. Sous l'influence de la pensée du salut qu'elle avait toujours présente, Mme de Guenmeur n'avait pas vu d'autre lieu sur terre où son enfant pût accomplir cette oeuvre, plus sûrement, que leur petite ville où elle l'avait constamment sous les yeux. Partout ailleurs, et hors de sa vigilance, l'enfant serait exposé au risque des mauvaises tentations. Ici, à Saint-Pol, la religion était en honneur, les moeurs étaient bonnes. C'était là, croyait-elle, que la vie de son fils était fixée par la volonté même de Dieu.

C'est pourquoi, lorsque l'adolescent avait parlé, vers sa quatorzième année, de se préparer à l'École navale, Mme de Guenmeur avait eu une double raison de s'opposer à ce projet de

son fils, l'une qu'elle avait fait valoir ouvertement, l'autre qu'elle n'avait pas dite, mais qui n'avait pas eu moins de poids sur sa résistance. Elle s'était récriée que c'était bien assez que la mer lui eût pris son mari, et qu'elle ne voulait pas qu'elle vînt peut-être encore lui arracher son enfant.

Cette image de son fils offerte à la perfidie des flots avait ressuscité nécessairement, dans la pensée de la pauvre veuve, l'image de son mari mort loin d'elle. Cela avait suffi pour rouvrir dans son coeur la source mal fermée de ses larmes. Mais, tout en donnant libre cours à son affliction, elle avait tremblé aussi, quoiqu'elle n'en eût rien dit, des périls éventuels pour le salut de son enfant, dans une carrière qui l'entraînerait, livré à lui-même, hors de l'atmosphère si religieuse de la petite ville, loin des yeux et de la sollicitude de sa mère.

La chère femme n'avait pas eu besoin d'en dire long pour faire renoncer François à ses aspirations marines. Ses larmes avaient fait bien plus que ses paroles. Dès qu'il avait vu pleurer sa mère, il avait protesté qu'il renonçait à son idée. Il lui avait même demandé pardon, comme d'une faute, de l'imprudence qu'il avait eue de la lui communiquer.

François avait été frappé, de bonne heure, de l'austérité de vie de sa mère, de son renoncement aux divertissements les plus innocents, de son détachement de tous les plaisirs sensibles. Il ne l'avait vue se dépouiller de son air habituel de mélancolie, et montrer un visage un peu riant, que lorsqu'il lui avait donné quelque motif de se réjouir, dans sa bonne conduite, dans ses succès scolaires, dans les élans et les attentions de sa ten-

dresse pour elle. Il avait vite découvert qu'il était le seul être au monde dont elle voulût recevoir de la joie, un peu de joie humaine.

Quel n'était pas, dans ces conditions, le pouvoir de ses larmes sur lui! il lui avait accordé, ainsi, sur lui, un empire souverain, un empire absolu dont il l'avait laissée abuser à tout propos, et même en une circonstance où elle aurait dû songer à l'abdiquer, mais où c'était lui, au contraire, qui s'était encore soumis. Seulement, en cette circonstance-là, tout de même, le prestige de la mère sur son fils était tombé. Il avait vu enfin de l'étroitesse d'esprit là où il avait cru voir jusqu'alors des caprices d'amour maternel mal inspirés, mais touchants dans leur exagération. Au lieu de continuer à plaindre et à admirer sa mère, il l'avait jugée, ce jour-là. Et ce fut une date dans leurs relations.

Lorsque le jeune homme avait renoncé à l'École navale, et s'était contenté de se spécialiser dans la musique, Mme de Guenmeur n'avait opposé aucune objection à ce dessin. La musique ne lui représentait, en dehors des chants liturgiques, qu'un amusement, une distraction. Son fils pouvait bien s'adonner à ce passe-temps innocent.

Durant les deux années écoulées, entre son baccalauréat et son service militaire, François de Guenmeur avait donc pu se consacrer, du matin au soir, à son éducation musicale. Mme de Guenmeur avait bien fini par s'étonner que l'on pût s'acharner, des heures et des heures, sur un piano, quand on n'y était pas obligé pour gagner sa vie. Mais son fils lui avait reproché gentiment de n'y rien entendre, et lui avait affirmé qu'il trouvait ses délices, lui, à ces exécutions in-

terminables et recommencées chaque jour.

Il vint un moment aussi où la conscience scrupuleuse de la pieuse femme se demanda si tant de musique, de la musique profane, ne menaçait pas d'exercer à la longue, une action funeste sur les pensées et sur les sentiments de son enfant. Elle s'en ouvrit à lui là-dessus. Il lui proposa de s'en remettre à l'avis de son confesseur. Le prêtre qui prenait soin de l'âme de Mme de Guenmeur lui soumit des considérations tout à fait rassurantes en cette matière. Et, pendant ces deux années, François avait pu, sous la direction quotidienne de M. Kumpf, achever de se rendre maître à peu près de toutes les difficultés techniques du piano.

Tout avait donc marché au gré de Mme de Guenmeur, jusqu'au moment où son fils fut appelé à faire son service militaire. Il fut incorporé dans un régiment d'artillerie à Rennes.

Si François avait été un jeune homme à compter sur ces deux ans de vie à la caserne, pour conquérir enfin son indépendance, il se serait préparé une forte déception.

Sa mère, qui avait l'horreur des déplacements, sa mère qui ne concevait pas la vie possible pour elle ailleurs que dans sa maison de la rue de la Psalette, sa mère, à qui la solitude et le recueillement étaient aussi nécessaires que l'air qu'elle respirait à l'abri des grands arbres isolants de son jardin, sa mère lui annonça un jour qu'elle s'était résolue, enfin, à lui faire le sacrifice de ses goûts, de ses aises et de ses habitudes. Elle viendrait s'installer à Rennes, pour toute la durée de son service militaire. Elle n'avait pas trouvé d'autres moyens de supprimer les inquiétudes intoléra-

bles qu'elle aurait eues, loin de lui, sur sa santé, et aussi sur sa conduite. Elle était d'avis que ce n'était pas trop que la présence d'une mère pour soutenir un grand garçon de son âge contre les embûches et les tentations de la vie de garnison.

Malgré cette mesure de sollicitude maternelle, la caserne avait exercé sur François de Guenmeur l'action propre qu'elle exerce sur tous les jeunes Français de ce temps; elle l'avait investi définitivement de la virilité. Elle ne l'avait dépouillé d'aucune parcelle du respect, du dévouement, de la tendresse qu'il avait pour sa mère. Elle l'avait débarrassé pourtant d'une certaine vibration de ces sentiments un peu puérils, qui s'était prolongée en lui, au-delà de l'âge où, pour le commun des jeunes gens, cela tombe de soi-même comme un duvet superflu. Sa personnalité s'était vigoureusement affermie. Ses forces, jusque-là étroitement contenues par l'autorité de sa mère, pareilles aux rameaux d'un arbre dans des liens qui lui infligent une forme arbitraire, s'étaient dilatées au contact de ses camarades; elles n'avaient plus obéi à d'autre contrainte qu'à celle de sa volonté.

C'était alors que François de Guenmeur, en faisant encore acte de soumission extérieure à sa mère, avait cessé de s'asservir à elle dans son esprit et dans son cœur.

Il s'était découvert ce nouvel état d'esprit, et il l'avait montré à sa mère, à la fin de son service militaire, à l'occasion d'un programme nouveau de ses études musicales, qu'il allait reprendre, après sa libération. L'exposé de ce programme avait déchaîné, entre, pour avoir ignoré qu'un abîme consenti à résoudre encore par l'o-

béissance. Mais il leur en était resté la stupeur de s'être blessés l'un l'autre, pour avoir ignoré qu'un abîme s'était creusé peu à peu entre leurs sensibilités.

Il s'était produit un fait capital pour François de Guenmeur, et insignifiant pour sa mère, au cours des deux années d'études musicales qui avaient précédé son service militaire. Le jeune homme n'était pas devenu seulement un exécutant rompu à la gymnastique la plus ardue de son instrument. Il était devenu un musicien, tout simplement. Il avait pénétré le sens des oeuvres qui lui avaient servi d'exercice mécanique, et il en avait goûté la beauté. Mais le piano n'est qu'un interprète souvent insuffisant des oeuvres écrites pour un autre instrument, à plus forte raison de celles qui sont écrites pour des masses d'instruments et pour des voix. Et François avait un besoin exaspéré d'entendre de grandes exécutions vocales et instrumentales. Ce n'était pas à Saint-Pol-de-Léon qu'il en aurait jamais.

S'il n'y avait eu encore que ces lacunes d'une culture complète de son talent musical, auxquelles il ne pouvait remédier sur place! Mais, à se nourrir, assidûment, quoique imparfaitement de la musique des autres, il lui sembla, à partir d'un certain moment, en éprouver des effets de fécondation personnelle.

Toutes sortes de rumeurs intérieures grondaient en lui, dont il imaginait qu'il pourrait faire de la musique, et non pas de cette musique de reminiscence dont se leurrent tant de jeunes prétentieux,—de la musique originale. Tout cela flottait en lui, un peu à l'état de larves encore inorganiques, faute d'une initiation méthodique aux

arcanes de la fugue et du contrepoint. Mais cela était.

François était le premier à reconnaître que M. Kumpf aurait pu lui donner cet enseignement, dans la maison de la rue de la Psallette, mais qu'un séjour à Paris aurait été préférable, tant pour l'étude des bonnes méthodes de composition que pour les auditions où s'achèverait, dans tout son ensemble, son éducation musicale!

Prudemment, sachant bien quel coup cruel il allait lui porter, François avait osé cependant exposer à sa mère ces nécessités de son avenir de musicien. Elle commença par s'étonner naïvement qu'un simple amusement comme la musique entraînaît tant de complications. Le jeune homme était résolu. Il alla jusqu'au bout de sa pensée. Il osa parler des avantages d'un séjour à Paris.

François de Guenmeur, aujourd'hui qu'il va se trouver en conflit de nouveau avec sa mère, n'a pas oublié, il n'oubliera jamais l'accent déchirant du cri qu'avait poussé la pauvre femme au seul énoncé de ce nom: Paris.

—Paris!... avait-elle crié, comme si sa chair avait tressailli d'un brusque coup de couteau. Vous voulez?... Oh! mon Dieu!...

Ses traits délicats dans la pâleur poupine de son visage, s'étaient contractés d'une horreur et d'une douleur inexprimables. Tout son être frémissant s'était affaissé dans une attitude brisée. Et des larmes avaient jailli de ses yeux, accompagnées de gémissements étouffés.

La quitter? Son fils voulait la quitter? Et pour aller à Paris?... Deux choses également douloureuses et qui s'additionnaient pour la crucifier d'un double martyre! Paris et la vision de

confuses abominations que ce seul mot évoquait pour elle, la secouaient de tremblements de terreur pour l'âme de son enfant.

Mme de Guenmeur avait tellement épousé, de naissance, les préventions contre Paris qui régnaient encore dans des villes de province où la foi et les moeurs étaient restées fortes, qu'au moment de son mariage, elle n'avait pas voulu y faire son voyage de noces. Et loin de s'atténuer l'aversion qu'elle en avait toujours eue s'était encore aggravée tout naturellement, puisque la haine vigoureuse du mal est le fruit d'une foi ferme et agissante. Paris était donc pour Mme de Guenmeur, la ville de perdition, le réceptacle de toutes les luxures, la sentine de tous les vices, l'enceinte maudite où l'on boit l'iniquité comme de l'eau. Et c'était là que voulait aller son fils!...

Outre qu'il allait ainsi exposer gravement son âme, il quitterait sa mère. Il vivrait loin d'elle. C'était aussi la séparation, le foyer déjà si vide, plus vide encore par l'absence de l'enfant si humainement, trop humainement chéri...

En dépit des rancunes contre les jouissances de ce monde, qu'elle avait nourries pendant les premières années de son veuvage, Mme de Guenmeur n'avait pas tari en elle la source sacrée des émotions maternelles. Elle ne s'était pas disputée trop longtemps à l'adoucissement d'amertume et même à la paisible allégresse que lui avaient dispensés la présence de son enfant, ses câlineries et ses soins pieux, ni à la tendre fierté qu'il lui avait donnée par la suite, en se montrant un élève brillant, un jeune homme accompli, si parfaitement docile à

ses suggestions plus encore qu'aux injonctions de son autorité.

Divers accès de scrupule lui avaient fait craindre un coupable retour d'attachement aux joies humaines, dans ces jouissances sensibles de sa maternité. Mais des avis éclairés les lui avaient fait envisager, au contraire, comme une faveur de la Providence qui avait voulu mêler cette douceur à la rigueur de son épreuve. Elle s'était donc abandonnée, en toute sécurité, à sa tendresse maternelle.

Et elle allait en perdre les joies permises! Si elle n'avait eu encore qu'à en faire le sacrifice en vue de quelque chose qui pût être agréable à Dieu... François aurait voulu la quitter pour entrer en religion, par exemple, ou pour reprendre les ordres...

—Mais, Paris!... Pour aller à Paris!... Mon pauvre François!...

Le jeune homme ne s'était pas révolté contre cette douleur de sa mère. Il ne s'en était pas attendri non plus, comme cela lui était arrivé auparavant, chaque fois qu'il l'avait vue souffrir. Mais il avait jugé qu'elle accordait trop d'empire en elle, au sentiment, et pas assez à la raison. Cela lui avait paru une faiblesse à respecter, puisque c'était en sa mère qu'il la voyait, mais une faiblesse. Et il n'avait pas même essayé de lui persuader que l'on devait pouvoir faire son salut à Paris comme ailleurs, puisqu'il y avait des églises, des prêtres, une vie religieuse florissante, au milieu des indifférents et des impies. Il lui avait dit simplement:

—Je n'aurais jamais cru vous faire tant de chagrin, maman. Rassurez-vous. Je m'arrangerai autrement.

C'est ce qu'il avait fait.

Au lieu d'aller à Rennes, à Paris, il était rentré à Saint-Pol-de-Léon,

avec sa mère. Il s'était remis sous la direction de M. Kumpf, à l'étude assidue de tout ce qui a trait à la composition musicale. Il avait acquis toutes les partitions de quelque importance et de quelque portée. Il avait développé en même temps son instruction générale, par la lecture méditée de toutes les œuvres de littérature et d'histoire que les esprits cultivés doivent connaître pour se tenir au niveau de la pensée contemporaine du moins en tout ce qui concerne l'homme et les éléments de la pensée générale.

A voir affluer, périodiquement, tant et tant de livres chez son fils, Mme de Guenmeur avait fini par s'alarmer. Elle savait qu'il y a des choses excellentes dans les livres. Mais elle savait surtout qu'il en est, et en trop grand nombre, à contenir les pires erreurs, les plus redoutables poisons pour l'esprit. Elle finit par ne pas pouvoir se retenir de lui en faire ses remontrances.

François ne lui en témoigna aucune susceptibilité. Il engagea sa mère, pour tranquilliser sa conscience à son sujet, à soumettre le cas à son confesseur. C'était sans ombre de difficulté que l'excellent ecclésiastique avait pu décalrer à sa pénitente que François était assez éclairé et assez ferme dans sa foi pour manier sans danger même les poisons de l'erreur. Il la fit convenir aussi qu'il n'était pas inutile pour les âmes droites d'avoir une certaine connaissance du mal, afin qu'elles ne s'en laissent pas surprendre.

Mme de Guenmeur mit de la bonne grâce à s'incliner devant ces sages directions de son confesseur. Cependant elle ne regarda jamais d'un bon oeil le cabinet de travail de son fils.

C'était une grande pièce qui occupait tout le rez-de-chaussée et le premier étage, à la gauche du perron. Elle n'y pénétrait jamais sans en témoigner de la frayeur, comme on le faisait autrement au seuil des laboratoires des alchimistes, parce qu'on les croyait les réduits d'opérations diaboliques.

—Mais enfin, maman, de quoi avez-vous peur? lui avait demandé François, la première fois qu'il avait remarqué ce signe de répulsion.

—C'est plus fort que moi... J'ai peur d'entrer chez le diable.

—Oh!... maman!... avait protesté François, doucement égayé. Le diable?... Je lui ferais danser de jolies sarabandes avec mon orgue.

En effet, François avait un orgue dans son cabinet de travail, un orgue du plus grand modèle. Il avait fait enlever le plafond du premier étage pour l'installer. Et quel événement à la maison! Quel événement en ville surtout, que l'arrivée de cet instrument!

—Ma doué! Un orgue dans une maison!... Il est bien original, ce jeune M. de Guenmeur!... En voilà un qui n'avait pas les idées de tout le monde!... Sans compter que les orgues c'était pour les cathédrales. Ce n'était pas pour mettre chez soi... Est-ce qu'il n'y avait pas là quelque chose comme une profanation?... M. le recteur aurait peut-être bien dû...

Il n'est certainement pas une de ces exclamations scandalisées du populaire que Mme de Guenmeur n'eût fait entendre pour son compte à son fils, quand il lui avait manifesté son intention de suppléer, au moyen de cet instrument, à l'insuffisance de ses ressources d'interprétation musicale. Cependant elle s'était désistée assez

vite de son opposition à cette idée, parce qu'il avait su faire valoir surtout qu'un orgue lui servirait à exécuter de la musique religieuse.

La vérité est que François, depuis qu'il avait eu son orgue, avait interprété de la musique sacrée et de la musique profane, avec une égale ferveur. Il n'était guère d'oeuvres symphoniques et dramatiques dont il n'eût réalisé, avec M. Kumpf, des transpositions sur cet instrument d'une richesse presque infinie. Le jeune homme n'avait pas pu recourir à un meilleur expédient pour compenser, tant bien que mal, la privation des auditions orchestrales et scéniques que lui infligeait l'insurmontable aversion de sa mère pour la ville où il en aurait eu en telle profusion et avec une telle perfection.

### XXIII

Le lendemain, le déjeuner de midi ne fut guère plus animé que le dîner de la veille, entre Mme de Guenmeur, son fils et sa belle-soeur. François ne regrettait pas son invitation aux Seguélat, pour l'après-midi. Mais il voyait approcher, d'heure en heure, le moment où sa mère verrait ce qu'il avait osé. Il entendait d'avance les gémissements, les lamentations contenues de la pauvre femme contre cette intrusion d'étrangers, de Parisiens, chez elle. Quelle scène! Et elle pouvait éclater en présence des Seguélat! Aussi François était-il agacé et crispé.

Mais, quand elle eut achevé les "Grâces", Mme de Guenmeur dit à Jean Mahec, le vieux domestique qui servait à table, de mettre le cheval à la voiture, pour une heure et demie.

Jamais "Merci, mon Dieu!" intérieur n'avait jailli plus souvent du coeur de François de Guenmeur que celui qu'il adressa au Seigneur, pour avoir inspiré à sa mère l'idée de cette sortie. La chère femme ne serait pas là, ni sa tante, à l'arrivée des Seguélat. Mlle Colombe accompagnait toujours Mme de Guenmeur dans ses visites. Et le visage renfrogné du jeune homme s'épanouit de la joie trop soudaine qui le transportait.

Mme de Guenmeur se méprit aussi complètement que possible sur le sentiment qui venait de transfigurer son fils.

—Est-ce que par hasard, j'aurais la chance de prévenir votre désir, François? lui demanda-t-elle.

—C'est bien possible, maman, lui répondit François.

—Je vous vois de l'humeur, depuis hier. J'ai pensé vous en guérir. Nous allons chez nos cousins de Gwerziélio.

—Vous voudrez bien leur faire mes compliments, maman?

—Mais vous venez avec nous, François?

—Pardonnez-moi, maman. Si vous me le permettez, je resterai à la maison.

—Et moi qui avait cru vous faire tant plaisir, à l'air de votre visage, il n'y a qu'un instant!...

—Je vous en supplie, maman, ne changez rien à vos projets de la journée, à cause de moi! J'ai des torts envers nos cousins de Gwerziélio.

—Raison de plus pour venir vous les faire pardonner.

—Oh! non! Non, maman! Aimez-moi! Soyez-moi aimante, veux-je dire! Rendez-moi ce service d'aller vous-même présenter mes excuses à nos cousins. Moi, je ne peux pas. Il

faut que ce soit vous qui me rouvriez la voie.

Il affectait des câlineries d'enfant gâté qui lui avait donné quelquefois un peu d'empire sur sa mère. Il ajouta :

—D'ailleurs, j'ai à travailler.

—Encore! Vous n'avez fait que ça, tout ce matin. Et c'était un vacarme! Ah! ma pauvre tête!...

Le jeune homme laissa paraître sur son visage une confusion profonde.

—Voilà donc l'effet de la musique sur vous, maman! Elle vous casse la tête!

—C'était de votre musique?... C'est que ce n'est pas facile de se reconnaître dans tout ce que vous jouez.

—Moi, je vous ai écouté, François, intervint Mlle Colombe. Il y a eu des moments où vous m'avez donné le frisson.

—Ah!... A la bonne heure, tante! Vous, vous me comprenez.

—Enfin, insista Mme de Guenmeur, vous reprendrez votre travail demain.

—Impossible, maman! lui dépliqua-t-il, d'un ton impatient. C'est un travail de composition... Je vous ai expliqué. Il ne faut pas d'interruption dans ces travaux-là... Le moins possible... Je vous l'ai déjà dit.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, il avait recours à un léger mensonge, afin de pousser dehors sa mère sans lui.

—Et cette pauvre Louise qui aurait été si contente de vous voir! dit encore Mme de Guenmeur. Voyons! Elle est gentille!

—Oui, maman, très gentille! lui accorda-t-il mollement.

Louise Gwerziélio était encore un sujet de désaccord entre le fils et la mère. Mme de Guenmeur s'était mise en tête que cette jeune cousine avait



tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur de François. Elle aurait voulu que son fils l'épousât. Elle ne voyait pas de jeune personne mieux faite pour lui plaire, dans tout le pays. Et il ne pouvait entrer dans sa pensée que son fils prit femme ailleurs que dans la contrée.

La jeune fille appartenait à l'une de ces familles de noblesse pauvre qu'en Bretagne leurs parents encore riches aident à vivre noblement, c'est-à-dire sans déchoir à des occupations serviles. Elles reçoivent de leurs parents fortunés, des subventions régulières qui leur assurent une existence décente, dans leurs gentilhommières sans apanage. Les bourgeois de la ville, sans que l'on sache pourquoi, appellent entre eux ces gentilshommes sans fortune des "Calistrates".

En épousant Louise, François de Guenmeur n'aurait pas seulement fait choix d'une femme selon le cœur de sa mère, d'une jeune personne de son monde et de sa race, élevée dans les mêmes idées et les mêmes sentiments que lui; il aurait fait aussi une bonne action. Malheureusement, pour ce beau projet, et quoique François ne refusât pas de rendre hommage au charme de sa cousine, son charme n'avait pas opéré sur lui.

Au ton détaché dont il venait encore de reconnaître la gentillesse de Louise de Gwerzélis, Mme de Guenmeur avait hoché la tête tristement. Elle voyait, une fois de plus, qu'elle avait prise de moins en moins sur ce grand garçon. Elle ne savait que trop comme sa volonté s'était durcie, d'année en année, depuis son service militaire. Elle le voyait toujours attentif à la manière de manière à en émousser pour elle les aspérités. Mais elle

n'en sentait pas moins en lui la tension toujours prête à se donner du jeu. Et maintenant cette énergie du jeune homme en imposait à la mère bien plus encore que la faiblesse de la mère en imposait toujours à lui-même.

—Allons, ma bonne! dit-elle à sa belle-soeur, avec un soupir. Nous n'avons que le temps de nous préparer.

Son fils, dans sa joie de voir qu'elle allait enfin s'éloigner, lui sautait au cou et l'embrassait.

—Vous êtes fâchée, maman? lui murmurait-il en même temps. Pardonnez-moi!

—Il le faut bien, lui répondit-elle d'un ton résigné.

Tandis qu'elle sortait avec sa belle-soeur de la salle à manger, François, d'un pas alerte, regagna son cabinet de travail.

#### XXIV

Il embrassa d'un long regard la vaste pièce où il avait déjà tout disposé pour recevoir ses invités, tout à l'heure. Il aurait voulu la parer de fleurs à profusion, afin que la bien-aimée, en y entrant, lui trouvât un air de fête en son honneur. Mais il aurait éveillé les soupçons de sa mère, et il s'était abstenu.

La bien-aimée!... Ah! que ce mot chantait en lui, gravement, profondément! Et qu'il l'alanguissait de débordante allégresse!... Elle serait là, assise sur ce d'ivan qu'il frappait de la main, comme pour éprouver l'élasticité de ses ressorts... Peut-être sur ce fauteuil, qu'il rendait plus moelleux, en y disposant un coussin de fin duvet. Il la verrait! Elle lèverait les yeux sur lui, ses yeux bleus ingénus et fiers, ses beaux yeux de princesse

de légende. Leurs regards se croiseraient et se reconnaîtraient amis. Ne l'étaient-ils pas depuis longtemps ? N'étaient-ils pas amis de toujours, dans ce domaine mystérieux du rêve que nous portons tous en nous, où les âmes se cherchent, s'appellent jusqu'à ce que parfois elles se rencontrent ? Le même émoi de leur âme rayonnerait sur leur visage. Ils se parleraient. Oh ! ce ne serait pas le jour de lui avouer encore son amour. Mais n'avait-elle pas deviné déjà qu'il l'aimait ? ... M. Seguélat l'avait bien vu tout de suite.

Quel brave homme, ce professeur ! Avec quelle adresse discrète il avait dirigé la conversation, hier, de manière à précipiter les événements ! Comme il avait amené, sans en avoir l'air, M. Kumpf à formuler la proposition de cette audition musicale de tout à l'heure ! Cela avait été arrangé en quelques mots, et de telle manière qu'il n'y eût plus à s'en dédire, comme si ce n'avait pas été une énormité devant laquelle il aurait, lui, hésité, tergiversé, sans pouvoir se résoudre à rien.

François se réjouissait d'autant plus que cet acte d'initiative où le professeur Seguélat l'avait poussé, presque en lui forçant la main, que la Providence lui semblait vouloir en favoriser l'exécution. Le principal obstacle au succès qu'il se promettait de cette séance de musique n'était-il pas écarté, comme miraculeusement, par l'idée de cette visite à Gwerzélio qu'avait eu sa mère ? Et quel encouragement à persévérer dans son amour, pour un jeune homme croyant, comme François de Guenmeur que cette heureuse coïncidence qu'il pouvait prendre pour une intervention providentielle !

François ne pouvait, en effet, s'émerveiller assez de l'absence de sa mère pendant l'admission des Seguélat dans la maison. C'était la première fois qu'allait s'y produire, depuis que Mme de Guenmeur en était la maîtresse, une intrusion d'étrangers. Et quels étrangers ! Des Parisiens !

En dehors de sa parenté, de quelques rares amis de la petite ville, de quelques prêtres de la paroisse, Mme de Guenmeur n'y recevait personne. Encore ces réceptions étaient-elles espacées et courtes. Elle s'y astreignait par devoir. Mais elle avait eu toujours à regretter qu'elles rompaient le charme de la solitude. Quel événement donc que cette introduction des Seguélat ! Un événement à mettre hors d'elle la pauvre femme, quand elle le saurait !

Elle l'apprendrait certainement. Mais l'important était qu'elle n'en dût pas être témoin. François savait qu'il ne pourrait se dispenser de la mettre au fait de l'emploi de son temps pendant cet après-midi. Ce lui serait même extrêmement désagréable, à cause du profond chagrin que ce récit infligerait à sa mère. Mais au moins la fête d'amour qu'il se promettait de la présence de Valentine ne lui serait pas gâtée par la certitude qu'il aurait eue de faire pleurer sa mère tout le temps que la jeune fille et les Seguélat seraient chez lui.

Même si sa mère avait dû être à la maison durant les heures où il recevrait ses nouveaux amis, François n'aurait rien changé au programme de sa journée. Il s'était interrogé longtemps, la veille, avant de s'endormir, sur les conséquences de la rébellion où il allait se mettre contre elle. Et non ! non ! malgré le bouleversement qu'elle en éprouverait, malgré ses

larmes et ses gémissements, il avait senti qu'il ne pouvait plus lui céder, cette fois, sur une chose si innocente en soi que cette audition musicale offerte à des gens qui étaient, après tout, des gens bien élevés et d'honnêtes gens. Si respectueux qu'il lui plût de se montrer encore pour les préjugés et les aversions de sa mère, il n'aurait pas pu, en cette circonstance, n'y point passer outre. Sa volonté, qui avait tant plié devant la seule expression affligée de ses regards, demeurait inflexible, aujourd'hui, même devant ses reproches et ses larmes.

Mais, grâce à Dieu, François n'aurait pas le spectacle de sa désolation silencieuse, de ses lamentations peut-être, en contraste avec les joies d'amour dont il jouissait d'avance, puisque la chère femme allait être absente à l'arrivée des Seguélat, et que son retour succéderait certainement à leur départ. Tout souriait donc à son équipée. Il ne lui resterait qu'à la lui faire accepter ensuite, comme il pourrait.

Le grincement des roues de la voiture sur le gravier de l'allée annonça au jeune homme que le départ de sa mère était proche. C'était à merveille. Elle serait déjà hors de Saint-Pol-de-Léon quand les Seguélat sonneraient à la porte. Il vit paraître sa mère, suivie de sa tante. Il accourut les aider à se mettre en voiture.

— Mauvais sujet! lui dit Mlle Calombé, en souriant.

— Sans coeur, qui va faire pleurer ma pauvre Louise! ajouta sa mère, avec une moue mi-fâchée et mi-souriante.

— Maman! protesta le jeune homme, d'un ton d'affliction affectée.

Et la voiture franchit lentement la porte, que la cuisinière ferma.

## XXV

Quelques minutes après, M. Kumpf survenait. François lui trouva une mine épanouie qu'il jugea de bon augure.

— Mon cher ami, lui cria-t-il, de loin, je crois qu'aujourd'hui vous avez droit au surnom d'Évangéliste!

Le vieillard s'arrêta. Son visage avait le sourire interrogateur de l'homme inquiet d'une plaisanterie qu'il ne comprend pas.

— Hé oui, ajouta son élève. Vous avez le visage d'un messager de bonnes nouvelles.

— Ha!... ha!... fit-il, en riant largement. Ah! jeune homme!

Eh bien! oui, il avait de bonnes nouvelles. Il avait entretenu M. Seguélat, en particulier, en passant devant sa maison, comme ça, sans en avoir l'air, avant déjeuner. La jeune fille avait le coeur libre. Du moins M. Seguélat le croyait à en mettre la main au feu. Sa famille? très honorable. Le père, employé de ministère en retraite. Pas riche, par exemple, la pauvre enfant. Mais vaillante. Elle ne voulait plus être à charge à ses parents. Elle voulait gagner au moins ce qu'elle coûtait. Elle allait être dessinatrice en modes dans un grand magasin de nouveautés, à Paris.

— Quelle chance!... Quelle chance! murmura François comme en accompagnement à ce thème que lui exposait le récit de son vieux maître, et cependant sans l'interrompre. C'est trop de chance!... Ah! oui, Dieu est bon!

Mais l'allégresse qui le transportait et lui jaillissait des lèvres en exclamations triomphantes hésita tout à coup.

— Et elle? demanda-t-il naïvement. M. Seguélat pense-t-il qu'elle pourra m'aimer?

—Ah!... Ça, nous n'en avons rien dit.

—Si je ne lui plaisais pas, pourtant?...

On sentait qu'à cette pensée, le coeur du jeune homme se serrait d'une anxiété douloureuse.

— Ce n'est pas le moment de vous inquiéter encore.

—C'est vrai. Je ne peux que lui être encore indifférent, s'avoua-t-il. Et j'ai si peu de temps pour me faire connaître à elle, pour l'intéresser à moi!

Il voyait fuir, tout à coup, comme un mirage chassé de l'horizon, tout le rêve qui lui transfigurait l'avenir, depuis quinze jours.

—Un beau garçon, ça intéresse toujours une jolie fille.

—Mais il faudrait qu'elle fût de votre avis là-dessus.

—Bon! Je sais ce que je dis... Et il y a la musique, mon cher! Votre musique va lui tourner la tête. Elle doit être artiste, cette enfant. Il paraît qu'elle a de la voix. Elle voulait être cantatrice. La famille l'a empêchée.

—Est-ce possible? s'écria François. Oh! alors, quel bonheur, mon cher maître!... Pourvu que ce soit vrai que j'ai du talent!

—Puisque je vous le dis, que diable!...

Aux deux coups de deux heures qui retentirent à l'horloge de la cathédrale, au-dessus d'eux, François de Guenmeur dressa la tête. Il suivit dans l'air tout bleu le lent évanouissement de ces deux sons égaux du vieil airain.

—Jamais je n'oublierai cette vibration qui se dissout dans l'infini, déclara-t-il gravement.

—Poète! lui répondit son vieux maître, d'un ton ému. Le coeur vous tremble?

—Oui, le coeur me tremble devant le bonheur.

Et ils s'avancèrent, tous les deux, en silence, sous la voûte d'ombre qui s'étendait en arrière et au-dessus de la porte de la rue.

## XXVI

Des pas assez nombreux sur les cailloux aigus et polis de la rue de la Psalette annoncèrent bientôt l'arrivée possible des Seguélat. François ouvrit la porte. C'étaient eux, en effet.

Au milieu de l'échange des salutations, M. Seguélat crut devoir s'excuser, pour lui et les siens, d'être un peu en retard. Mais François protesta qu'il était tout à la disposition de ses invités, et il poussa la porte derrière eux. Mme Seguélat ne put s'empêcher à son tour, de dire à François combien elle craignait que leur visite dérangeât gravement Mme de Guenmeur.

—Maman! lui répliqua François. C'est elle que je dois vous prier d'excuser, madame. Elle avait une visite à faire, à une bonne lieue d'ici.

Mme Seguélat adressa à son mari un regard qui signifiait assez clairement: "Qu'est-ce que je t'avais dit? La bonne dame n'a pas voulu se commettre avec nous."

Elle avait pris aussi ses renseignements sur Mme de Guenmeur, dans la matinée, auprès de quelques fournisseurs. Et son absence confirmait bien ce qu'on lui avait dit de son aversion pour les Parisiens.

Mais M. Seguélat avait bien autre chose à faire, en ce moment, que d'épouser les susceptibilités mondaines de sa femme. Il explorait du regard le jardin, l'étroite et haute futaie de vieux et vigoureux paltanes et de peu-

plis en larges dômes de feuillage d'un vert presque noir qui interceptait tous les bruits du dehors, la maison aussi muette qu'un grand tombeau, son toit de tuiles couvert de mousse jaune, si haut incliné qu'il donnait à toute la demeure une attitude d'agenouillement devant le chevet de la cathédrale gothique dont elle était dominée. De tout ce tableau de silence, de solitude, de recueillement et de piété, le professeur ramena ses regards sur François qui avait suivi, sans rien dire, son examen attentif du logis et de ses environs.

—Monsieur, lui dit-il, en lui prenant la main, permettez-moi de vous féliciter.

—De quoi, monsieur? lui demanda François, en souriant. De l'originalité de ma maison?

—Oui. Mais surtout de votre trempe de caractère. Il vous en faut pour soumettre votre jeunesse, à une pareille réclusion. Je me connais en jeunes gens. Je n'en trouverais pas un, parmi tous ceux qui m'ont passé par les mains, qui aurait assez aimé sa mère pour se cloîtrer comme vous.

—Vous voyez toute ma jeunesse, monsieur, maintenant que vous voyez ma demeure, lui répliqua François, heureux de se sentir compris d'un homme dont il savait la valeur. Et, pendant la belle saison, ce n'est rien. La vie circule et pénètre jusqu'à nous, malgré la double enceinte de silence qui semble vouloir en isoler la maison. Mais la belle saison et l'afflux de vie extérieure qui l'anime ne dure guère qu'un quart de l'année. Le reste, c'est le repliement sur soi, la vie réduite aux seules ressources de la pensée, toute communication coupée, avec ses semblables. Ah! oui, le silence alors devient épais, et profond, et

lourd ici! Il est tellement intense qu'on prête l'oreille, malgré soi, par moments, à son abîme d'immobilité.

—Et, insista M. Seguélat, quand on est, là-dedans, un jeune homme bien portant, bien musclé et d'un sang vigoureux, c'est presque miracle que la seule crainte du déplaisir d'une mère suffise à contenir les appétits, à dompter les désirs, à briser la fougue des rêves... Ah! si vous aviez adopté la vie monastique, ou si vous vous étiez préparé au sacerdoce... Nulle part vous n'auriez été mieux pour l'apprentissage du renoncement... Mais quand on a le goût de la vie et du monde...

C'était à dessein que M. Seguélat insistait sur l'espèce d'héroïsme qu'il y avait dans la vie de François de Guenmeur. Il savait Valentine romanesque. Il souhaitait qu'elle s'éprit de ce garçon qui l'aimait. C'est pourquoi il s'ingéniait à lui faire voir sous son aspect émouvant de jeune homme immolé et dévoué héroïquement à la sensiblerie et au repos de sa mère.

—Oui, avoua François, le régime est un peu rude. Je ne m'en serais pas mieux accommodé qu'un autre. Mais la religion m'a maintenu dans le devoir. Et la musique m'a fourni ses diversions énivrantes aux privations trop pénibles de ma solitude. Tout compte fait, je dois de la reconnaissance à ma mère de m'avoir retenu si étroitement auprès d'elle,—oh! par la seule force de sa tendresse alarmée. Elle m'a fait une nécessité, sans le vouloir, de l'étude de la musique à corps perdu. Et, après tout, nulle part ailleurs, je ne l'aurais étudiée avec autant de passion; nulle part ailleurs on ne m'aurait mieux initié à ses secrets, puisque mon bon maître m'a communiqué toute sa science.

Il adressait en même temps un sourire ému à M. Kumpf.

Le visage de l'excellent homme s'empourpra à cet éloge.

— Oh ! ma science ! protesta-t-il, c'est mon plus grand bonheur de vous la donner, mon cher François... Et vous allez voir, mesdames, le profit qu'il en a tiré.

On arrivait au seuil du cabinet de travail. Mme Seguélat et sa fille y pénétrèrent. Valentine, un peu en arrière d'elles, jeta un coup d'oeil dans l'intérieur, avant de les suivre.

—Voici donc le sanctuaire! dit-elle à François qui se tenait à côté.

—Oh!... se récria François, c'est peut-être beaucoup dire.

—Ma's je ne trouve pas! monsieur, répliqua-t-elle. Une pièce où l'on a beaucoup pensé, beaucoup rêvé, c'est un peu comme une pièce où l'on a beaucoup prié.

—Entrez-y tout de même, mademoiselle! la pria-t-il en riant.

—Certes. Mais avec recueillement et respect.

Et elle souligna son ton plaisant d'un sourire qui pénétra le jeune homme d'une effusion de bien-être.

Il l'accompagna et lui choisit un siège, à droite de M. Seguélat.

—Mais c'est une bibliothèque de monastère, votre sanctuaire! s'exclama encore Valentine, avant de s'asseoir.

Elle dénombrait du regard les quelques milliers de volumes et de partitions rangés sur des rayons de chêne, contre les parois latérales de la pièce jusqu'au premier étage.

— Un moine de la musique, lui avoua-t-il, du même ton plaisant, il lui faut bien quelques ressources sous la main. Que serais-je devenu, sans mes livres et mon orgue?

—Savez-vous, monsieur, que je n'ai pas du tout envie de vous plaindre, quoi qu'en pense M. Seguélat? Vous devez avoir, ici, de bien belles journées.

—Oui, mais aucune de comparable à celle d'aujourd'hui.

Valentine jugea-t-elle que le jeune homme allait un peu vite? Elle s'assit et ne répondit rien à ce commencement de marivaudage. François n'approfondit pas s'il avait commis une imprudence. Il vit tous ses invités en place. Il en vint aussitôt à l'objet de leur réunion.

—Mon cher maître, dit-il, à l'organiste, je suis tout à fait confus. Mais Mahec n'est pas là...

—Et c'est moi qui suis de corvée?... Compris!

Il passa derrière l'orgue et commença à manoeuvrer le soufflet, tandis que François s'installait au clavier, ouvrant et bouchant divers jeux.

—Puisque vous voulez bien me donner la joie d'avoir en vous, enfin, un auditoire, un public..., dit le jeune homme.

—Oh!... l'interrompit M. Seguélat, nous ne sommes que des amateurs, et bien peu compétents.

—Votre impression me sera toujours précieuse, affirma le jeune musicien. J'ai bien l'opinion de M. Kumpf. Et son opinion me rassurerait contre toutes les autres, si je ne devais pas y faire la part de son amitié.

—Oui, oui, intervint M. Kumpf, sans interrompre sa soufflerie, jouez votre "Pierre du Sang", l'ouverture... simplement.

—La " Pierre du Sang ", reprit François de Guenmeur, est un drame lyrique de ma composition. En voici

l'idée essentielle exposée dans mon Ouverture:

—“Vous vous rappelez tous cet épisode des “Chouans” de Balzac : une messe en plein air dans la clairière d'une forêt. J'ai imaginé, dans cette clairière, un vieux dolmen des âges celtiques. Ce dolmen a servi, autrefois, à l'immolation des prisonniers de guerre et des criminels condamnés à mort. Durant la Grande Guerre, il a servi d'autel pour le sacrifice divin. Il est doublement la “pierre de sang”, du sang de la Rédemption et du sang des holocaustes humains. Et son vieux granit, à la fin du drame, est élaboussé du sang d'un jeune chef vendéen et de la jeune femme qu'il aime; ils sont fusillés par les Bleus, dans les bras l'un de l'autre, après diverses péripéties de guerre et d'amour.

—Et l'idée qui rayonne de ce symbole de la pierre vouée au sang? demanda M. Seguélat. Car il y a une idée que vous voulez au moins suggérer?

—Assurément. Eh bien ! si présomptueux que cela puisse être, c'est la Révolution et la Rédemption face à face ; la Rédemption substituant la prière et l'immolation intérieure des passions aux immolations humaines d'autrefois, et la renaissance des cruautés antiques dans la Révolution.

—Mâtin! Elle a le mérite de l'envergure, au moins, votre idée, dit M. Seguélat.

—Oui, mais le plus souvent, quelle distance de l'intention au fait! répliqua François. Vous en jugerez. Je commence.

## XXVII

De rauques et profondes rumeurs, correspondant à la nuit des temps où l'architecture de son oeuvre plongeait

ses assises, grondèrent sous les doigts du musicien; ces rumeurs déployèrent des spirales lugubres et entrecoupées ; elles changèrent d'octave sur le clavier; elles s'éclaircirent, prirent peu à peu de l'agilité et s'apaisèrent en larges frissons de forêt que le vent courbe et redresse, à l'infini. Sur ces houles sylvestres se dressa la forte et large cadence d'une marche sacrée; elle entraînait le déroulement d'un cortège où des blancheurs baignaient dans du soleil; sur la marche elle-même se greffait un choeur puissant où la rudesse virile des voix guerrières s'opposaient aux caresses de fraîches voix de jeunes filles.

Et, de cet ensemble où se mariaient magnifiquement les accents de l'héroïsme et de l'amour, jaillissait tout à coup une mêlée de clameurs haletantes et convulsées; on aurait dit que l'instrument manquait de souffle, et on restait le coeur serré pendant un silence d'une mesure inscrite au plus haut des houles montantes de tout l'accompagnement en ascension. Il y avait là, vraiment, la sensation terrifiante d'une chute dans un abîme. On se reprenait à respirer, à suivre le retour des thèmes ramenés en sens inverses, jusqu'aux hurlements et aux lamentations déchirantes de la forêt qui s'échevelait dans toute son immensité sous le déchaînement d'une tempête nocturne.

Mais, des profondeurs où paraissait devoir sombrer la symphonie, surgissait un chant d'une seule voix, pur et clair comme une miraculeuse éruption fleurie en plein frimas, un chant où l'on sentait tressaillir une allégresse toute neuve, une allégresse qu'aucun coeur humain n'avait encore éprouvée et que les instruments de l'orchestre, d'abord en sourdine, puis

avec un éclat croissant, répandaient à l'entour et jusqu'aux contrées les plus lointaines. Il dominait, ce chant, de son rythme aisé et joyeux, le frémissement émerveillé qui s'emparait de la nature entière et la mettait en fête. Et c'était un modeste Noël breton qui avait offert sa cantilène naïve à François de Guenmeur pour qu'il lui fit rendre l'expression musicale la plus suave de tout le renouveau humain issu de la divine Nativité, et pour qu'il en opposât les sonorités limpides, toutes vibrantes d'essor d'âmes heureuses, aux gémissements angoissés de la terre entière, avant que les temps fussent révolus.

Ces deux thèmes fondamentaux du drame sortaient, pour ainsi dire, des molécules mêmes de la "Pierre du Sang;" ils y puisaient leur expression du double aspect de l'âme nationale, reliée à son idéal par le druidisme et le christianisme, s'il est vrai, selon certaines interprétations de nos croyances originelles que l'un a été l'aspiration obscure et instinctive à l'avènement de l'autre.

Mais ces deux thèmes qui en arrivaient presque à marier leur sauvage fureur et leur virile suavité, brisaient cette tendance à l'unisson, au cours de l'ouvrage, en revenaient, de variations en variations, à un antagonisme tranché. Les rugosités farouches du thème celtique épousaient les férociétés de la Révolution avec le mélange d'ardeurs guerrières et d'atrocités sanguinaires, de nos premiers temps historiques, mais décuplées et centuplées. Et le thème catholique, dressé contre lui, accentuait ses tonalités allègres, les renforçait de toute la mâle énergie d'une foi inflexible, de toute la fureur d'une race jetés à la

guerre par un despotisme qui soulevait sa conscience d'horreur.

A ces deux thèmes s'en ramifiaient d'autres que l'Ouverture se contentait d'ébaucher: lambeaux rugissants de "Carmagnole" ou de "Ça ira" et fragments de "Prends ton fusil, Grégoire!" appels de cloches lancés à toute volée de clocher en clocher, sonneries de clairons et roulements de tambours en avant des bataillons en marche dans les chemins creux, et tout cela se fondait en un fulgurant retour des deux thèmes initiaux qui semblaient rester en face, courir l'un contre l'autre et se heurter en une attitude saisissante d'intrépidité et de défi.

Les doigts de François de Guenmeur se crispaient encore sur les derniers accords de ce finale hurlant et cabré, que son auditoire se soulageait de son émotion par des applaudissements chaleureux; il semblait à bout d'empire sur lui-même.

François sourit, essuya son front où la sueur perlait. Il était visiblement heureux de l'effet produit par ce prélude de son oeuvre.

—Tous nos compliments, monsieur, lui dit M. Seguélat. C'est vraiment beau!... Encore une fois, je ne suis pas compétent. Mais il y a là de la puissance, de la richesse d'invention, une force tragique!... On en est saisi.

—Je vous remercie, monsieur, lui répondit François de Guenmeur. Il y a certainement beaucoup de bienveillance dans votre opinion...

—Du tout! protesta M. Seguélat. Je n'aurais pas l'honneur de vous connaître que je n'aurais pas d'autre sentiment.

Et sûr de prévenir le plus cher désir du jeune musicien, il ajouta:

—Et vous Valentine, qu'est-ce que vous en dites?



—Oh! moi, je trouve cela très beau, répondit-elle toute vibrante encore d'enthousiasme.

Elle hésita un moment, et à la vue du regard ravi que François attachait sur elle, elle reprit:

—Quand une musique me tire hors de moi-même et fait passer devant mes yeux des paysages, des tableaux, des groupes, des scènes auxquels je n'aurais pas pensé sans elle, je n'hésite pas, je déclare que c'est de la belle musique.

—J'ignore le sort de "la Pierre du Sang", lui répliqua François. Elle est vouée sans doute à une obscurité éternelle. Mais elle a été comprise de vous et de vos amis. J'aurai eu la joie de ne l'avoir pas écrite tout à fait en vain.

—Vous allez bien nous en jouer la suite? le pria Mme Seguélat.

—Sincèrement, madame, répondit-il, je vous serai reconnaissant de ne pas m'en demander davantage. Il me faudrait des voix, solistes et chœurs, pour le drame lui-même. Pour moi seul, l'orgue y supplée encore. Mais pour des auditeurs, l'oeuvre devient trop peu de chose sans le concours des acteurs.

En réalité, il venait de faire réflexion qu'il avait donné à ses visiteurs une idée de sa personnalité artistique assez avantageuse pour qu'ils comprissent combien il était déplacé dans le milieu où il lui fallait vivre, et surtout pour que Mlle Costis le prit un peu en pitié de le voir si étroitement confiné loin du second lieu du monde où il aurait pu courir la chance d'affirmer son talent.

Pour se faire aimer de la jeune fille, il s'agissait peut-être moins de lui plaire que de lui inspirer de l'intérêt. Et quel meilleur moyen de toucher

son coeur que de se montrer à elle très malheureux!

Pendant il ne voulut pas avoir l'air d'abrégé une visite dont il souhaitait, au contraire, qu'elle n'eût pas de fin. Il s'assit au piano et exécuta diverses oeuvres de Beethoven, avec une émotion réellement pieuse où l'on sentait tout le fond de sa dévotion à ce maître de la passion consumée en rêverie et de la mélancolie héroïque. Il achevait la "Sonate pathétique".

—Ah! s'exclama-t-il, Beethoven! Et on ose encore écrire de la musique!... Il ne me faudrait pas plus d'un Beethoven, voyez-vous, pour me faire croire à une autre vie!

Et voilà l'ardent jeune homme à commenter la mystérieuse infortune du grand musicien.

—... Un homme, ajouta-t-il, doué de la plus avide et de la plus tendre sentimentalité, et qui n'a jamais éprouvé l'amour qu'en désir, en rêve, en attente douloureuse, en mirages enchantés et fuyants!... On dirait que la Destinée l'avait choisi pour l'objet privilégié de son ironie. Elle a pris plaisir, pourrait-on croire, à ce que tout son être ne fut que sensibilité, et elle l'a privé jalousement du pouvoir de communiquer à aucune femme l'insatiable désir d'amour qui l'a consumé. Il l'a écrit à Ries, un de ses amis: "Bonjour à votre femme! Hélas! moi, je n'ai pas de femme!"

—C'est sublime, cette plainte si simple! remarqua M. Seguélat.

—N'est-ce pas, monsieur? lui répliqua François... Et une telle capacité de bonheur associé au génie, multipliée par le génie, n'aurait été donnée à un tel homme que pour agir en lui à vide?... Nous toucherions là un trop dur mystère d'iniquité, s'il n'y avait pas une autre vie où Beethoven

jouit enfin des délices du coeur qu'il appela éperdument et en vain, ici-bas.

—Et il y avait pourtant, peut-être, une jeune fille qui l'eût aimé, et qui ne le rencontra jamais, dit Valentine.

—Ah! voilà le tragique et le terrible! s'écria François de Guenmeur. Penser que l'on peut frôler son bonheur, sans émouvoir celle qui le porte en soi!

—Il y a aussi, répliqua Valentine, les âmes riches de bonheur à qui personne n'en vient demander.

Elle n'avait pas achevé de prononcer cette phrase, qu'elle se sentait rougir. 'était si bien une plainte personnelle un cri du coeur qui venait de lui échapper, sous cette apparence d'idée générale! Elle réfléchissait que François de Guenmeur pouvait y voir une avance mal déguisée. Et son malaise s'en aggrava. Elle ne saurait donc jamais retenir sa langue? se reprochait-elle... Quelle rage avait-elle de se faire toujours valoir?

—Il y a quelque chose là-dessus, dans Lamartine, à moins que ce ne soit dans Musset, se souvint M. Seguélat. Oui, sur les âmes qui se cherchent et ne se rencontrent pas:

Les chants et les sanglots sont les voix  
[immortelles  
De ces filles de Dieu qui s'appellent  
[entre elles.

—Oui... Ah! c'est bien beau aussi, dit François de Guenmeur. Mais vous ne m'avez pas fait l'honneur de venir dans ma vieille maison pour gémir avec moi sur l'infortune de Beethoven. Assez de musique comme ça.

Il ferma son piano. Et, s'adressant à Mme Seguélat, il ajouta:

—Que diriez-vous, madame, d'une promenade en mer?

—Oh! se récria Mme Seguélat, ce sera pour vous un bien gros dérangement!

Si elle avait exprimé tout franchement sa pensée, elle lui aurait même dit:

—Non, merci! Votre maman vous gronderait trop.

Mais François n'avait pas l'air de se soucier de sa mère, en ce moment.

—Du tout, madame! lui répondit-il. Le temps de descendre à Pempoul. Nous prenons le Blouc'h sur la jetée, et nous embarquons pour Caranteo. Rassurez-vous, mesdames; la traversée est aussi tranquille que sur un lac.

—C'est que nous serons peut-être beaucoup de monde, objecta Mme Seguélat.

—Huit personnes?... Oh! madame, la "Mouette" peut porter ça.

A leur passage dans la rue Vezendann, les ménagères, sur le pas de leur porte, paraissaient de ne pas en croire leurs yeux de voir, en compagnie de ces Parisiens, le fils de Mme la comtesse de Guenmeur.

## XXVIII

Près du lavoir qui fait suite aux dernières maisons de la localité, en contrebas de la route, M. Seguélat s'arrangea pour interrompre la conversation de sa femme avec François et Valentine. Et il laissa les deux jeunes gens marcher seuls à quelques pas devant eux.

Si François et Valentine n'avaient pas réprimé leur premier mouvement, ils auraient ri. Ils savaient parfaitement à quelle fin l'excellent M. Seguélat leur ménageait ce tête-à-tête. Mais sans être de complexion mélancolique ce n'était pas le comique des choses qui les affectait d'abord, ni l'un ni

l'autre. En réalité, ils durent se dissimuler un peu d'embarras.

—Jolie mer, aujourd'hui! dit François, à tout hasard.

—Magnifique! s'exclama Valentine. Notre promenade va être exquise!

—Je vois que vous aimez la mer, mademoiselle.

—Passionnément! surtout telle qu'elle est ici, dans sa beauté toute nue, sans luxe mondain dans son décor, sans tumulte de grande navigation, avec son recueillement et sa mélancolie.

—Je ne sais pas si vous avez voulu me faire plaisir, lui répliqua-t-il. Mais vous venez de me faire un fier plaisir!

—Vraiment? fit-elle, en lui montrant son joli visage qui l'interrogeait.

—Oui!... vraiment! insista-t-il, parce que, voyez-vous..., parce que c'est flatteur pour mon pays.

Il ne lui vint pas à l'esprit d'autre artifice de langage, pour éviter de lui avouer qu'il était surtout ravi de son détachement, presque de son aversion de tout luxe mondain. Ce goût de la vie simple qu'elle venait de professer tout spontanément supprimait déjà tout un ordre d'objections que sa mère pourrait élever contre leur mariage, s'il réussissait, comme il l'espérait bientôt, y décider Valentine. Mais, continuant à attribuer à l'enthousiasme de la jeune fille pour le charme mystérieux du paysage, le plaisir que ses paroles venaient de lui donner, il ajouta:

—C'est que je l'aime, mon rude pays, malgré son dénuement!

—Son dénuement! protesta Valentine... Avec cette parure de lumière et d'eau, toute sa rudesse devient douceur.

François se sentait si heureux qu'il aurait voulu l'embrasser, pour lui

communiquer le transport de sa joie. Pouvait-elle lui faire mieux comprendre que des séjours prolongés dans sa petite ville ne lui déplairaient pas? Il lui dit:

—C'est rare, pour une Parisienne, votre amour de la mer.

—Oui... On le dit... Oh! vous savez, les Parisiennes! Il y en a des milliers d'espèces. Moi, je me suis plu ici tout de suite. Et tenez, hier, quand vous nous avez rencontrés, je me trouvais dans la nécessité de partir. J'en avais un profond chagrin.

—Vous allez partir? s'écria François.

—Plus maintenant. Je ne sais trop pourquoi ni comment tout est arrangé.

—Ah! soupira François... c'est heureux! Parce que...

—Parce que?...

—Mais!... parce que je n'aurais pas eu le plaisir d'entendre cet éloge que vous venez de me faire de ma mer bretonne. Et ça aurait été dommage... Mais Paris, pourtant, oh! vous ne détestez pas Paris?

—Non. C'est mon pays, à moi. J'y ai ma famille, mon travail.

—Je trouve, naturellement, très bien qu'une jeune fille veuille gagner sa vie, quand elle n'a pas de fortune... Pour une jeune fille comme vous, il y a un moyen d'éviter cette extrémité.

—Le mariage? dit Valentine, avec un rire bref d'ironie.

—Mais oui!... le mariage!... C'est la grande carrière de la femme, quoi qu'on dise.

—J'ai bien peur, en tout cas, que ce soit, pour moi, une carrière fermée.

—Comment? Vous auriez renoncé au mariage?

—C'est plutôt le mariage qui m'a l'air de renoncer à moi.

—Vous me permettrez de n'en rien croire.

— J'en fais l'expérience, depuis quelques années. Et même, à parler franc, j'en ai pris mon parti.

—Oh! on dit cela. Et puis, il ne faut qu'une occasion.

—Je n'en attends plus.

— Si elle s'offrait pourtant, cette occasion? lui proposait-il avec une ardeur contenue. Si vous n'aviez qu'à étendre la main vers elle?

—Il faudrait qu'elle ait plus d'un cheveu.

Et elle rit de ce trait qui venait de lui échapper, comme François en r'ait lui-même.

—Hé! oui, insista-t-elle. C'est une vieille fée, l'occasion. Et ça l'amuse de vous laisser dans la main son cheveu unique. Voyez-vous, il faudrait qu'elle ait pour moi toute une natte. Et encore! Il y a tant de vieilles femmes aujourd'hui qui mettent des chichi!

Son rire clair accompagna de nouveau sa plaisanterie. Et François mêla son sourire au sien.

—Vous me laisserez bien vous dire que vous êtes charmante? lui déclara-t-il.

Il ne lui donna pas le temps de lui répliquer. Il se tourna vers M. et Mme Seguélat qui venaient avec M. Kumpf, à quelques pas en arrière.

—Vivent les gens d'esprit! s'écria-t-il.

—Surtout quand c'est une belle jeune fille! ajouta M. Seguélat, en souriant de l'incorrection de sa phrase.

—Je crois bien, affirma François... Voyez-vous, monsieur, je ne saurai jamais vous faire assez sentir combien je vous suis reconnaissant de cet

après-midi que je vous dois. Ah! les Parisiens!... Paris!... Hein! mon cher Kumpf!

Il donnait familièrement à son vieux maître plusieurs tapes sur l'épaule. Il gesticulait. S'il ne s'était retenu, il se serait mis à danser, pour donner libre cours à la joie intérieure qui le transportait.

Ne venait-il pas d'apprendre, de la bouche même de Valentine, qu'elle était libre de tout attachement? Quant au scepticisme qu'elle lui avait voué sur ses chances de mariage, on verrait bien ce qu'il pèserait, dès qu'il aurait tout arrangé pour pouvoir lui demander de vouloir bien être sa femme.

—Les Bretons disait M. Kumpf, à la vue de l'exubérance de son élève. Tenez, monsieur Seguélat! Vous voyez celui-là! Vous les avez tous vus... Concentrés, mélancoliques, taciturnes, et tout à coup expansifs, joyeux, loquaces, résolus... Le diable ne les ferait pas changer de décision. Je suis bien tranquille, maintenant. Vous verrez mon élève à Paris, monsieur Seguélat.

— Nous en serons enchantés, mon cher monsieur Kumpf, déclara le professeur.

—Vous croyez plaisanter, mon cher maître, répliqua François à son maître aussitôt. Je vous montrerai que vous aurez été prophète.

—Tout à l'heure évangéliste! Maintenant prophète!... Oh!... Jeunesse!

—Vous permettez, mesdames, dit alors François, que j'aille chercher mon matelot?

Les promeneurs étaient arrivés sur la jetée dont les quelques marches servent d'embarcadère au port minuscule de Pempoul. François de Guenmeur se dirigeait, d'un pas élastique,

vers l'une des maisons du village dont les murs ressemblent encore à des dâniers, parce que leurs cubes de granit noir sont liés entre eux par d'apparents filets de chaux blanche. Il revint bientôt en compagnie de l'homme trapu, large d'épaules, que l'on avait vu, la veille, vêtu d'un tricot et d'un pantalon de laine, de cette teinte indéfinissable de tissus trop longtemps imbibés d'eau. La bonne figure de Le Blouc'h mangée de barbe, montrait des dents jaunes dans le sourire dont il accueillait respectueusement les propos de François de Guenmeur.

## XXIX

L'embarquement ne fut pas long. Et par une jolie brise du nord-ouest, qui gonflait sa voile comme une aile, la "Mouette" fila en droite ligne vers les maisons blanches de Carantec, groupées là-bas, à partir du clocher, sur le penchant de la côte qui venait mourir en bande étroite de sable fin.

Vingt minutes de traversée, une heure à prendre des rafraîchissements à une terrasse d'hôtel et la demi-heure du retour passèrent pour Valentine dans cet agréable nonchaloir où l'on ne sent pas fuir le temps et où l'on jouit du délassement de tous ses membres. Elle n'avait plus même à faire de frais pour la conversation. Il lui suffisait d'y jeter à propos des monosyllabes de loin en loin, quelques exclamations, pour témoigner qu'elle n'en était pas volontairement absente.

M. Seguélat en avait pris la direction, maintenant qu'elle était générale. Accentuant encore sa complicité tacite à l'honnête séduction que François de Guenmeur s'efforçait d'exercer sur Valentine, il l'avait remis sur les singularités de sa vie, afin qu'il pût achever de se faire connaître à la

jeune fille, et de manière à accroître l'intérêt et la sympathie qu'elle éprouvait déjà certainement pour lui.

C'était encore de musique que M. Seguélat le faisait parler, mais de musique bretonne, et de ses excursions d'archéologue musical en quête des refrains même les plus humbles exhalés de l'âme populaire, dans son passé, depuis des siècles.

Bourgeault-Ducoudray avait fait, avant lui, ces recherches et il avait récolté une belle moisson. François avait voulu, néanmoins, les recommencer après lui. Les textes gravés sur le papier, c'est bien. Mais entendre ces mêmes airs chantés dans leur milieu originaire et tels que la tradition les a conservés depuis leur origine, n'est-ce pas ? c'était encore mieux.

En outre, il avait bien fait qu'il fournit à sa mère d'honnêtes prétextes de s'évader, de temps à autre, du cloître sévère où elle avait tant aimé le tenir auprès d'elle, et qu'il se procurât des occasions d'exercer son activité, de se donner du mouvement, afin de se maintenir en bonne santé. Et ç'avaient été des randonnées à travers le pays, auprès des joueurs de bin'ou et des chanteurs de village. Les premiers temps, il avait entraîné M. Kumpf à l'accompagner. Mais son cher maître n'était pas très sportif. Il avait fini par le laisser aller seul.

Il avait usé du chemin de fer jusqu'à la gare la plus proche de la région à explorer. De là, il avait rayonné, à bicyclette, vers tous les villages où on lui avait signalé un maître sonneur, un meneur de "jabadaou", un chanteur de sônes, une récitante de triades comme cette Marguerite Philippe qui venait de mourir récemment. Il avait ainsi noté les airs trans-

mis oralement, de temps immémorial; il avait cueilli les émois les plus anti-ques de la vieille âme bretonne.

En même temps, il avait reçu en lui l'empreinte directe de paysages, de sites, de vieilles églises et de calvaires, qui sont les traits complémentaires de cette âme de tout un peuple, déjà révélée par ses chansons, âme ardente mais repliée sur elle-même, constamment travaillée, même dans ses défaillances, par les trances des fins dernières et par l'appréhension des puissances mystérieuses de l'au-delà. Et quelle dignité de vie, quelle véritable noblesse de cœur on découvrait en des individualités choisies de ces populations disciplinées par la crainte de l'enfer et attendries par la compassion pour les souffrances du Rédempteur! Ah! François pouvait se vanter d'avoir acquis, au cours de ses excursions, la connaissance et la compréhension de sa Bretagne, en même temps que de précieux matériaux mélodiques dont s'enrichirait la substance de sa musique!

François de Guenmeur n'était pas de ces jeunes gens que l'on voit tout gonflés de leur mérite et qui ne soupçonnent aucun inconvénient à parler d'eux sans retenue. Il n'ignorait pas, au contraire, qu'en toute autre circonstance et devant tout autre auditoire, il aurait encouru le plus juste ridicule à se raconter lui-même aussi abondamment. Mais le ton plaisant dont Valentine avait usé pour lui apprendre l'entière disponibilité de ses sentiments et de sa personne, lui donnait l'espoir d'en être aimé, et cet espoir, un besoin d'expansion impétueux. Il percevait, autour de lui, le rayonnement engageant d'une sympathie collective. Il avait, devant lui, l'adorable jeune fille dont il voulait être

aimé, à qui il lui faisait se faire connaître avantageusement et dans un délai trop limité. Que de raisons de se passer un peu de complaisance en lui-même, si on l'eût accusé de tomber dans ce travers! Mais, à l'attention qu'on lui prêtait, il pouvait voir, au contraire, qu'on lui savait gré de dévoiler ainsi sa vie austère et active, dans ce qui en avait été les divertissements, et d'affirmer son originale et forte personnalité. Il pouvait le voir, surtout, sur le visage de Valentine.

Mais que ne pouvait-il surprendre tout le mouvement de la pensée de la jeune fille, sous son beau front tranquille, couronné des boucles soyeuses de ses cheveux dorés! L'air de légère ironie répandue autour de sa bouche harmonieusement sinueuse lui aurait dit la nuance exacte du plaisir qu'elle prenait à son discours. Car il était évident qu'elle y prenait plaisir.

Valentine n'en était plus aux ingénuités de son adolescence. Sa pudeur n'avait plus ces subtilités qui exigent un voile sur les réalités de la vie. Elle était en état de les regarder en face sans dommage pour le repos et la pureté de sa conscience. Elle ne recourrait pas, en tout cas, à une fausse modestie pour se dissimuler à elle-même la réalité du moment qui était qu'elle avait l'honneur de plaire à M. de Guenmeur.

Tout en prêtant l'oreille aux récits du jeune homme, tout en goûtant la chaleur de sa pensée, son enthousiasme, son application à se montrer charmant, unis aux agréments de sa personne, à la mâle distinction de son visage, Valentine n'avait pas de peine à considérer que tout ce qu'il faisait était à son intention. Audition musicale, promenade en mer, confidence sur ses travaux et sur sa vie, autant

de manifestations de la cour qu'il lui faisait, et que favorisait effrontément cet excellent M. Seguélat.

Sans rien perdre de ce que continuait à dire François de Guenmeur, la pensée de Valentine avait franchi l'espace, jusqu'à Neuilly, jusqu'au près de Mme Costis. La jeune fille revoit sa mère, son livre de comptabilité à la main, sacrifiant les deux cents francs de son prochain terme aux frais du séjour qu'elle l'avait engagée à accepter chez les Seguélat. Elle l'entendait, de nouveau, lui dire :

—Après tout, qui sait? On a vu des jeunes filles trouver, sur des plages, l'occasion de se marier.

Et ce vague pressentiment de sa mère était maintenant une possibilité.

Valentine n'avait plus à en douter; elle avait là un mari à portée de sa main, un jeune homme absolument sous l'empire de sa beauté, un jeune homme qui ne se dérobaient pas à son charme, quoiqu'elle lui eût appris qu'elle était une jeune fille sans dot!

Ce n'était pas de quoi la jeter dans les mêmes transports d'amour que François paraissait éprouver pour elle. Mais il y avait de quoi la réjouir. Elle pouvait s'abandonner pleinement à son amour-propre. A prendre les choses telles qu'elles étaient en ce moment abstraction faite des obstacles qui allaient les modifier ultérieurement, Valentine pouvait se dire que François de Guenmeur la désirait pour femme uniquement à cause du goût qu'il avait pris de sa personne. Et elle ne disputait pas au plaisir de ce succès de sa beauté, devant celui qui le lui procurait et les cinq personnes qui en étaient témoins.

Mais l'amour-propre comblé n'implique pas nécessairement l'amour, quoiqu'il y ait peu de femmes à gar-

der un coeur ferme contre les hommages prodigués à leur beauté, par un homme adroit et fortement épris. Et François ne manquait ni d'adresse, ni d'ardente sincérité. Cependant Valentine avait trop l'expérience des méchancetés sournoises de sa destinée, pour que cette ivresse de sa vanité eût la vertu de l'émouvoir d'amour. Il y aurait, il y avait des obstacles à la félicité que lui promettaient l'amour de François de Guenmeur. Ce bonheur qu'elle savourait, en ce moment, elle aurait juré qu'il n'aurait jamais la suite qu'il en espérait. Elle n'y voyait qu'une amorce pour une prochaine déception, plus cruelle que toutes celles qu'elle avait déjà subies, si elle s'y laissait prendre. C'est pourquoi elle s'attardait, avec cet air d'ironie qui flottait autour de sa bouche, à jouir de cette éclaircie passagère, en attendant ce retour de "l'ombre sur le bonheur" dont elle commençait à avoir l'habitude.

Au milieu de sa méditation, Valentine entendait un peu confusément que François en était maintenant au récit de ses exploits nautiques. C'était depuis que la barque était en route vers Pempoul. L'image de Mme de Guenmeur s'associait, dans l'esprit de la jeune fille, aux paroles que préférait son fils, mais elle les entendait sans leur prêter grande attention.

Elle s'efforçait de se représenter cette mère, si jalouse de l'affection de son enfant qu'elle le maintenait comme enchaîné à elle, et si apeurée dans la vie qu'elle n'avait su que trembler et pleurer, chaque fois qu'il avait fait mine de vouloir s'éloigner de son foyer. Et son fils, ce François qui était là, sous ses yeux, qui s'était montré si bravement son maître, tout cet après-midi, comment se faisait-il qu'il fut

resté assez petit garçon devant sa mère, jusqu'à présent, pour avoir renoncé au séjour de Paris, si indispensable à l'épanouissement de son talent? Elle rapprochait en pensée le fils et la mère; elle les imaginait en présence l'un de l'autre pour s'assurer qu'il ne résulterait rien de cette passion du jeune homme pour elle. Elle n'en voulait d'autre preuve que l'absence de Mme de Guenmeur, tout à l'heure.

Préméditée, son absence signifiait qu'elle avait tenu à ne pas se commettre avec des étrangers introduits sous son toit par son fils, contre son gré. Fortuite, elle donnait à penser que le jeune homme l'avait mise à profit pour une réception que sa mère aurait empêchée si elle en avait été informée. Dans l'un comme dans l'autre cas cette absence n'était pas de bonne augure pour un dénouement heureux du roman dont il plaisait à François de Guenmeur de la faire l'héroïne.

Puisqu'elle était sûre que cela ne l'engageait à rien, elle pouvait donc jouir librement de ce nouveau succès de beauté qu'elle devait à la passion flatteuse du jeune Breton. Ce serait un triomphe d'un jour, un triomphe sans lendemain, et un souvenir charmant entre tout pour la suite de ses années.

Précisément, maintenant que l'on venait d'atterrir, la voix de François de Guenmeur n'avait plus la même allègre sonorité qu'au cours de la traversée. Il y avait un pli à son front, entre ses sourcils rapprochés, qui avait effacé le rayonnement de son visage.

Cette altération de sa voix, cette ombre sur ses traits, aux dernières minutes de cette demi-journée de bonheur qu'il venait de vivre, étaient-

elles l'indice de la peine qu'il éprouvait à s'éloigner de Valentine trop brusquement ou de son appréhension des gémissements et des larmes de sa mère qu'il devait affronter maintenant? De l'une et de l'autre, certainement.

A la porte de la villa "des Glycines", François et Mme Seguélat rivalisèrent de congratulations cordiales sur le délicieux après-midi qu'ils protestèrent se devoir mutuellement. Et on se sépara en se promettant de se retrouver sur la plage de Sainte-Anne, le lendemain.

—J'espère que tu as été heureuse, aujourd'hui, dit Marguerite Seguélat à Valentine, en retirant son chapeau dans l'antichambre.

—Mais oui, ma chérie, assez comme ça... Seulement la fête est finie.

—Oh! peux-tu dire cela? Mais c'est le bonheur qui commence pour toi! Le grand bonheur!

Valentine regarda son amie et haussa les épaules.

—Tu es gentille, ma chérie! très gentille! Mais je parierais que, demain, nous ne verrons pas M. de Guenmeur à Sainte-Anne.

—Vous supposez qu'il aura trop de chagrin d'avoir contrarié sa maman? intervint M. Seguélat.

—Il en a le coeur brisé de remords, déjà, affirma Valentine.

—Je crois que vous vous trompez, mon enfant. Le père Kumpf me l'a dit, et il sait ce qu'il dit: "Vous verrez mon élève à Paris, monsieur Seguélat."

XXX

Le père Kumpf et François de Guenmeur avaient déjà parcouru quelques centaines de mètres vers Saint-Pol-de-Léon, sans avoir échangé une pa-



role. François marchait vite sans la moindre attention à la fatigue que son vieux maître pouvait éprouver à le suivre.

On aurait pu croire qu'une sourde colère le soulevait, et qu'il avait hâte d'en déchaîner l'éclat. Ce n'était pas de la colère, cependant, qui imprimait à tout son être, tant d'élasticité et un tel élan. C'était une puissance de vie magnifique qui battait dans ses artères qui s'enfilait en lui comme une marée, et qui rendait tout son corps léger. Pareil au flot impatient de se ruer sur le récif qui lui barre le passage, toute son énergie le roulait, pour ainsi dire vers sa vieille maison de la rue de la Psalette, à l'assaut du seul obstacle à son bonheur qu'il crut avoir à surmonter.

Cependant le père Kumpf s'essouffait à multiplier ses pas trop courts pour suivre les enjambées alertes du jeune homme.

— Pas si vite, mon cher François ! supplia-t-il. Oh ! diable !

— Oh ! pardon ! répondit le jeune homme. Je suis si heureux, si heureux, que je vous oubliais, mon bon ami !

— Heureux ! heureux !... A votre figure, on ne le dirait pas.

Ce doute parut offenser François de Guenmeur, quoiqu'il eût, en effet, le front tout sourcilieux. Ses narines se gonflèrent, les traits de son visage se tendirent, et, d'un ton rude, il demanda :

— N'ai-je pas raison d'être heureux ? Mlle Costis ne s'est-elle pas montrée charmante pour moi ? Je ne me trompe pas ? Vous avez vu comment elle a été avec moi ?

Et il y avait pourtant un accent de sourde irritation dans ces questions,

qu'il posait pour se faire confirmer dans la certitude d'avoir été très bien traité par Valentine.

— Oh ! elle, je crois... vous pouvez en attendre de la joie.

— Ah !... C'est bien votre impression ?

— Franchement, oui... Seulement, maintenant, c'est le tour des difficultés.

— Oui. Maintenant... c'est maman ! avoua-t-il d'un ton rageur.

— Vous n'allez pas la bousculer, j'espère... Pauvre femme !

— Non. Mais je vais tout lui dire, naturellement, et... lui parler net.

— Vous m'effrayez François. Il faut avoir des ménagements.

— Des ménagements?... C'est vrai ! Je dois des ménagements à ma mère !

Il dit cela les dents serrées et d'un ton sarcastique qui indiquait une ébullition de fureur intérieure.

— Est-ce possible ? s'exclama M. Kumpf, frappé d'étonnement. Mais vous devenez méchant... On dirait, ma parole, que vous en voulez à Mme de Guenmeur ?

— C'est horrible à dire, et c'est presque vrai, confessa franchement le jeune homme. Mais aussi, pourquoi maman es-elle ce qu'elle est ? Il y a des années qu'elle me rend ridicule à me garder sous ses jupes... Allez, c'est ce que pensait Mlle Costis tout à l'heure. Avez-vous remarqué, par moments, ce sourire malicieux à peine dessiné autour de sa bouche ? Je parierais que c'était de me trouver si petit garçon devant maman. Si vous croyez que c'est gai de sentir que l'on prête à rire, en quelque chose, à la jeune fille dont on veut être aimé !... Et je vois maman d'ici... je l'entends lorsque je vais lui raconter tout ce que

j'ai fait aujourd'hui... et pourquoi!... Le beau crime, pourtant, hein! de lui choisir pour belle-fille une personne aussi accomplie, aussi délicieuse que Mlle Costis? Car il n'y a pas à dire, elle est délicieuse. Ce n'est pas votre avis?

—Tout à fait mon avis, mon cher François.

—Elle est délicieuse, reprit le jeune homme, heureux de proférer tout haut les louanges de la bien-amée, et si intéressante, si intelligente, si émouvante! Enjouée et réfléchie, et brave devant le devoir, ah! oui, elle est brave! Vous le savez comme moi, mon cher maître. Belle comme elle l'est, elle va travailler pour gagner sa vie. Elle me l'a encore rappelé tout à l'heure. Et si simplement! Sans plainte, comme sans fatuité... La beauté de son caractère est au moins égale à la beauté de sa personne. Et je laisserais m'échapper, quand je peux l'avoir à moi, pour ma part de bonheur en ce monde, une pareille jeune fille? Ah! non! non! maman ne peut pas exiger cela de moi... Et je ne lui céderai pas. Non! non! Je sens que je ne le pourrai pas. Cette fois, c'est fini, vous m'entendez, mon cher maître? Je ne lui céderai plus!

—Je le sais parbleu bien! lui accorda le vieil organiste. Et je ne vous y engagerais pas. Seulement, vous êtes si... monté!... Ne brusquez rien! Voilà ce que je vous demande... Ne brusquez rien!

—Vous avez raison, mon cher maître! mon cher ami! Et je vous remercie de me rappeler que je dois savoir me dominer. C'est que, voyez-vous, à la pensée de me retrouver devant ma mère, après ce qui vient de se passer, je ne me possède plus beaucoup. C'est la première fois que je vais avoir à

résister à ses larmes. Et je ne sais pas bien comment m'y prendre. Je vais lui faire tellement mal! J'en ai si mal moi-même que j'allais le lui faire tout de suite. Quand on doit se faire saigner dans sa chair, beaucoup, beaucoup, autant vaut que ce soit tout d'un coup, là, han! Après, ça y est. On souffre. Mais ça y est tout de même. Il n'y a plus à y revenir... Mais vous avez raison. En chirurgie aujourd'hui, il y a l'anesthésie... Qu'est-ce que je vais dire à maman, mon Dieu! pour endormir la douleur en elle avant le coup que je vais lui porter?

—Votre coeur, votre tendresse pour elle vous dicteront ce qu'il faut. Au revoir, mon garçon! Au revoir, mon petit!

Et ils se séparèrent à l'intersection de la rue Vezen-Dann et de la rue de la Psalette.

### XXXI

Devant la porte de sa maison, François de Guenmeur s'arrêta, quelques secondes. Au lieu d'ouvrir, il acheva de remonter la rue jusqu'au carrefour devant le chevet de la cathédrale.

Tout bouillant, quelques minutes plus tôt, de la frénésie d'amour qui le poussait à courir parler en maître à sa mère, sans s'inquiéter de lui meurtrir le coeur durement, l'appel à la pitié de son vieux professeur venait de briser sa fougue mauvaise. Il se trouvait de nouveau aux prises avec cette humiliante indécision dont il avait cru que le sourire ironique de Valentine le raillait, et dont il aurait juré que sa passion l'affranchissait définitivement, durant cet après-midi d'enchantement.

Si ferme, tout à l'heure, vers l'accomplissement des devoirs que son

amour venait de lui créer, l'impétueux jeune homme sentait tout son élan brisé par la considération de son devoir filial. Il n'entendait pas, cependant, se tirer d'embarras, par la résignation et l'abandon. Oh! non! Et s'il n'y avait pas d'autre solution que le sacrifice, ce ne serait pas son amour qu'il sacrifierait.

Mais son devoir filial, après tout, ne consistait qu'à garder des formes dans la discussion avec sa mère sur les graves événements survenus dans sa vie, depuis qu'ils s'étaient quittés, tout à l'heure, après déjeuner. Il n'avait pas à douter qu'au retour de sa visite aux Gwerzélis, elle avait été mise au courant de son équipée par leur vieille servante, Anne-Marie. Par conséquent il la savait, en ce moment même, en proie à une désolation telle qu'il ne lui en avait encore jamais vu. Et il aurait dû accourir la consoler, lui prodiguer les témoignages de tendresse qui eussent adouci son chagrin débordant, et l'eussent préparée à se soumettre aux nécessités d'une situation qu'il n'y avait qu'à accepter.

Eh bien! non! Il n'accourait pas auprès de sa mère, quoiqu'il la sût dans les larmes. Il piétina, un moment, sur les galets aigus du carrefour, comme s'il avait été incapable d'imprimer à sa marche une direction plutôt qu'une autre. Le désarroi et le tumulte de sa sensibilité et de son entendement étaient tels que son organisme fonctionnait, privé pour ainsi dire d'inhibition intérieure.

Au lieu de poursuivre droit devant lui, par la rue qui va rejoindre la route de Roscoff, il obliqua inconsciemment à droite et s'engagea dans la rue qui conduit au Champ de la Rive.

Le ciel était déjà tout obscurci de la cendre impalpable du crépuscule,

pareille à de la poussière de lavande, d'un gris mêlé de mauve.

La diffusion de ces demi-ténèbres dans l'espace aurait dû l'avertir que le retard de sa rentrée à la maison aggravait la douleur de sa mère. Il entendit bien une voix qui lui en fit le reproche. Mais il n'en continua pas moins sa marche vers la côte qui élevait sa cime rocheuse couverte d'un gazon sec et de touffes d'ajoncs rabougris au-dessus de la mer.

Des vaches regagnaient les étables, sous la conduite de quelque jeune garçon; des cahots de charrettes jetaient de gros bruits de ferraille dans l'air recueilli; des lavandières passaient, chargées du linge qui avait séché, l'après-midi sur les haies de lande, au bord du chemin.

Mais François de Guenmeur traversait, sans l'apercevoir, cette agitation dernière du jour à l'agonie qui aurait dû lui donner hâte de se trouver au repas de famille. Il allait, au contraire, il allait, du pas d'un homme stimulé par la force de sa pensée. Et il se souciait bien que son absence de la maison donnât à sa mère, un nouveau grief contre lui.

Cependant, à mesure qu'il avançait, il se rétablissait un peu d'ordre dans son esprit. Il se voyait tel qu'il venait de se montrer à Kumpf, il n'y avait pas une demi-heure. Et il en était épouvanté.

Quoi! C'était bien lui, tout à l'heure, sans les remontrances généreuses de son vieux maître, qui aurait assailli sa mère de cruelles paroles de révolte prêtes à jaillir de lui, avec la violence d'une volonté raidie d'avance contre toute objection?... Parce qu'il allait avoir à subir les larmes et les plaintes de sa mère, il en aurait

ouvert la source, en elle, brutalement, comme on égorge une victime?... Et cela pour se dispenser de mener avec douceur une explication pénible?... Il reconnaissait bien là le timide qu'il avait été jusqu'ici! A la première occasion de s'affranchir de sa timidité, il avait failli tomber dans la férocité... Ce n'aurait donc pas été assez de désoler sa mère par son équipée de l'après-midi et par ses projets de mariage qui l'avaient motivée? Il l'aurait achevée, sa pauvre chère maman, en la maltraitant, comme aurait pu le faire un fils dénaturé... D'où venait...?

... Il était donc méchant?... Et c'était l'amour qui suscitait, du fond de son être, cette méchanceté qu'il ne se connaissait pas?... L'amour? Son amour? Non!... Mais ce pli d'ironie autour de la bouche adorable de Valentine, tout à l'heure?... N'était-ce pas qu'elle avait voulu le mettre au défi d'imposer à sa mère sa volonté de l'épouser?...

Le jeune homme s'arrêta brusquement. Il arrivait à peu près au milieu de la montée vers le sommet de la falaise. Il regarda au long du versant, à sa droite. Il se trouvait presque en ligne directe, au-dessus de la villa des Glycines. Il se représenta Valentine à table avec les Sguéleat.

Que disait-elle? Que pensait-elle? Quelle impression avait-elle reçue de lui? Elle ne pouvait pas se méprendre sur le sens des événements qui les avaient mis en contact, tous deux, durant cette demi-journée. Elle savait qu'il l'aimait, bien qu'il ne lui en eût pas encore fait l'aveu. Et elle? L'aimait-elle?... Du moins, l'aimerait-elle?... Qu'il aurait voulu pouvoir franchir l'espace, se présenter à ses yeux

et lui montrer, une fois de plus, qu'il n'y avait pas au monde d'autre plaisir pour lui que la contemplation de sa beauté!... Oh! il arriverait à s'en faire aimer!... Il le voulait!... Il le fallait!... Mais auparavant, sa mère... oui, oui, disposer sa mère à surmonter ses préventions contre celle qu'il aimait!...

François reprit sa marche vers le haut de la falaise.

Qu'est-ce qui l'y poussait? Qu'est-ce qui l'y attirait? Quelle voix l'appelait pour lui donner la solution de la crise de conscience qui le déchirait? Il est certain qu'il n'aurait pu diriger ses pas ailleurs que vers cette éminence désolée et solitaire où venait expirer, dans le silence imposant de l'ombre, la rumeur nocturne de la mer.

Parvenu au sommet, François dressa la tête, et il eut un sursaut, comme s'il s'y fût heurté pour la première fois, devant le grand Christ qui dominait le monticule; la lune en éclairait le corps livide et le cœur saignant.

Toute sa religion frémit en lui, à cette vue. Il était trop préparé par sa culture littéraire et musicale, à subir l'action du symbolisme des signes, quand ils sont riches de substances spirituelle, pour que son émotion et le cours de ses pensées en reçussent pas, de l'image propitiatoire dressée devant lui, un choc violent et une direction inattendue.

— Sacrifice... Immolation!... Renoncement!...

Il trembla intérieurement à entendre ces mots se prononcer en lui. Ils retentissaient à son cerveau avec une force qui brisait tout son être et pénétrait sa chair d'une terreur sacrée.

— Oh! mon Dieu!... gémit-il, tout haletant.

Il s'accrocha d'une main à la grille du monument, parce que ses jambes fléchissaient de la terreur qui l'étreignait aux entrailles.

— Oh! mon Dieu!... gémit-il de nouveau, ce serait donc pour cela... que j'aurais été amené ici!... Ce serait votre main redoutable qui m'y aurait conduit, ... pour que ces mots, ... ces mots meurtriers, surgissent, ... et me pénètrent, ... et ravagent tout mon bonheur!... Oh! mon Dieu!

Il ne pleurait pas. Il ne se sentit pas soulevé non plus par le souffle de révolte qui aurait suggéré, à un moins bon chrétien que lui, de l'hostilité, du sarcasme et du blasphème contre cette irruption du divin dans le drame de son amour. Il était terrassé tout à coup et comme démuné de la force même de ce sentiment qui le transportait encore quelques minutes plus tôt.

Les dures condamnations de la doctrine catholique sur les félicités de ce monde, incluses dans ce signe impérieux de la crucifixion du Sauveur, roulaient dans sa pensée comme une eau vaste, aux ondes agressives et déployées à l'assaut de son cœur extasié tout à l'heure. Et il restait là, la tête penchée sous le grand Christ livide et sanglant, éperdu d'effroi, vidé de son énergie, à sentir cette marée d'idées jaillies de l'image divine de la Passion, exercer leur action dissolvante sur l'exaltation et la fièvre de sa jeunesse enivrée.

Ce grand Christ au-dessus de sa tête, sa mère à quelques centaines de mètres en arrière, dans sa vieille maison où elle se désolait de son absence et du mariage qu'elle lui devinait en projet, associaient leur double image pour s'opposer à l'image de Valentine et pour le contraindre à la chasser de

son esprit. Mais il ne pouvait pas... Il ne le pourrait jamais!... C'était comme si on lui avait demandé toute sa vie, comme si l'on avait exigé qu'il en tranchât lui-même le cours, en ouvrant le cœur de ses propres mains.

Sous l'empire de l'insurmontable horreur qui hérissait tout son être enfin contre cet appel à l'immolation, François de Guenmeur sentit ses genoux fléchir sur le degré de granit qui supportait la grille. Et afin d'obtenir grâce d'un tel sacrifice que semblaient lui enjoindre, comme autant de bouches parlantes dans la nuit, les plaies de l'image divine, il ne sut pas crier merci à Dieu avec d'autres paroles que celles de la formule évangélique: "Notre Père, qui êtes aux cieux..."

### XXXII

Sa prière achevée, François de Guenmeur se releva. Sa terreur se dissipait, et sa pensée redevenait nette... Comme son amour le possédait jusqu'au plus intime de son être, puisqu'il venait d'être pris d'une panique si soudaine, parce que l'idée de sacrifice avait éclaté comme la foudre dans l'enchantement de sa félicité intérieure.

Le sacrifice? Mais c'était sa mère qui devait s'y résoudre. Ce n'était pas lui, mais elle que le signe auguste de la Rédemption invitait au renoncement. C'était cela qu'il avait à faire pénétrer dans son esprit, puisqu'elle ne le concevait pas par ses propres moyens. Mais par quel biais, par quel détour? Quel était, dans son cœur le point sensible à toucher, pour qu'elle en vint à admettre l'émancipation de son fils, ou qu'elle s'y résignât, du moins, sans lui donner à craindre d'avoir avec elle la conduite d'un bour-

reau? C'était cela qu'il lui fallait trouver, quelque aggravation d'anxiété qu'il dût infliger à sa mère, par la prolongation de son absence.

Il s'assit à quelques pas de la croix, sur une roche arrondie qui surgissait du gazon sec de la falaise. Et il eut, devant lui, la mer scintillante, par places d'un pâle clair de lune étendue sur ses eaux, et toute frissonnante au loin, dans le silence de l'infini.

Ce ne furent pas des conseils d'abnégation qui lui vinrent de son immensité, mais plutôt des suggestions d'égoïsme et d'abandon de ses instincts.

François de Guenmeur, malgré les gâteries amollissantes que lui avait prodiguées sa mère, sous l'empire de la trop inquiète sollicitude, ne différait pas du commun de ses compatriotes. Sa mâle énergie avait crû intacte, dans l'atmosphère trop ouatée où sa mère s'était appliquée en vain à le couvrir. Il s'était dérobé par condescendance aux alarmes un peu puériles de sa tendresse, à la fascination de la mer, à l'esprit d'aventure qui semble flotter sur ses eaux et entraîne, loin de leur clocher natal, à une vie affranchie des jougs coutumiers, tant de jeunes terriens limitrophes de ses rivages, quand il avait renoncé à se faire officier de marine. Mais sa soumission n'avait pas stérilisé l'humeur indépendante qu'il avait contractée, rien qu'à respirer dans l'air des évaporations marines dont il est saturé. Elle n'était qu'assoupie. Et quel réveil elle venait d'avoir en lui puisque, sans l'appel de l'excellent Kumpf à sa pitié filiale tout à l'heure, il se serait rué sur sa mère... presque à la manière du gars en folie qui veut, de son "ancienne", de l'argent, pour boire, et va jusqu'à la maltraiter.

Oh! non, elle ne s'était pas étiolée en lui, son humeur indépendante de jeune Breton, trempé jusqu'aux moelles d'effluves marins! Et c'était la longue série de victoires qu'il avait dû remporter sur elle, par complaisance respectueuse aux caprices entêtés de sa mère, qui se déroulait devant sa pensée tandis que ses regards erraient à la surface de la mer.

Dans cette revue de ses souvenirs où il puisait des raisons à l'appui d'une revendication de son indépendance auprès de sa mère, l'image de son père surgit tout à coup et retint toute son attention.

Il le revoyait tel que sa mémoire toute fraîche de garçonnet de sept ans en avait gardé l'empreinte, durant son dernier séjour à la maison, avant son embarquement pour l'Indo-Chine. François se le rappelait grand, fort, très tendre, comme il était lui-même, mais grave, uniformément grave. Pauvre père! Que n'avait-il vécu ces vingt ans qui venaient de faire son fils un homme dont il n'aurait pas eu à rougir, Dieu merci!... Et il était là, dans le cimetière de la ville, contre la chénaie si drue de Ker-Nevez, à se réduire en poussière, depuis ces vingt ans, au fond de leur caveau de famille.

C'était son père qui lui avait manqué! C'était son absence qui avait désolée la vie de sa chère maman et avait réduit sa propre vie aux étroites limites où la tendresse de la chère femme l'avait si durement contenue! Et aujourd'hui, encore, pauvre père! que n'était-il là!... "Oui! s'il était là, mon père!" se dit le jeune homme. Il tressaillit... Mais le voilà, le point sensible du cœur de sa mère sur lequel appuyer, sans lui faire trop de mal!

François de Guenmeur se serait vu sourire, à ce moment, si quelque miroir lui avait offert le reflet de son visage. Il sentait de la joie en lui, maintenant. C'était une joie paisible qui pénétrait de bien-être toutes ses fibres. Le conflit cruel avec sa mère qu'il redoutait quelques minutes auparavant, d'avoir à résoudre, en se blessant lui-même à la torturer, se dénouerait dans une émotion mutuelle, par la simple évocation entre eux du cher défunt dont ils prolongeraient la survie en eux par leur deuil commun et leurs communs regrets.

Dans les dissentiments de famille, n'est-ce pas l'autorité du père qui a le dernier mot, le mot qui est l'expression même de la justice, parce qu'elle apprécie la part équitable de sacrifice que chacun doit avoir assumer? Séparé de sa mère et de lui, en être de chair, le père leur était assez présent, néanmoins, par l'idée vivante qu'ils en gardaient l'un et l'autre, pour que son intervention entre eux fût efficace. Elle le serait d'autant plus aisément qu'elle procéderait de leur mutuel attendrissement à recréer d'abord sa présence immatérielle au milieu d'eux. Et le jeune homme éprouvait une joie triste à sentir en lui son père lui donner raison de vouloir le bonheur dans un amour noblement avouable, et lui promettre son concours contre les préjugés exagérés et les aversions un peu despotiques de sa mère.

François se leva. Son regard embrassa toute l'étendue de mer ouverte devant lui vers l'infini, sous la clarté voilée de la lune et l'immensité plus accablant encore du firmament où voguait la flotte scintillante des astres. Il était, lui aussi, dans son humilité d'atome, parce qu'il se sentait tout

vibrant de son amour, une parcelle palpitante de la même allégresse éperdue dont tremblaient les étoiles. Et, léger, élastique, il se mit en marche. Mais il ne reprit pas, en arrière, directement le chemin de Saint-Pol-de-Léon. Il parcourut, en travers, le dos de la falaise, vers la droite. Il longea des clôtures de jardins et déboucha sur le chemin qui relie la ville à la plage. Il avait voulu se donner ce plaisir d'un enfantillage touchant de repasser devant la villa des Glycines.

Espoir d'entrevoir Valentine et de la surprendre par sa présence soudaine et inattendue? Pas même. L'eût-il aperçue dans le jardin ou à sa fenêtre, qu'il ne se serait pas permis de manifester son passage. Il se proposait seulement comme si cela eût été possible, en se rapprochant ainsi d'elle, de lui communiquer des effluves de la joie qui le soulevait maintenant qu'il voyait aplanir tout obstacle à leur amour, et aussi de se rendre plus sensible l'enchantement exercé sur lui par sa beauté.

### XXXIII

Pour passer ainsi, en amoureux furtif, mais inaperçu, devant la villa des Glycines, François de Guenmeur avait compté sans la tiédeur douce de la nuit, et sans la transparence lumineuse du clair de lune. A quelques pas de la villa et comme il levait la tête il dut se demander comment échapper à la vue des Seguélat. Ils étaient en groupe devant leur maison, à prendre le frais. Un parterre de fleurs de cinq ou six mètres était le seul ornement de leur jardin, en avant de leur demeure, à un peu plus d'un mètre de hauteur au-dessus de la route. François pouvait-il se dissimuler à ses

amis, dans la clarté de la lune? Et s'il en était reconnu, comment poursuivre sa route, sans rien dire?

M. Seguélat coupa court à sa perplexité. Il venait de surgir de sa chaise, en un bond vers lui, et lui disait:

—Monsieur de Guenmeur? Vous? D'où diable sortez-vous?

Et tout interloqué, François répondit:

—Mais je... je me promène ;... vous voyez.

—Malheureux! Mais on vous cherche!... M. Kumpf, tout à l'heure...

François tombait littéralement des nues.

—Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il.

—Dix heures un quart, à peu près. Mme votre mère est d'une inquiétude!

—C'est vrai que je meurs de faim, s'avoua le jeune homme.

Il venait seulement d'être rappelé des hauteurs de son rêve à l'humble réalité. Son étonnement de l'heure avancée qu'il était se combina avec la sensation du vide de son estomac. Mme Seguélat, Marguerite, le capitaine Fabvier, Valentine étaient maintenant près de lui. Et c'étaient des bonsoirs, des serremments de main, des exclamations sur sa promenade nocturne. Comme il s'attarda délicieusement à sentir dans sa main la chère main de Valentine.

—Je vous prierais bien, lui proposa Mme Seguélat, de vous arrêter à dîner...

—Oh! non! protesta-t-il. Je vous remercie, madame. Je cours rassurer ma mère. Pour la chose la plus innocente du monde, je vais la trouver bouleversée. Voilà ce que c'est que de gâter sa maman!

—Mais, intervint Valentine, il faut toujours gâter sa maman.

—Vous croyez, mademoiselle? Ah! A demain! Bonne nuit! A demain!

— A demain! lui répondait en choeur le groupe de ses amis.

Le jeune homme s'éloignait, d'un pas rapide, à la fois consterné par l'incident issu de son absence au dîner de sa mère et ravi d'avoir revu Valentine, d'avoir pu, par la muette pression de sa main, lui faire sentir toute la tendresse de son amour. Et encore son ravissement venait d'être bien augmenté par le propos de la jeune fille sur le devoir de gâter toujours sa maman. Enfin!...

—Pauvre garçon! dit M. Seguélat qui écoutait les pas du jeune homme résonner sur le chemin.

— Mais, proposa le capitaine Fabvier, il faudra peut-être aller à la recherche de M. Kumpf, et l'avertir que M. de Guenmeur est retrouvé?

—C'est cela, mon cher ami, allez! allez! dit M. Seguélat.

Le capitaine s'éloigna dans la direction de la plage, où le vieux musicien avait supposé que son élève promenait son amoureuse rêverie, puisqu'il avait eu au moins le tact de ne pas venir s'imposer aux Seguélat, à la faveur de la nuit.

C'était chez les Parisiens qu'il était allé tout droit dès que Mme de Guenmeur avait envoyé chez lui, dans l'espoir d'en voir revenir son fils. Elle l'avait attendu jusqu'à huit heures pour se mettre à table. Elle était rentrée vers six heures, de sa visite à Gwedzélio. L'absence de François ne l'avait pas alarmée, d'abord, quoiqu'elle eût aimé le trouver là, lui témoigner, par sa présence, ses regrets de la peine qu'il lui avait faite par son refus de l'accompagner chez ses cousins. Mais elle l'avait contrariée.



—Mon François se dérange, ma pauvre Colombe! avait-elle dit à sa belle-soeur.

—Oh! il ne faut pas vous faire de ces idées, avait protesté Mlle Colombe, assez mollement. Que voulez-vous? Un gars comme lui, ça ne peut pas tenir en place, par ce beau temps.

—C'est vrai qu'il a une vigueur! Je m'en effraie parfois. C'est tout son père, quand je l'ai connu. Vous vous le rappelez?

—Si je me le rappelle! Pendant ses congés, la maison était sens dessus dessous, du matin au soir.

—Et son fils est un autre lui-même. Pourvu que je n'ai pas été mal inspirée de le tenir si étroitement auprès de moi! Pourtant, j'ai charge de son salut, n'est-ce pas? Et l'abandonner à lui-même, c'était le livrer à la perte, à discerner son devoir!

—Quand on fait ce que l'on croit le bien, pourtant...

—C'est vrai. Allons, ma bonne, nous avons à lire notre Vie des Saints.

A sept heures et demie, suivant la règle immuable de la maison, Anne-Marie, la servante, était venue annoncer que ces dames étaient servies.

—Mais M. François n'est pas rentré, avait soupiré Mme de Guenmeur. Il faut l'attendre.

—Bien, madame.

—Il a travaillé longtemps, M. François, cet après-midi?

—Jusque vers quatre heures, madame.

—Et alors, il est sorti?

—Oui, madame.

—Avec M. Kumpf?

—Avec M. Kumpf et... ces gens. Ça avait l'air de Parisiens.

—Des Parisiens! s'était récriée Mme de Guenmeur, en sursautant. Qu'est-ce que tu dis là, Anne-Marie?

—Madame ne savait pas?... Je demande pardon à madame... mais madame me fait parler aussi! Et madame me fait dire des choses... Je vois bien que je ne devrais pas les dire.

Ce qu'éprouvait Mme de Guenmeur était inexprimable. De la stupeur, de la révolte, de l'épouvante s'unissaient pour lui infliger un martyre qu'elle surmontait, mais qui altérait sa voix et son visage.

—Tu ne me dis rien que mon fils ait à me cacher, affirma-t-elle à sa servante pour la rassurer. Il me le racontera, lui-même tout à l'heure, quand il sera de retour. Et ils étaient nombreux, ces Parisiens? Il y avait des dames?

Mme de Guenmeur haletait en posant ces questions.

—Il y avait, répondit Anne-Marie, voyons. Oui, c'est ça? deux messieurs, une dame, deux demoiselles. C'est bien ça...

—Et... ces demoiselles, demanda encore Mme de Guenmeur la gorge douloureusement contractée, elles étaient jolies?

—Il y en a une... c'est comme ça comme ça. Et puis il y en a une, Sainte Vierge, madame! ah! elle est belle oui!

Ces derniers mots achevèrent Mme de Guenmeur.

—Merci, Marie-Anne! put-elle dire seulement. Lais... laissons-nous!

Et, saisissant le bras de Mlle Colombe, elle éclata en sanglots étouffés.

Mlle Colombe essayait de calmer sa belle-soeur. Mais, tout en lui parlant, elle savait bien qu'elle ne trouvait pas les mots qu'il fallait lui dire.

Elle lui donnait affectueusement de légères tapes dans le dos.

—Voyons, ma chère! Il n'y a pas là de quoi vous désoler à ce point, pourtant! François a voulu avoir l'opinion de ces Parisiens sur sa musique?... Hé bien! la belle affaire!

—Oui, mais... Il y avait... cette jolie personne, sanglotait Mme de Guenmeur. Vous avez entendu... Marie-Anne?... Elle en est dans l'admiration... Vous connaissez mon enfant comme moi... Mon Dieu! mon Dieu!... puisque cette personne est si belle... François l'aime, et... il veut déjà l'épouser.

Mme de Guenmeur s'était détachée de l'épaule de sa belle-soeur. Elle était renversée, maintenant, et comme affaisée dans son fauteuil d'osier. Les deux femmes étaient autour de la table en fer, au même angle de la maison que la veille. Et des larmes coulaient au long des joues molles de la pauvre Mme de Guenmeur.

—Si on y pouvait encore quelque chose? prononça Mlle Colombe, d'un ton attendri. Mais que tarde-t-il tant à rentrer?... Il vous verrait pleurer. Et je suis bien tranquille, il ne résisterait pas à vos larmes.

—Que si, hélas! affirma Mme de Guenmeur. En ce moment même, il sait, au moins, que son absence me bouleverse. Est-ce qu'il s'en soucie? Non, voyez-vous, ma soeur, mon fils est perdu pour moi!

Mlle Colombe protesta encore, mais faiblement, contre cette idée qu'au fond d'elle-même, d'ailleurs, elle croyait vraie. Mme de Guenmeur exhalait sa douleur quelque temps encor. Puis un silence s'établit entre elles, que les gémissements de la malheureuse femme entrecoupaient de loin en loin.

Huit heures sonnèrent à la cathédrale, au-dessus de leur tête.

—Mais je vous fais mourir de faim, ma bonne! dit Mme de Guenmeur à sa belle-soeur. Pardonnez-moi!

—Notre garnement ne rentrera pas, constata Mlle Colombe.

Elle avait pris le bras de sa belle-soeur et soutenait sa marche accablée vers la salle à manger.

—Il a honte de ce qu'il a fait, c'est sûr, reprit-elle. Il n'ose pas affronter votre chagrin... Il n'est pas très loin, peut-être... Si on envoyait Mahec chez M. Kumpf?... Je gagerais qu'il dîne avec son professeur.

—Pas rentré?... Oh! diable! s'était récrié le professeur de musique, à la nouvelle déconcertante que lui avait apportée le domestique de Mme de Guenmeur. Il m'a quitté presque à sa porte... Je cours, je cours... Dites à Mme de Guenmeur que je le lui envoie.

Tandis que Jean Mahec rapportait à sa maîtresse ces propos si énigmatiques pour elle et si propres à aggraver son angoisse, M. Kumpf accourait à la villa des Glycines. Puisque son élève n'était pas rentré chez lui, en le quittant, dans l'état d'exaltation où il était, l'excellent homme lui avait prêté aussitôt la maladresse et l'indiscrétion d'une intrusion chez les Seguélat à l'heure de leur dîner. Où pouvait-il être ailleurs que là, avait-il pensé, s'il n'était pas chez lui?...

Il n'avait pas été sans envisager l'énormité de l'incorrection qu'en ce cas son élève aurait commise. Mais il ne s'y était pas arrêté, en vertu de cette vérité d'expérience que l'amour peut inciter les plus sages à la pire déraison. Et il connaissait assez la bonhomie cordiale des Seguélat pour être sûr qu'ils ne s'étaient pas froissés du sans-gêne dont il imaginaient que François de Guenmeur avait usé envers

eux. Aussi fut-il tout décontenancé de la stupéfaction des Seguélat à apprendre qu'il croyait trouver François de Guenmeur chez eux, et que son absence du dîner de famille donnait de l'inquiétude à sa mère.

Valentine n'avait pas soufflé mot, pendant l'exposé qu'avait fait M. Kumpf de la disparition de François de Guenmeur et des raisons qui lui semblaient l'avoir motivée. Mais elle n'en avait pas perdu un seul des indices sur l'affectation jalouse de la mère pour son fils, et sur le despotisme inconscient que sa tendresse exclusive lui infligeait. Jointes à ce qu'elle en avait appris dans la journée, ces révélations nouvelles achevaient de lui montrer Mme de Guenmeur irréductiblement hostile à un mariage de son fils contraire à ses prédilections et à ses préjugés, et son fils entièrement à la merci de sa trop vulnérable sensiblerie. Elle n'était encore éprise, à aucun degré alarmant, de François de Guenmeur. Il lui avait fait très bonne impression. Elle appréciait ses avantages extérieurs, son talent de musicien, sa culture intellectuelle, la noblesse de son caractère, sa distinction d'âme. Elle le jugeait tel qu'il fallait pour qu'il en vint à lui inspirer de l'amour. Et elle lui savait gré d'en avoir pris pour elle si vite, si fort, sans autre attrait vers elle que l'attrait de sa beauté. Mais elle se confirmait dans l'impression qu'elle avait eue, quelques heures auparavant, dans le bateau, au retour de Carantec, en essayant d'imaginer quel obstacle Mme de Guenmeur était à son mariage, tout en prêtant l'oreille au récit que le jeune homme faisait de ses exploits nautiques.

M. Kumpf, sans le vouloir, venait de donner corps à ses pressentiments

de tout à l'heure. Et elle le regretta. Car enfin l'occasion se présentait belle. Un jeune homme accompli, une belle aisance solide, et aussi, pourquoi y aurait-elle été insensible ? Le rayonnement de la gloire éventuelle de son mari, et le titre de comtesse ! Mais elle était brave et délicate jusqu'au scrupule. Etendre la main sur ce bonheur à sa portée, c'était martyriser une pauvre femme au déclin de la vie ; c'était la meurtrir dans toutes les fibres de son ombrageuse maternité en lui arrachant son fils. C'était pousser ce fils pieux et si tendrement soumis jusqu'alors, à déchirer le cœur de sa mère. Non ! non ! elle ne ferait pas cela. Elle se représenta sa maman, à elle, soumise à pareil supplice. Et elle eut, au plus intime d'elle-même un frisson douloureux. C'était un beau rêve qui venait de hanter son imagination. Elle l'en écartait résolument ; elle le rejetait là où elle avait enseveli déjà tant de beaux rêves.

La voyant muette sur un incident qui la touchait si intimement et le connaissant fort susceptible, les Seguélat évitèrent de le commenter, lorsque M. Kumpf les eut quittés, dans l'espoir de rejoindre le jeune homme, sur la grève, "en train, avait-il dit, sans doute de promener sa mélancolie". Et, sans s'abstraire de la conversation, Valentine s'était maintenue en face de la situation qui lui était faite, et s'était confirmée dans sa détermination. C'est pourquoi, sans prendre garde à la cruauté que François pouvait trouver à ses paroles, elle lui avait dit, tout à l'heure :

— Il faut toujours gâter sa maman.

## XXXIV

Tandis que le capitaine Fabvier était parti à la recherche de M. Kumpf, Mme Seguélat avait exprimé l'intention de se retirer dans sa chambre.

— Je te suis, maman, avait dit Marguerite.

— Moi aussi, avait dit Valentine.

— Oh! lui avait demandé M. Seguélat, vous avez tant que ça sommeil?

— Pas plus que ça... Mais...

— Alors vous pouvez rester un moment avec moi?

— Volontiers.

M. Seguélat prenait en même temps deux chaises qu'il apportait sur le devant du jardin.

— Là, fit-il. Nous serons ci plus à notre aise.

— Mon Dieu! dit Valentine, vous m'inquiétez.

— C'est vous qui m'inquiéteriez, lui répliqua M. Sguélat... Vous êtes intelligente pourtant... Voyons. Je suis un vieil ami de votre famille. Et ma vieille amitié m'autorise, je pense, à vous conseiller, dans le cas difficile où vous vous trouvez.

— Assurément. Mais je suppose que vous êtes d'accord avec moi sur son unique solution?

— Cela dépend. Que comptez-vous faire?

— Mes malles, dès demain.

— Maman s'est retirée dans sa chambre, quand je suis arrivé.

— Malade, peut-être?

— Non. Mais elle avait peu dîné. Le chagrin lui avait ôté l'appétit, et elle m'a fait dire par Marie-Anne de la laisser seule se reposer. J'ai dîné. J'ai mangé comme un loup. J'avais faim! J'étais je ne sais comment... Tout marri de la douleur de ma mère,

et tout vibrant encore de la joie de ma journée... Ah! mon ami, l'amour! ce que c'est que l'amour en nous!... Et puis, sur le Champ-de-la-Rive — c'est là que je me suis attardé hier — j'avais si bien trouvé le moyen de tout arranger entre ma mère et moi, sans presque la faire souffrir! En montant me coucher, cependant, je suis allé à sa porte. Je l'ai entendue gémir. Je l'ai suppliée de me laisser entrer. Ma tante m'a répondu non, que ce n'était pas le moment, que nous nous expliquerions demain. Je leur ai souhaité une bonne nuit à toutes deux. Et je suis allé me mettre au lit. Vous pensez si j'ai été long à m'endormir. A quelques pas de moi, ma mère dans une désolation si pitoyable dont j'étais la cause, sans que je puisse même l'en soulager, puisqu'elle repoussait ma présence. A trois ou quatre cents mètres de la maison, la jeune fille que j'aime. Mon ami, que je l'aime! et qu'elle est belle! Son amour en moi est comme un enchantement! Tout a pris une telle couleur auprès de moi, une telle vibration, depuis que je l'aime! La musique, oui, la musique m'a donné de belles ivresses. Eh bien! toutes les ivresses accumulées en moi par la musique roulent en moi leurs puissantes délices, depuis que je l'aime!

On voyait que l'ardent jeune homme se plaisait à répéter ces mots : "Je l'aime depuis que je l'aime", comme si elle avait mis dans sa bouche la succulence d'un fruit savoureux.

— Cette effervescence, troublée par mon anxiété filiale, reprit François, m'a tenu éveillé fort avant dans la nuit. J'ai été pris, enfin, d'un sommeil si lourd que je me suis levé fort tard, ce matin, si tard que maman était déjà sortie, avec ma tante,

— Elles sont à la messe, naturellement.

— Oui. Et je les attends. Seulement, elles s'attardent beaucoup.

— Allons! Me voilà tranquille. Mais j'étais inquiet! Oh! diable!... Ça va s'arranger maintenant.

— J'en suis sûr. Et sans rudesse, je vous le promets.

— Ah! il faut! Au revoir!

— Au revoir, mon ami! Et merci!

Ils se serrèrent la main. La cloche de la porte retentissait de nouveau.

— Ah! maman! s'écria François.

Et, sans plus s'occuper de Kumpf, il s'élança vers elle.

Le jeune homme voulut la prendre dans ses bras, la serrer sur son cœur.

De son bras tendu, elle écarta cette effusion.

— Vous ne me pardonnerez donc pas, maman? gémit François, d'un ton sincèrement affligé.

— Tout à l'heure, répondit-elle. Je vous verrai dans votre cabinet de travail.

— Vous ne me voulez pas près de vous, pendant votre déjeuner? insista le jeune homme. Si vous saviez, maman? J'ai à vous dire des choses?... Vous n'êtes pas souffrante, depuis hier? Vous avez un peu reposé?

Ils étaient sur le perron, maintenant.

— Entrez chez vous, mon enfant. Je viens dans un instant.

Mme de Guenmeur se dirigeait vers la salle à manger et François pénétra dans son cabinet de travail.

Il était aussi ému que déconcerté par cet accueil de sa mère. Il s'était attendu à la retrouver plus dolente et gémissante encore que d'habitude. Et elle était résignée et même ferme dans la décision qu'elle avait dû prendre. A

quel parti s'était-elle arrêtée? François ne pouvait le deviner. Son attitude venait de la lui montrer seulement à la hauteur de la situation qui s'imposait à elle depuis la veille. Et qu'elle en fut venue là dans l'espace d'une nuit, c'était de quoi émerveiller le jeune homme, c'était surtout de quoi l'attendrir jusqu'à lui faire monter les larmes aux yeux... Pauvre maman! pensait-il, avait-elle dû souffrir, durant toute cette nuit, à se débattre entre les révoltes de sa sensibilité et les conseils de sa raison!... Comme cette nuit d'insomnies et de larmes se lisait sur le pauvre visage jauni qu'elle lui avait montré, sur ses paupières encore gonflées de rouge!... Et encore ce n'était pas tant à sa raison qu'à la nécessité, qu'elle avait fini par se soumettre. Elle avait dû trop comprendre, dans le désarroi de sa douleur, que le spectacle de sa douleur même ne toucherait plus assez son fils pour le disputer à un amour qui l'avait fait la délaisser, à la première occasion. Elle s'était sentie vaincue d'avance. Et elle acceptait l'inévitable. Mais comment avait-elle trouvé en elle la force de commander à sa souffrance, de la surmonter jusqu'à tarir ses larmes, jusqu'à se composer le visage apaisé qu'elle avait? Pauvre, pauvre maman!

Et, à ce degré d'attendrissement, François de Guenmeur éprouvait comme un remords de l'allégresse qui l'animait. Se pouvait-il qu'il restât si transporté de bonheur, quand sa mère dominait une telle agonie dont il était la cause? Ne devenait-il pas ainsi un mauvais fils? Il était le bourreau de la pauvre femme qui n'avait d'autre tort que de trop l'aimer, et il se sentait débordant de la joie de son amour? Il y avait donc dans le plus humain et le plus doux des sentiments, un égoïsme

inconscient qui l'arme de cruauté à notre insu et qui lui immole toujours quelque victime? Pourtant, hier, devant la mer et le scintillement de ses flots au clair de lune, une voix lui avait bien affirmé la légitimité de son amour, la chère voix de son père qui avait semblé mieux ainsi lui venir des profondeurs de l'au-delà. Mais n'avait-il pas confondu l'imaginaire réponse du défunt avec le cri sourd de son désir?...

Instinctivement, François de Guenmeur leva les yeux sur l'image de son père qui était là, pendue au mur. C'était une photographie agrandie qui montrait le visage rosé du lieutenant de vaisseau, un visage aux traits en relief, mais si calmes, un visage tout royonnant du foyer lumineux d'énergie et d'intelligence qui résidait dans ses grands yeux clairs. Et, à sa vue, François entendit se formuler en lui comme une prière qui jaillissait de son angoisse renaissante: "Ah! père! père!... ne me dis pas que je ne dois pas l'aimer!"

Le bruit des pas de sa mère lui fit détourner la tête.

Il alla vivement à elle, lui prit la main et la conduisit à un fauteuil.

— Maman! maman! lui dit-il, en même temps d'un ton pénétré de tendresse triste, je vous ai fait trop de mal! Je n'ai pas voulu! Si vous saviez! C'est au Champ-de-la-Rive, hier, que je me suis attardé à chercher... à chercher comment vous dire...

Elle ne le laissa pas achever. D'une voix blanche, sans vibration, elle lui avoua simplement:

— J'ai fini par imaginer que cette famille vous avait retenu à dîner.

— Oh! maman! protesta le jeune homme, vous n'auriez pas voulu... si vite!...

— Je n'ai su que penser de ne pas vous voir rentrer, vous comprenez... Quand j'ai su que vous aviez reçu ces personnes, ici, au lieu de m'accompagner, j'ai deviné ce qui... ce qui vous arrivait.

— Il ne m'arrive rien que je ne puisse vous avouer entièrement, je vous le jure, maman! Et, hier, si je n'avais pas perdu la notion de l'heure, là-haut...

— Dites-moi, ces personnes, vous savez bien qui elles sont? La famille de cette jeune fille est honorable?

— Certes, M. Seguélat est professeur d'histoire dans un lycée de Paris. Mais la jeune fille qui vous intéresse n'est pas sa fille. C'est une amie de sa fille en vacances chez eux. Elle s'appelle Valentine Costis. Son père est un employé de ministère en retraite. Sans être pauvre, elle se dispose à gagner sa vie maintenant que ses parents n'ont plus que la pension du père. Elle veut être dessinatrice en modes.

— Il y a une démarche que je vous demanderai de faire, si toutefois elle ne doit pas vous froisser.

— Laquelle, maman?

— Ce serait de vous faire confirmer ces renseignements par une personne sûre et discrète.

— Je ne demande pas mieux, quoique... Mais vous avez raison, vous avez raison. Voyez-vous quelqu'un à qui demander ce service?

— Monsieur le curé pourrait écrire au curé de la paroisse de la jeune fille. Elle est connue à sa paroisse, je suppose?

— Maman! elle va à la messe, ici. C'est à la sortie de la messe que je l'ai aperçue pour la première fois. C'est entendu, je m'adresserai à M. le Curé.

— Cette formalité accomplie, vous pourrez vous occuper de votre mariage comme il vous conviendra.

— Ah! maman! chère maman! s'écria François.

Et il se mit à lui couvrir les mains de baisers.

— Comment vous remercier? reprit-il, lui retenant les mains dans les siennes. Moi qui tremblais tant que la seule pensée de ce mariage vous martyrisât! Oh! maman!

Il rapprochait sa tête, câlinement, du sein de sa mère, et tout en se caressant ainsi à elle, il lui murmurait, éperdu de reconnaissance:

— Maman! Chère et bien-aimée maman! Oh! merei! merci!

Deux armes jaillirent des yeux de Mme de Guenmeur et coulèrent au long de ses joues un peu bouffies. Elle les essuya, et dit, entre deux sanglots qu'elle comprima:

— Je savais bien que... que vous seriez heureux, mais... mais pas à ce point!

— Et moi, maman, je savais que vous m'aimiez. Mais je n'aurais pas cru...

— Ah! j'ai bien pleuré! Mon Dieu! ai-je pleuré cette nuit!

— Mais il fallait me recevoir, hier! Il fallait me faire appeler! Je vous aurais expliqué...

— A quoi bon? Votre absence à dîner, hier, m'a fait comprendre trop de choses tout à coup... D'abord que vous aimez cette jeune fille... plus que tout au monde...

— Mais, maman, je ne vous aime pas moins pour cela. Seulement...

— Je n'en doute pas, mon François. Et vous m'avez aimé si doucement, si chaudement! Vous m'avez tant gâtée, mon enfant que cette découverte brus-

que de votre amour, ç'a été comme une trahison, comme un abandon. Je me suis sentie une femme trompée et délaissée. Je ne peux pas mieux vous dire autrement ce que j'ai éprouvé... Je me suis vue seule, désormais, seule devant la vieilleuse qui me saisissait, et qui me condamnait à une désolation sans trêve, sans autre terme que le terme même de mes jours. C'était comme si j'avais perdu votre pauvre père une seconde fois, sans vous avoir, pour me rattacher à la vie, pour adoucir mon chagrin et l'apaiser.

— Mais vous m'avez, maman! Et vous m'aurez toujours, et plus tendre encore, puisque j'aurai à coeur de vous guérir d'un chagrin qui vous vient de moi.

— Oui, mon François. Mais... vous allez me quitter... J'ai dû comprendre aussi cela puisque cette jeune fille est de Paris... Je le sais depuis longtemps. Je l'ai vu, cette nuit, plus clairement encore: si je vous ai tenu éloigné, c'est par égoïsme, plus encore que pour le bien de votre âme.

— Tout ce que vous avez fait est bien fait. C'était mieux, jusqu'à présent. Si vous ne m'aviez pas retenu ici, je n'aurais jamais rencontré Mlle Costis. Et rien que pour cela, je vous bénis, maman!

— Oui. Mais ce n'était pas en prévision de ce bonheur pour vous que je vous ai contraint à une véritable claustration auprès de moi. C'était si bien mon égoïsme que, malgré le remords que j'en avais cette nuit, je ne consentais pas à la séparation que votre mariage va nous imposer. Je sentais seulement que vous alliez m'être arraché. Et je pleurais! je pleurais! sans force pour me résigner à l'inévitable... Un peu d'ordre s'est fait, à

la longue, dans le tumulte de ma douleur. Le souvenir de votre père s'est imposé à moi.

— Père! s'écria François. Vous aussi, maman!... C'est la voix de mon père, là-haut sur la falaise, qui a retenti en moi, et m'a découvert ce que j'aurais à vous dire pour amortir le coup que j'aurais à vous porter.

— Vous aviez entendu la voix de votre père, François? s'écria aussi Mme de Guenmeur.

Sa propre voix tremblait d'émotion. Elle éleva son regard, en même temps, sur le portrait du lieutenant de vaisseau. Son fils imita ce mouvement de ses yeux. Et il leur sembla lire sur la muette image de l'officier, l'invisible et affectueuse émanation d'un assentiment à la communication de sa pensée qu'ils avaient cru recevoir, l'un dans son angoisse, l'autre dans sa détresse.

En ramenant leur regard l'un vers l'autre, la mère et le fils se sourirent.

Nulle part ailleurs que dans la Bretagne fidèle à son passé le plus lointain, dont François de Guenmeur était autant que sa mère, on ne sent les morts aussi vivants et aussi mêlés à la vie de ceux qu'ils ont quittés. Il n'était donc pas étonnant que le fils comme la mère eussent entendu aussi distincte que si elle avait été réelle, la voix de leur cher défunt, par le seul effet de son évocation dans leur souvenir. A ce moment, ils le sentaient entre eux, de nouveau. Le père était là, présent à leur entretien. Leur commune tendresse le ressuscitait et l'associait à leur émoi. Sa volonté tendrement acceptée dénouait le conflit de sentiment qui avait menacé de les déchirer: elle leur communiquait un peu de la sérénité sacrée que l'on sent monter des tombes.

— Moi aussi, reprit Mme de Guenmeur, il m'a semblé que votre père était là, près de moi, tout à coup. Et aussitôt j'ai été éclairée sur mon devoir. Toute une conversation mentale s'est établie entre lui et moi, dans le silence de ma chambre à la lueur de la veilleuse. C'était comme si je l'avais entendu me dire, de sa voix si effectueuse, mais si résolue: "François est en âge de se conduire. L'autorité du chef de la famille, c'est lui qui l'a, désormais. Il est en droit de se faire son bonheur ici-bas, comme il l'entend. Il a l'âme droite et noble et tendre que vous lui avez faite. Il saura n'agir que noblement. Oui, il va séparer sa vie de la vôtre. Cela vous est cruel. Mais c'est à son tour maintenant de goûter aux joies légitimes de la vie. La force vous manque pour vous résigner à son éloignement. Le désespoir vous sumerge. Mais vous êtes pieuse. La prière... La prière..."

— Maman, s'écria François, qui hâletait à entendre ces paroles comme si elles avaient été des paroles réelles de son père, ah! que vous me faites du bien de me dire ce que vous me dites! Il n'y aura, maintenant, plus d'ombre sur mon bonheur.

— Mon fils! mon grand enfant! dit Mme de Guenmeur. Cette idée de la prière chassa subitement la présence de votre père, pour s'emparer de toute ma pensée. Il y avait en moi un reste de révolte contre la nécessité du sacrifice qui s'imposait à moi. Je souffrais encore. Je me raccrochais à un dernier espoir de vous attendrir par le spectacle de ma douleur, et de vous amener au renoncement que je ne savais pas vouloir moi-même. Et puis... et puis je me suis dit que j'aurais re-



sours aux sacrements, que je recevrais à la Sainte Table, le courage qui me manquait... Maintenant, François, vous êtes le maître. Vous ferez ce que vous voudrez.

D'un élan qui s'était contenu, pendant toute la fin de ce discours, François saisit sa mère dans ses bras et l'a serra longuement sur sa poitrine.

— Ah! dit-il, la joie! la joie que vous me donnez, maman! Soyez-en bénie!

Ainsi se dénouait dignement, sans cruauté de l'un pour l'autre, et selon l'ordre de la nature, ce conflit de volontés entre la mère et le fils, parce qu'ils avaient eu la bonne inspiration d'en appeler, dans leur cœur, à l'arbitrage suprême du père, qui avait prononcé entre eux, de l'au-delà de la tombe, comme s'il eut été au milieu d'eux.

— Et vous, mon père, ajouta le jeune homme, s'adressant à son image, ah! père! vous le voyez, votre autorité règne toujours sur votre famille; c'est votre autorité qui la maintient en bonne harmonie.

— Mon enfant, prions pour le repos de son âme.

François se mit à genoux, les yeux fixés sur le portrait de son père.

Mme de Guenmeur s'agenouilla aussi, en disant:

— "De profundis clamavi ad te, Domine!"

— "Domine, exaudi vocem meam", répondit François de Guenmeur.

### XXXV

A peu près à la même heure, Mme Seguélat et Marguerite sortaient du rez-de-chaussée de leur villa, pour aller aux provisions, avec leur servante.

— Tu ne viens pas, Valentine? cria Marguerite les yeux levés vers la fenêtre de la chambre occupée par son amie.

— Non, merci, ma chérie! répondit la jeune fille en montrant à la fenêtre son frais visage épanoui d'un sourire un peu forcé.

— Oh! voyons, protesta Marguerite. Je connais un pauvre jeune homme qui sera joliment déçu, s'il nous rencontre, de ne pas te voir avec nous.

— Il est plus convenable qu'il ne me voie pas. Les langues ne doivent déjà que trop marcher dans tout le pays.

— Oh! avec nous? Avec maman!

— J'ai une lettre un peu longue à écrire.

— Ta confession à ta mère?

— Justement. Bonne promenade!

— Au revoir?

Le bruit de cette conversation attira M. Seguélat dans le jardin. Il avait un journal à la main. Il ôta son lorgnon de son nez, et leva les yeux vers la fenêtre de Valentine. Cette longue lettre de la jeune fille à sa mère ne lui disait rien qui vaille, rapprochée de sa détermination de faire ses malles sur laquelle il l'avait fait revenir. Il lui avait vu, en outre, au petit déjeuner, tout à l'heure, un air un peu fermé qui ne répondait pas à l'exaltation joyeuse où l'avait amenée l'entretien de la veille. Ce mariage de Valentine et de François de Guenmeur lui tenait à cœur, comme s'ils lui eussent été chers par un peu de parenté.

Un professeur, s'il est d'une nature généreuse, contracte inconsciemment au contact de la jeunesse, dans l'exercice de sa fonction, une sorte de large paternité un peu parasite, mais très vivace, qui lui fait prendre intérêt au bonheur d'autrui, beaucoup plus que

le commun des hommes. Tant de jeunes âmes en route pour la vie, dont ses soins peuvent diriger et régler l'élan vers les meilleurs chances de leur destin, c'est de quoi l'entretenir dans une émotivité chaleureuse et attendrie.

M. Seguélat était de ces professeurs doués de cette sympathie radiante et expansive; il ne savait pas se tenir de metre en garde contre les inspirations malavisées de leur inexpériences les jeunes gens qu'il voyait aux prises avec les perplexités d'un parti à prendre. Il éprouvait un impérieux besoin de leur indiquer la décision qu'il jugeait la plus avantageuse. Aimable qualité d'un homme intelligent, réfléchi et mûri par l'âge qui ne pouvait plus prétendre à de grandes joies personnelles, mais qui prenait un plaisir très noble à favoriser le bonheur des nouveaux venus de la vie. Leur jeunesse épanouie donnait chaude à la jeunesse de coeur.

De tant de jeunes êtres qu'il avait éclairés et animés de ses conseils, il n'en était pas qui sollicitât plus agréablement son intervention que Valentine. Sa beauté l'investissait d'une sorte de privilège qui peut bien blesser l'envie, mais qui ne s'impose pas moins; on ne pouvait pas la voir et surtout la connaître sans lui vouloir du bonheur. Il semble que la beauté doive attirer à elle tous les autres biens comme par nécessité. Tel était, en tout cas, le sentiment qu'elle inspirait au professeur Seguélat. Ce sentiment était d'autant plus vif que la beauté de la jeune fille se rehaussait du caractère le mieux fait pour intéresser un homme aussi habitué que lui à priser les valeurs humaines et à les pousser à leur meilleur rendement. Elle avait le sentiment de sa beauté,

mais sans en être vaine. De l'orgueil? Certes. Mais il ne se manifestait surtout que par un louable souci de sa dignité. Et son absence d'aigreur contre sa pauvreté, sa soumission paisible aux avanies d'amour-propre qu'elle lui avait values, son adhésion énergique aux devoirs qu'elle lui imposait; autant de traits bien attachants de son heureuse nature. Elle était de ces jeunes filles dont on se dit tout naturellement qu'elles méritent mieux que leur destinée, jusque-là si méchamment railleuse, s'avissit de se montrer bienveillante. N'allait-elle pas encore se dérober à sa faveur du moment, par quelque scrupule d'une dignité trop aisément ombrageuse? C'est ce que redoutait M. Seguélat, depuis que la voix de Valentine au cours de sa conversation avec sa fille, n'avait pas eu le son joyeux qu'elle aurait dû rendre, si ses dispositions de la veille ne s'étaient pas modifiées. Il rêvait à cela, en allant et venant dans la courte allée du jardin. Et il voulut en avoir le coeur net. Il appela:

— Valentine?

— Monsieur Seguélat?

Et elle parut à sa fenêtre.

— Pas finie, cette lettre?

— Pas encore, monsieur Seguélat.

— Cela vous coûterait beaucoup de l'interrompre?

— Vous avez quelque chose à me dire?

— Oui.

— Je viens tout de suite.

Et l'on entendit descendre bruyamment l'escalier de bois.

— Je parie que vous êtes en train de faire une bêtise, lui dit le professeur, en souriant.

Elle sourit aussi, ses beaux yeux francs levés sur le professeur.

— Une bêtise? Non, monsieur Seguélat. Un acte raisonnable.

— J'avais bien deviné. Qu'y a-t-il de changé depuis hier?

— J'ai beaucoup réfléchi, ce matin, depuis mon réveil.

— Oui. La nuit porte conseil. Mais il y a conseil et conseil. Et c'est le pire que vous suivez. Voyons. Vous êtes convenue avec moi d'attendre. Il est juste que vous laissiez à M. de Guenmeur le temps de disposer sa mère à accepter son mariage avec vous. Je suis convaincu qu'il aura une solution à toutes difficultés quand nous le verrons sur la plage. Et puisqu'il vous apportera cette solution, quelle objection vous restera-t-il encore?

— Nous n'avons pensé jusqu'à présent qu'à Mme de Guenmeur. Mais... et maman?

— Mme votre mère? Elle bénira le bon Dieu du bonheur qui vous arrive.

— Je le sais... Mais ce bonheur qui m'arrive, et que je ne tiens pas encore, ce serait un véritable désastre, à la maison.

— Qu'est-ce que vous allez imaginer là? Vous savez, moi, les énigmes, ce n'est pas mon fort.

— Vous êtes heureux, vous, monsieur Seguélat, d'ignorer la cruauté des embarras domestiques. Oui, oui, nous avons les airs encore d'une certaine aisance. Oh! nous n'en sommes pas à faire pitié. Notre table est la table de petite bourgeoisie. Maman et moi, nous sommes mises encore de manière à pouvoir nous montrer... Au prix de quels prodiges d'ordre et d'économie! Maman seule pourrait vous le dire... Quand papa avait ses huit mille francs de chef de bureau au ministère, mon Dieu! ce n'était pas... la grande vie. Cependant, on avait un

gentil nécessaire, et même, de temps en temps, un peu de superflu. Et puis, il restait des bribes de la dot de maman, que mon père a si mal su administrer... Aujourd'hui, plus rien que la pension de mon père. Pas même la moitié de ses appointements.

— Evidemment... C'est maigre... Eh bien! raison de plus pour profiter de la belle occasion que vous avez sous la main. Quand ce ne serait que pour alléger les charges de vos parents... Une bouche de moins à nourrir...

— Et une femme de moins à habiller... Au prix où sont les plumes des chapeaux, n'est-ce pas?... Et dire que j'ai admis ce calcul au nombre des raisons qui pourraient peser sur mon inclination pour M. de Guenmeur!... Vous voyez, je suis franche; je ne me défends plus d'une inclination sincère pour lui... Mais découvrir des vues intéressées à l'amour qu'il m'inspirerait?... Ah! non, non, monsieur Seguélat... Heureusement, j'ai un moyen plus digne d'ôter à mes parents la charge de ma personne.

— Oui, l'emploi que vous espérez avoir... C'est très bien. Votre délicatesse aussi, c'est très bien... Permettez-moi de vous dire que ce scrupule très honorable n'est qu'une raison de plus d'accueillir ce bel amour qui vous sourit. Vous ne vous feriez pas, de ce scrupule, une raison de vous disputer à cet amour si vous n'étiez désintéressée. Allons! laissez venir les événements.

### XXXVI

—C'est ce que je ne dois pas, précisément.

—Mais vous êtes un enfant terrible!

—Pas le moins du monde. J'ai regardé simplement ce qui allait arri-

ver si je vous écoutais. Voyez-vous la situation de maman, si M. de Guenmeur me faisait demander en mariage? Si j'étais demandée par quelque brave garçon logé à la même enseigne que nous, à peu près, oui, qui saurait ce que c'est que de tirer le diable par la queue, on pourrait s'arranger. Mais le mariage d'une jeune fille s'il peut se faire sans dot, à la rigueur, ne peut pas se faire sans frais, surtout si c'est avec un jeune homme riche. Il y a le trousseau à établir. Et quel trousseau, pour la future Mme de Guenmeur. Il y a des diners, des réceptions pour le fiancé et ses proches. Il y a les frais de la cérémonie à partager entre les parents des jeunes mariés. Et, du moment que j'épouserais M. de Guenmeur, quels diners! quelles réceptions! et quels frais! Deux années de la pension de mon père y suffiraient à peine. Non, non. Il y a une disproportion trop grande de conditions entre M. de Guenmeur et moi.

—J'avoue qu'il y a là une difficulté que je n'avais pas envisagée. Elle est d'autant plus délicate à résoudre qu'on ne peut la lui soumettre.

—Ah! ça! jamais, n'est-ce pas? protesta impétueusement Valentine.

—Soyez tranquille, mon enfant. C'est ici de l'amour-propre trop légitime pour que je ne le respecte pas... Pourtant ce pauvre François de Guenmeur!... Vous êtes si bien la femme qu'il lui faut!... Et il est si bien le mari que vous méritez!... Mes pauvres enfants!... Voilà bien l'ombre sur le bonheur, comme vous disiez avant-hier.

—Vous le voyez. Je n'ai qu'à remonter finir ma lettre.

—Mais non, mais non! s'obstina M. Seguélat. C'est là une difficulté,

ce n'est pas un empêchement à votre mariage.

—Jamais je n'infligerais à maman l'humiliation de ne pas faire les choses convenablement. Et comme elle ne le peut pas...

—Votre bonheur est là, pourtant. Vous ne pouvez le fuir...

—Que voulez-vous? J'en ai pris mon parti. Je ne dois pas m'engager plus avant dans une situation sans issue.

—Il y en aurait une. Seulement, avec Mme de Guenmeur... Et, après tout, qui sait?... Ecoutez. De toute façon, vous ne devez rien décider avant cet après-midi... Puisque ce mariage vous sourirait, sans cette difficulté... Vous ne pouvez pas faire à M. de Guenmeur l'affront de vous soustraire à une entrevue qu'il se croit promise, au moins tacitement.

—L'ai-je encouragé en quoi que ce soit? Le mieux est de couper court à ses projets, du moment qu'ils ne peuvent avoir de suite. Non, voyez-vous, je ne suis pas faite pour la vie aisée et même brillante que j'aurais avec lui... Décidément, il y a des bonheurs auxquels la pauvreté, ne permet pas de prétendre... Eh bien! je travaillerai. Je me débattrai toute seule. Et j'emporterai d'ici le souvenir très agréable de la bonne impression que j'ai faite sur M. de Guenmeur.

—C'est bien sur cette bonne impression que je compte pour voir tout s'arranger finalement. Il n'est pas homme à se résigner si aisément que vous. Il sera très malheureux de votre refus. Il en cherchera la cause réelle, sous le prétexte que vous allez me charger de lui en donner. Car c'est à moi que vous réservez l'agréable mission de le lui signifier, n'est-ce pas?

—J'ai bien compté qu'en effet vous aurez cette bonté.

—C'est trop naturel... Et s'il devine ?

—Il saura que je suis plus pauvre encore que je n'en ai l'air. Voilà tout.

—Vous ne lui en paraîtrez que plus attachante. Et alors... Ah! si sa mère... Oui... Mais la voilà, la solution. Si j'étais à sa place, je sais bien à quoi j'amènerais ma chère maman. A prendre le train pour aller voir la vôtre, dès que les choses seront au point, et à lui faire accepter bien gentiment, comme cela se peut entre mœurs qui veulent le bonheur de leurs enfants, de quoi faire face aux préparatifs de votre mariage.

—Mais ce serait affreux! se récria Valentine. Maman accepterait l'aumône!

—Ma chère enfant, quand un jeune homme reçoit, d'une jeune fille, le don de sa beauté, de sa jeune tendresse, de sa loyauté sans tache, de tout son courage au devoir, quels que soient ses avantages de fortune sur elle, ils sont quittes. Que dis-je? C'est le jeune homme qui lui est redevable. La jeune fille peut tout accepter de lui, sans se diminuer. Ce serait, là-dessus le sentiment de M. de Guenmeur lui-même, si votre fierté ne nous interdisait de lui exposer l'obstacle que vous voyez à votre mariage avec lui.

—Vous êtes un avocat terrible. Il faut toujours que vous ayez l'air d'avoir raison. J'étais si bien résolue, tout à l'heure, et maintenant me voici de nouveau hésitante, avec le souhait au fond de moi-même, que vos prévisions se vérifient... Ah! ce n'est pas de gaîté de cœur que je me détourne du bonheur qui venait à moi!

—C'est bien pour cela que je me suis permis...

—Oui, mais quelle apparence que Mme de Guenmeur en vienne jamais

à la démarche que vous supposez? Ce serait énorme déjà qu'elle laissât son fils libre de se marier à sa guise.

—Vous ne faites pas assez fond sur François de Guenmeur. Epris de vous comme il l'est, que ne peut-il obtenir de sa mère? L'amour, dit l'auteur de l'"Imitation", triomphe de tout; il rend tout facile. Croyez-moi, ma chère enfant, tenons-nous-en aux dispositions arrêtées pour notre après-midi. Après, nous verrons.

—Eh bien! Je me rends... Mais il faut que je recommence toute ma lettre à maman.

—Je ne vous en demande pas davantage.

Et il suivit d'un regard attendri la jeune fille qui remontait dans sa chambre.

### XXXVII

A l'extrémité de la côte qui va, se relevant en un monticule couronné de rochers nommé le Fer-à-Cheval, et qui domine la gauche de la baie de Sainte-Anne, il y a une prairie dont le sol est soutenu par un mur en maçonnerie au-dessus de la grève. Cette prairie, en été, n'a qu'un gazon ras et sec. Le propriétaire y laisse libre accès aux baigneurs, par une porte ouverte dans le mur, juste en face du banc de sable et de galets qui sépare la baie de Sainte-Anne de la baie de Pempoul. C'est dans cette prairie que les Seguelat étaient installés, pour y attendre l'arrivée de François de Guenmeur.

Leur groupe faisait face à la mer. Mais il arrivait fréquemment que l'une ou l'autre des personnes qui le composaient détournât les yeux en arrière et le long de la route qui surplombe la baie de Pempoul. Ni l'une

ni l'autre n'y découvrait la haute silhouette de François de Guenmeur flanquée de celle de son inséparable Kumpf. Aussi fût-ce avec une stupeur vite réprimée que, d'une voiture arrêtée quelques pas en avant de la prairie, tout le groupe vit le jeune homme en descendre, et aider une dame âgée à mettre pied à terre. Il n'y avait pas à en douter. Mme de Guenmeur accompagnait son fils. Et cet événement inattendu donna à Valentine une telle émotion qu'une vive rougeur lui envahit le visage.

Cependant François avait donné le bras à sa mère. La marche de la vieille dame était alourdie par son embonpoint, et elle avançait à petits pas. Sa mise, un peu trop modeste pour sa condition, n'était pas cependant ridicule. Une assez large écharpe de mousseline de soie noire sur les épaules, une robe en crépon de laine noire et un large chapeau de paille de même couleur, chargé de gros bouquets de violettes rappelaient le veuvage perpétuel auquel elle était vouée.

Les Seguélat s'étaient levés à son approche. Et lorsque François eut fait les présentations, Mme de Guenmeur dit à Mme Seguélat :

— Je suis heureuse, madame, de faire connaissance avec vous et avec tous les vôtres.

En prononçant ces derniers mots, elle eut un sourire à l'adresse de Valentine.

— Nous sommes nous-mêmes, très honorés madame... répondit Mme Seguélat.

— J'ai bien regretté de ne pas m'être trouvée, chez moi, hier, pour vous faire les honneurs de ma maison, dit encore Mme de Guenmeur.

— Vous nous aurez peut-être jugés un peu indiscrets, madame?

— Oh! pas le moins du monde, madame. Mon fils est le chef de la famille. Et les amis qu'il se choisit sont aussi un peu mes amis.

Et il y eut, en même temps, entre M. Seguélat et Valentine, un rapide regard d'intelligence.

“Qu'est-ce que je vous avais dit?” semblait signifier ce coup d'oeil triomphant de M. Seguélat.

Et celui de Valentine semblait lui répondre : “C'est à n'en pas croire mes oreilles.”

Ses yeux, en se détournant de ceux de M. Seguélat, cherchèrent les yeux de François de Guenmeur, pour lui montrer sa joie du changement de dispositions de sa mère, qu'il avait obtenu si rapide et si complet. Et François recueillit la lueur joyeuse de ce regard comme une caresse. Cette communication de pensées n'avait pas duré plus d'une seconde.

Le jeune homme intervint aussitôt.

— C'est que maman est délicieusement bonne pour moi, affirma-t-il.

— Mais vous m'avez tant gâtée, aussi! répliqua-t-elle.

Et s'adressant de nouveau à Mme Seguélat, elle ajouta :

— Notre vieille maison a dû vous paraître bien austère, madame?

— Mon Dieu, madame, elle doit bien avoir son charme. Et on comprend que vous y soyez très attachée.

— J'aurais bien cru que je ne pourrais plus la quitter, même momentanément. Mais les mères proposent et les enfants disposent.

— Vous avez l'intention de voyager, madame? lui demanda M. Seguélat, qui voyait les événements prendre la tournure qu'il avait souhaitée.

— Il le faudra bien. J'ai empêché tant que j'ai pu ce grand garçon de se fixer à Paris.

Elle eut un sourire à l'adresse de Valentine en ajoutant :

— Mais aujourd'hui, que son bonheur l'y attire j'aurais mauvaise grâce à le retenir encore ici. Je vais l'y suivre au moins pour quelque temps.

Il y eut les mêmes jeux de physiologies que tout à l'heure, entre M. Seguélat et Valentine, et entre Valentine et François de Guenmeur. Seulement, cette fois, l'émotion de Valentine fut plus vive, elle pâlit un peu de la forte surprise qui l'avait saisie.

— Permettez-nous, madame, dit M. Seguélat, de nous réjouir de cette détermination qui importe à l'avenir autant qu'au bonheur de M. de Guenmeur.

— J'ai mis du temps à le comprendre monsieur, avoua Mme de Guenmeur. Mais enfin je l'ai compris.

Elle eut un nouveau sourire vers Valentine, pour ajouter :

— Et je crois que je l'aurai compris au bon moment.

— C'est ici, monsieur Seguélat, ajouta François de Guenmeur, que votre concours nous sera précieux. Maman et moi, nous arriverons à Paris, comme si nous tombions de la lune.

— Vous n'avez rien à craindre, lui déclara M. Seguélat, pour votre installation. Tout ce que vous voudrez. Ma femme et moi nous sommes à votre entière disposition pour vous retenir d'avance des chambres à l'hôtel, un appartement, tout ce que vous voudrez.

— Je vous remercie, fit le jeune homme, en s'inclinant.

— Madame, dit alors Mme de Guenmeur, j'ai affaire à ma ferme de Plévern, là, dans un des vallons qui descendent sur Kerrom. Ma fermière est sur le point d'être mère. J'ai quelques petits secours à lui porter. Maintenant

que vous connaissez le chemin de notre maison...

L'échange de politesse achevé, François de Guenmeur accompagna sa mère à sa voiture. Il y eut un court colloque entre eux, pendant que Mme de Guenmeur s'installait. Et on l'entendit dire assez haut, et dans l'intention sans doute d'être entendue :

— Mais cela va de soi, mon enfant. Et, mes compliments, vous savez ! Elle est charmante ! charmante !

— A vous, Valentine ! fit M. Seguélat en souriant.

— Vous avez fait la conquête de votre belle-mère, ma chère, lui dit aussi Mme Seguélat.

— Mais je n'ai pas ouvert la bouche, leur fit observer Valentine.

— Qu'est-ce que ce serait si vous aviez parlé ? renchérit le capitaine Fabvier.

— Je suis bien heureuse pour toi, ma chérie ! lui dit aussi Marguerite.

La voiture s'éloignait. Mme de Guenmeur faisait, de la tête, de petits signes affectueux dans la direction de son fils et des Seguélat pendant que François venait à eux. Il était rayonnant.

— J'espère que vous faites des miracles ! lui dit M. Seguélat, joyeusement.

— Ce n'est pas moi, lui répondit François. C'est la bonté de ma mère ; c'est l'esprit de sacrifice qu'elle a puisé dans sa piété et dans sa vénération pour la mémoire de mon père.

— Evidemment, ajouta M. Seguélat, en hochant la tête gravement, la religion, le culte de la famille, il n'y a encore que ça, mes enfants, pour nous montrer le devoir et nous donner la force de l'accomplir.

S'adressant à François de Guenmeur, il ajouta :

— Mais pour avoir opéré en elle un retournement si profond, et si vite, Mme de Guenmeur a dû subir une crise terrible?

— Elle a cherché dans son souvenir quelle serait la volonté de mon père, s'il avait été là, vivant; elle s'est confessée et elle a communiqué ce matin. Et après son petit déjeuner, elle est venue me déclarer que j'étais le chef de la famille, et qu'elle me seconderait en tout ce que je déciderais en cette qualité.

— Abdication et transmission de pouvoir, constata M. Seguélat, adaptation immédiate à sa condition subordonnée; c'est vraiment beau!

— Ah! s'écria François, d'un ton chaleureux, je ne connaissais pas maman. Je ne la connais vraiment que d'aujourd'hui.

— Il me vient une idée, mes enfants, déclara M. Seguélat. Si nous faisons l'ascension du Fer-à-Cheval?

— C'est ça! s'écria Marguerite. On sera si bien, là-haut, dans les rochers! Personne ne fut dupe du prétexte à un tête-à-tête entre François et Valentine, que voilait à peine la proposition de l'excellent M. Seguélat.

— Allons! dit le capitaine Fabvier.

Et il entraîna Marguerite avec lui, en avant, sur l'étroit sentier de douaniers dessiné au bord de la falaise, en surplomb au-dessus de la baie.

M. et Mme Seguélat prirent leur suite. François put ainsi retenir avec lui Valentine à quelques pas en arrière.

— Quels braves gens que vos amis, mademoiselle, dit François, qui jugea convenable de prendre ce détour, avant d'entrer dans le vif de leur entretien.

— N'est-ce pas? Ce sont pour moi des amis délicieux.

— Et pour moi donc? proclama François, avec chaleur. Je les connais depuis?... Mais vraiment il n'y a guère que quarante-huit heures. Et je leur dois... ah! quel bonheur je leur dois!

Son regard ardent se posa sur le visage de Valentine. Et il la vit rougir.

— C'est vrai! dit-elle, la voix altérée par sa subite émotion. Il y a à peine quarante-huit heures...

Elle entendait son coeur sauter dans sa poitrine. Deux jours! Il y avait deux jours à peine qu'elle avait échangé quelques paroles avec François, et ils en étaient déjà aux préludes d'amour!

Une honte venait de l'envahir, tout à coup, une honte dont elle n'avait pas même été effleurée durant l'examen des difficultés qui laissaient si hasardeux les projets de François sur elle, la honte de paraître s'offrir, sans retenue, à la passion si hâtive et si impétueuse du jeune homme. Elle aurait voulu fuir, être loin, être seule, dans quelque anfractuosité des roches qui étaient là, à sa droite, et au-dessous d'elle, et retrouver de l'ordre dans ses sentiments, au rythme alangui des vagues. Et il lui fallait se prêter à une conversation où tout allait se précipiter jusqu'aux aveux de cet amour qui la cernait, sans lui laisser de retraite. Tout lui plaisait, en François de Guenmeur. Il se serait moins épris d'elle qu'elle aurait été déçue amèrement. Mais elle sentait que tout entre eux était trop rapide. Si elle avait eu au moins sa mère, là, près d'elle, pour lui confier son émoi et recevoir son approbation! Mais s'engager, loin d'elle, sans son assentiment? Cela blessait, au fond d'elle-même, sa délicatesse de jeune fille bien née et bien élevée.



François de Guenmeur n'avait pas pu démêler tous ces sentiments de Valentine, à la soudaine rougeur de son visage. Mais il avait bien compris que son affirmation du bonheur qu'il devait aux Seguélat l'avait troublée. L'embarras de la jeune fille le laissait lui-même tout décontenancé. Aurait-il été trop présomptueux? Il sentait une angoisse lui serrer les entrailles. Était-il dupe du mirage de ses ardeurs qui lui avait fait croire la jeune fille à leur unisson, alors qu'elle n'en était peut-être que flattée sans les partager?

Un flot de tristesse l'envahit et brouilla ses pensées au point qu'il ne trouvait plus rien à dire.

Heureusement, devant eux un mur assez élevé soutenait le sol d'un champ de pommes de terre, au-dessus de la prairie qu'ils venaient de parcourir. D'un bond, François se campa sur sa crête, et il tendit la main à Valentine pour l'aider à s'y hisser. Qu'il lui fut doux, mon Dieu! de serrer la main délicate de la jeune fille, de l'enlever, lourde à peine à sa poigne robuste et de l'attirer à lui, presque sans qu'elle lui pesât, et comme aérienne! Et qu'il eût voulu la recevoir sur son cœur!

— Merci, monsieur, lui dit-elle.

— Je vous ai fait peut-être un peu mal?

— Oh! pas du tout.

Elle aurait voulu le complimenter de l'avoir trouvé si fort. Mais elle craignit que cela fût déplacé. Il aurait voulu la louer de sa légèreté si souple. Mais il en fut détourné par la crainte de lui paraître indiscret. Et il souffrait, maintenant, mort et martyr d'avoir à chercher que lui dire, puisqu'il ne pouvait pas lui parler de leur amour et qu'il doutait d'en être jamais aimé. Cependant, la sensation de sa

force que venait d'éprouver Valentine lui était un nouveau présage de la sécurité que lui promettait un tel compagnon de sa vie.

— Vous allez beaucoup chez Mme Seguélat, à Paris, mademoiselle? demanda le jeune homme, pour rompre un silence qui le laissait ridicule.

— Oui, monsieur, très souvent, répondit Valentine.

— Avec vos parents, naturellement?

— Mais oui, monsieur.

— J'aurai donc bientôt l'honneur de leur être présenté?

— Ils seront enchantés de vous connaître, vous pouvez en être sûr.

— Le plaisir sera surtout pour moi, parce que...

Il hésita. Il s'interrompit d'avancer, au flanc du monticule tout hérissé d'ajoncs épineux, maintenant.

— ... Parce que, reprit-il... Ah! Pardonnez-moi, mademoiselle!... Mais il y a des paroles qui me brûlent les lèvres. Et... je souffre tant de ne pouvoir vous les adresser!

— Voulez-vous me permettre d'être franche avec vous, monsieur? lui proposa Valentine.

Elle venait de découvrir l'attitude à adopter, pour maintenir les choses entre eux au point où sa dignité n'aurait pas plus à souffrir que l'ardent amour de François pour elle.

François la regarda avec le sourire alarmé de l'homme qui appréhende un désastre, mais se dispose à n'en pas être accablé.

— Mais je vous en prie, mademoiselle, lui répondit-il bravement.

— Vous pensez bien que je me doute un peu de tout ce que vous désirez me dire? Je ne veux pas faire de fausse modestie avec vous. La démarche de Mme votre mère, tout à l'heure, sa

détermination si soudaine de s'installer à Paris avec vous, me disent assez ce qui est la cause d'un bouleversement si profond de son existence, et d'un changement de la vôtre si nécessaire, à votre avenir d'artiste. Et je sais tout le mérite que vous avez en cela.

Tout en marchant auprès d'elle, François lui montrait sur son visage, que son alarme venait de faire place à un radieux espoir.

— Sincèrement, joyeusement, poursuivit Valentine, je puis vous affirmer que je suis touchée de tout ce que vous venez de faire pour moi, en si peu de temps.

— Que vous me faites de bien, mademoiselle! s'écria François d'une voix sourde et tremblante d'émoi.

— C'est assez vous dire, reprit Valentine, qu'à partir de maintenant je me prête à tous vos espoirs. Je les partage. Seulement...

François venait de lui saisir la main. Elle lui en abandonna la tiède caresse.

— Oh! cette minute! cette minute, mademoiselle!...

Elle dégagea sa main de son étreinte.

— Ces paroles que vous souffriez tant de ne pouvoir me dire, tout à l'heure... reprit-elle.

— Mais tout mon être vous les crie! Ah! oui, je...

— Je vous en supplie! Pas encore! Pas ici!... A Paris, vous verrez mes parents, chez Mme Seguélat. Je désire que vous les connaissiez, que vous voyiez qui ils sont, que vous sachiez à quelle famille vous vous allierez.

— Rien de plus juste, mademoiselle. Et je n'oublie pas que j'ai le devoir d'être agréé de vos parents.

— Vous le serez. J'en suis aussi sûre que de leur approbation de ma conduite avec vous. Mais je leur dois d'au-

tant plus d'égards qu'ils me laissent plus libre d'arranger ma vie moi-même.

— Et c'est joliment à l'éloge de votre sagesse.

— Oh! ma sagesse!... Pas plus tard qu'avant-hier, j'ai manqué de faire une grosse bêtise.

— Vous?... Oh! racontez-moi ça!

— Je ne peux pas vous dire comment cela est venu, parce que vous auriez à me croire trop vaniteuse. Mais enfin, là-bas, sur le sable de la plage, j'étais en proie à une sorte de détresse intérieure. Bien involontairement, ou plutôt faute de surveillance sur moi-même, je m'étais mise dans le cas de paraître tout à fait ingrate aux Seguélat. Je ne voyais d'autre moyen de me justifier à leurs yeux que de rentrer immédiatement à Paris. C'est ce que je me disposais à faire, mais non sans un gros chagrin de m'arracher au charme, à la fascination de la mer. A l'amertume de ce départ qui me noyait le coeur, s'ajoutaient toutes les amertumes que la vie m'a déjà dispensées.

— Oh! protesta François, vous?... Une jeune fille comme vous?...

— Mais oui. Mais oui... Alors, vous êtes venu.

Un propos de M. Kumpf retentit dans la mémoire de François: "Vous arriverez en barque, comme Lohengrin."

Par la magie de ce propos du vieux professeur toute la symphonie d'allégresse et de clarté sur laquelle semble voguer le "Chevalier du Cygne" exhalait aux oreilles de François ses triomphantes sonorités.

— Je suis venu, demanda-t-il, d'une voix tendrement tremblante, au secours de votre détresse?... Je ne savais pas encore tout mon bonheur.

— Et, depuis que vous êtes venu... ah! tant pis si je vous en dis trop!... Eh bien! oui, je suis heureuse!

Les bras de François ouverts comme pour l'enlacer demeurèrent en suspens. Sur ses lèvres, des mots fervents frémissaient, qu'il ne prononça pas. Il se souvint du délai que lui avait imposé Valentine.

— Merci! lui dit-il, simplement. Je vous remercie, mademoiselle!

Ils atteignaient les roches du sommet du monticule. Les Seguélat les avaient déjà contournés et se groupaient sur une étroite plate-forme de gazon soutenue par des masses granitiques au-dessus d'un abîme que la marée haute, en ce moment, emplissait des bonds et des rires joyeux de ses vagues.

— Mademoiselle, dit encore François, voulez-vous me permettre un enfantillage?

Valentine lui montra ses beaux yeux tendrement interrogateurs.

— Oui, poursuivit-il, un enfantillage sentimental?

Il se penchait, en même temps, vers la base de l'une des roches qu'ils frôlaient.

— Oh! s'écria Valentine, du lierre! Du lierre, ici?

François détachait, de la touffe parasite qui s'agrippait aux rugosités de la roche, un minuscule rameau de quelques feuilles vertes et luisantes, et le tendit à la jeune fille. Elle le lui prit des doigts.

— Merci, dit-elle.

Et, ouvrant son sac, elle ajouta:

— Vous voyez! je le garde... en souvenir d'un jour de bonheur!

— Vous savez le serment inclus dans l'offre de ce feuillage?

— Je crois bien. "Je meurs où je m'attache".

— Je n'ai que ce moyen, pour le moment, de vous vouer ma fidélité. Mais c'est comme si je vous l'avais jurée.

Elle lui tendit la main. Et unis ainsi par cette étreinte, ils rejoignirent les Seguélat.





### HOMMES

Celui qui accorde la liberté à sa femme se vole lui-même.

\* \* \*

Les hommes doivent aimer leur femme comme leur âme, mais ils doivent parfois la battre comme leur paletot.

\* \* \*

L'occasion frappe au moins une fois à la porte de chaque célibataire, seulement, elle frappe souvent pendant qu'il est absent.

\* \* \*

Jusqu'à ce qu'il trouve femme, un homme n'est souvent que la moitié d'un tout. Après qu'il a trouvé, il perd encore en valeur.

\* \* \*

Celui qui hésite en amour est un homme perdu.

\* \* \*

Tout arrive à l'homme qui sait attendre, excepté une épouse s'il attend trop longtemps.

\* \* \*

Dans les affaires de coeur, il faut être respectable pour réussir.

### FEMMES

Etre ou ne pas être blonde, voilà la question.

\* \* \*

Un chien est plus sage qu'une femme, il ne jappe pas après son maître.

\* \* \*

Le seul secret qu'une femme puisse garder, c'est son âge.

\* \* \*

Avant le mariage une jeune fille porte une fleur dans ses cheveux, après le mariage elle porte généralement ses cheveux dans la "fleur".

\* \* \*

Une femme qui a de la sagesse donne ses baisers avec parcimonie.

\* \* \*

En embrassant, une femme aide généralement le célibataire qui s'aide lui-même.

\* \* \*

Une jeune fille peut être en amour avec son travail; mais elle ne peut placer sa tête sur l'épaule de son travail, ni l'embrasser.

\* \* \*

Au collège de l'amour, le grand art est celui de l'oubli.

## HOMMES

S'il faut être deux pour se quereller, comment se fait-il que le mari et la femme, qui ne font qu'un, puissent y parvenir?

\* \* \*

Les meilleures choses ne s'achètent ni ne se vendent; on les vole et on les garde. Exemple: les baisers

\* \* \*

Les uns sont nés malheureux, les autres le deviennent en se mariant.

\* \* \*

Un homme ne peut être trop prévenant si une femme ne l'aime pas et il ne peut être trop prudent si elle l'aime.

\* \* \*

Il existe deux genres de jeunes filles: celles qu'on embrasse et celles qu'on épouse.

\* \* \*

Lorsqu'un homme perd le contrôle sur lui-même, c'est, ou par la colère ou par l'amour.

\* \* \*

Un homme s'occupera plus de savoir si sa femme lui donnera la marque de moutarde qu'il aime avec son roastbeef, que de savoir si elle l'aime encore.

\* \* \*

L'unité en amour se divise en quatre quarts: l'imagination, le flirt, l'adoration et le désappointement.

## FEMMES

Les hommes ont écrit toute l'histoire moderne, mais ce sont les femmes qui l'ont faite.

\* \* \*

Les femmes sont divisées en deux catégories; celles qui veulent être le premier amour de leur mari, et celles qui remercient le ciel de ne pas l'avoir été.

\* \* \*

Une femme regrette ses économies, son mariage; un homme regrette les verres qu'il a refusé et les jeunes filles qu'il n'a pas embrassées.

\* \* \*

Ne demandez jamais à un jeune homme s'il a déjà aimé avant vous; car, ou il vous mentira ou vous aurez du chagrin.

\* \* \*

En amour, il faut d'abord voir si on a le droit d'aimer, puis après, on peut perdre la tête.

\* \* \*

Une femme ne remet jamais à demain ce qu'elle peut dire aujourd'hui.

\* \* \*

Une veuve peut être une victime, mais le plus souvent elle est appelée à en faire (des victimes).

\* \* \*

Souvent une femme ne prête qu'une oreille à la conversation de son mari parce qu'elle est trop occupée à penser aux choses qu'il ne lui dit pas.

\* \* \*

Chaque baiser est un pétale tombé de la rose de l'amour.

## L'actualité montréalaise

Où l'on rencontre maintenant les Altesses et les princes d'avant la guerre

La scène au Ritz. Le préposé au registre au chasseur: "Tiens, appelle. Son Altesse royale le prince Natziwill de Schlappopsky de Courlande."



Le chasseur (appelant).—Le prince Natziwill de Schlappopsky!



Le prince Natziwill de Schlappopsky!



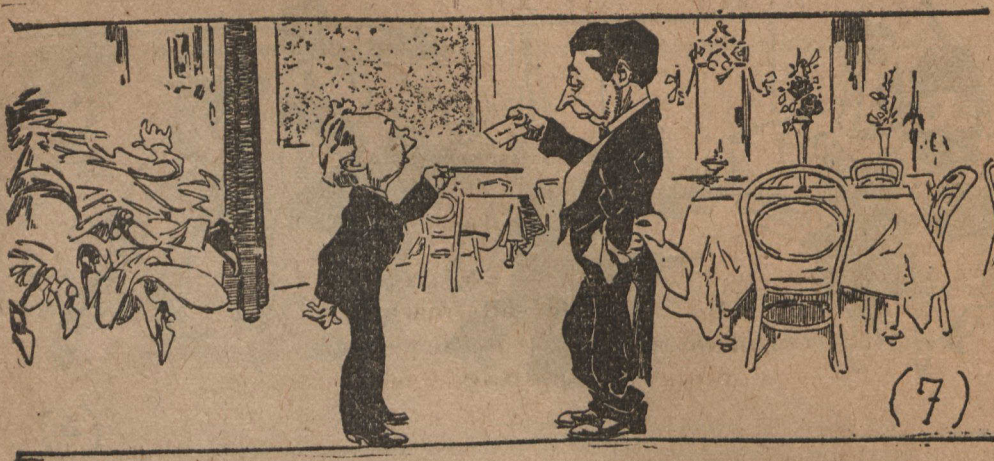
Le prince Natzwill de Schlappopsky!



Le prince Natzwill de Schlappopsky!



Une voix, venant de la salle à manger.—Voilà! c'est moi!



Le garçon de table.—Le prince de Schlappopsky, c'est moi!

### NAPOLÉON 1er, FABULISTE

Bon nombre de lecteurs ignorent que Napoléon Bonaparte a eu, dans sa première jeunesse, des goûts beaucoup plus modestes. En effet, avant d'être soldat, avant d'être grand général et empereur, Bonaparte a été fabuliste. Il fut rival de Lafontaine avant de devenir plus grand qu'Alexandre et que César! Cet homme, de petite stature, mais plein d'aspirations sublimes, a eu, comme on le voit, des goûts divers. Les historiens et les poètes ont élevé jusqu'aux nues Bonaparte guerrier et législateur, les critiques n'ont pas daigné s'occuper de Bonaparte fabuliste. Comme littérateur il était plutôt ordinaire.

Quand il composa la fable qu'on va lire, il avait à peine seize ans, et était élève militaire de Brienne. La voici:

#### LE CHIEN ET LE LAPIN

César, chien d'arrêt renommé,  
Mais trop enflé de son mérite,  
Tenait arrêté dans son gîte

Un malheureux lapin de peur inanimé.  
—Rends-toi, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre  
Qui fit au loin trembler les habitants des bois  
—Je suis César connu par ses exploits,  
Et dont le nom remplit toute la terre.  
A ce grand nom Jeannot Lapin  
Recommandant à Dieu son âme pénitente  
Demande d'une voix tremblante:  
—Très-sérénissime matin,  
Si je me rends quel sera mon destin? [cents.  
—Tu mourras.—Je mourrai! dit la bête inno-  
—Et si je fuis?—Ton trépas, est certain.  
—Quoi? reprit l'animal qui se nourrit de thym,  
Des deux côtés je dois perdre la vie!  
Que votre illustre seigneurie  
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir.  
Si j'ose tenter de m'enfuir.  
Il dit, et fuit en héros de garenne,  
Catin l'aurait blâmé; je dis qu'il n'eut pas tort,  
Car le chasseur le voit à peine,  
Qu'il l'ajuste. le tire... et le chien tombe mort.  
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine?  
Aide-toi, le ciel t'aidera,  
J'approuve fort cette morale-là.

Ne dirait-on pas que c'est un résumé anticipé de sa propre histoire? César "a chien d'arrêt renommé" ressemble à ce conquérant frappé par une main toute-puissante au moment où échappé de l'île d'Elbe, il veut châtier l'Europe.





## CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

**Les mystères du fond de la mer. — Les terribles Tridacnas ou mollusques géants. — Une tragédie sous-marines. — Un duel entre scaphandriers, pêcheurs de perles. — Traîtrises des lits de coraux, de Ceylan et Bornéo.**

Nous avons déjà raconté, jeunes lecteurs, comment se fait la pêche aux perles, à Ceylan ou à Bornéo, la plupart du temps par des indigènes, mais il importe d'ajouter que, de nos jours, des scaphandriers modernes descendent au fond de ces mers lointaines, pour arracher aux abîmes mystérieux leurs trésors tant convoités. Parmi ces scaphandriers, s'est trouvé dernièrement un écrivain américain audacieux qui eut le bonheur de s'emparer d'une perle d'une richesse inouïe, dans les circonstances les plus dramatiques qui se puissent imaginer, et le récit de la tragédie sous-marine dont il fut le témoin et l'un des héros, est écrit de manière à donner la chair de poule aux plus braves, tout en constituant une fidèle description de choses et d'être jamais vus jusqu'ici. Nous en traduirons donc une partie essentielle, après avoir expliqué, que le pêcheur américain fut descendu à la mer, en même temps que deux scaphandriers d'une barque rivale, qui se battirent en un duel sous-marin, sous ses yeux, pour s'emparer de l'énorme pierre précieuse dont il finit par

avoir la possession, après la mort des deux duellistes.

“On m'avait bien recommandé, dit cet écrivain pêcheur, de prendre garde de piler sur un de ces coquillages géants, mille fois plus à craindre que les requins et autres monstres marins. J'avais bien entendu parler des terribles tridacnas des mers du sud et je me promis d'être bien prudent, tout en endossant mon costume de scaphandrier.

“Mais, laissez-moi d'abord vous raconter mon expérience de scaphandrier amateur. Lorsque j'eus revêtu le costume imperméable, le casque métallique et chaussé les lourdes chaussures, j'éprouvai un peu de crainte, à la pensée qu'on allait me descendre à 70 pieds de profondeur, m'isoler entièrement du monde. Mais je réfléchis que les tubes pneumatiques de mon appareil étaient en bonne condition, que mes armes étaient à leur place, que ma lanterne fonctionnait bien, et que j'étais entre les mains de personnes dévouées et sûres; alors, je repris tout mon sang-froid.

“Comme on me descendait très lentement, je vis autour de moi, une immensité verte parsemée de petites bulles d'air argentées, passant devant la fenêtre de mon casque; le temps me parut quelque peu long, mais cela ne dut pas prendre plus qu'une ou deux minutes avant que j'eusse senti les semelles de mes chaussures fouler le lit de corail du fond de l'océan. Tout d'abord, je sentis des bourdonnements dans les oreilles et mes poumons aspiraient difficilement l'air comprimé que les pompes de la surface me fournissaient; il me semblait que mes bras et jambes se mouvaient selon leur propre fantaisie, sans que ma volonté y fût pour quelque chose. Mon centre de gravité semblait déplacé, et je me faisais l'effet d'un immense bouchon de liège. Mes yeux s'habituaient peu à peu à la faible lumière imprécise qui m'entourait, et je pouvais distinguer les taches bleues, violettes ou émeraudes sur les coraux du fond, ainsi que les formes fantastiques que prenait une végétation sous-marine que je n'avais jamais vue “vivante” auparavant. Et ce spectacle était vraiment si nouveau et si merveilleux pour moi, que j'oubliai du coup mes angoisses.

“Vus de la surface, par un temps calme, les lits de coraux donnent l'illusion d'un jardin sous-marin rempli de fleurs; mais vus du fond de l'océan, ils prennent tout l'éclat d'un immense et riche écrin de joaillier. Leur propre réverbération éclaire le fond de la mer, à cette profondeur. J'étais environné d'éventails et de champignons gigantesques, aux reflets de saphirs, d'améthystes et d'émeraudes. Et, le soleil, dont les rayons brisés et atténués atteignaient pourtant ces profondeurs, produisait autour de moi,

un scintillement magique d'ors et de verts glauques. Je me crus dans une féerie irréelle.

“Devant la fenêtre de mon casque passaient parfois d'étranges poissons, pas pressés de s'enfuir, s'arrêtant plutôt, comme pour me contempler avec curiosité, de leurs gros yeux ronds. Leurs corps brillaient de toutes les couleurs des papillons terrestres, et leurs gracieux mouvements zébraient les profondeurs d'arc-en-ciels multicolores.

“Marcher sur le corail sous-marin donne l'illusion qu'on marche sur du biscuit sec s'émiettant sous les pas, mais il faut y aller très prudemment, car ce fond est rempli de trous, à peine perceptibles, dans lesquels le pied peut se prendre de façon permanente et fort sérieuse. Et tandis que je contempiais toute cette nouveauté si fantasmagorique, je tâchais d'oublier la pression de 70 pieds d'eau sur mes épaules, me rendant la respiration difficile et m'occasionnant de lancinants bourdonnements d'oreilles.

“Je marchais lentement, gardant l'équilibre avec mes bras en croix, lorsqu'il me fallait franchir une de ces larges crevasses, au fond desquelles m'avait-on dit, se trouvaient souvent les formidables Tridacnas, ou coquillages géants, comme ceux qu'on a pu voir dans les musées, mesurant de six à sept pieds de diamètre, et dont une seule coquille peut parfois peser un quart de tonne ou plus. J'en voyais autour de moi de petits, de un ou deux pieds, et je parvenais tout de même à les éviter, mais je n'avais pas encore vu ceux qui sont plus à craindre que les requins; une fois qu'ils se sont refermés sur leur proie.

“Il y avait peut-être dix minutes que j'étais ainsi au fond de l'océan et



...je me disposai à frapper de ma hache, le coquillage géant, en plein coeur.

comme je commençais à ressentir en moi un malaise indescriptible, je me proposais de donner le signal pour me faire remonter bredouille, lorsque j'aperçus à une certaine distance devant moi, quelque chose qui remuait sans avoir l'apparence du roc, de l'éponge, du corail ou de poissons. Je ne pouvais d'abord dire ce que c'était; je constatais que cela remuait rapidement en agitant l'eau. Ma curiosité l'emporta et je voulus en avoir le coeur net. Je m'armai de ma hache et je me dirigeai vers l'endroit qui m'intriguait ainsi. A mesure que j'avancais, l'eau devenait plus claire et je commençai à courir comme on peut courir au fond de l'eau, c'est-à-dire

en agitant les bras et les jambes et en sautant, comme en nageant. Maintenant, je voyais fort distinctement: j'avais devant moi deux scaphandriers comme moi, attachés à une barque de surface, et je voyais leurs tubes pneumatiques flotter au-dessus de leurs têtes. Et ces hommes se battaient furieusement, à mort. Je réussis à m'approcher tout près, mais ils ne me voyaient pas; quant à m'entendre, cela leur était impossible. Avec nos costumes, il n'est pas possible d'entendre, au fond de la mer.

"Le spectacle était terrifiant de voir ces deux êtres humains lutter, foncer l'un sur l'autre, se laisser, puis se reprendre, alors que leur vie ne dépen-

daît que d'un fragile tube de caoutchouc qui pouvait se briser d'un instant à l'autre. Et l'horrible silence des profondeurs qui accompagnait cette scène inusitée la rendait encore plus effrayante. On eut dit un combat de fantômes dans de l'ombre.

"Je m'approchai aussi près que possible, prenant bien soin que mes tubes pneumatiques ne se rencontrassent pas avec ceux des combattants, voulant intervenir pour séparer si possible ces lutteurs extraordinaires. Je voulus saisir le bras du plus rapproché de moi, mais je n'étais pas encore familier avec la manière d'exécuter les mouvements directs, au fond de l'eau, et je manquai mon but. Et pendant ce temps-là, le combat se continuait acharné entre ces deux monstres à la tête métallique et énorme, tels deux antiques cyclopes n'ayant qu'un oeil au front. Et ce fut bien pis lorsque je vis que tous deux étaient armés de longs couteaux et cherchaient à s'en frapper.

"Ils avaient sur moi l'avantage de l'habitude du fond de la mer, et pouvaient se mouvoir librement alors que j'étais obligé de faire des miracles d'équilibre pour me maintenir dans la position verticale. Pourtant, il n'y avait pas de temps à perdre; il me fallait agir. Je fis un effort et me précipitai en avant, mais je n'avais pas regardé à mes pieds et me sentis enfoncer à leurs côtés; je venais de mettre les pieds dans une crevasse profonde de quelques pieds. Epeuré, je donnai le signal de me remonter. On avait compris à la surface, car quelques secondes plus tard, je me sentis planer au-dessus des combattants. Je donnai alors le signal de me redescendre et de nouveau je foulai le lit de corail sous-marin, mais plus éloigné des

combattants que quelques minutes plus tôt.

"Je recommençai à me diriger vers eux pour les séparer, mais cela n'alla pas assez vite, et je pus voir l'épouvantable spectacle de la noyade de l'un des deux scaphandriers, dont le costume avait été déchiré par le couteau de son adversaire, qui avait pris le soin de couper les liens qui rattachaient sa victime à la surface. Je vis alors le vainqueur s'approcher de sa victime qui se débattait désespérément, plonger la main dans son costume et en retirer un objet brun attaché à une corde, et s'éloigner en hâte, afin d'éviter une étreinte fatale.

"Dans sa hâte à s'éloigner, le meurtrier tomba et j'entendis, — oui, j'entendis, — alors une formidable explosion, suivie d'un ébranlement de toute la colonne liquide autour de moi. Puis je vis le survivant faisant des contorsions et des efforts désespérés pour se libérer le bras tenant l'objet volé. Car ce bras était pris dans quelque chose de formidable, même que je vis au même moment, une colonne rouge de sang, monter vers la surface, au-dessus de l'homme. Je songeai alors aux requins et mon coeur se mit à battre terriblement. Je me précipitai tout de même, sans même réfléchir à mon mouvement, autant pour éviter un danger inconnu que pour porter secours au malheureux.

"Quelle ne fut pas mon horreur alors de voir que ce scaphandrier avait eu le bras pris par un énorme *Tridacna*, dont les deux coquillages étaient étendus presque horizontalement avec les coraux du fond, alors que moi un plus plus tôt, j'avais certainement failli piler dessus. Lorsque l'homme tomba sur l'un des coquillages, le *Tridacna* cessa de bailler et se referma

produisant cette commotion terrible qui me surprit et m'affola.

“Il y avait de quoi produire une telle commotion, attendu que plusieurs de ces dangereux mollusques géants pèsent jusqu'à une demi tonne, soit un quart de tonne par coquillage. En refermant ses redoutables coquilles, le *Tridacna* avait pris le bras du scaphandrier, précisément le bras tenant l'objet volé sur l'autre combattant, et c'était afin de se libérer que l'homme faisait des efforts si désespérés. A ma grande horreur, il n'y parvint qu'en laissant son bras là où il se trouvait. Il tomba à la renverse et il me sembla, bien que je ne pusse l'affirmer, que l'un de ses câbles l'enlevait pantelant et gicotant vers la surface.

“A cet instant, je me sentais tellement déprimé par l'effrayant spectacle dont je venais d'être témoin en même temps que par la pression exercée sur tout mon individu, que toute idée de crainte semblait s'être éloignée de moi. Je ne voyais plus bien clairement en mon esprit. Je réalisai que le plus petit des deux lutteurs était noyé, tandis que l'autre était disparu sans qu'il me fut possible de lui porter secours.

“Je songeai un instant à donner le signal qui me ferait remonter à la surface, mais je retardai cependant, une idée commençant à se faire jour dans mon esprit. L'eau était maintenant claire, et tout semblait calme autour de moi. Devant moi, je voyais l'énorme *Tridacna* refermé, gardant en lui le bras possesseur de l'objet volé dans des circonstances si dramatiques.

“Qu'était cet objet? Quelque chose de très précieux, probablement. Un trésor. Que pourrais-je bien faire alors pour m'en emparer? Il m'était impossible de songer à ouvrir les terribles

mâchoires du *Tridacna*, mais il était probable qu'avant peu, il baillerait de nouveau. Alors...

“...Alors, pourquoi ne tenterais-je pas de m'emparer de ce trésor? Seulement, il y avait grand danger à prolonger mon séjour au fond. Danger de la venue des requins attirés par l'odeur de la chair fraîche, et danger d'évanouissement de ma part, car je sentais que la tête me bourdonnait terriblement. Du reste, le *Tridacna* allait-il prendre un temps infini avant de se décider à rouvrir ses coquillages?

“J'attendis pendant plusieurs minutes, alors que rien d'anormal se produisait. Tout à coup, je vis les immenses mâchoires du *Tridacna* s'ouvrir lentement, oh!... lentement, puis je vis le reflets polis et brillants de l'intérieur de son coquillage. Le monstre baillait de nouveau. Je saisis solidement ma hache et je m'approchai avec des précautions infinies, autant qu'il est possible d'en prendre au fond de l'abîme.

“Je jouais un jeu terrible. Il était possible pour moi de subir le sort du scaphandrier que je venais de voir se débattre, et si j'allais manquer mon coup. Je rassemblai tout ce qui me restait de courage, et je donnai un formidable coup de hache, laissant là l'instrument et faisant un bond de côté au cas où les terribles mâchoires se seraient refermées de nouveau. Mais rien ne bougea, et la hache restait plantée profondément où je l'avais envoyée. J'attendis encore, et croyant que véritablement j'avais frappé au cœur, je voulus retirer l'instrument de la blessure. Je n'y pus réussir, les nerfs du mollusque s'étant entortillés autour de l'acier, au cours de l'agonie du monstre. Et comme ce dernier ne

se refermait pas, malgré mes efforts, j'en conclus que tout danger de ce côté était disparu.

"Alors, avec mon coutelas, je commençai à lacérer les chairs du Tridacna et à les projeter au dehors de la coquille inférieure. Ce travail fut long et pénible, et plus d'une fois, je faillis l'abandonner avant d'avoir fini. Enfin, je fus récompensé de ma persistance. Tout à fait au fond de la coquille inférieure, sur la parois brillante et dénudée, d'une richesse de coloris et de ton inconcevable, j'aperçus aux côtés de la main que le Tridacna venait d'avalé, une pierre brune, d'un fort volume, que je saisis immédiatement et plaçai dans le sac accroché autour de mon cou. A ce moment un frisson réellement de terreur passa sur mon épiderme, et je donnai le signal de me remonter en toute hâte. Il était grandement temps, car

au cours de mon ascension vers la surface, je vis distinctement deux énormes requins qui se dirigeaient vers les débris que j'avais rejetés hors de la coquille du monstre. Lorsque je fus ramené sur le pont de la barque, je m'évanouis. Revenu à moi, on m'expliqua que la barque voisine avait chaviré entraînant tout son personnel à la mer, et qu'il était impossible de retrouver les victimes. Ce qui faisait qu'il était impossible de retrouver la moindre trace de la tragédie dont j'avais été témoin à 70 pieds sous la mer. De plus, on m'apprit que la pierre que j'avais apportée valait une fortune dont j'eus une large part. Seulement, je ne plongeai plus jamais, ayant eu l'occasion d'avoir une expérience qui me suffisait amplement pour toute une vie, une expérience telle qu'un sur mille plongeurs n'en rencontre pas."



LE COIN DES VRAIS POETES

## BERCEUSE TRISTE

par Xanrof

Doucement, vous vous endormez:  
 Vos soupirs légers et rythmés  
 Bercent mon esprit qui travaille...  
 Pour que vos rêves soient heureux,  
 Contre le sommeil je bataille  
 Et j'écris, rapide et fiévreux.

Dormez, ma Beauté, ma Merveille!  
 Dormez, mon amour, — moi je veille!  
 Vous dormez, paisible et sans peur,  
 Et des sourires de bonheur  
 Passent sur votre bouche close;  
 Moi, je suis pâle et très las...  
 Mais, bah! l'abat-jour est si rose:  
 Vous ne le remarquez pas.

Dormez, ma Beauté, ma Merveille!  
 Dormez, mon amour, — moi je veille!

Vous dormez, et pour vous la nuit  
 N'a pas un souffle, pas un bruit; —  
 Moi, j'entends frapper à la porte  
 Les créanciers et le souci...  
 Mais, dormez, mignonne, qu'importe!  
 C'est pour moi qu'ils viennent ici!

Dormez, ma Beauté, ma Merveille!  
 Dormez, mon amour, — moi je veille!

J'ai fini, je peux sommeiller...  
 Mais je n'ose vous réveiller, —  
 Et cela vaudra mieux, sans doute;  
 Car, je peux fuir, quand vous dormez,  
 La vérité que je redoute  
 Et me dire... que vous m'aimez...!

Dormez, ma Beauté, ma Merveille!  
 Dormez, mon amour, — moi je veille!

(\* ) Léon Xanrof est né à Paris, en 1867. Il fut avocat à la cour d'appel de Paris, mais il abandonna de bonne heure la toge et Thémis, pour devenir l'un des plus célèbres chansonniers de Montmartre. On l'élut même "prince des chansonniers". Ses chansons sont fines, spirituelles, tendres, philosophiques ou satiriques. Plus tard, Xanrof abandonna les vers et la chanson pour n'écrire que pour le théâtre où il réussit, du reste. Son nom est bizarre, mais ce n'est pas son nom ou plutôt, c'est un dérivé de celui de sa famille. Il s'appelait malheureusement Fourneau, et il se dit avec raison: "Quand on est poète, on ne s'appelle pas Fourneau". Il traduisit son nom en latin: Fornax. Il trouva que ça ne sonnait pas mieux. Alors, il songea à épeler Fornax en commençant par la fin. C'est ainsi qu'il devint Xanrof.



Dante



Savonarole



Victor Emmanuel II



Socrate

## SUR UN NOBLE ORGANE

Les personnes atteintes de la "physiomanie" considèrent le nez comme le principal organe du visage. De fait, le nez, susceptible seulement de mouvements très modérés, presque imperceptibles, cependant que les autres parties du visage, sous l'influence des passions, se modifient et s'agitent avec une grande volubilité, le nez, disons-nous, est forcément pour cette raison, l'organe le plus typique et le plus en harmonie avec le caractère et l'état normal de son propriétaire.

Les Romains avaient l'habitude de dire: "Non cuique datum est habere nasum", voulant certainement dire par là que tous n'avaient pas la chance de posséder un nez éloquent, expressif... Cicéron était appelé: l'orateur au nez équivoque, parce que l'organe nasal chez lui tenait le juste milieu entre le nez long et coupé carré, préféré des Romains, et le nez petit, et c'est probablement à cause de ces relations entre le nez et le caractère des individus, qu'une si grande quantité de proverbes et de locutions populaires se créèrent sur cette partie du visage pour lui attribuer les qualités, les défauts et les actions de leurs possesseurs.

D'un homme prudent et astucieux on dit qu'il a le "nez fin", d'un indiscret: qu'il a "le nez fourré partout", d'un écolier studieux "qu'il a toujours le nez dans ses livres".

Le code pénal de toutes les nations anciennes avait classifié la perte du nez comme une peine infâmante. Les musulmans tailladaient le nez aux assassins; le pape Sixte faisait une entaille au nez des voleurs.

Aux temps plus reculés des Hébreux, il était défendu de recevoir pour le service des autels un homme qui avait le nez trop petit ou trop grand, ou crochu. On comprend qu'on



Profil grec



La femme de Genghis-Kan





Sénèque



Jules César



Scipion l'Africain



Louis XI

ait refusé les nez crochets, car ils n'ont aucun prestige; on conçoit aussi, à la rigueur, l'ostracisme des nez trop petits; mais on ne saurait expliquer pourquoi on refusait les grands nez, car "jamais grand nez n'a gâté beau visage".

Les artistes de tous les temps ont été d'accord avec les anciens peuples; ils n'ont jamais considéré un gros nez comme une déformation, mais au contraire, ils ont eu, de tout temps, une aversion pour les minuscules.

Le nez est le point ferme autour duquel se réunissent et se meuvent les autres parties du visage, le régulateur, l'étoile polaire, diront même quelques-uns. Les plus célèbres artistes,

même ceux des temps les plus reculés, ont stipulé que la longueur du nez devait être d'un tiers de la hauteur du visage, du menton à la racine des cheveux.

Platon avait le nez aquilin, le vrai beau nez par excellence. Aspasia, Achille, Paris, Cyrus, avaient le nez aquilin. Par contre, d'autres prétendent que les nez camards sont les plus beaux, et citent la femme de Genghis-Kan comme le plus beau modèle de nez camard.

Que devons-nous déduire de ces différentes opinions? C'est que la beauté en tant qu'elle a rapport au nez est assez relative.

Mais pour les artistes réellement épris de la beauté du nez celui de l'Apollon du Belvédère sera toujours considéré comme le summum de la beauté.

Parmi tous ces nez de formes si bizarres, nez droits, nez épatés, busqués, tombants, camards, aquilins, bourbonniers, retroussés en trompette, il est toujours difficile de choisir celui qui nous plaît le mieux.

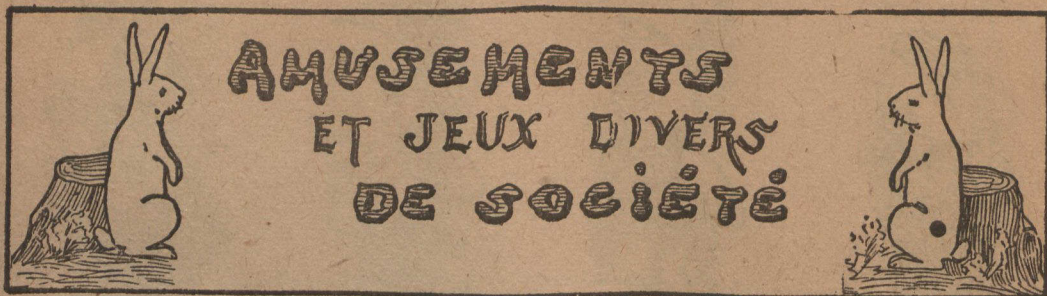
Pour moi, le plus joli nez, à mon avis, est celui de... mais vous voudriez bien me tirer les vers... du nez,



Louis XVI



Un cafre



**Total 1600+7|12.**—Les lettres du facteur.—Un pays en morceaux.—Une phrase historique.—Le retour du malade.—La symphonie des S.

I. — TOTAL 1600+7|12

### Problème

Cherchez :

- Un ouvrage d'histoire,
- Un pamphlet,
- Un roman,
- Un opéra,
- Un ouvrage d'économie politique.

Les noms des auteurs (par jeu de mots, bien entendu) représentent des nombres. Ces nombres additionnés donnent comme total: 1600+7|12.

Quels sont les ouvrages, et... quels sont les auteurs?

Ajoutons que divers titres d'ouvrages peuvent entrer dans la solution, mais la liste des auteurs est stricte.

### Solution

Voici les noms des ouvrages qu'il s'agissait de trouver:

- Histoire du Consulat
- Les Guêpes
- François le Champi
- Samson et Dalila

Principes d'économie politique

Cette partie de la question pouvait fournir plusieurs solutions justes, mais non point la partie suivante, la plus importante.

Les auteurs étaient :

Thiers	soit	$\frac{1}{3}$
Karr (A)	—	$\frac{1}{4}$
Sand (G.)	—	100
Saint-Saens	—	500
Mil (S.)	—	1000

Total: 1600+1|12

III. — UN PAYS EN MORCEAUX

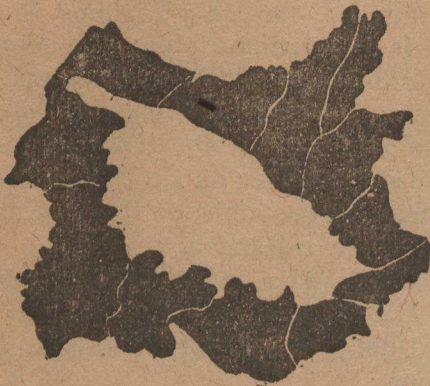
### Problème



Découpez et assemblez convenablement les 12 figures noires ci-dessus, vous verrez alors se profiler en noir la silhouette d'un Etat bien connu; et, chose extraordinaire, vous verrez se découper en blanc, mais retournée, la

figure bien, connue également, d'une île appartenant à cet Etat.

**Solution**



En assemblant correctement les morceaux, on obtient — voir notre dessin — la silhouette de "la France", et à l'intérieur, se découpant en blanc, "la Corse".

**IV. — UNE PHRASE HISTORIQUE**

**Problème**

N	O	C	E	U	R	S
	D	I	N	A		
S	I	S	T	E	R	O
S	E	D	E	C	I	A
U	R	N	E		C	R
N	E	Z		V		O
C	H	A	N	A	A	N



Un de nos lecteurs cherchait depuis plusieurs jours la solution d'un problème posé dans le carré ci-dessus; il fallait trouver dans cet amalgame de noms une phrase historique, en France, et il ne pouvait y parvenir, quand soudain il renversa son encrier au beau milieu du tableau, il voulut l'éponger, mais comme son buvard était de qualité inférieure, il ne réussit qu'à faire la tache bizarre ci-dessus; mais, au même instant il vit paraître

la phrase tant désirée avec toutes les lettres restées visibles.

Nous donnons séparément, le tableau et la tache d'encre.

Pourriez-vous nous indiquer quelle était cette phrase? par qui a-t-elle été prononcée? et dans quelle circonstance? Nos lecteurs obtiendront la solution en replaçant la tache d'encre sur le carré, à la place où elle s'était produite.

**Solution**



La phrase historique à trouver et qu'un très grand nombre de nos lecteurs ont réussi à reconstituer, était la suivante: "Nous dansons sur un volcan". Elle fut prononcée par M. de Salvandy, à un bal du duc d'Orléans, en 1830. Notre cliché ci-dessus donne la solution et montre exactement comment devait être placée la tache d'encre sur le carré.

**II. — LES LETTRES DU FACTEUR**

**Problème**

Un facteur de France doit distribuer de la correspondance provenant des villes de: Argentan, Chambéry, Char-

tres, Espalion, Perpignan, Sarlat et Soissons, et il remarque qu'en prenant une lettre à chacun de ces villes: la 7e de l'une, la 6e d'une autre, la 5e d'une autre, et ainsi de suite, il obtient le nom de la ville qu'il dessert. Quelle est cette ville?

### Solution

C	H	A	R	T	R	E	S
A	R	G	E	N	T	A	N
S	A	R	L	A	T		
C	H	A	M	B	È	R	Y
E	S	P	A	L	I	O	N
P	E	R	P	I	G	N	A
S	O	I	S	S	O	N	S

La ville que desservait le facteur était "Etampes". Voici, en effet, comment, par un procédé très simple, il obtenait ce nom.

### V. — LE RETOUR DU MALADE Problème

Une femme vient d'apprendre que son mari, qui sort de maladie, et qui a été soigné à la ville, doit se mettre en route le lendemain matin pour venir la rejoindre. Désireuse de le voir le plus tôt possible, elle décide de partir aussi le lendemain pour aller à sa rencontre. Dans son impatience, elle marche, le premier jour, aussi longtemps qu'elle peut, mais le lendemain et les jours suivants elle est obligée de ralentir graduellement sa marche, de sorte que, chaque jour à partir du deuxième jour, elle fait quelques arpents de moins que la veille (cette diminution est la même tous les jours). Le quinzième jour, vaincue par la fatigue, elle est obligée de s'arrêter.

Le mari, parti au jour indiqué, n'a pu parcourir, ce jour-là, qu'une faible distance; mais, voulant s'entraîner, il augmente cette distance dès le deuxième jour et les jours suivants, d'un certain nombre d'arpents jusques et y compris le douzième jour; cependant les treizième, quatorzième et quinzième jours, il parcourt la même distance journalière que le douzième. Il se trouve alors au lieu où s'est arrêtée sa femme, chez des amis, où il s'empresse d'aller la rejoindre.

Sachant qu'ils ont parcouru à eux deux 732 arpents, on demande:

1° Quel a été le parcours total de chacun;

2° Combien chacun d'eux avait parcouru d'arpents le premier jour, le cinquième, le dixième et le quinzième;

3° Quelle était la variation journalière du parcours pour la femme et pour le mari.

### Solution

Nous donnons la démonstration complète:

1° La femme a parcouru 390 arpents.

Le mari a parcouru 342 arpents ce qui donne bien au total 732 arpents.

° La femme a parcouru:

le 1er jour : 40 arpents

le 5e jour : 32 arpents

le 10e jour : 22 arpents

le 15e jour : 12 arpents

Le mari a parcouru :

le 1er jour : 3 arpents

le 5e jour : 15 arpents

le 10e jour : 30 arpents

le 15e jour : 36 arpents

3° la variation journalière du parcours a été :

Pour la femme: 2 arpents en moins.

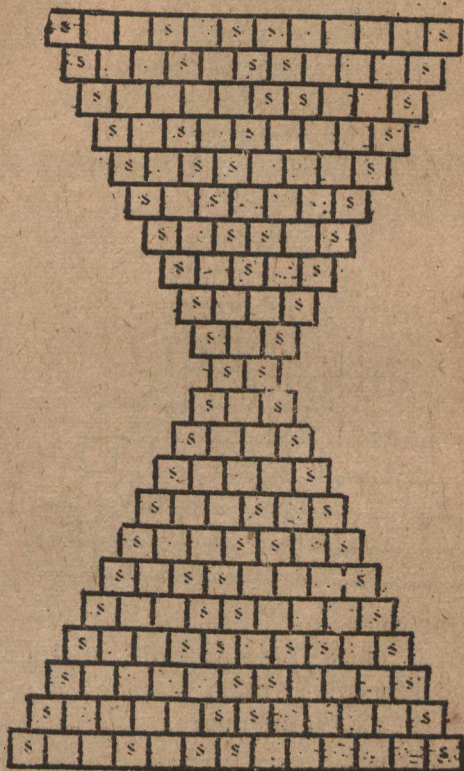
Pour le mari: 3 arpents en plus.

Le petit tableau ci-après, que nos lecteurs voudront bien confronter avec le texte de notre question, donne la preuve de cette solution.

VI. — LA SYMPHONIE DES "S"

Problème

Jours	Parcours de la femme	Parcours du mari
1er	40 arpents	3 arpents
2e	38 —	6 —
3e	36 —	9 —
4e	34 —	12 —
5e	32 —	15 —
6e	30 —	18 —
7e	28 —	21 —
8e	26 —	24 —
9e	24 —	27 —
10e	22 —	30 —
11e	20 —	33 —
12e	18 —	36 —
13e	16 —	36 —
14e	14 —	36 —
15e	12 —	36 —
390 arpents		342 arpents
390 + 342 = 732		



Voici toute une série de cases, les unes sont vides, les autres sont occupées par la lettre S.

Le problème à résoudre est simple en apparence. Le voici : il s'agit de remplir les cases blanches, en mettant une lettre sur chacune d'elles, de telle sorte qu'on puisse lire un mot sur chaque ligne horizontale. Vous avez donc 21 mots à reconstituer. Mais ce ne sont pas des lettres à votre choix que vous devez placer. Vous devez en effet employer : 11 A, 2 B, 7 C, 1 D, 17 E, 1 F, 22 I, 3 L, 1 M, 6 N, 4 O, 1 P, 1 R, 4 T, 6 U.





**Le coût de la vie, la rareté des servantes, les nouveaux riches et l'agonie de la bienséance à table. — Psychologie de table d'hôte.**

En dépit de la vie exorbitante et de la mauvaise cuisine, c'est extraordinaire la quantité de gens qui mangent continuellement au restaurant, à l'hôtel ou dans les cafés, à part, bien entendu, les pique-assiettes qui cultivent l'art de se faire inviter chez leurs connaissances. Cette augmentation de convives de table d'hôte est probablement due à la disette de cuisiniers de familles et de servantes. A tout événement elle procure à l'observateur une étude psychologique beaucoup plus documentée, mais par contre, beaucoup moins consolante au point de vue de l'observance de l'étiquette.

En ma qualité de célibataire, je suis bien obligée de manger au restaurant plus souvent qu'à mon tour, et, je vous le dis en vérité, c'est terrifiant de voir les tas de gens qui ne savent pas manger et qui auraient mieux fait de continuer à cacher chez eux leurs principes par trop rudimentaires de la bienséance.

Ainsi, j'ai vu des tas de jeunes gens qui se servent de leur couteau en guise de tire-bouchon, de scie, de compas, de cuillère ou de marteau. Ils ont l'air

de s'imaginer que les fourchettes ont été inventées pour accorder les pianos, et les cuillères pour doser les remèdes.

J'ai connu un vieux médecin, un savant, décédé il y a à peine quelques années, qui ne se servait de sa fourchette qu'en guise de cure-dents ou pour se nettoyer les ongles. Pour tout le reste du service de table, son couteau et ses doigts lui suffisaient. Je n'exagère rien, car d'autres que moi ont connu ce brave professeur d'université qui était aussi organiste dans l'une de nos églises du centre de la ville. Inutile d'ajouter que ce convive si original à table était resté toute sa vie célibataire.

Mais, il a laissé des imitateurs, et j'en rencontre tous les jours autour de moi. Pour moi, la seule différence qui existe entre certains pilliers de restaurants et les avaleurs de sabres de vaudeville, c'est que ces derniers ne se livrent à leur exercice favori que deux fois par jour, tandis que les autres répètent trois fois le spectacle : au déjeuner, au dîner et au souper.

— "Tu parles qu'il y avait des cou-

teaux "coupants" au banquet des Dyspeptiques syndiqués, hier, disait un tout jeune blond, à la table voisine de la mienne, tiens, regardé!"

Et, il montrait orgueilleusement une coupure toute fraîche au coin de ses lèvres.

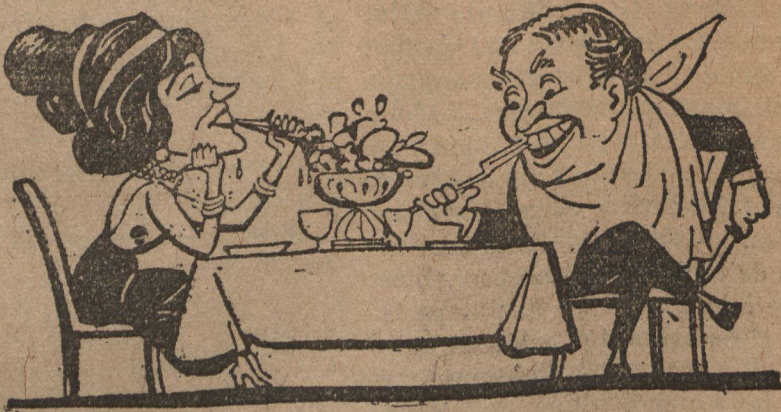
Pour certaines gens, il est plus embarrassant de se servir d'une fourchette et d'une cuillère, que de faire l'amour, garder un secret ou obéir à un commandement. Il ne suffirait pourtant que de quelques secondes de réflexion pour choisir "l'outil" propice, mais il s'en trouve de tellement gour-

rait pas pour "couvrir" un chèque de \$50,000 à la banque, se couvre à table l'estomac d'une serviette de quatre pieds de long et s'en va avec.

L'art de la mastication se meurt et nous entrons dans le règne des ruminants. Entre les repas, la gomme a accoutumé les mâchoires à des gestes saillants dont elles ne savent plus se départir, en bonne compagnie.

\* \* \*

Voici qu'octobre nous fait déjà penser à l'automne puis à l'interminable



mands qu'ils préfèrent manger, sans perdre une seconde, avec leurs mains plutôt qu'avec leur "jugeotte".

Et, les nouveaux riches! Vrai, il y en a pour qui c'est tout un problème que de savoir se servir des accessoires de tables en argent "sterling". Les garçons de table n'en font rien, mais parfois il m'apparaît qu'ils grillent d'envie d'éduquer ces rustres. On dirait que le type qui vient de réaliser son petit million, comme profiteur, est obligé de commettre un million de bévues, à table.

Monsieur X... qui ne s'embarrasse-

hiver. Ah! comme le poète avait raison!

Les beaux jours sont courts.

Demain, hélas! ce sera la pluie froide ou la neige boueuse. Ou, s'il fait sec et si le soleil rit encore dans l'azur, il fera un vent de tempête. Gare vos robes et vous, vos chapeaux, messieurs!

L'autre jour, le vent — un vent polisson — soufflait ainsi avec une violence, à l'heure des emplettes, en face de chez Goodwin. Une bourrasque un peu plus forte que les autres releva ef-



frontément les jupes d'une de nos élégantes, tandis qu'un chapeau de forme venait rouler et s'arrêter sous les dessous de la belle qui était fort occupée à retenir son amour de chapeau. Le propriétaire du huit reflots fut bien obligé d'aller cueillir son couvre-chef là où il s'était arrêté, et je le vis parfaitement marmotter quelque chose que je ne pus comprendre, à cause de l'éloignement.

Cette scène m'a donné l'idée de

vous poser cette devinette, en terminant cette chronique fantaisiste.

Que peut bien dire le monsieur, dont le chapeau, enlevé par le vent, va chercher abri dans les jambes d'une jolie femme, divinement chaussée?

Ne m'envoyez pas vos réponses et ne répondez pas toutes ensemble, mes chéries, je n'ai pas de prime à vous offrir.

Manon





### Conte d'enfants par Paul Coullée

(Spécial à la "Revue Populaire")

Jean venait d'avoir six ans; c'était un grand garçon maintenant. Il connaissait bien des choses, et son papa en parlant de lui, disait: Il ira loin, mon Jean, il ira loin.

Un soir de septembre Jean était assis sur le gazon, dans la cour située derrière la maison de son papa, il commençait à se faire tard. L'heure de Croquemitaine était passée depuis longtemps. Le ciel était rempli d'étoiles et la lune brillait au firmament.

Jean regardait la grande boule blanche que nous appelons la lune. La lune! Voilà un endroit qu'il aurait bien aimé visiter, mais comment voulez-vous qu'un petit bonhomme de six ans se rende dans la lune; il lui aurait fallu un aéroplane et le papa de Jean était trop pauvre pour lui en acheter un. Que faire?

L'homme que l'on voit dans la lune était là, ce soir-là. On voyait ses yeux, son nez, sa bouche. Donc, s'il y avait un homme dans la lune, il devait y avoir aussi des petits garçons et des petites filles. Comment faire pour aller jouer à la toupie ou aux marbres, avec eux?

Jean restait songeur, il fixait de tous ses yeux la boule blanche, lorsque, tout-à-coup, l'homme dans la lune disparut; il ne restait plus que la grande boule qui ressemblait vaguement à un gros fromage d'Oka.

L'homme dans la lune avait disparu.

Où pouvait-il être?

Jean le cherchait partout dans le grand ciel, lorsque, sur le paratonnerre de la maison de son papa apparut une forme bizarre enveloppée dans un nuage. Jean pensa immédiatement que c'était une fée, car il n'y a qu'une fée capable d'apparaître dans un nuage. Il se rendit cependant bientôt compte que ce n'était pas une fée, car les fées sont généralement toutes petites et très jolies; elles sont toujours vêtues de blanc et leurs grandes robes sont remplies de bijoux et de pierres, tandis que ce qu'il venait d'apercevoir, à travers le gros nuage, était un petit vieux, avec une figure toute ronde et toute ridée, qui portait un vieux parapluie, sous son bras, tandis que sous l'autre bras, il portait

quelque chose qui semblait être un grand tapis jaune.

Le petit vieux reluquait partout, à droite, à gauche, en haut, en bas. Finalement il vit Jean qui le regardait avec ses yeux tout grands ouverts, comme en extase. Lorsqu'il aperçut Jean, il poussa un petit rire, ha! ha! ha! ha! comme s'il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Il déplia son grand tapis jaune et l'étendit sur la couverture de la maison du papa de Jean, il sauta dessus, et se servant de son vieux parapluie comme d'un aviron, il descendit de quelques pieds sur la couverture, son grand tapis jaune lui servant de bateau.

Jean s'était levé un peu effrayé. Pensez donc, un petit vieux qui navigue sur un tapis!

Le petit vieux s'arrêta et cria, à Jean :

— Bonjour Jean. Es-tu occupé?

Jean resta stupéfait de s'entendre appeler par son nom; cependant il répondit au petit vieux :

— Non, je ne fais rien, je n'ai rien à faire.

— Bravo! reprit le petit vieux, tu es le petit garçon que je cherche. Je veux un petit garçon pour l'emmener faire un voyage dans la lune.

— Oh! je veux y aller, s'écria Jean en frappant des mains! Je vais vivement chercher mon chapeau à la maison.

Mais le petit vieux reprit :

— Oh! tu n'as pas besoin de chapeau. On ne porte pas de chapeau dans la lune. Allons, viens vite, car je suis pressé.

— Mais comment voulez-vous que je monte là-haut, dit Jean, si vous ne venez pas me chercher? Je ne puis pas voler.

Le petit vieux éleva dans l'air son parapluie, le fit tourner deux fois au-dessus de sa tête et dit :

— Tu n'as qu'à dire trois fois : la lune est ronde! La lune est ronde! La lune est ronde!

Jean fit un grand cercle avec sa main et s'écria par trois fois : La lune est ronde! La lune est ronde! La lune est ronde!

A peine avait-il fini de dire pour la troisième fois : La lune est ronde, qu'il se sentit soulevé de terre, il monta, monta jusqu'au tapis jaune sur lequel était resté le petit vieux.

— Assied-toi, dit le petit vieux, et ne fait pas un seul mouvement pour ne pas nous faire chavirer.

Jean s'assied sur le bord du grand tapis jaune; le petit vieux leva encore une fois son vieux parapluie, ... et le grand tapis jaune s'élève dans les airs. Il monta, monta, monta avec Jean et le petit vieux dessus.

Jean n'avait pas peur, car on n'a pas peur lorsqu'on monte dans la lune; il se retourna et regarda le petit vieux qui se tenait debout derrière lui.

— Je suppose que vous êtes le petit vieux qui est dans la lune, lui demanda-t-il?

— Je ne suis pas le petit vieux qui est dans la lune, quand je m'en trouve à une grande distance; tous les petits enfants qui ont des yeux peuvent voir cela. Je suis descendu sur la terre pour travailler, car nous travaillons tous, aussi bien dans la lune que sur la terre. C'est moi qui m'occupe des marées. Je ne vais jamais à Montréal, mais je travaille beaucoup près de Québec; ta maman a du te dire cela. Les marées sont mon travail. Et chaque fois que je viens sur la terre ma fille unique me fait promettre de lui

emmener un petit garçon, car elle aime beaucoup les petits garçons, ma fille; c'est elle qui s'occupe de la naissance des enfants. Sa mère est morte il y a longtemps, c'était une sirène.

—Et votre fille, demanda Jean, elle doit être, la dame dans la lune, dans la lune, lorsqu'elle y est, je veux dire?

—Oui, lorsqu'elle est là.

—Est-ce qu'elle peut conduire ce bateau, demanda Jean en montrant le grand tapis jaune sur lequel ils se trouvaient tous les deux?

—Non, je ne le lui permets par, car elle serait capable de venir sur la terre sans moi, si je lui permettais de naviguer sur mon tapis.

Le tapis jaune montait, montait, montait toujours. Jean ayant regardé en bas, vit la terre toute petite, toute petite, comme une grosse balle de caoutchouc.

Après avoir navigué dans l'air longtemps, longtemps, le tapis jaune accosta à la lune, on était arrivé.

La dame dans la lune, la fille du petit vieux, vint au-devant des voyageurs. Elle était belle comme une fée, elle avait une couronne de roses bleues et vertes, dans ses longs cheveux qui lui tombaient sur le dos; elle avait les joues roses comme des pommes St-Laurent.

Jean la reconnut immédiatement comme la dame dans la lune. Il lui fit un grand salut jusqu'à terre. Elle parut très heureuse de voir Jean.

Elle lui demanda s'il aimerait visiter la lune.

—Oh, oui! j'aimerais bien cela, répondit-il.

Aussitôt un grand traîneau fait en sucre rouge et traîné par vingt-quatre petites souris blanches apparut et s'arrêta devant Jean.

La dame dans la lune dit à Jean:

—Monte!

Il s'installa. La dame dans la lune et le petit vieux en firent autant.

Aussitôt les vingt-quatre petites souris blanches partirent au grand galop, entraînant le grand traîneau.

Jamais Jean n'avait vu un traîneau aller si vite, ses cheveux, que sa maman n'avait pas encore coupés, flottaient au vent.

Les vingt-quatre petites souris blanches escaladaient les plus hautes montagnes et Jean regardait, regardait partout; il n'avait pas les yeux assez grands pour tout voir.

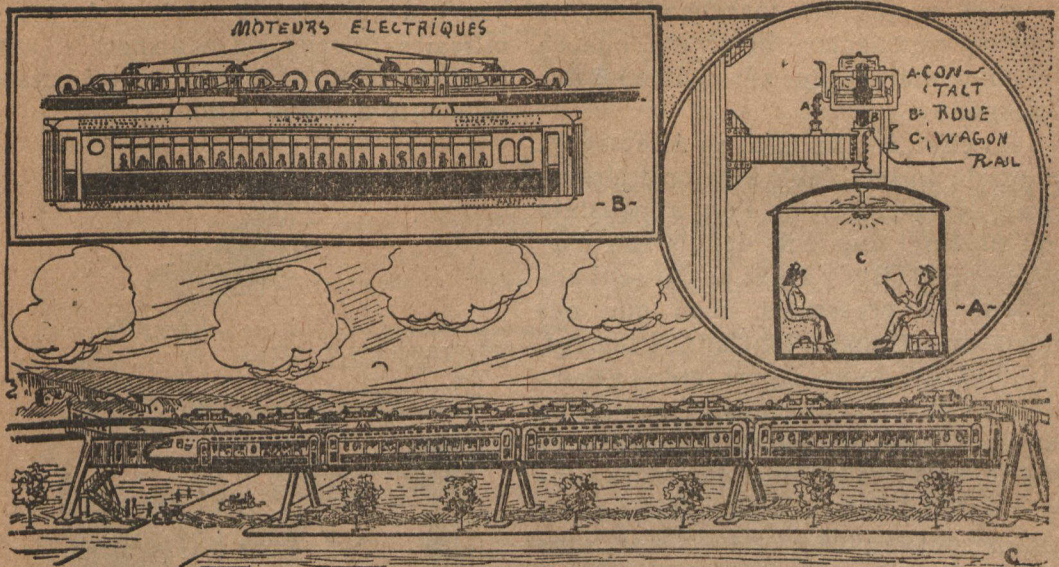
Ils traversèrent des villages habités par des nains; d'autres villages, les plus nombreux, étaient peuplés de lutins, d'autres par des petites filles qui avaient des cheveux d'or, ailleurs il voyait des petits garçons avec des yeux verts, et partout, des arbres, des grands arbres qui montaient, montaient, jusqu'au ciel.

Après avoir voyagé longtemps, ils arrivèrent dans un endroit peuplé de dragons. Leurs gueules lançaient des flammes et des éclairs sortaient de leurs yeux. En voyant ces vilaines bêtes, Jean eut peur; il demanda à s'en aller. Le petit vieux lui dit:

—Tu n'as qu'à dire : La lune est ronde! la lune est ronde! la lune est ronde!

—La lune est ronde! la lune est ronde! la lune est ronde! s'écria Jean. Aussitôt Jean... se réveilla et il s'aperçut qu'il était toujours sur le gazon dans la cour, derrière la maison de son papa, et que la lune était toujours dans le grand ciel constellé d'étoiles.

—o—



Vue détaillée du nouveau système de tramways suspendus monorails qu'on se propose d'installer à Chicago.

## Des tramways suspendus à Chicago

Un système de traction plus rapide, plus sûr, plus efficace et moins dangereux.

Parce que Montréal n'a pas et n'aura pas de sitôt, par la faute du monopole accordé à la compagnie des tramways, de système de traction souterraine ou aérienne, afin de décongestionner son service de surface, il ne s'ensuit pas que les autres métropoles soient dans le même état d'infériorité, en ce qui concerne la question du transport des voyageurs. Pour ne nommer que les villes américaines, New-York, Boston, Chicago et autres grands centres, elles ont depuis longtemps leurs chemins de fer élevés ou souterrains; Paris a aussi son Métropolitain dont l'installation fut même faite sous la surveillance d'un expert Montréalais, le regretté Duncan MacDonald.

Mais voilà que, dans ces immenses centres d'activité, on trouve déjà insuffisants les systèmes existants. Et, c'est ainsi qu'à Chicago, on songe fort sérieusement à installer une ligne de tramways suspendus dans les airs, à une grande hauteur au-dessus des têtes des piétons. Parlons donc un peu de cette innovation projetée, qui, dès demain, sera à n'en pas douter, une réalité.

Les ingénieurs les plus compétents des Etats-Unis, après une étude approfondie du problème, en sont venus à la conclusion que le système de tramways monorails, tel qu'illustré dans la vignette ci-contre, était le système idéal, tant pour le transport des

voyageurs que des marchandises; ils ont surtout déclaré et prouvé que ce système était le plus sûr contre les accidents.

En effet, à Elberfeld, en Allemagne, il existe un semblable service de tramways suspendus, et l'on a constaté qu'en vingt ans, soit depuis son établissement, il n'y a pas eu un seul accident de personnes, bien que ces tramways transportent annuellement, 10,000,000 de passagers, entre Elberfeld et Barnen. Le poids de ces trains suspendus est une garantie de leur stabilité, et les rails, ainsi que leurs supports sont d'une résistance telles qu'ils autorisent la plus grande vitesse, sans même être ébranlés. Ces trains filent de 70 à 80 milles à l'heure, sans même donner le vertige aux voyageurs qu'ils transportent. Le système de propulsion est à l'électricité et est des plus simples, et même, dans les plus grandes vitesses, le voyageur ne subit aucune secousse. Il y a six roues de suspension au lieu de deux seulement à chaque extrémité de la voiture suspendue, afin que la pesanteur soit plus également partagée, sur toute la longueur du train, à l'avant, au centre et à la fin. Les wagons sont construits en acier et aménagés avec tout le confort moderne.

Quand donc Montréal aura-t-il à son tour son service de traction suspendue? Mystère et monopole. En tout cas, le plus tôt possible ne sera guère trop tôt.

— o —

**LES BIJOUX DE GABY DESLYS  
RAPPORTENT UN DEMI-MILLION  
DONT LES PETITS PAUVRES  
PROFITERONT**

La fameuse collection de bijoux de Gaby Deslys est maintenant chose du

passé, depuis que le marteau du commissaire-priseur les a dispersés, afin qu'ils continuent à orner et rehausser la beauté d'autres femmes.



Gaby Deslys, d'après une caricature américaine

De nombreuses légendes ont couru sur eux, en particulier sur l'un d'eux, qui lui a été donné par le roi Manuel, du Portugal. C'est le port de ce bijou de la couronne par Gaby Deslys à un bal fameux qui a coûté au roi Manuel son trône du Portugal. Ce collier de perles a été vendu à l'enchère \$40,800. Un autre, composé de perles blanches et noires, a rapporté \$84,000.

Le produit total de la vente, \$460,000, au taux du change, sera distribué aux petits pauvres. Ainsi ce qui fut le charme incomparable de Gaby Deslys est disparu, mais sa dernière action demeurera toujours vivante et efficace.

Et, ainsi, d'autre part, c'est encore les artistes qui donnent au monde l'exemple de la charité et de la philanthropie. Où sont-ils les financiers et profiteurs, célibataires et sans descendance, qui songeraient à soulager les indigents, après leur mort?



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

**144 rue Sainte-Catherine Est,**

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

**ECRIVEZ-NOUS.** — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,  
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :	{	<b>SEPT</b> ou <b>HUIT</b> chansons; <b>DEUX</b> ou <b>TROIS</b> morceaux de piano; Aussi Musique de Violon; Conseils et Renseignements sur les Disques.
---	---	---

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50	—	Un an.	—	Etats-Unis, \$3.00
----------------	---	--------	---	--------------------

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est,	—	—	Montréal.
--------------------------------	---	---	-----------

Demandez notre catalogue de primes.

# LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.



**BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE**

Disparition des Creux des Epaules et  
de la Gorge par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY**

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

**Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

**Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.**



**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**  
**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE**  
: : **EN 25 JOURS GRACE AU** : :  
**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

**Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours**

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE**  
DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### LES PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer  
les angles disgra-  
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V. écrit: "Je viens de prendre  
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-  
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—  
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

## LE PANORAMA



est le seul grand  
magazine de  
"Vues Animées"  
rédigé en français.  
de tout le conti-  
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts  
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.

## Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

## LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie  
quinze pages d'un magnifique  
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires  
sentimentales ou dramatiques  
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième  
feuilleton, genre détective et  
très mouvementé, des articles  
d'actualité, des notes instruc-  
tives, quantité d'historiettes  
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de  
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de  
10 cents, il donne au moins  
*quarante-huit pages* grand  
format et est un véritable  
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas  
encore, essayez-en un  
numéro et

**VOUS SEREZ CONVAINCU.**



## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "**LE SAMEDI**" et dans notre publication mensuelle "**LA REVUE POPULAIRE**".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

**Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "**LE SAMEDI**" ni "**LA REVUE POPULAIRE**" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LE LAIT

# Borden's

# EAGLE BRAND

**TIENT LES BEBES EN SANTE**

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



*Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.*

**Borden's Eagle Brand** consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

**THE BORDEN COMPANY LIMITED**  
MONTREAL